N° 804 42° Année T. CCXXXII 15 Décembre 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, 5 fr. 75; plein tarif 6 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... **15**

La Guerre des Mondes, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... **15**

Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16 .... **15**

L'Ile du Docteur Moreau, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... **12**

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16 .... **15**

Les Pirates de la mer, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16 .... **12**

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **15**

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-16 .... **15**

Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **15**

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **15**

Miss Waters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16. **12**

La Burlesque Équipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **12**

Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **12**

Au temps de la Comète, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **12**

La Guerre dans les airs, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 2 volumes in-16 à 12 fr. **24**

Effrois et Fantasmagories, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **12**

L'Histoire de M. Polly, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **15**

Anne Véronique, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **12**

Le Pays des Aveugles, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... **12**

Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16. **12**

La Découverte de l'Avenir et le Grand État, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-18 .... **12**

Une Utopie moderne, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-18 .... **12**

RÉFLEXIONS SUR LA CRISE BRITANNIQUE

Les événements qui se sont déroulés Outre-Manche au cours du second semestre de 1931 — abandon de l'étalon-or, chute de la livre, dissolution du Parlement, élections générales, ministère de tous les partis — ont paru inattendus à la majorité du public en France et ont provoqué un profond étonnement.

Cette surprise s'est manifestée dans la presse par des commentaires qui révélaient des méprises souvent, et parfois de l'ignorance : défauts excusables chez ceux qui doivent tous les jours trouver quelque chose à dire sur tous les sujets. On a parlé, par exemple, à propos des élections, de déroute des travaillistes, de raz de marée, d'avalanche et autres cataclysmes, et les lecteurs de plus d'un journal français peuvent s'imaginer qu'une infime minorité seulement est restée fidèle au « labour ». L'impression se justifierait du fait qu'il n'a obtenu que cinquante sièges. Mais c'est là le jeu d'un système électoral qui ne comporte pas de ballottage; à l'unique tour de scrutin, le candidat est élu qui obtient le plus de voix, ne serait-ce qu'une seule de plus que son concurrent.

Un rapide examen des statistiques publiées après le scrutin du 27 octobre permet des constatations imprévues. Le parti travailliste est indiscutablement le vaincu de la journée, mais sa défaite n'est peut-être pas aussi catastrophique qu'on a bien voulu le prétendre. Sans doute, il

n'a plus que cinquante représentants à la Chambre des Communes, mais il ne faut pas négliger ce fait que six millions six cent quinze mille suffrages se sont exprimés en sa faveur.

D'autre part, les quatre cent soixante-seize sièges des conservateurs représentent quatre millions huit cent vingt et un mille voix, et les nationaux-libéraux n'occupent que soixante-six sièges avec deux millions cent soixante mille suffrages. Enfin, il a suffi de trois cent dix-sept mille voix pour donner treize sièges aux nationaux-travaillistes.

Telles sont les anomalies du système électoral qui reste en vigueur malgré les efforts qu'ont tentés les libéraux pour en obtenir la réforme au cours de la dernière législature. On a fait remarquer qu'un membre de la majorité conservatrice représente 10.128 suffrages; un national-travailliste, 24.385; un national-libéral, 32.727, et un travailliste, 132.300. Les partisans de la représentation proportionnelle ont là un bel exemple d'absurdité électorale.

Ce n'est pas la première fois que ce résultat paradoxal est obtenu, quoi qu'on l'ait généralement qualifié de sans précédent. En 1906, le gouvernement conservateur de M. Arthur Balfour était devenu profondément impopulaire; les élections partielles donnaient de telles majorités à ses adversaires qu'il dut démissionner, bien qu'il eût disposé, dans la Chambre d'alors, élue en 1900, d'une majorité de 134 voix. Sa défaite fut complète aux élections générales, et le chef des libéraux, Sir Henry Campbell-Bannerman, eut, pour le gouvernement qu'il forma, une majorité de 356 voix. Le gouvernement de M. Ramsay Macdonald est soutenu par 555 voix, alors que l' « opposition de Sa Majesté », conduite par Mr Lansbury, forme une maigre phalange de 50 voix.

Au fait que le système électoral est pour le moins saugrenu il faut ajouter qu'à chaque élection générale, une importante proportion de l'électorat lâche le parti pour

lequel elle avait voté la fois précédente et donne son vote au parti opposé. Cette masse amorphe détermine les « raz de marée », les « landslides » qui étonnent si fort à l'étranger. C'est ainsi qu'en 1929, plus d'un million de votants avaient donné leurs suffrages au parti travailliste : non pas que ces électeurs fussent tout à coup convertis à la doctrine socialiste, mais ils étaient effrayés de l'accroissement du chômage et ils en souffraient. Les travaillistes promettaient d'y remédier, sans indiquer, du reste, par quels moyens, et ils leur firent confiance. Dans les petites et les grandes agglomérations minières des Vallées du Pays de Galles, ou de la région avoisinant Newcastle, — Durham et Northumberland, — la misère des mineurs entraînait la misère du petit commerçant. Celui-ci, au début de la crise, avait consenti du crédit à sa clientèle, et non seulement il avait perdu l'espoir d'être remboursé, mais sa clientèle diminuait de jour en jour, au fur et à mesure que les mines ralentissaient leur exploitation ou la cessaient complètement. Il en était de même dans les régions industrielles. Tout le petit commerce était devenu solidaire de la classe ouvrière et il vota avec elle.

Son espoir fut cruellement déçu. Le nombre des chômeurs doubla. Le petit commerçant s'empressa de donner, cette année, son bulletin de vote au parti conservateur, qui, pas plus que les travaillistes en 1929, ne lui indiqua par quels moyens il comptait remédier à une situation tragiquement aggravée.

En tenant compte de ce déplacement de suffrages, appartenant à une masse qui se détermine d'après ses intérêts matériels et non d'après des convictions politiques, il faut bien reconnaître que le nombre des suffrages qui sont allés, le 27 octobre, au parti travailliste, n'a pas diminué. La force du parti reste la même dans le pays. C'est un fait indiscutable, et le nier serait s'exposer à des erreurs d'interprétation qu'on aurait lieu de regretter.

Que la classe ouvrière soit restée fidèle au parti travailliste malgré tant de déceptions paraît inconcevable. On a voulu l'expliquer par la menace d'une diminution des indemnités de chômage. En admettant que la totalité des deux millions de chômeurs soient électeurs et aient voté pour le travaillisme, il est peu probable que plus de 4 millions et demi de partisans du « labour », en dehors des sans-travail, aient redouté de devenir chômeurs à leur tour. Il se peut qu'ils aient voté « labour » faute de mieux, mais en tout cas ils ont continué à se défier des partis « bourgeois ». Ceux-ci ont fait bloc et la victoire fut fatalement à eux. Ils l'auront toujours dans des circonstances identiques, car il apparaît bien que le travaillisme soit parvenu à l'heure actuelle au maximum de sa force. Son recrutement est limité, au moins quant à la masse, au « rank and file », et l'on a pu voir que ses recrues bourgeoises s'y trouvaient mal à l'aise et s'en séparaient. L'exemple de Sir Oswald Mosley est instructif. Dans sa belle ardeur de néophyte, il rompit bruyamment avec l'état-major du parti qui l'avait admis tout de suite dans le gouvernement. L'incapacité du ministère à remédier à la situation le révolta, et, non content de se retirer sous sa tente, il fonda un nouveau parti qui recueillit en tout 32.106 suffrages aux dernières élections et n'eut aucun élu. Les électeurs travaillistes qui l'avaient envoyé à la Chambre en 1929 le remplacèrent par un « pur », — ce qui est logique, mais regrettable, car des parlementaires de la valeur de Sir Oswald Mosley, — et de Lady Mosley, également élue en 1929 par le district des « Potteries » comme travailliste, — ne sont jamais trop nombreux dans une assemblée délibérante.

L'examen des chiffres de ce dernier scrutin permet de retenir une indication. Le système électoral anglais ne s'applique sans anicroche que si l'électeur n'a à choisir qu'entre deux candidats. Jusqu'au début de ce siècle, il n'y eut Outre-Manche que deux partis politiques en pré-

sence : les whigs et les tories, qui se dénommèrent successivement libéraux et conservateurs, ou libéraux et unionistes, quand la question d'Irlande amena des bouleversements de doctrine. Pour l'Anglais, il s'agissait de choisir entre deux équipes; les élections lui semblaient une sorte de match, comme au rugby ou au football, sinon à la boxe, et il y avait un gagnant et un perdant; les adversaires ne s'en estimaient pas moins, et gardaient l'espoir de gagner la prochaine partie.

Mais le Labour Party se sentit bientôt de force à prendre part aux luttes électorales, et il présenta des candidats dans les circonscriptions où la majorité de l'électorat était formée d'ouvriers. En 1900, il enleva onze sièges; il en eut 52 dans le grand Parlement libéral de 1906, 191 en 1923, et presque la moitié des sièges de la Chambre des Communes en 1929. Il n'obtenait de pareils succès que par le fonctionnement en sa faveur du système électoral ancien, qui donnait le siège à ses candidats élus, somme toute, par une minorité; fort habilement, il profitait de l'avantage qu'il avait, en maintes circonscriptions, quand conservateurs et libéraux présentaient également des candidats bourgeois; ceux-ci, sur un total de 12.000 votants, par exemple, obtenaient l'un 4.000 et l'autre 3.500 voix, mais le siège allait au travailliste avec 4.500 voix. La minorité ouvrière l'emportait sur la majorité adverse.

Or, ce jeu des trois coins, comme on l'appela, déconcertait grandement l'électeur britannique, et il faussait singulièrement la représentation parlementaire. En 1929, il fit de Mr Lloyd George avec sa soixantaine de députés libéraux l'arbitre de la situation, avec ce résultat que le gouvernement travailliste fut absolument paralysé dans son action. Il s'abstint de toute initiative qui l'eût fait renverser, si la minorité libérale lui avait refusé son vote.

Or l'indication à retenir des élections dernières est un

retour à l'élection-match. Conservateurs et libéraux-nationaux s'entendirent pour éviter les trois coins qui n'auraient profité qu'aux travaillistes. En dépit des étiquettes, l'électeur se trouva devant une situation simplifiée. Il eut à choisir entre le candidat de parti qui était responsable d'une situation désastreuse et qui avouait son impuissance, et le candidat d'un bloc qui s'étiquetait « national ». Ce bloc ne lui faisait aucune promesse; il n'incriminait même pas le parti adverse, dont il adoptait le chef transfuge; — il lui demandait purement et simplement son vote. L'électeur le donna. Toujours crédule et optimiste, la masse amorphe se déplaça, elle accorda une confiance aveugle à la coalition qui offrait d'assumer toutes les responsabilités et de prendre les mesures, quelles qu'elles fussent, que les circonstances exigeraient.

Toutes les forces de conservation sociale s'unissaient enfin pour faire front devant la crise. Il était temps. Elle dépassait beaucoup les responsabilités travaillistes.

A la crise industrielle qui entraînait un chômage ruineux s'ajoutait maintenant une crise financière capable de provoquer une dislocation plus redoutable. C'est toute la puissance économique du pays qui est en jeu.

Comment expliquer que la prospérité de l'Angleterre, victorieuse avec ses alliés dans la guerre, soit à ce point compromise? L'explication, M. André Siegfried l'a donnée d'une façon admirablement clairvoyante dans *La Crise Britannique au XXe siècle* (Armand Colin). Les raisons et les causes de l'ébranlement britannique sont présentées magistralement dans cette incomparable étude. L'ouvrage a naturellement été traduit en anglais, et il eut chez nos voisins un retentissement énorme. Ils avouèrent qu'il leur dessillait les yeux.

Il y a quelques années, j'eus l'occasion de publier, dans *Le Temps*, plusieurs études sur le chômage en Angleterre, et je fus amené à faire remonter à 1885 le début de la crise qui atteint à l'heure actuelle sa période aiguë.

M. André Siegfried, qui préparait alors son exposé, voulut bien m'écrire que ses recherches dans les archives des chambres de commerce venaient de l'amener à la même conclusion. En 1885, le commerce britannique commençait à rencontrer dans tous les coins du monde la concurrence germanique. Avec le fonds de roulement que lui avaient constitué les cinq milliards versés par la France après la guerre franco-prussienne, l'Allemagne avait développé une activité industrielle à laquelle il fallut des débouchés.

L'Angleterre ne voyait aucun mal à céder de plus ou moins bonne grâce aux Allemands besogneux certains marchés peu rémunérateurs. Mais, chez elle, des esprits clairvoyants commencèrent à crier « casse-cou ». A sa *Review of Reviews*, W. T. Stead ajoutait chaque mois un fascicule consacré, sous le titre de : *Wake Up, England!*, à l'avance que les Allemands prenaient, sur les marchés du monde, aux dépens de l'Angleterre. Ernest Williams publia, chaque mois aussi, dans la *New Review* de W.-E. Henley, une série d'articles dans lesquels il montrait comment la « camelote » *made in Germany* envahissait, après les marchés exotiques, les marchés même de l'Angleterre. Le mot *dumping* n'était pas encore inventé, mais le fait existait. C'est l'époque également où Joseph Chamberlain abjura le libre-échange et entama la campagne en faveur de la *tariff reform*; il préconisait l'établissement de droits de douane destinés à sauvegarder des industries que la concurrence allemande menaçait de ruiner Outre-Manche, comme elle y réussit, du reste. La réforme des tarifs fut une des raisons pour lesquelles Joseph Chamberlain rompit avec Gladstone et passa au parti conservateur que ses deux fils, Sir Austen et Neville Chamberlain, illustrent à leur tour.

Mais les efforts de ces esprits clairvoyants ne peuvent prévaloir contre l'apathie de générations encroûtées dans de confortables routines. La « British stolidity » demeure

inébranlable. Pendant ce temps, les Allemands redoublent d'efforts et d'arrogance. Bientôt, le kaiser ose défier la suprématie maritime d'Albion. « Notre avenir est sur les mers », proclame-t-il, et Brême et Hambourg devinrent les orgueilleuses rivales de Liverpool, de Glasgow, de Londres, de Southampton. L'Anglais comprit enfin, mais un peu tard, que le concurrent dont il méprisait hier les manières obséquieuses et grossières était aujourd'hui un antagoniste redoutable. Il est vrai que celui-ci trouvait sur la place de Londres tous les crédits dont il avait besoin, et les marchands d'argent de la Cité encaissaient les gros intérêts et les grosses commissions. Ce que le commerce perdait, la finance le récupérait, avec usure...

La guerre éclate. L'Angleterre loyale se range sans hésiter contre le provocateur, contre le violateur de la neutralité belge pour laquelle il avait engagé sa signature. Ayant également garanti l'indépendance de la Belgique, l'Anglais, d'un accord unanime et immédiat, fait honneur à sa parole.

Finalement, les Empires centraux furent vaincus, et l'on assista à un incompréhensible revirement. A l'instar des émigrés de 1815, il sembla que certains groupes politiques et financiers n'avaient rien appris et avaient tout oublié. L'Allemagne appauvrie, épuisée par quatre ans d'efforts surhumains, devint l'objet de toute leur sollicitude. Ils avaient conservé une secrète admiration pour leurs concurrents d'hier, et peut-être se souvenaient-ils aussi des fructueuses opérations. L'Allemagne laborieuse, active, méthodique et scientifique, entreprendrait sans tarder de se relever de ses pertes. L'état de ses finances l'obligerait à chercher des emprunts. La Cité était là, et elle fit dépêcher à Berlin, comme ambassadeur, un financier connu qui assura aux banques anglaises un monopole de fournisseurs de crédits, et cela d'autant plus facilement que personne ne le lui contestait.

C'est à ces groupes de financiers et d'hommes politiques

qu'incombe la responsabilité de la crise actuelle. Il semble bien qu'ils aient manqué de prudence; ils n'ont vu, dans les spéculations qu'ils conseillèrent à leur pays, qu'un moyen de faire de gros profits immédiats; sans doute espéraient-ils que les lucratifs bénéfices qu'ils escomptaient pour la Cité compenseraient les pertes que subissaient l'industrie et le commerce du fait de la revalorisation du sterling et du retour prématuré à l'étalon d'or. L'essentiel était que Londres redevînt le marché unique de l'argent, et la finance s'imagina que ses courtages fructueux lui permettraient d'aider les industries en souffrance à supporter la lourde charge des indemnités de chômage.

Gavée de capitaux dont elle était embarrassée, l'Allemagne les gaspilla, ou les utilisa à l'étranger, dit-on. A présent, la question se pose de savoir si elle sera en mesure de les rembourser. La question ne se pose, d'ailleurs, qu'entre l'Allemagne et les banquiers étrangers qui lui ont consenti si légèrement des crédits excessifs. Ceux-ci veulent obtenir la libération de ces crédits accordés avec une inconcevable facilité, dans un but de spéculation, avec l'espoir de profits immédiats et avec tous les risques que comportent de pareilles opérations. L'Allemagne laisse entrevoir à ses créanciers une menace de banqueroute.

Avec un manque surprenant de discernement, l'opinion anglaise dans son ensemble ne voit pas que c'est là le danger. On a bien soin du reste de ne pas l'éclairer. Mais le Gouvernement national sait à quoi s'en tenir. Il est loisible à la France de sauver la situation; c'est tout ce qu'on laisse entendre au public qui ne cherche pas plus loin.

L'orgueil national a été cruellement atteint. L'Anglais a de sa supériorité une idée si ancrée qu'il ne la met jamais en doute. L'Angleterre n'a jamais été envahie; elle n'a jamais été vaincue et finalement elle est venue à

bout de tous ses ennemis. Et le sterling semblait solide comme l'île elle-même. Cet orgueil remplace pour l'Anglais notre patriotisme à la continentale. La solidité inébranlable de tout cela est un dogme. Il en est tellement sûr qu'il ne s'en tourmente jamais. La supériorité britannique est, selon lui, tellement évidente, qu'il ne s'en vante pas, qu'il n'y fait que de très discrètes allusions, comme il convient à un gentleman. Sa conviction sur ce sujet est telle qu'elle lui permet d'être modeste; mais il n'en pense pas moins. Aussi l'humiliation fut-elle amère devant la chute de la livre et la nécessité de faire appel à l'aide étrangère; elle est ressentie profondément dans la masse populaire et dans les classes moyennes, et elle se manifeste sous des formes sporadiques et indirectes. Cette opinion insuffisamment informée n'incrimine pas ceux qui, chez elle, l'ont mal conseillée; elle voit dans les dangers de la situation l'action étrangère, la mauvaise foi et les intrigues de rivaux jaloux. Il suffirait sans doute d'un prétexte futile pour que cette xénophobie contenue se déchaîne et que l'hostilité se déclenche contre ceux-là mêmes qui la méritent le moins.

Récemment, un grand industriel américain qui connaît fort bien l'Europe et dont les établissements « sont épars de Boston à San Francisco » m'écrivait : « Dès la signature de l'Armistice, l'Angleterre se préoccupa de sauver l'Allemagne; nous emboîtâmes le pas à l'Angleterre, et depuis lors sa politique étrangère a dominé la nôtre. »

Pourquoi l'Angleterre marqua-t-elle tant de sollicitude envers l'Allemagne? Sa rivale de la veille, elle devait le redevenir dès le lendemain. Il ne fallait pas grande perspicacité pour le supposer. Ne serait-ce pas que les tendances de la politique et de l'économie britannique se rattachaient au splendide isolement d'autrefois? Et la vieille rengaine de l'équilibre des pouvoirs continuait sans doute à avoir cours au Foreign Office dont la tradition est d'empêcher l'hégémonie d'une seule nation conti-

nentale. Et puis, devant les ruines et le désarroi de l'Europe, la Cité vit peut-être l'occasion d'une exploitation financière d'un continent à reconstruire. Elle se vit de nouveau le marché des crédits, des commissions fructueuses, des bénéfices opulents; on pensa que les sacrifices demandés à l'industrie ne seraient que temporaires... Tous ces conseilleurs se sont lourdement trompés. L'éventualité d'une faillite de l'Allemagne présage de graves dislocations. Pas plus qu'elle ne se rend compte de cet enchaînement de faits, l'opinion anglaise ne discerne les responsabilités. Si, à l'échéance du 29 février, l'Allemagne, comme elle le déclare d'avance, ne peut rembourser ses créanciers, la Cité de Londres connaîtra de sérieuses difficultés.

Les Allemands ont été prompts à tirer un profit politique de cette situation volontairement troublée. Ils ont enfin réussi à créer le désaccord entre Paris et Londres. Par une manœuvre oblique, ils ont confondu deux problèmes différents. En demandant la priorité des dettes privées du Reich sur les dettes de réparation qu'ils qualifient de dettes politiques, ils pensaient bien que l'Angleterre, affolée par la menace d'une faillite du Reich, se rangerait à ce point de vue.

Toute la politique et toute l'économie du gouvernement « national » britannique tourne sur ce pivot. Il y faut être très attentif et ne pas se laisser obséder par des aspects plus immédiats et moins importants du problème d'ensemble. Le ministère Macdonald a obtenu un blanc-seing et le fait qu'il dispose d'une majorité écrasante équivaut à de pleins pouvoirs. Toutes les préoccupations de parti, toutes les doctrines politiques sont subordonnées à l'intérêt de la nation. Les hommes au pouvoir sont capables de défendre cet intérêt et ils y sont fermement résolus. « La situation, a dit M. Macdonald, exige que les hommes d'Etat de tous les pays cherchent en commun une base solide sur laquelle pourra s'édifier

le monde. » C'est très bien, c'est très beau, mais c'est un peu vague si l'on songe aux préoccupations et aux embarras qui harcèlent actuellement l'Angleterre. Il est bien naturel qu'avant d' « édifier le monde », les dirigeants britanniques auront pour premier souci de trouver la solution de leurs perplexités immédiates.

L'échec des tendances politiques et économiques qu'ils ont mises en pratique semble avoir détourné d'eux les Etats-Unis. L'industriel américain que j'ai cité plus haut m'écrivait également :

La visite de Laval est une visible indication que nous nous rendons compte que la France est à présent la nation dominante en Europe et que c'est avec elle que nous devons marcher plutôt qu'avec l'Angleterre. Je ne veux pas dire que l'ensemble du pays le comprenne, loin de là. Mais je suis persuadé que notre administration et que les dirigeants de la politique, de la finance et de l'industrie sont convaincus que la France est un facteur avec lequel il faut compter et auquel on ne dicte pas des ordres. Voilà qui doit clarifier l'atmosphère et permettre aux Etats-Unis de travailler d'accord avec la France et le reste de l'Europe, vers la stabilisation.

Il est certain que le voyage du président du conseil à Washington a donné une impulsion puissante aux efforts d'entente avec l'Allemagne, entrepris et poursuivis avec une si courageuse opiniâtreté par M. Briand. Le changement de front des Etats-Unis est la justification tardive, mais catégorique de la sage politique qu'il a préconisée et que l'action de certains représentants de l'Angleterre n'a pas toujours favorisée.

Il faudra bien en venir à un réglement général; le problème est vaste et complexe. Sa solution dépend beaucoup de l'attitude que l'Angleterre adoptera et du rôle qu'elle estimera devoir jouer. Jusqu'à présent, elle a commis, vis-à-vis de la solidarité européenne, des fautes dont elle risque de payer cher les conséquences.

L'heure semble passée des égoïsmes nationaux. L'entente entre la France et l'Allemagne est devenue la condition essentielle de la restauration de l'Europe. Le gouvernement britannique se rend compte qu'une longue période de collaboration pacifique pourra seule donner le temps d'ajuster la vie économique des nations. Il est indispensable qu'il accorde sa collaboration confiante à la France et aux Etats-Unis. L'Angleterre n'est plus assez insulaire pour se tenir en dehors de la solidarité internationale.

HENRY-D. DAVRAY.

LA FARCE JAPONAISE

DANS LE ROMAN FRANÇAIS CONTEMPORAIN

—

Il y a dans la littérature mondiale, et, autant qu'ailleurs, dans notre littérature française contemporaine, une farce japonaise. Poètes de serre en mal d'exotisme, marins d'escale en mal d'amour, voyageurs d'un jour en mal d'impressions, il n'est personne qui n'ait pris à cœur d'y ajouter un bout de rôlet.

Quand Heredia, dans le *Samouraï* des *Trophées*, peint une belle alanguie

> D'un doigt distrait frôlant la sonore biva...

il fait ce que Leconte de Lisle appelle un beau vers; mais il fait ce que Verlaine appelle de la littérature, car une palette est nécessaire aux joueuses de biwa pour fouetter les cordes lâches du moins sonore des instruments.

Littérature encore, médiocre littérature, cette théorie japonaise du baiser complaisamment imaginée à la page 250 de *Madame Chrysanthème* :

> Cependant Chrysanthème, par politesse pour Yves San, allume une lanterne, et le reconduit, en tunique de nuit, jusqu'au bas de l'escalier sombre. Il me semble même entendre qu'en se quittant, ils s'embrassent. Au Japon, c'est sans conséquence, je le sais bien; cela se fait beaucoup, c'est très reçu; n'importe où, dans des maisons où l'on entre pour la première fois, on embrasse très bien des mousmés quelconques sans que personne y trouve à redire...

Et cette plaisanterie me rappellerait, si l'anecdote m'était permise, qu'il y a quelque trois ans, aux lumières

d'un quartier gai de Kyôtô, faute de savoir lire le caractère *Yu, Eau chaude*, prenant pour la maison de leur convoitise un établissement de bains dont ils soulevaient le rideau bleu, un Membre de l'Institut et un Professeur au Collège de France portèrent sur « l'impudeur japonaise » un jugement définitif...

Mais je laisse à de plus patients joailliers le soin de monter en ruisselant collier les perles du Parc aux Huîtres japonais; et je me bornerai, quant à moi, à suggérer ici que le problème de l'âme japonaise mérite à tout le moins d'être posé, en rendant sensible, en face de faits et en face de textes, la puérile injustice faite au Japon par les romanciers de chez nous.

§

Pour la vieille fille d'Aix-en-Provence et la lycéenne de Clermont-Ferrand, il n'est encore de sorcier en magie japonaise si ce n'est Pierre Loti. Et comment le lecteur moyen se méfierait-il, quand Loti se décerne lui-même le diplôme de Docteur ès Langues orientales :

Je risque... dit-il à la page 206 de *Madame Chrysanthème*, des phrases d'un japonais érudit, j'essaie des temps de verbe à effet, des désidératifs, des concessifs, des hypothétiques en *ba*...

Or, parmi les oracles écrits du dieu marin, j'ai cueilli les deux que voici. Je les cite non pour les erreurs, mais pour les jugements qu'ils comportent.

Le premier se lit à la page 114 de *Madame Chrysanthème*. Loti croise, à flanc de colline, un enterrement montant. Et de juger, au futur :

On s'en reviendra moitié riant moitié pleurnichant. Demain, on n'y pensera plus.

Y, c'est le mort.

Le futur est un temps commode, en ce qu'il dispense

d'observation patiente le romancier inspiré. Mais... le culte des morts est à ce point ancré dans l'âme japonaise qu'il explique au moins une institution, celle de l'adoption. Mais... il n'est pas au Japon de chaumière si pauvre que chaque mort n'y ait, éclairée, encensée, fleurie, sa tablette, « *rei-i*, siège de l'âme raisonnable », disent les inscriptions de la secte Zen. Mais... aux repas de fête, la veuve dispose à la place d'honneur le plateau de son mari défunt. Mais... trois jours par an, du treize au quinze du septième mois lunaire, les âmes matérielles des morts reviennent en ce monde-ci. Dès le sept du mois, on renouvelle l'eau des tombes. Le treize au matin, on porte ses pieds « à la rencontre des esprits ». Et de retour dans sa maison, le mort va, voletant autour de l'étagère domestique, se désaltérer de l'eau fraîche des coupes et picorer dans les plateaux le riz, le vermicelle et les fruits offerts : jusqu'à ce que, le quinze au soir, on reconduise à la rivière voisine son ombre bien repue, qui, sur un bateau de paille tressée, à la lueur dansante d'une lanterne naine, s'en retourne malgré elle vers le torrent des enfers.

C'est ainsi que, dans l'île de *Madame Chrysanthème*, les Japonais oublient leurs morts.

Le second oracle est rendu à la page 304 du même roman. Loti a, sur son bateau, emporté du Japon une gerbe de lotus. Il l'abandonne au flot jaune de la mer chinoise, avec cette ironique raison :

Je les jette, ces pauvres lotus, dans l'étendue indéfinie, en leur faisant mes excuses de leur donner une sépulture... si grande, à eux qui étaient Japonais.

Mais, plaiderez-vous, faut-il faire grief à Loti d'avoir ignoré les bonzes et la loi du Lotus ? A quoi, pages 206 à 208, *Madame Chrysanthème* répond :

Nos amis bonzes... ont dans leur grand temple des céré-

monies religieuses très belles, et nous y sommes maintenant conviés. Au bruit du gong, ils font devant les idoles des entrées rituelles, à vingt ou trente officiants en costume de gala, avec des génuflexions, des battements de mains, des allées et venues savantes qui semblent les figures d'un quadrille mystique... Eh bien! le sanctuaire a beau être sombre, immense, les idoles superbes... dans ce Japon, les choses n'arrivent jamais qu'à un semblant de grandeur. Une mesquinerie irrémédiable, une envie de rire est au fond de tout.

J'aime à croire que le rire du romancier se fût figé, s'il eût, ne fût-ce qu'une fois, écouté les bonzes scander l'*Amida-Kyô*. Car voici ce qu'il eût entendu :

A partir d'ici, du côté de l'ouest, au delà d'une infinité de terres de Bouddhas, il y a une terre qui s'appelle le Paradis... En cette terre du Paradis, il y a sept lacs précieux : les eaux qui les emplissent possèdent huit vertus; le fond est de sable d'or pur; et des chemins d'or, d'argent et de perles mènent à ces lacs, où croissent des fleurs de lotus aussi grandes que les roues d'un char, des bleues à l'éclat bleu, des jaunes à l'éclat jaune, des rouges à l'éclat rouge, des blanches à l'éclat blanc...

Alors, peut-être, il eût pressenti l'infini du lotus, et il se fût excusé, Loti, non de donner à de menues corolles la vaste mer pour sépulture, mais de souiller au contact de l'eau boueuse la fleur pure par excellence.

Tel est tout l'exotisme de Loti. Exotisme injuste, à coup sûr. Exotisme dangereux? Non.

Petit, mièvre, mignard, conclut *Madame Chrysanthème* pages 220 et 266, le Japon physique et moral tient tout entier dans ces trois mots-là... Je sens mes pensées aussi loin des leurs que des conceptions changeantes d'un oiseau, ou des rêveries d'un singe...

Mais le critique n'est pas dupe. Loti ne rapetisse le Japon que pour se grandir en contre-jour. Il y a beau temps que Vigny, Hugo, Musset nous avaient habitués au

procédé. Comme elle a pardonné aux premiers romantiques, la postérité pardonnera à Loti ce que mon maître Ernest Zyromski appelle indulgemment « l'orgueil humain ».

Et puis, il reste à Loti un mérite : celui d'avoir, à ses heures de sincérité, reconnu, devant la difficulté, l'impuissance de sa littérature. « A-t-elle une âme », Madame Chrysanthème? demande-t-il à la page 222 de son roman. Et plus loin, page 266 :

> Mais une âme qui, plus que jamais, me paraît être d'une espèce différente de la mienne... Je sens, entre elle et moi, le gouffre mystérieux, effroyable...

Gouffre de l'ignorance. J'aime les aveux aussi nets.

§

Existence de la sensibilité japonaise, nature de cette sensibilité, la double question posée par Loti en 1887, un jeune écrivain a, en 1924, fait semblant de la reprendre pour le grand public. Et si je parle malgré moi d'un livre aussi superficiel, c'est non seulement qu'il eut en France, en Amérique et en Angleterre un succès considérable, mais surtout qu'il est bâti sur un plan qui, pour n'être pas nouveau, n'en demeure pas moins digne d'éloge.

Dans l'*Honorable Partie de Campagne*, M. Thomas Raucat risque une formule d'exotisme absolu, en ce sens que, s'enfermant soi-même dans les coulisses, il se contente de pousser sur la scène des personnages qui, japonais à une exception près, nous viennent l'un après l'autre détailler leurs confidences. C'est le procédé même du théâtre. Et M. Thomas Raucat eût sans nul doute composé une pièce durable, s'il eût pris la peine d'apprendre la langue et de traduire. Il a trouvé plus simple de manquer à la règle qu'il s'était lui-même tracée, et de prêter à ses personnages exotiques un langage de pure fiction.

Ainsi les acteurs de M. Thomas Raucat se rapetissent en marionnettes, et son théâtre en guignol. Guignol ingénieux, guignol astucieux; et nous avons tous des souvenirs d'enfance qui nous rendent indulgents aux montreurs de marionnettes : mais guignol où les erreurs fourmillent, qu'il serait, encore une fois, peine perdue de relever; et guignol où le Japon apparaît diminué aux yeux du lecteur innocent. Ce dont, par un simple procédé de contraste, il est facile de faire la preuve.

Il y a notamment dans l'*Honorable Partie de Campagne* une assez pauvre ébauche de psychologie féminine, avec, en arrière-fond, une jeune fille au dessin flou, et deux personnages de premier plan : l'amie mariée, dans son double rôle de femme et de mère; et la geisha de l'hôtel Umematsuya.

Les geisha, l'écriture chinoise l'indique, sont essentiellement des artistes; et des artistes qui, au rebours des cigales du fabuliste, n'apprennent à chanter qu'après avoir appris à danser : c'est dire que l'éducation artistique d'une geisha demande de huit à dix années. Or voici comment, M. Thomas Raucat interprétant à la page 199 de son roman, une de ces geisha juge elle-même sa propre musique :

Au premier départ des tambours, je vis qu'une fois de plus ce serait manqué. Ce n'est pourtant pas difficile de jouer du gros tambour... On surveille le tambour de biais, sans en avoir l'air, comme s'il s'agissait d'une bête dangereuse qui peut vous attaquer. On pousse un petit coup de gorge pour se donner du courage, et on frappe deux fois. Seulement, il faut retenir les massues de toute sa force... Si on les laisse tomber d'elles-mêmes, elles font un bruit terrible qui couvre toute la mélodie. C'est ce qui arriva. Quel vacarme!

J'ai douté que des chansons où un peuple entier prend évidemment si grand plaisir ne fussent que du vacarme. Je me suis efforcé d'oublier notre échelle harmonique

pour suivre, à travers les gammes changeantes de la musique japonaise, les paroles des chanteuses. Et j'ai, en mai 1929, dressé par ordre de fréquence le répertoire des geisha de Hakata. Hakata n'est pas Corinthe, et les conditions de l'expérience m'ont paru honnêtes.

Les trois chansons qui viennent en tête de liste sont *Fukagawa,* ou *La Rivière Fukagawa; Kimi Koishi,* ou *L'Amour que j'ai pour Vous;* et *Habu no Minato,* ou *Le Port de Habu.* Voulez-vous me permettre de vous les traduire, me reposant sur vous du soin de peser ce qu'il y entre de vacarme?

Oubliez le Japon. Imaginez, dans un décor flou des peintres galants du XVIIIe, deux libertins d'abbés-bénéficiaires aiguillonnant le batelier vers l'auberge de leur rendez-vous; et dites-moi si, par le rythme, par la nuance, par la suggestive innocence du trait final, *Fukagawa* n'est pas une de ces vieilles chansons françaises dont Yvette Guilbert eût fait merveille :

Choki de...

On loue une barque rapide
Pour aller
Pour aller voir les geisha;
Et l'on monte l'escalier du quai,
Arewaisanosa!
A petits pas précipités.

Du visiteur
Le cœur
Est possédé :
C'est en volant qu'il veut aller,
Arewaisanosa!
Près de l'amante.

Deux messires bonzes,
Deux bonzes ensemble,
S'en vont, s'en vont voir les geisha;
Et ils montent l'escalier du quai,
Arewaisanosa!
A petits pas précipités.

Dans la chambre,
Tout au fond,
Si l'on regarde par une fente,
On les voit échanger des coupes,
Arewaisanosa!
Et jouer à... à pigeon-vole!...

Kimi Koishi, L'Amour que j'ai pour Vous, n'a pas la finesse de *Fukagawa*; mais modulée au coin d'un pont sur un orgue de Barbarie, elle eût enchanté nos grand'-mères 1830; et elle n'a en tout cas rien à envier aux chansons de Mayol ou de Christiné. Je vous fais grâce du refrain, qui reprend le titre en écho, et je vous soumets les trois couplets :

Yoi-yami semareba...

Quand la nuit tombe, et ses ténèbres,
Ma tristesse croît infinie :
Quelle est donc en mon cœur troublé
L'image qui vient se refléter?...

Votre chanson s'éloigne et meurt;
J'entends encore le bruit de vos pas :
Où chercherai-je autour de moi
L'image que je porte en moi?...

Allant toujours, votre silhouette
Devient plus vague, et disparaît :
Où trouver la force de vivre
Ma pauvre vie endolorie?...

Fin libertinage et tendre complainte sont cependant écrasés par cette lourde chanson de la mer qu'est *Habu no Minato, Le Port de Habu.* Pour retrouver chez nous pareille puissance d'étreinte, il faudrait évoquer, mieux que les *Grands Vaisseaux* de Sully-Prudhomme, l'énorme *Légende des Siècles* et ses *Paysans au Bord de la Mer* :

Les pauvres gens de la côte,
L'hiver, quand la mer est haute
Et qu'il fait nuit,
Viennent où finit la terre
Voir les flots pleins de mystère
Et pleins de bruit...

Encore, en face de ce classique chef-d'œuvre, *Habu no Minato* est-il modestement la ritournelle qu'à ma porte, chaque matin, psalmodiait mon garçon laitier.

La scène se passe en Oshima des Iles d'Izu. Un grand volcan sur une petite île; entre le volcan noir et la mer glauque, aucune richesse, aucune joie, aucun espoir; à l'ouest, en mer, c'est la presqu'île d'Izu, avec le port perdu d'Itô, et, plus perdu encore, le port de Shimoda.

Or, de la jetée de Habu en Oshima, un bateau va partir. Et les filles, toutes les filles de l'île, interrogeant du regard un couchant trop rouge, de toutes leurs forces retiennent l'amarre :

Iso no u no torya...

Voici que le cormoran de la côte
Revient dans le soleil couchant,
Et que sur le port de Habu
Brûle, brûle le soir rouge.
De quoi donc le ciel de demain,
Hélas, hélas, sera-t-il fait?

Le flot qui monte pressant le bateau,
Les pêcheurs s'apprêtent au départ.
Mais, dans l'île, il reste des filles
Qui vivent la vie du volcan :
De quel cœur verront-elles partir,
Hélas, hélas, le bateau?

À vivre ainsi la vie de l'île,
Elles se sentent seules à mourir.
Du port d'Itô, les lettres arrivent :
Mais du port de Shimoda,
Elles n'ont de nouvelles que celles qu'apporte,
Hélas, hélas, le vent d'Izu !

Le vent... Voici le vent de la marée
Qui vient de derrière le volcan :
Et force est bien aux filles de l'île,
A l'heure fixée pour le départ,
De lâcher l'amarre du bateau,
Hélas, hélas, en pleurant.

Alors le cormoran de la côte,
Revenant du large vers la côte,
Jette aux pêcheurs son adieu;
Et le bateau part, lourd de regrets.
De quoi donc le ciel de demain,
Hélas, hélas, sera-t-il fait?...

Telles sont, pour qui les veut entendre, les chansons à vacarme des geisha de M. Thomas Raucat.

Mais laissons les geisha se défendre elles-mêmes, soin dont elles s'acquittent admirablement, et voyons à quoi se réduit, dans l'*Honorable Partie de Campagne,* la psychologie de l'instinct maternel chez la mère de Tarô San :

...Il m'est, lit-on à la page 127, il m'est nécessaire de savoir l'heure, pour faire faire bien régulièrement les besoins de Tarô San.

Et le trait paraît au romancier essentiel, car il y revient à la page 132 et à la page 141 :

D'ailleurs, nous étions heureuses de ce repos, parce que c'était justement l'heure des gros besoins de Tarô San : je pourrais les lui faire faire à loisir... Après lui avoir donné le sein, je fis faire à Tarô San ses petits besoins par la fenêtre...

Si la polémique instruisait, on pourrait demander en quel pays du monde les mères se désintéressent des petits et des gros besoins de leurs enfants, et ce que la chose a de spécifiquement japonais. J'ai cru mieux faire de noter les vraies paroles que les vraies Japonaises disent à leurs petits : et c'est un des plus jolis souvenirs de ma vie d'exil que je voudrais conter.

C'était en septembre 1929, au large de Nagasaki, dans une île pauvre. Un Père français y régnait, un si vieux Père, venu là si longtemps auparavant, qu'il en avait presque oublié notre langue; et, dans la baraque où il m'avait reçu, la nuit venue, nous nous taisions.

De l'autre côté des cloisons de papier, une vieille berçait un petit. La voix nous parvenait, syllabique et cassée. Et voici ce qu'elle chantait :

Nenne ga mori wa doko mi itta...

Ta nourrice, sais-tu d'où elle revient?
Elle revient de son village,
De l'autre côté de la montagne.
Et sais-tu ce qu'elle te rapporte?
Un tambour qui bat, avec un flûteau!
C'est un beau flûteau, il aura beau son :
J'en jouerai pour toi,
J'en jouerai pour toi!

Le petit, qu'on appelait Dai Chan, probablement pour Daisuke San, Grand-Secours, le petit se mit à crier. Alors — j'ai le japonais sous les yeux — la voix lui dit :

Dai Chan, o-nenne o-shi yo... Dai Chan, veuille dormir. L'enfant qui dort est heureux; l'enfant qui dort bien devient gras.

Respire sans bruit : les serpents viendraient. Ne croise pas les mains sur ta poitrine : tu crierais. Mais pour n'avoir point de cauchemars, suce ton pouce en t'endormant.

Dai Chan, ta maison sera prospère, car tes cheveux sont épais : mais comme ils s'enroulent en spirale, ton caractère sera difficile.

Ton front est large : tu seras heureux au jeu. Tes oreilles sont rondes : tu vivras longtemps. Ta bouche est grande : tu seras riche. Mais tes lèvres sont minces, et tu seras bavard...

Et la voix dit encore :

Dai Chan, je ne te laisserai manger ni les glands qui rendent bègue, ni les yeux de poisson qui font la peau tachetée, ni les grains de riz cru qui donnent mauvaise haleine : mais je t'offrirai du thé fort, afin que ta barbe pousse plus noire.

Et pour te garder des douleurs d'épaules, je te mettrai une bague au doigt. Et pour te préserver des larmes, je clouerai sur la porte l'image d'une poule. Et je t'empêcherai de sortir après soleil couché, de peur que la sorcière des bois ne te change pour un autre...

Il me semble que si M. Thomas Raucat eût entendu et compris cela, il eût prêté moins d'attention au « chapeau de Tarô San ».

Reste, dans son rôle de femme, cette Japonaise volontairement agenouillée, sur qui non seulement la maison et la morale reposent, mais dont on peut dire qu'elle est un des plus solides soutiens de l'ordre social en ce pays. Or, si vous demandez au romancier ce qu'est au Japon l'amour conjugal, voici la définition que vous en obtenez à la page 167 de l'*Honorable Partie de Campagne* :

Tarô San se réveille de très bonne heure, de sorte que je peux rentrer avant le petit jour. Je me couche à côté de Monsieur mon époux, et avant le lever de la servante, quand il en a envie, nous pouvons avoir encore une bonne demi-heure agréable. Si j'avais été là toute la nuit, qu'aurait-il fait de plus? Nous aurions passé le temps à dormir.

Il est vrai que, depuis longtemps, *Madame Chrysanthème* avait, pages 155 et 156, donné le ton de la plaisanterie :

...C'est que Madame Prune... recevait autrefois beaucoup de Messieurs, des Messieurs qui venaient toujours isolément, et cela donnait à penser... Or, quand Madame Prune était occupée avec une visite, si un nouvel arrivant se présentait, son ingénieux mari, pour le faire attendre, le captiver dans l'antichambre, le retenir, s'offrait aussitôt à lui peindre quelques cigognes, dans des attitudes variées... Voilà comment, à Nagasaki, tous les Messieurs japonais d'un certain âge possèdent dans leurs collections deux ou trois de ces petits tableaux de genre, qu'ils doivent au talent si fin et si personnel de M. Sucre.

La double méchanceté m'a paru plate : et, sachant les rapports de l'âme à la chanson, j'ai patiemment écouté chanter les paysannes du Kyûshû.

Je disais tout à l'heure que les morts revenaient : j'ai

oublié de dire qu'on s'ingéniait à les distraire. Et trois nuits par an, du fond des neuf provinces du Kyûshû lointain, dans la fumée des tiges de chanvre brûlées, aux sons unis des clochettes, des flûtes de bambou et des guitares à trois cordes, les paysannes dansent encore pour la plus grande joie des morts assis au seuil de leurs maisons.

Le paysan japonais, qui, l'année durant, d'une monotone et admirable ténacité, piétine et piétine la boue de ses rizières, n'a de se réjouir que deux occasions : pour la nouvelle année, et pour la Fête des Morts. Aussi comprendrez-vous que

Bon no odori ni	Aux rondes de la Fête des Morts,
Odoranu yatsu wa	Vraiment, pour ne pas danser,
Ki-butsu kana-butsu	Il faudrait être bouddha de bois,
Ishi-botoke...	Bouddha de fer, bouddha de pierre !...

En dansant, l'on chante. Un conducteur de la ronde, *ondo-tori*, donne un motif que cent voix reprennent: et, formes libres ou poèmes de vingt-six syllabes, j'ai, de la bouche des paysans, recueilli huit cents de ces chansons. Souffrez que je vous en traduise, afin que vous jugiez par vous-mêmes si les gens frustes qui, ignorants des caractères chinois, vont aux soirs de liesse rythmant ces paroles, aiment ou non de tout leur cœur, de toute leur chair.

Voici, sur le thème du *Sonnet* d'Arvers, ou sur celui de *Celle que j'aime ne m'aime pas...* une chanson qui laisse loin derrière elle les faibles ritournelles du biniou de Botrel :

Mune de kurushiki	Je souffre une grande souffrance,
Hi wa taku keredo	Car nuit et jour, mon cœur brûle :
Kemuri tataneba	Mais aucune fumée ne monte,
Hito shiranu...	Et personne ne sait...

Voici, sur le même arbre de l'amour pur, un fruit aussi profondément saignant que la *Grenade* offerte à Zani par Aubanel d'Avignon :

Koi ni kogarete
Naku semi yori mo
Nakanu hotaru ga
Mi wo kogasu...

Brûlant d'amour, les cigales
Chantent : mais combien plus belles
Les lucioles dont l'amour muet
Brûle le corps!...

Non que l'amour soit toujours sans audace; les arbouses résistent mal à la cueilleuse qui secoue l'arbre :

Kagi wo nage-kake
Yusuraba ochi yo

Kokoro tsurena ya
Yamamomo yo...

J'ai jeté ma corde à crochet
Dans l'arbousier de la montagne;
J'ai secoué : les fruits rouges
Sont tombés.

J'ai jeté mes deux bras vers vous,
Et le désir secouait mes bras :
Tomberez-vous pas à votre tour,
Homme cruel!...

L'homme tombé, c'est, à deux, l'oubli de toute chose; la passion a-t-elle une raison, l'oiseau dans le vent a-t-il un but?

Omae fuku kaze
Washa tobu tori yo
Doko e ochi-tsuku
Ate mo nai...

Vous êtes le vent qui souffle;
Je suis l'oiseau dans le vent :
Qu'importe l'endroit de la terre
Où nous tomberons!...

Et s'il n'est ici-bas de ciel d'où l'on ne retombe, le geste du moins n'est-il pas vrai, de celle qui, de ses deux mains crispées, retient l'amant au cœur déjà lointain :

Washi wa omae ni
Tachi-gi ni semi yo
Sugari-tsuite wa
Naite iru...

Mon amant, voyez cette cigale
Agrippée à l'arbre :
C'est ainsi que je m'agrippe à vous,
En gémissant...

Geste vain, et peine perdue. C'est la loi qu'à l'automne les cigales meurent d'abandon; c'est la loi qu'à l'automne les rizières n'aient plus besoin d'eau :

Satsuki-ame hodo
Koi shinobarete
Ima wa aki-ta no
Otoshi-mizu...

En mai, vous m'attendiez comme
Les rizières attendent la pluie :
Voici l'automne, et vous me rejetez
Comme les rizières l'eau inutile!...

Alors s'accomplit la parole du Bouddha, que ceux qui se sont unis doivent tôt ou tard se séparer : mais ne doutez point qu'au Japon comme ailleurs, les grands adieux ne soient silencieux :

Mi-okurimasho to te	Je fus, pour lui dire adieu,
Hama made deta ga	Jusqu'à la mer :
Nakete saraba ga	Mais les pleurs emplissaient ma gorge,
Ienanda...	Et je n'ai rien dit...

Ainsi se retrouve, au cœur même du pays que ni Raucat ni Loti n'ont pris la peine de comprendre, ainsi se retrouve ce que Horiguchi Daigaku appelle, en son beau français, les « thèmes universels » : je veux dire les lieux communs jamais usés de l'éternelle humanité.

Ainsi se retrouve le cri de Sappho, sur qui l'amour s'abattait comme s'abat le vent sur la montagne :

Yama ni saku hana	Les fleurs ouvertes de la montagne
Arashi ga doku yo	Redoutent l'orage :
Washi wa kimi sama	Moi, je redoute
Miru ga doku...	De vous voir...

Ainsi se retrouve le romantisme de la *Maison du Berger* :

Hana wa ochite mo	La fleur qui tombe au printemps
Mata haru saku ga	A l'autre printemps refleurit :
Kimi to washi to wa	Mais nous n'aurons, vous et moi,
Hito-sakari...	Qu'un seul printemps...

Ainsi se retrouve le romantisme des *Contemplations* :

Konata omoeba	Parce que je vous aime,
No-mo-se mo yama mo	Plaine ou montagne, broussailles ou
Yabu mo hayashi mo	Sans rien reconnaître, [forêt,
Shirade kita...	Je suis venue...

Ainsi se retrouve la *Sicilienne* exaspérée de *Cavalleria rusticana* :

Yami no maruki-bashi	Le pont de bois rond des enfers,
Sama to nara wataro	Avec vous, je le passerais bien :
Ochite nagarete	Rouler dans le torrent, que m'importe,
Saki no yo tomo ni...	Si l'autre monde nous réunit !...

Ainsi se retrouve, en vingt-six syllabes japonaises, l'immense orgueil ailé de l'*Albatros* de Baudelaire :

Oki no kamome ni
Shio-toki toeba
Watasha tatsu tori
Nami ni toe...

Si l'on demande l'heure de la marée
A la mouette du large :
— Je suis un oiseau des nues, dit-elle;
Demandez aux vagues!...

§

Bien que les textes soient innombrables, j'arrête là mon plaidoyer. Derrière les paravents de Loti, il suffit d'avoir entr'ouvert un coin du vrai Japon; derrière les poupées de Raucat, il suffit d'avoir fait passer la Japonaise au grand cœur de la mer et de la montagne, telle que, de tout son souffle, elle se raconte elle-même en ses chansons.

Car on ne peut guère ne pas s'élever de la question restreinte que j'ai traitée au problème plus large, mais de même nature, de la vieille âme du Grand-Japon. Les chevaliers d'autrefois exprimaient d'un mot, *Yamato-gokoro,* le triple idéal où ils tendaient : ils le voulaient, cet idéal, fait de pureté, *shôjô,* de dévouement droit, *renketsu,* et de grâce, *kôga-yûbi.* L'honnêteté est de se demander si, derrière la farce littéraire de l'apathie nipponne, il ne bat pas un cœur pur, un cœur sensible, riche, généreux, un « cœur rouge, *akaki-kokoro* », comme disait à sa sœur Amaterasu-ô-mi-Kami le dieu Susanô prêtant serment.

Et je pense à cette immortelle préface du *Kokinshû,* qu'en la huitième année de l'empereur Daigo, il y a plus de mille ans, Ki no Tsurayuki laissait en leçon aux littérateurs à venir :

Yamato-uta wa... La poésie du Yamato a pour racine le cœur humain, et pour feuilles des milliers et des milliers de paroles. En ce monde, où les hommes vont en rangs pressés

sous les occupations les plus diverses, la poésie est l'effort pour exprimer son cœur à travers les choses qu'on voit et qu'on entend...

Je pense encore à une belle maxime latine, que le Bouddha eût aimée, et dont je souhaiterais qu'il me fût permis de changer le premier terme afin de la traduire ainsi : « Ne pas railler; ne pas s'indigner : comprendre. »

GEORGES BONNEAU
Docteur ès Lettres,
Directeur de la Maison de France à Kyôto.

IMAGES MEXICAINES

—

Pour A. Gabbiano.

« L'ARBRE DE LA NUIT TRISTE »

Au village de Tacuba on montre un arbre géant, à demi desséché, maintenant entouré d'une grille basse et d'un ridicule jardinet de square. Les Indiens le nomment : l'arbre de la nuit triste. On raconte que sous cet arbre se réfugia Cortès la nuit où, seul, abandonné, se croyant vaincu, il pleura.

Parti dans la passion de sa foi castillane pour conquérir les terres idolâtres, ayant à lutter contre les frénétiques Indiens aux masques d'animaux qui arrachaient le cœur de leurs ennemis, il ne croyait plus, en cette nuit aride. Il ignorait que demain son ardeur entraînerait encore ses frères d'armes et qu'il triompherait.

Seul, caché sous les épaisses branches il plongea une nuit entière jusqu'au fond de l'angoisse.

Plus précieuses que les triomphales églises érigées par l'Espagnol conquérant là où se célébraient les sacrifices humains sont les branches presque mortes de cet arbre sous lequel Cortès a pleuré.

—

EXUBERANCES

Montagnes plus hautes qu'ailleurs, innombrables cratères cernant la ville, volcans toujours profilés sur l'horizon, blancs près d'un ciel férocement bleu, fleurs épaisses, vivaces, parfumées avec excès, escaladant les maisons, envahissant les arbres, taches violettes, taches rouges sur les murs d'églises incendiés de soleil, églises, invraisemblable floraison de dômes et de clochers recouvrant un sol dédié par les Aztèques à leurs idoles cruelles, pyramides de pierre reproduisant la forme des collines, forteresses de plantes épineuses, cactus d'où s'extrait le poulque traître qui enivre, « orgues » gigan-

tesques bordant les routes, « cierges », « dragons » monstrueux hérissant les tumulus où se cachent les vestiges des civilisations incomplètement révélées : Mexique.

—

« INDIEN TRISTE »

On désigne ainsi une magnifique statue aztèque trouvée sous la ville de Mexico en une place gardée par des serpents, que recouvrent maintenant des églises.

Pour moi chaque Indien est l'Indien triste.

Race grave, comme accablée, avec laquelle pendant des mois j'ai vécu. Très rares sont les manifestations de joie, même au cours de leurs fêtes. Les seuls hommes qui riaient et criaient s'étaient enivrés de poulque.

Race douce, résignée. Tout au long des routes du Mexique on rencontre des Indiens au pas rapide, courbés sous une charge de poteries.

Race mystique emplissant les églises, jonchant de fleurs les pieds des statues saintes comme naguère elle faisait surgir du sol les pyramides, les temples, dédiés au soleil, à la lune.

Les enfants sont graves aussi. On les voit, sur le pas de la hutte, jouant avec quelque bizarre animal de paille tressée ou quelque petit squelette articulé, achetés au marché proche.

Dès l'âge de dix ans ils portent au côté le long macheté aiguisé et bientôt, à leur tour, ils parcourront les routes, infatigables, pliés sous une lourde charge, leurs grands yeux emplis de résignation et d'obscur songe.

—

TAXCO

Après des cols de montagnes, des vallées couvertes de blanches fleurs sauvages embaumant le miel, des pentes rocheuses, — revolver à la ceinture parce que les classiques bandits rôdent dès la tombée du jour et que la nuit vous a surpris, — arriver sous les étoiles à Taxco l'escarpée où vous accueillent les hautes tours roses d'une cathédrale forteresse;

S'installer dans une maisonnette aux jardins en terrasses dont les parfums envahissent la chambre;

S'éveiller en entendant s'égoutter un jet d'eau proche;
Croire encore, en ces moments-là, que tout est vrai et pur;
A l'aurore voir les montagnes devenir roses et la cathédrale surgir, radieuse;
Cela seul, ô Taxco, perle du Mexique, vaudrait d'avoir passé la mer.

PÈLERINAGE DE GUADALUPE

Tous les Indiens du Mexique se sont donné rendez-vous à cette immémoriale fête de Décembre. Foule silencieuse qui s'étouffe sans un cri, foule sombre où les « sarapes » des hommes aux dessins géométriques font, seuls, des taches de couleur.

Aux alentours de l'église, des tribus, venues des provinces lointaines, campent.

Accroupies, hirsutes, farouches, les femmes en longues jupes froncées, tresses enroulées de bandelettes, lourds colliers de verroteries, un enfant accroché à leur dos dans une bande d'étoffe pointillée.

Une longue file ininterrompue de pèlerins, chacun portant son cierge, son offrande de fleurs, cherche à pénétrer dans le sanctuaire.

Et soudain s'élève une grande clameur suppliante : « Reine du Mexique, Reine des Indiens, intercédez pour votre peuple. »

Dès le seuil on se sent défaillir sous une vague d'odeurs violentes. Amoncellement de corolles tropicales devant l'autel parmi les cierges, les veilleuses multicolores.

Prosternés sur les dalles prient les Indiens, en extase.

Tous les misérables, les infirmes, les déguenillés, les lépreux, passent, mêlés aux brillants cavaliers, aux soldats, aux belles Mexicaines fardées.

La procession se déroule. Un orchestre joue allègrement sur les cuivres des refrains populaires pendant que sur la place un feu d'artifice est tiré.

A chaque arrêt du long cortège éclatent plus fort les fusées.

Et toujours, inlassablement, arrivent les pèlerins porteurs d'offrandes fleuries.

DANSES RITUELLES

Maintenant, sur une route où les pèlerins de plusieurs villages ont établi leur campement en cinq groupes distincts, ils dansent. Ils danseront jusqu'à ce soir, comme en hypnose, sous un soleil de feu, en l'honneur de leur Reine du ciel.

Robes bariolées telles des robes d'Arlequin, énormes coiffures de plumes sur la tête. A celui-là déguisé en squelette. A cet autre vêtu en moine qui chasse violemment du groupe le diable à masque de bête effroyable.

Ils portent haut les bannières de leur Reine, quelques-unes si vieilles, si déchirées, qu'elles doivent dater de la conquête espagnole, quand Cortès traquait hors des bois les Indiens aux masques de guerre figurant des animaux monstrueux.

Leurs danses rituelles, ce piétinement lent, ininterrompu, n'était-ce pas les mêmes qu'ils exécutaient aux premiers âges pour célébrer la gloire solaire?

A intervalles réguliers ils se passent de l'un à l'autre la bannière avec des gestes cabalistiques, des prosternements.

Sur cette route, parmi les tourbillons de poussière, pendant des heures et des heures, les yeux fixes, hallucinés, les Indiens dansent.

—

TREMBLEMENT DE TERRE

La journée avait été froide, d'anormales vapeurs se traînaient sur la neige proche des volcans. Il semblait que l'ardente lumière du Mexique se fût voilée pour toujours.

Dans les jardins les fleurs, comme recroquevillées, serraient autour de leurs parfums leurs larges pétales. Jardins du Mexique désertés de leurs parfums, de leurs chants d'oiseaux, devenus sans âme.

Un crépuscule rapide, terne. L'entrée de la nuit.

Et tout à coup ce fut, dans les maisons, l'étrange impression d'une oscillation lente. Très vite le mouvement s'accentua, de plus en plus rapide, donnant le vertige. Le sol, dans une danse frénétique, fuyait sous les pas. Toute la nature, prise de démence, le ciel strié de longs éclairs. Ciel de cataclysme,

rouge de sang et jaune de soufre, mais aucun bruit de tonnerre. Les éléments tremblaient en silence. On n'entendait que les cris d'effroi des femmes. Au milieu des rues les Indiens, agenouillés sur le sol vacillant, chantaient des cantiques.

Puis la chose inouïe s'apaisa en des oscillations de plus en plus espacées. Le sol redevint tel qu'on l'avait toujours connu, ferme, stable, et non plus ce bateau fou que de souterraines vagues mystérieuses agitaient avec une furieuse rage de destruction.

D'occultes forces naturelles, habituellement muettes, avaient révélé leur haine. On les sentait crier : « Oscille, vieille terre, mais oscille donc un peu plus fort pour engloutir cette humanité inutile! Tant de civilisations sont passées ici, ont disparu. Ce serait tellement plus beau si la terre était vide enfin, si, autour des pyramides sur les temples aux cultes secrets que déshonorent les pas des êtres sans flamme, ne glissaient plus que des ombres. »

—

DELIRES

J'ai la fièvre. Une oppression inexplicable. J'ai vu trop de temples aux cultes féroces, trop de pyramides, trop d'amoncellements de pierres dont on ignore les origines. Ce pays est saturé de mystère, de magie rouge.

Pyramides du soleil, de la lune, temple de Quelzacoatl, palais de Mitla, grandes nécropoles encore recouvertes de terre sur le Mont Alban, pyramides de Cuicuilco et de Tenayuca gardées par un concile de serpents monstrueux à gueules polychromes, toujours à leur sommet l'autel des sacrifices où le prêtre arrachait avec un couteau d'obsidienne le cœur des victimes pour l'offrir, battant encore, à leurs divinités.

Terre imprégnée de sang, lourde d'un passé terrible, terre excessive où les gestes tragiques s'imposent encore facilement aux êtres.

Des cris doivent rôder dans l'air les nuits où, seules, les ombres hantent les ruines fabuleuses.

RENÉE FRACHON.

LAURO DE BOSIS

—

On connaît la singulière aventure de Lauro De Bosis.

Il semble que l'aient hanté les souvenirs de la Rome que Tite-Live nous a dépeinte et à laquelle a cru jadis Corneille. Il estime qu'une cause est juste, il résout de s'y consacrer tout entier. Il sent naître et grandir en lui le courage et la sérénité des héros légendaires, mais, pour accomplir son dessein, il recourra aux dernières inventions des hommes.

Il a fait bon marché de son repos, de sa santé, de sa vie. En quelques mois, il apprend à conduire un avion. Pénétré qu'il est de la grâce hellénique, il donne à son appareil le nom du cheval mythique qui portait les héros tueurs de monstres : comme Persée et Bellérophon, il montera Pégase. Il vole sur la ville natale, sur la ville qu'il aime, sur la ville dont il adore la gloire ancienne, et qui est devenue, à ses yeux, le repaire de monstres qu'il exècre. Aux malheureux qu'ont égarés de funestes leçons, il jette, par milliers, des tracts qui les aideront à retrouver le droit chemin. Puis, pareil aux génies fabuleux, il disparaît dans le mystère.

Vit-il, maintenant? Est-il tombé dans la mer? S'est-il perdu aux sables de la Libye? S'est-il brisé sur quelque roche déserte? Ses amis peuvent encore, et longtemps, peut-être, pourront douter de son sort.

§

Lauro De Bosis n'est point de ceux qui, enfants, cherchent déjà le risque et courent au danger, de ceux qui, dès l'adolescence, se plaisent aux aventures téméraires. Il semblait appelé à prendre rang parmi ces poètes hu-

manistes qui vivent des jours aimables et studieux, et dont une renommée paisible récompense le noble et pur labeur.

Lauro De Bosis naquit à Rome en 1901, d'un père italien et d'une mère américaine. Le père avait donné des poèmes intéressants, et il avait traduit Shelley en italien. Lauro De Bosis fit de fortes études. A l'Université de Rome, il acquit de sérieuses connaissances en langue, en littérature et en archéologie grecques. A vingt-deux ans, il avait terminé une traduction en vers d'*Œdipe Roi*. Il fonde le théâtre classique du Palatin, où la tragédie est représentée le 17 mai 1923. Ildebrando Da Parma en avait composé la musique de scène, et Gustavo Salvini en tenait le principal rôle.

En 1924, il fait aux Etats-Unis une tournée de conférences sous les auspices de la Société Italie-Amérique et de l'Institut d'éducation internationale: il traite de l'histoire, de la littérature et de la philosophie de l'Italie contemporaine.

Désormais, il ne se passera guère d'année où il n'aille en Amérique. En 1926, il fait à l'Université d'Harvard un cours sur la littérature italienne.

Ses voyages ne nuisent pas à ses travaux scientifiques et littéraires. En 1925, il publie une traduction du livre célèbre où Sir James-George Frazer étudie les cultes primitifs, *le Rameau d'or*. En 1927, il traduit l'*Antigone*, de Sophocle, et, en 1930, le *Prométhée enchaîné*, d'Eschyle. En 1930, aussi, il publie la plus importante de ses œuvres, une tragédie pleine d'un noble et émouvant lyrisme, *Icare*.

Mais, dès lors, ses idées avaient gravement évolué. Il ne s'était point, d'abord, mêlé à la vie politique, et il semble même que, pareil à beaucoup de jeunes hommes de son âge, il ait eu quelque sympathie pour le fascisme. Ses séjours en Amérique contribuèrent sans doute à modifier son jugement : les moyens de propagande qu'em-

ployaient à l'étranger certains tenants du fascisme lui répugnèrent. Il est possible aussi que sa connaissance, toujours plus profonde, de l'antiquité, que son admiration, sans cesse grandissante, pour des poètes, des philosophes, des artistes épris de mesure et d'harmonie l'aient écarté peu à peu d'un régime fondé sur la rigueur et la contrainte. Quelles qu'aient été, d'ailleurs, ses raisons, il s'est, en 1930, jeté avec ardeur dans la lutte contre le fascisme.

De juin à octobre, il rédige, au nom de l'Alliance nationale, des tracts véhéments, et s'efforce à les répandre dans toute l'Italie. Il se lie étroitement avec d'autres adversaires du gouvernement. Il est décidé à poursuivre le combat.

Il est alors secrétaire de la Société Italie-Amérique. Aussi, au mois d'octobre 1930, part-il pour l'Amérique. Il pensait ne quitter l'Italie que pour quelques semaines. Mais il apprend, au loin, que ses plus chers amis, que sa mère ont été arrêtés. Son mépris et sa haine du fascisme s'en accroissent. Il sait qu'il ne pourra plus désormais entrer en Italie : ce sera donc de l'étranger qu'il attaquera ceux dont il est devenu l'implacable ennemi.

Mme De Bosis, affaiblie, découragée par la prison, écrivit aux maîtres de l'Italie une lettre de soumission. Elle fut assez vite mise en liberté. Mais les amis de Lauro De Bosis furent sévèrement condamnés. Il eut alors un sursaut de colère, et il voulut prouver, par un acte héroïque, que, pour éclairer ses compatriotes et les délivrer, il ne reculait pas devant la mort.

I

Dans un récit d'un haut intérêt, intitulé *Histoire de ma mort*, il a lui-même analysé son état d'esprit, quand il connut l'arrestation, puis la condamnation de ses amis.

Au moment de l'arrestation de mes amis, dit-il, j'étais sur

le point de franchir la frontière pour rentrer en Italie. La première impulsion fut de me rendre à Rome pour partager leur sort; mais je me rendis compte que le devoir du soldat n'est pas de se livrer à l'ennemi, mais de mener la lutte jusqu'au bout. Ce fut alors que je décidai d'aller à Rome, non pour me rendre, mais pour poursuivre le travail de l'Alliance nationale, en jetant du ciel quatre cent mille tracts, et après, ou tomber en combat, ou rentrer à ma base pour préparer d'autres coups.

§

C'est donc en avion que Lauro De Bosis veut se rendre à Rome.

Il avait écrit *Icare*. Dans cette tragédie, composée à la manière des tragédies grecques, divisée en épisodes que séparent des chœurs, il renouvelle pourtant la légende ancienne. Il avait traduit Eschyle et Sophocle, il agit, cette fois, en disciple d'Euripide.

Il exalte la conquête du ciel par l'homme. Dédale n'a pas seulement construit le Labyrinthe, il a forgé pour Minos la première épée de fer, plus solide et plus forte que les vieilles épées de bronze. Pour l'offrir à Pasiphaé, il a sculpté l'image d'Aphrodite Céleste. A son fils Icare, l'aède épris de liberté, il donne les ailes qui le porteront, à travers le ciel, dans le royaume des dieux.

Icare va s'élancer dans l'espace.

ICARE. — Maître, quel message veux-tu que, de ta part, je rende aux dieux?

MINOS. — Ta hardiesse, mon fils, sera le message des mortels aux divinités. Sois vainqueur, et le roi des Iles couronnera ta tête du diadème.

ICARE. — Maître, si je suis vainqueur, ce sera moi qui, sur ta tête, étendrai d'en haut la main. Dans le ciel, parmi les foudres de Zeus, j'arracherai de son trône, pour toi, un aigle noir. Maître, ce sera le don de l'aède. Si je ne reviens pas, souviens-toi qu'Icare aura ouvert l'empyrée à la divine soif de l'homme, et envie-moi.

MINOS. — Enfant, que les dieux te protègent!

ICARE. — Douce Phèdre, que je baise tes lèvres. C'est le premier baiser, et le dernier peut-être. Mais l'amour, qu'il se réalise ou qu'il se fane comme un songe, est fait d'éternité, et un seul instant et toute la vie sont égaux devant l'amour.

PHÈDRE. — Icare, de longues années, en mon cœur inconscient, je t'ai attendu, mon fabuleux amant! Maintenant, tu es mien, mais pour me fuir avant que j'aie connu le sommet de l'amour. Je sens mon âme, comme détachée soudain, t'entourer et monter : je suis tienne. Je sens mon esprit se fondre en le tien.

ICARE. — Ainsi, tu seras mon guide dans le ciel. Adieu. Là-haut, j'emporte nos deux âmes.

Icare vole. Minos, Phèdre, Ariane, le peuple crétois le suivent du regard et l'admirent.

TOUS. — Il vole, il vole! Victoire! Triomphe!

LA CORYPHÉE. — N'est-il pas pareil à une divinité?...

MINOS. — Comme est vaste son envergure et surhumaine sa force!...

DÉDALE. — Mon fils, sur les sommets du monde! Galopa-t-elle jamais si haut, la Chimère?

MINOS. — C'est un miracle! Regarde, prêtre...

ARIANE. — Regarde! Il tourne à l'occident, contre le vent.

PHÈDRE. — Dieux! Comme il est beau! Il va droit à ce nuage. Il l'effleure, s'en revêt, le survole!

MINOS. — On dirait qu'il galope sur les nuées.

DÉDALE. — Non, il s'élève plus haut, vers le soleil.

PHÈDRE. — Et il m'aime! Moi, moi seule, et peut-être, maintenant, il crie, il crie mon nom à travers le ciel!

ARIANE. — Il n'est plus qu'un point.

Il tombe. Mais il a atteint le soleil, et l'on chante à l'envi sa gloire.

PHÈDRE. — Sois joyeux, mon doux amour. Dans toutes mes fibres, je t'ai pleuré, mais je ne pleure plus. Tu resplendis, plus beau que tous les songes qu'offre la vie : c'est toi qui es la vie.

Tu triomphes maintenant dans l'espace éthéré et tu imposes au ciel les vœux des mortels. Tu échappes enfin à la détresse de la terre, et, libre, tu chantes et te couronnes d'étoiles.

Je révère et bénis le frisson sacré qui t'a entraîné vers ton destin. Ton vol est un exemple superbe et l'audace te couronne, au delà de la mort.

TOUS. — Que le ciel s'incline, enfin dompté, qu'il bénisse l'illustre victoire! Gloire éternelle à Icare et à l'homme! Gloire à celui qui ose! Aux téméraires gloire!

Entonnez le paean des héros. Icare surgit, et sa tête blonde est tendue vers les gestes de ses frères. Sa voix puissante anime le monde.

Hommes, écoutez son souffle harmonieux! Où qu'il soit dans le monde, le cœur humain qui, armé contre le sort, brûle d'angoisse et d'amour, Icare invisible le regarde toujours.

En préparant le raid sur Rome, Lauro De Bosis songeait sans doute au héros qu'il avait chanté. Mais les ressources lui manquaient. Il fallait qu'il gagnât sa vie. Il cherche vainement du travail en Angleterre. Il vient à Paris.

Je commençai par m'employer, dit-il dans l'*Histoire de ma mort*, en qualité de concierge dans l'hôtel Victor-Emmanuel III, à Paris. Mes amis républicains me disaient que j'étais puni là où j'avais péché.

C'est là une allusion aux idées politiques de Lauro de Bosis : il était parmi les rares ennemis du fascisme restés fidèles au principe monarchique. Il continue :

A vrai dire, je n'étais pas seulement concierge, mais gérant et téléphoniste à la fois. Comme préparation de mon raid sur Rome, ce n'était pas reluisant. Entre les comptes des boulangers et les quittances des clients, j'avais pourtant le temps de préparer mes tracts et d'étudier la carte de la mer Tyrrhénienne.

§

A la fin de janvier 1931, il écrivit à un ami :

Ne vous tourmentez pas parce que j'ai été couvert de boue. Il n'y a pas en politique un seul homme qui n'ait été éclaboussé et il est parfaitement normal que, plus vos idées sont désintéressées et votre idéalisme grand, plus votre conduite semble illogique, contraire aux idées officielles et sujette à critique, précisément par ce qu'elle a d'anormal. Bien qu'en six semaines j'aie acquis autant de maturité qu'en dix ans, que j'aie appris une foule de choses sur les hommes et les femmes et perdu quantité d'illusions, ma confiance en moi-même et en l'Alliance nationale demeure intacte... L'Alliance nationale doit triompher un jour. Elle triomphera sans moi. Mon nom ne sera pas prononcé ou ne le sera que pour être flétri. Cela m'est parfaitement indifférent. Ce combat sera perdu, mais pour l'avoir combattu nous aurons la victoire finale. Que pourrais-je rêver de plus? A partir de maintenant j'agirai seul.

A cet ami il confie ses pensées intimes. Il lui dit, le 5 février :

Pour le moment, j'ai accepté une situation de gérant dans un petit hôtel des Champs-Elysées. C'est drôle, mais je devais trouver du travail pour apaiser ma conscience. Je suis assis à ma table de huit heures à midi et de deux heures à huit heures, ce qui est idéal, parce qu'ainsi j'aurai le temps d'écrire beaucoup d'articles et de travailler à mon *Dante*. J'ai le logement, la nourriture et huit cents francs, dont je viens d'envoyer cinq cents à la souscription Rendi. Vous n'imaginez pas quelle joie il y a à envoyer cette somme bien modeste, mais gagnée par moi.

Le 12 février :

Il y a ici une adorable petite Anglaise de dix ans qui vient me tenir compagnie et dont je suis toqué. Je lui apprends l'histoire et la mythologie. Je lui raconte des histoires et lui enseigne toutes sortes de petits jeux.

J'ai sur mon bureau Baudelaire, Shakespeare et Shelley. Entre la comptabilité, les coups de téléphone et les réclamations des clients, je trouve le temps de lire. Un de ces jours je vous ferai rire en vous décrivant ma vie ici; c'est vraiment une amusante expérience.

Le 9 mars :

Dans tous les mouvements politiques, les sacrifices sont visibles pour tous, ils se mesurent aisément. En revanche, les résultats sont toujours secrets, ne peuvent se calculer et se prolongent dans l'avenir.

Pour moi, ce qui est atroce, c'est de me sentir libre tandis que les autres sont en prison... L'important, c'est de fermer les oreilles à ces propos de sceptiques qui affaiblissent la volonté et anéantissent les perspectives d'avenir.

Le 14 mars :

Plus je vais, mieux je réalise combien l'opinion étrangère pèse faiblement dans la balance. C'est à nous de résoudre des problèmes qui sont nôtres. Si la liberté triomphe, c'est que la liberté a raison. Si elle est encore en lutte, elle ne représentera pour l'étranger moyen qu'un élément de trouble. Ce n'est pas le droit qui crée le succès, mais c'est le succès qui montre aux gens où se trouve le droit. Si la révolution américaine avait échoué, Washington et Jefferson n'auraient été considérés que comme des bolchéviks rebelles. Si la guerre civile avait été perdue, Lincoln aurait été considéré comme une sorte de George III ayant en vain tenté de s'opposer à l'indépendance du sud. Quand nous serons vainqueurs, nos efforts présents seront appréciés à leur juste valeur. Si nous sommes vaincus, il importe peu qu'ils le soient ou non. Mais je vous promets que nous vaincrons, et, si je ne me trompe, je puis encore y prêter la main.

Le 20 mars :

Le passé paraît bien hors de propos quand on le compare à l'avenir. Ne croyez pas que j'aie besoin d'encouragement ou de foi. Je n'ai jamais eu un instant de scepticisme ou de découragement.

Vers le même temps, il écrit encore :

Ici-bas ,il y a une lutte qui ne finit jamais, avec ou sans violence, peu importe, mais elle ne comporte pas d'arrêt, et elle n'aura pas de fin... Des réussites qui apparaissaient d'abord comme des songes de rêveurs, une fois obtenues, ne sont plus que des points de départ pour des conquêtes nouvelles... . . . .

Il est possible, et parfois nécessaire, d'obtenir la paix en s'isolant soi-même, ou en s'enfermant dans un cercle d'amis pour ignorer la lutte qui fait rage sur tout l'Univers. Mais il faut choisir... Il faut que l'on fasse passer avant tout sa paix et sa sécurité en fermant les yeux sur ce qui arrive autour de soi, ou bien que l'on estime son devoir de prendre part à la bataille. Une fois que l'on est entré dans le combat, la seule règle est de lutter tant que l'on peut.

§

Au mois de mai, il peut conduire un avion. Il raconte, dans l'*Histoire de ma mort*, son premier essai de raid vers Rome.

Le 13 juillet, je quittai Cannes sur un biplan anglais, emportant avec moi mes quatre-vingts kilos de tracts. Comme je n'avais à mon actif que cinq heures de vol, je partis seul pour ne pas risquer la vie d'un ami. Malheureusement un accident empêcha la réalisation de mon projet. Je dus atterrir en Corse et me sauver en laissant mon avion dans un champ. En Italie, on n'eut pas de peine à se rendre compte de la personnalité du mystérieux aviateur. Les polices d'Angleterre et de France se mirent à ma recherche avec un empressement qui me flatte : on se disputait mon portrait. Il ne me reste qu'à leur demander pardon des ennuis que je leur ai causés.

On sait comment Lauro De Bosis exécuta enfin son projet. Quatre cent mille tracts sont tombés sur Rome. Et l'on ne peut refuser une sympathie émue à ce poète qui, par un héroïsme réfléchi, voulut de l'action faire la sœur du rêve.

A.-FERDINAND HEROLD.

LA BIBLIOTHÈQUE ET LES ARCHIVES DE L'OPÉRA

—

L'Opéra, inauguré le 5 janvier 1875, doit son origine à l'attentat d'Orsini qui avait failli, dix-sept ans plus tôt (le 14 janvier 1858), coûter la vie à Napoléon III, le soir de la représentation au bénéfice du chanteur Massol, à l'Opéra de la rue Le Peletier, représentation à laquelle le couple impérial avait voulu se rendre. Déclarée d'utilité publique le 29 septembre 1860, la construction de la salle nouvelle, — au centre d'immenses espaces rendus libres, entre le boulevard des Capucines et la rue des Mathurins, — fut confiée, après plusieurs concours, à Charles Garnier, Parisien.

Les travaux, commencés immédiatement (août 1861) étaient assez avancés lorsque éclata la guerre de 1870, qui les fit ajourner *sine die*. L'incendie de la salle Le Peletier (28 octobre 1873) décida le Gouvernement et le Parlement à les faire reprendre et, tant bien que mal, on put inaugurer solennellement, quatorze mois plus tard. Certaines parties restaient inachevées, telles ce « pavillon de l'empereur » qui, avec sa double rampe carrossable, ses aigles, ses colonnes rostrales, longe l'ex-rue de Rouen, devenue rue Auber. Ainsi que le rappelait le journal *le Temps*, en 1877, ce pavillon n'avait reçu encore à cette époque aucune destination.

Il est possible, ajoutait-il, en raison même des dispositions particulières que nous venons de rappeler, de faire profiter des dépenses faites le public studieux, en installant dans ce pavillon indépendant la riche bibliothèque musicale et dramatique, les précieuses collections d'estampes et de costumes

que possède l'Opéra et dont la garde est confiée à un archiviste et à un bibliothécaire nommés par le ministre des beaux-arts.

La commission du budget recommande donc au gouvernement l'étude de ces dispositions, qui permettront d'enrichir Paris, peu à peu et sans grandes dépenses, d'une nouvelle bibliothèque publique consacrée à l'histoire du théâtre et de la musique (1).

L'Exposition universelle de 1878 favorisa la réalisation de cette idée, en permettant tout d'abord au grand public de faire connaissance, au Champ-de-Mars, dont l'exposition théâtrale fut très remarquée, avec une partie des objets qui formèrent le premier fonds du Musée : maquettes du théâtre antique d'Orange et du *Mystère de Valenciennes*, représenté en 1547; de l'ancien Hôtel de Bourgogne, des anciennes salles de l'Opéra (au Palais-Royal et aux Tuileries), de l'Opéra-Comique (rue Mauconseil), de la Comédie-Française, rue de l'Ancienne-Comédie; décors du temps de Lully et de la période moderne, depuis *Robert-le-Diable* (1831) jusqu'à *Sylvia* (1876); costumes depuis Bérain jusqu'à Lacoste, pour le même ballet de *Sylvia;* manuscrits autographes, affiches, portraits, souvenirs, etc., etc.

Ces documents avaient été exposés auparavant dans la galerie de la rue Auber qui allait devenir le Musée de l'Opéra, inauguré le 18 octobre 1881. Le même soir, fait notable dans les annales des théâtres parisiens, l'éclairage électrique faisait son apparition dans la loggia, l'escalier, le grand foyer, les couloirs et la salle de l'Opéra, entre le premier et le second acte du *Tribut de Zamora.* Mais ce n'est que plus tard que le gaz fut évincé de la rampe et de la scène.

Un peu après le Musée, la nouvelle Bibliothèque fut ouverte au public, remplaçant, dans la rotonde de la rue

(1) Article cité dans la *Revue et Gazette musicale,* 3 juin 1877, p. 173.

Auber, la salle qui subsiste dans la coupole de l'autre rotonde (rue Gluck), depuis lors affectée, avec la galerie et les locaux contigus, aux dépôts de musique et du matériel musical et à la conservation des archives musicales et administratives.

I

Nul théâtre lyrique au monde n'a peut-être d'aussi vénérables et aussi riches archives, représentant une tradition musicale ininterrompue, et un matériel aussi volumineux. Tour à tour royale, impériale ou nationale, l'Académie de musique n'a presque jamais cessé, quel que fût le régime, d'être accessible au public. Révolutions, guerres, incendies, calamités publiques comme le choléra (en 1831-32), n'ont pour ainsi dire jamais entravé son fonctionnement. Et comme le hasard a voulu que, depuis deux siècles et demi, son « matériel » musical et ses papiers administratifs, sortis indemnes de ses deux incendies, au Palais-Royal (1763 et 1781), fussent préservés presque entièrement dans celui de 1873, il se fait que le « Nouvel Opéra » a conservé toutes les partitions représentées depuis deux siècles et demi sur les treize scènes qu'il a occupées, et la plus grande partie de son matériel d'orchestre, de chant et de chœurs.

La « mise » d'un opéra, comme on disait jadis, exige un matériel incomparablement plus encombrant que celle d'un drame ou d'une comédie. Chaque ouvrage est constitué d'abord par la partition, autographe ou copiée, dont l'ensemble peut former, selon son importance, cinq ou six volumes in-folio assez forts; par les partitions pour piano et chant nécessaires aux répétitions, les parties de chœurs, les répétiteurs de ballets (jusqu'en 1871, les répétitions de danse se faisaient aux sons de deux violons, remplacés depuis par un piano; et l'on a encore, de 1860-1861, la réduction faite par Wagner, pour deux violons, de la Bacchanale de son *Tanhæuser!*); enfin, les parties

placées sur les pupitres des musiciens, qui représentent plusieurs volumineux paquets et, sur les rayons du dépôt, occupent d'un mètre à un mètre cinquante en moyennne, pour une œuvre moderne.

Théodore de Lajarte qui, de 1873 à 1876, classa et catalogua tout l'ancien matériel d'environ 600 ouvrages, comptait plus de 31.000 volumes, partitions, parties d'orchestre et de chœurs, rôles mis en ordre par lui, et plus de 30.000 ouvrages ou morceaux hors du répertoire!

Les Archives ou papiers administratifs, malgré les destructions opérées au cours des temps, remontent au début du XVIIIe siècle et sont intéressantes non seulement pour l'histoire du théâtre même, mais encore pour celle de la vie et de la société durant le dernier siècle de l'ancien régime.

Nommé archiviste par l'arrêté ministériel du 16 mai 1865, qui organisait la Bibliothèque et les Archives de l'Opéra, Charles Nuitter (de son vrai nom Truinet), — Parisien de Paris, auteur, en collaboration, de quelque trois cents comédies, livrets d'opéras, d'opéras-comiques, d'opérettes, etc., ce qui ne l'empêcha pas d'être un archiviste exemplaire, — procéda à la mise en ordre de ces papiers plus ou moins bien conservés, et les compléta par des copies nombreuses faites aux Archives nationales, à celles du département de la Seine et de la Préfecture de police, — ces deux dernières incendiées en mai 1871: de sorte que les copies faites par Nuitter, et aussi par l'érudit Thoinan, dans ces divers dépôts, contiennent quelques pièces uniques. Plusieurs volumes manuscrits de l'érudit Beffara, prêtés vraisemblablement à Nuitter ont, grâce à ce fait, échappé aux flammes; ils concernent notamment Molière, sur qui ce commissaire de police historiographe du théâtre avait recueilli, comme sur tant d'autres, une infinité de renseignements et documents, groupés en une cinquantaine de volumes. En outre, Nuitter acquit, à la suppression du Théâtre-Italien,

salle Ventadour, les archives de l'Opéra-Comique, depuis le début du XVIII[e] siècle.

Les anciennes archives de l'Opéra comprennent environ quatre cents cartons, dont l'inventaire sommaire mais complet sera terminé prochainement. Quelque huit cents cartons leur font suite jusqu'à nos jours, dont l'intérêt malheureusement n'est plus le même; car, à l'époque moderne, on n'a pas tenu la main au versement, obligatoire cependant pour les directeurs de l'Opéra, de tous les pièces et documents relatifs à leur administration; de sorte qu'il est plus facile de faire l'historique d'un opéra de Rameau ou de Meyerbeer, que d'un drame lyrique ou d'un ballet contemporain.

A ces papiers qui racontent l'histoire des œuvres et de leurs interprètes, s'ajoute un millier de registres de comptabilité, qui en donnent les résultats journaliers matériels, palpables; et, collection non moins curieuse, les registres contenant les noms de tous les abonnés depuis plus d'un siècle, l'indication de la place occupée par eux, leur adresse, etc. Pour le XVIII[e] siècle, de 1728 à 1789, les renseignements de cette nature sont bien plus complets encore : les contrats de location de loges étant passés par devant notaire, ils offrent mille petits renseignements biographiques, généalogiques, dont l'intérêt et l'utilité dépassent l'horizon théâtral proprement dit.

A ces documents, à ce matériel musical, qui ne permettent que de faire l'histoire morte des œuvres, une collection unique, allant de Bérain à nos jours, — avec de regrettables lacunes pour l'époque contemporaine, — permet de reconstituer les costumes presque sans solution de continuité, au moyen des dessins de Boucher, de Boquet, de Barthélemy de Ménageot, Dethomas, Garnerey, Louis-Evariste Fragonard, Hippolyte Lecomte, Louis Boulanger, Lepaulle, Eugène Lami, P. Lormier, Albert Frémiet, Eugène Lacoste, etc.

Les maquettes des décors de tous les ouvrages repré-

sentés au Nouvel Opéra doivent être conservés, et cette clause du cahier des charges qui lie les directeurs à l'Etat ayant été généralement observée, les Archives, depuis 1875, conservent la collection à peu près complète des décors, qui permet éventuellement de remettre en scène, soit à l'Opéra même, soit sur d'autres scènes, tel ou tel ouvrage du répertoire.

Une collection d'estampes, de portraits, de dessins originaux de décorateurs, italiens notamment, des XVIIe et XVIIIe siècles, qui comprenait déjà 60.000 pièces en 1880, et doit s'élever aujourd'hui à cent mille numéros, est renfermée en quatre à cinq cents portefeuilles ou tiroirs. Elle comprend des richesses inestimables, dont il serait nécessaire, voire urgent, de dresser un inventaire digne d'elles.

§

Cette collection iconographique, répartie entre les Archives et la Bibliothèque, nous conduit à parler enfin de celle-ci. Installée dans ce « pavillon de l'empereur », qui ne servit que deux fois, pour le tzar et pour le roi d'Angleterre, elle renferme la bibliothèque musicale proprement dite, qui se divise en deux sections: le répertoire du théâtre, comprenant environ 750 ouvrages en partition, réduction de piano et chant; et trois mille partitions d'ouvrages dramatiques joués sur d'autres scènes, méthodes, ouvrages théoriques, musique de chambre, symphonique, etc. La bibliothèque musicologique et littéraire, qui réunit environ 30.000 volumes ou brochures, peut être à la fois considérée comme une bibliothèque générale et comme une bibliothèque spéciale. Prévue à l'origine pour être une bibliothèque théâtrale englobant tous les genres, elle possède tous les ouvrages, — trop anciens malheureusement, pour la plupart, — qui peuvent être nécessaires au musicien, au musicographe, au metteur en scène, au décorateur, au dessinateur de costumes, etc. Aussi y

trouve-t-on des relations illustrées de voyages du début du XIXe siècle, des publications archéologiques, historiques, etc.

Les manuscrits musicaux autographes sont particulièrement nombreux. Tous les grands noms de l'Ecole française y figurent depuis le XVIIIe siècle. Cette collection renferme, entre autres, l'œuvre complet de F. Halévy et de Massenet.

A côté des collections de livrets d'opéras depuis Lully et des ballets du roi, quelque vingt-cinq mille pièces de théâtre (peut-être plus?), tragiques, comiques ou lyriques, jouées sur tous les théâtres de Paris et de province, du XVIIe au milieu du XIXe siècle environ, ou restées manuscrites et non représentées, proviennent de la collection Taylor. Avec la collection Silvestri, acquise en 1882, qui comprend plusieurs milliers de livrets italiens joués sur tous les théâtres de la Péninsule, elles occupent une partie de l'ancienne rotonde. La Bibliothèque de l'Opéra possède là un ensemble peu connu, et par conséquent quasi inexploré par les spécialistes.

En outre, une hémérothèque considérable renferme les principaux périodiques français du XVIIIe, voire du XVIIe siècle, et un grand nombre de quotidiens du XIXe (*Mercure de France* presque complet; depuis l'origine; *Année littéraire de Fréron, Correspondance secrète* de Métra, dans l'état original, *Journal de Paris* depuis 1777, *Journal des Débats* depuis 1789 jusqu'en 1850; *Gazette des Tribunaux, le Drapeau blanc;* les petits journaux de la Restauration, tels que l'ancien *Figaro;* une collection complète du *Corsaire*, etc., etc.); des collections complètes de *l'Illustration* et d'autres illustrés, français ou étrangers : allemands, anglais, etc. et, bien entendu, les plus anciens périodiques musicaux, français, allemands, anglais, italiens. La période moderne est, depuis une trentaine d'années, moins bien représentée.

Les journaux de modes les plus rares, depuis les *Cos-*

tumes et Annales des grands théâtres de Levacher de Charnois et le recueil de La Mésangère, jusqu'à l'époque moderne, offrent au costumier la documentation la plus riche qu'il puisse désirer.

Un dernier département de la Bibliothèque est celui de la Chanson populaire (profane ou sacrée), formé par la collection unique qu'avait réunie J.-B. Weckerlin, dont les travaux en ce domaine restent encore fort appréciés. Il y a là, en deux cabinets contigus au Salon dit de la Lune, plusieurs milliers d'ouvrages, manuscrits ou imprimés, de toutes les époques, de tous les pays, qui représentent, en leur genre, une source de documentation unique et souvent utilisée.

Lorsque ces différents fonds, diversement inaccessibles, jusqu'à ce jour, par suite du manque de catalogues ou d'inventaires régulièrement dressés, seront mis en valeur, comme ils sont dignes de l'être, et, modernisés par des acquisitions d'ouvrages récents, d'ouvrages étrangers notamment, mis en liaison avec les bibliothèques spéciales telles que l'Arsenal (collection Rondel), la Bibliothèque d'art et d'archéologie (Doucet), celles de l'Ecole des Beaux-Arts et de l'Union centrale des Arts décoratifs, elle pourra devenir, ou plutôt redevenir la « bibliothèque publique consacrée à l'histoire du théâtre et de la musique », dont, avec son fondateur et bienfaiteur Charles Nuitter, le rapporteur du budget de 1877 souhaitait d'enrichir Paris.

A cette époque, le Parlement vota par deux fois un crédit de 100.000 francs pour l'installer en faveur de cet établissement, soit quelque deux millions de nos jours. On souhaiterait qu'aujourd'hui il lui attribuât seulement la même somme en francs-papier, pour lui permettre de se moderniser et de rendre les services multiples que l'on en peut attendre.

J.-G. PROD'HOMME

Bibliothécaire-archiviste de l'Opéra.

LES
FOURRIERS DE LÉNINE[1]

—

V

Sauvé par une ambulance polonaise, Liapounof se retrouva huit jours plus tard dans un lit de l'hôpital français de Kief, considérablement affaibli, le corps bandé de pansements, mais, toute fièvre tombée, en bonne voie de résurrection et recouvrant, avec la conscience de sa personnalité, le souvenir des circonstances qui l'avaient amené sur cette couche de douleur.

Sitôt qu'il put parler, ce fut pour s'informer du sort de Nadia. Mais personne, à l'hôpital, ne se trouva en mesure de lui fournir le moindre renseignement à son sujet. Tout ce qu'il put apprendre fut que le train sanitaire qui l'avait évacué ne contenait aucune blessée du bataillon féminin. A l'état-major de la place, on n'en savait pas davantage. Informé enfin que la commandante du bataillon, Maria Botchkariéva, se trouvait à Kief, elle-même blessée et soignée dans un autre hôpital, il délégua un de ses infirmiers russes auprès d'elle pour l'interroger. Yachka lui fit répondre qu'elle avait perdu les trois quarts de son effectif et que parmi les rescapées de la fournaise ne figurait pas la princesse Nadiejda Ossinine.

Qu'était-elle devenue, la petite princesse ? Etait-elle morte, comme c'était infiniment probable, et était-elle restée enfouie dans le trou d'obus qui avait été leur lit nuptial ?...

André pleura amèrement toute une nuit.

Mais son malheur particulier, pour accablant qu'il

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 800 à 803.

fût, ne le laissait pas assez insensible à tout pour lui faire oublier le malheur public. Cette autre blessée, la Russie, était-elle morte aussi ? Où en était-on de la guerre... ou plutôt de la débâcle, de cette gigantesque débâcle causée par l'abominable propagande léniniste et la funeste idéologie de Kérensky ?... Comment les Allemands n'étaient-ils pas déjà à Kief ?...

Liapounof questionnait avidement, voulait savoir, s'impatientant d'être laissé dans l'ignorance, sous prétexte de ne pas l'agiter, ou de n'obtenir que d'insuffisantes indications sur la marche désastreuse des événements. Bribe par bribe, il parvint pourtant à recueillir la vérité, ou du moins ce qu'on en connaissait à ce moment et dans cette ville.

Le 23 juillet, le jour même où Liapounof était tombé sur la lande tragique des bords du Dniester, les Allemands étaient entrés à Stanislawow. Le lendemain, à l'autre bout de leur front d'attaque, ils avaient occupé Tarnopol, abandonné sans combat par le 1er corps de la Garde. Quelques jours plus tard, les débris des armées russes avaient repassé la frontière dans le plus grand désordre, évacuant entièrement la Galicie et la Bukovine. L'avance ennemie était d'une centaine de verstes. Les pertes russes, compte non tenu des innombrables déserteurs, étaient évaluées à 150.000 officiers et soldats, dont 5.000 tués pendant l'offensive, 6.000 pendant la retraite, 50.000 disparus et 90.000 blessés, dont plus de la moitié dans le dos.

Les routes étaient absolument libres devant les Austro-Allemands. Rien ne s'opposait plus à leur avance. Pourquoi donc n'envahissaient-ils pas toute la Russie du Sud ? Qu'est-ce qui les arrêtait ?... Liapounof mit quelque temps à élucider ce mystère. Il finit cependant par comprendre.

En prolongation du front Sud-Ouest, qui venait de s'effrondrer, se trouvait le front Russo-Roumain, tenu par trois armées russes et deux armées roumaines. Tant que

ce front subsistait, il eût été imprudent pour les Austro-Allemands de s'engager trop avant à la poursuite des armées en déroute. Il leur fallait d'abord, selon les principes d'une bonne stratégie, détruire également ce front méridional, s'emparer de la Moldavie et de la Bessarabie, afin de pouvoir marcher sur un seul dispositif, compris entre le Pripet et la mer Noire, d'une part sur Odessa et le Dnieper, de l'autre sur Kief et Kharkof. Ce plan s'imposait d'autant plus aux Austro-Allemands que l'obstacle constitué à leur aile droite par la barrière russo-roumaine présentait un véritable danger pour eux. Réorganisées par la mission française du général Berthelot, les forces roumaines se trouvaient en parfait état, prêtes non seulement pour la défensive, mais éventuellement pour l'offensive. Quant aux troupes russes de ce front, moins contaminées que les autres par la propagande bolcheviste, en raison de l'éloignement de leur théâtre d'opérations, elles ne paraissaient pas encore dépourvues de toute capacité combative. Le fait est que dès le 24 juillet, en même temps que fuyaient les 11e et 7e armées russes sous le vent du désastre de Tarnopol, la 2e armée roumaine, commandée par le général Averesco, appuyée par la 4e armée russe du général Ragoza, avait prononcé une offensive victorieuse, en direction de la vallée de la Poutna, contre la 9e armée austro-allemande du groupe Rohr, rompant les lignes ennemies sur une longueur de trente kilomètres et une profondeur de vingt, taillant en pièces la 218e division allemande, capturant 4.000 prisonniers et 50 canons, libérant trente villages. La 1re armée roumaine, qui avait déjà commencé sa préparation d'artillerie, allait s'ébranler à son tour sur le Séreth inférieur, quand un ordre de Kérensky était venu de Pétrograd enjoindre aux effectifs russes du front roumain d'avoir à cesser toute offensive. Déjà fortement rongés de défaitisme, pourris par leurs comités, leurs soviets, touchés eux aussi par la gangrène des désertions et des

mutineries, les Russes, couverts par l'ordre incroyable de Kérensky, n'avaient plus hésité à quitter en masse leurs positions, se refusant à combattre davantage ou même à tenir le front. Laissés seuls en face de l'envahisseur et réduits à la défensive, les Roumains n'avaient cependant pas perdu courage. Allongeant et amincissant leurs lignes, utilisant toutes leurs réserves, ils avaient occupé les secteurs que dégarnissaient les fuyards. En vain les Austro-Allemands, profitant de la défection des contingents russes, avaient-ils violemment attaqué ce front si dangereusement affaibli, lançant les douze divisions de Mackensen sur Marachechti et les cinq divisions de Benigni sur l'Oïtuz, ils s'étaient heurtés partout à une résistance opiniâtre. Si bien qu'au bout de quinze jours de combats acharnés, las de leurs assauts infructueux et désespérant du succès, ils avaient renoncé à passer. Leur grand plan s'était effondré. Plus de marche sur Odessa, partant plus de marche sur Kief. Aussi, dans son examen des faits, et quelque froissement d'amour-propre qu'il en ressentît, Liapounof se voyait-il obligé d'en arriver à cette humiliante conclusion que l'héroïque défense des deux armées roumaines avait pour le moment sauvé la Russie.

Son animosité contre Kérensky, dont l'imprévoyante fatuité et le fol aveuglement étaient en définitive à la base du désastre, en fut accrue. Mais quand il eut appris ce qui s'était passé pendant ce temps à Pétrograd et qu'après avoir envisagé la situation militaire il en vint à considérer la situation politique, cette animosité ne tarda pas à se doubler d'ahurissement et d'indignation. Le 16 et le 17 juillet, juste avant le déclenchement de la puissante contre-offensive allemande qui avait balayé le front Sud-Ouest, un étrange soulèvement bolcheviste, qui paraissait en avoir été comme le prélude concerté ou la préparation synchronique, s'était produit dans la capitale. De fortes bandes d'émeutiers, de gardes rouges, de sol-

dats, de matelots s'étaient rendues à peu près maîtresses de la ville, pénétrant dans les ministères, cernant le palais de Tauride, menaçant de mort les leaders de la majorité non bolcheviste du Soviet, réclamant le renversement du Gouvernement provisoire et l'avènement de la République ouvrière et paysanne, tandis que dans une petite maison du quartier de Vyborg, Lénine, Trotsky, Zinovief, Kaménef, Krassny, Lounatcharsky, Staline et autres chefs bolchéviks tenaient une sorte de conseil de guerre, se demandant si l'heure n'était pas venue pour eux de s'emparer du pouvoir. Plusieurs régiments de la garnison, dont celui des mitrailleuses, avaient pris parti contre le gouvernement, alors que d'autres, comme le Préobrajensky, le Séménovsky, l'Ismaïlovsky, restaient neutres, attendant les événements. Défendu par les cosaques et quelques troupes amenées en hâte du front, le gouvernement n'arrivait pas à dominer la situation, quand le ministre de la Justice, le socialiste-révolutionnaire Péréverzef, avait eu l'idée de faire publier dans la presse des documents établissant la collusion des bolchéviks avec les Allemands. L'effet avait été foudroyant. Non seulement la partie de la population qui pactisait avec l'émeute avait été retournée, mais les régiments jusque-là hésitants s'étaient ralliés au gouvernement, pendant que ceux qui soutenaient les bolchéviks renonçaient à poursuivre plus loin l'aventure. Le 18, la révolte s'éteignait d'elle-même et la citadelle de Lénine, l'hôtel de la Kchéchinskaïa, se voyait occupée sans combat par les forces gouvernementales.

— Le coup est manqué, dit alors Lénine à Trotsky. Ils vont maintenant nous fusiller tous. C'est le bon moment pour eux.

C'était en effet le bon moment. Révolte à main armée contre le gouvernement et tous les chefs bolchéviks dans la nasse de Pétrograd ! Quelle meilleure occasion d'en finir une bonne fois avec le bolchévisme !...

Rien n'était plus indiqué et rien ne paraissait plus

facile, n'eussent été l'indécision, la pleutrerie, l'absence de tout sens politique et les extravagants scrupules démagogiques de la plupart des membres du gouvernement, ainsi que de la majorité socialiste-révolutionnaire et menchéviste du Soviet.

Le 19, au moment même où les Allemands enfonçaient le front à Tarnopol, Kérensky arrivait tout courant de la zone des armées. Il était dans une colère folle, non contre les bolchéviks et les émeutiers, non contre les traîtres qui avaient coopéré au désastre russe, mais contre son collègue de la Justice, le malencontreux Péréverzef, qui avait eu l'imprudence de livrer à la publicité des documents secrets et d'obliger ainsi le gouvernement, par sa manœuvre intempestive, à procéder à des arrestations.

Recherché mollement, Lénine parvenait sans difficulté à s'enfuir, en compagnie d'un de ses principaux complices, le juif Apfelbaum, dit Zinovief. Trotsky, Kaménef, Kozlowski, Lounatcharsky, Krassny, Raskolnikof, la Sumensohn, la Kollontaï étaient arrêtés et mis à l'abri dans la prison de Kresty. Mais, bien entendu, pas de procès et moins encore d'exécutions. Toute cette mise en scène n'était que provisoire et la plupart de ces sympathiques « martyrs » de la cause prolétarienne n'allaient d'ailleurs pas tarder à être relâchés.

Mais, sous le double coup de la défaite et de la sédition, une crise gouvernementale s'était déclarée. Chargé de réorganiser le cabinet, Kérensky prenait la présidence, en conservant les portefeuilles de la Guerre et de la Marine, et appelait auprès de lui Boris Savinkof. Il nommait Tseretelli à l'Intérieur, Efremof à la Justice. Téréchtchenko restait aux Affaires Etrangères, Tchernof à l'Agriculture. C'était un gouvernement national et de salut public. Du moins Kérensky le prétendait-il et, sans doute, le croyait-il aussi. Le nouveau cabinet publiait aussitôt un manifeste ronflant où se lisait entre autres belles choses :

Une heure redoutable a sonné. Les armées de l'empereur d'Allemagne ont rompu le front de l'armée révolutionnaire russe. Cette opération leur a été rendue possible par les criminelles menées de certains fanatiques aveugles, dont les machinations infâmes ont menacé un moment de saper les fondements même de la nouvelle Russie libre.

Plein de confiance dans les forces du grand peuple russe, le Gouvernement provisoire réorganisé ne doute pas de l'assainissement rapide de la vie politique du pays.

Fort de cette conviction, il est résolu à agir et agira avec toute l'énergie qu'exigent les circonstances exceptionnelles actuelles. Il considère comme son premier devoir d'appliquer toutes ses forces à combattre l'ennemi extérieur et à défendre le nouveau régime gouvernemental contre tous les attentats anarchiques et antipatriotiques, sans s'arrêter devant les mesures les plus rigoureuses qui sont en son pouvoir.

Pénétré de la conscience de son devoir sacré envers la patrie, le Gouvernement ne reculera devant aucune difficulté, ni devant aucun obstacle pour mener la lutte, dont l'issue déterminera l'avenir de la Russie, jusqu'à une fin digne d'un grand peuple.

Il est convaincu qu'à cette heure historique où se décide, en face de l'ennemi, le sort de la patrie, les citoyens russes oublieront les querelles qui les divisent, s'uniront en vue du grand sacrifice et accueilleront les épreuves prochaines avec la décision virile de les surmonter.

Si nous faisons preuve d'une pareille cohésion, ni l'ennemi extérieur, ni la discorde intérieure ne sont à redouter. La liberté, cimentée par l'unité et l'enthousiasme de la nation, est invincible.

Ce manifeste portait la seule signature de A. F. Kérenky, président du Conseil, Ministre de la Guerre et de la Marine.

Hélas! Paroles! *words! flatus vocis!...* Dans son orgueil, sa présomption, sa foi absurde dans la puissance de la phraséologie, le signataire de ces déclarations théâ-

trales était assurément le dernier à se douter que le « nouveau régime gouvernemental » qu'il venait d'instituer si bruyamment et qu'il entendait « défendre contre tous les attentats anarchiques et antipatriotiques » portait en son sein sa tare congénitale, son germe de mort, et que ce ferment de dissolution n'était autre que son chef lui-même, Alexandre Féodorovitch Kérensky.

A peine constitué, ce gouvernement de Salut national, qui ne devait reculer devant aucune mesure, « si rigoureuse fût-elle », pour assurer « l'avenir de la Russie », ne trouvait, en effet, rien de mieux que de laisser échapper Lénine et de tolérer la bolchévisation du Soviet.

A mesure que ces nouvelles parvenaient fragmentairement et avec de grands retards à la connaissance de Liapounof, elles le remplissaient d'alarme et de consternation. Une seule clarté dans cet amoncellement d'ombres menaçantes : la nomination de Kornilof au poste de généralissime, en remplacement de Broussilof, destitué par Kérensky pour avoir reçu d'une façon insuffisamment respectueuse Son Excellence le Ministre-Président lors d'une conférence militaire au Grand Quartier. Kornilof était le seul général ayant eu des succès au cours de la fameuse offensive de juillet, et sa désignation pour le commandement suprême avait été chaudement préconisée par Savinkof et Filonenko, les commissaires du gouvernement aux armées du front Sud-Ouest, où ils avaient pu apprécier les qualités de ce chef remarquable. Filonenko avait été nommé commissaire auprès du nouveau généralissime, en même temps que Savinkof entrait au ministère au titre d'adjoint de Kérensky au département de la Guerre. Enfin, signe des temps, le très républicain et très démocrate général Kornilof avait mis comme condition à son acceptation le rétablissement de la peine de mort et des tribunaux militaires sur le front, ce que Kérensky, toujours sur les instances de Savinkof et de Filonenko, n'avait pas cru pouvoir lui refuser, malgré sa

répugnance et les hauts cris poussés par ses amis du Soviet.

De ce côté donc l'horizon chargé des nuées opaques de l'idéologie socialiste-révolutionnaire paraissait s'éclaircir, et Liapounof, lorsqu'il détournait sa pensée de Pétrograd pour la porter sur Mohilef, s'en trouvait réconforté, certain qu'avec Kornilof au Grand Quartier, la Russie ne s'en irait plus à vau-l'eau et que le difficile relèvement du pays pourrait s'opérer avec les meilleures chances de succès. Aussi se réjouissait-il de ces perspectives favorables et attendait-il avec impatience le moment où il pourrait aller reprendre son poste auprès de celui qu'après tant d'adversités et d'espérances déçues il considérait comme seul sauveur possible de la patrie.

Lors de l'Assemblée nationale tenue au Grand Théâtre de Moscou du 25 au 28 août, Kornilof et Kérensky s'affrontèrent. Convoquée par le Gouvernement provisoire en vue de réaliser l'union de toute la nation autour des grands problèmes d'Etat du moment, cette conférence groupait 2.500 délégués, représentant les diverses classes, institutions et organisations du pays. Kérensky l'ouvrit, le 25, par un grand discours, flamboyant, pathétique, d'une éloquence étourdissante, mais admirablement équilibré pour satisfaire à la fois la gauche et la droite de l'assemblée. Faisant allusion aux troubles maximalistes de juillet, il s'écriait menaçant :

Que tous ceux qui ont déjà essayé d'élever une main armée sur le pouvoir du peuple sachent que toutes ces tentatives seront anéanties par le fer et dans le sang!

Mais aussitôt après il ajoutait :

Qu'ils se méfient plus encore ceux qui s'imaginent que le moment est venu de renverser le pouvoir révolutionnaire en s'appuyant sur la force des baïonnettes!

Et, craignant que cette attitude équivoque ne pût être

interprétée comme un signe de faiblesse, il précisait, en désignant tour à tour la droite et la gauche :

Je vous dirai, à droite comme à gauche, à vous, les inapaisables de droite et de gauche, que vous vous trompez lorsque vous vous figurez, parce que nous ne sommes pas avec vous (geste à droite), ni avec vous (geste à gauche), que nous sommes faibles. Non, notre force consiste justement dans le fait que nous permettons et pouvons nous permettre le luxe des révoltes et des conspirations.

Cela, c'était du Kérensky tout pur !

Cependant, ces révoltes et ces conspirations qu'il dédaignait de prévenir, il s'engageait superbement à les mater :

Nous serons inconciliables. Les citoyens qui sont près de moi, qui partagent mes convictions, et ceux qui sont intimement liés à la vraie démocratie russe, savent que, lorsqu'il était nécessaire, je n'ai jamais hésité à mettre fin, dans la mesure de mes forces, aux menées qui pouvaient détruire l'Etat russe. Et maintenant j'entraverai, avec la même décision et la même volonté, aidé de tout le Gouvernement provisoire, les tendances à exploiter au détriment des intérêts nationaux communs le grand malheur russe, dans lequel gît peut-être la sublime renaissance du pays. Et quels que soient les ultimata et quels que soient ceux qui me les présenteront, je saurai les soumettre à la volonté du pouvoir suprême et à moi, son suprême chef!

Puis, parlant de la peine de mort qu'il avait eu la douleur de devoir rétablir :

Etant encore ministre de la Justice, j'ai fait décider par le Gouvernement provisoire l'abolition de la peine de mort. Et c'est aussi moi qui, en qualité de ministre de la Guerre, ai proposé au Gouvernement provisoire le rétablissement partiel de la peine de mort.

Et comme des bravos l'interrompaient :

Comment peut-on applaudir lorsqu'il est question de mort? s'indignait-il en se battant théâtralement la poitrine... Ne savez-vous pas qu'en introduisant la peine de mort, nous avons tué une parcelle de notre âme humaine?

Puis, magnifique :

Mais, s'il le faut pour le salut de l'Etat, si notre voix, annonçant de grandes épreuves, n'atteint pas ceux qui corrompent et dépravent l'armée, nous tuerons notre âme, mais nous sauverons notre Etat!...

Le 27, Kornilof arrivait à Moscou. C'était le jour où il devait parler. Il fit dans la ville sainte une brillante entrée, pittoresquement escorté de sa garde turcomane et aux acclamations d'un peuple immense. Lorsqu'il fit son apparition dans sa loge, au Grand Théâtre, le centre et la droite de l'assemblée l'accueillirent par une longue ovation.

Le général avait reçu de Kérensky l'avertissement d'avoir à s'abstenir, dans son discours, de toucher à la politique, pour s'en tenir exclusivement aux questions concernant l'armée. Cela lui suffisait, la situation politique du pays étant, selon lui, conditionnée par celle même de l'armée.

Il débuta par un tableau extrêmement sombre de l'état du front, montrant les résultats néfastes de la propagande maximaliste et antipatriotique, apportant des chiffres, citant des faits, énumérant, à l'indignation de la plus grande partie de l'assistance, toute une série de meurtres d'officiers par les soldats et d'abandons de positions par des régiments entiers :

Avec une douleur infinie, s'écriait-il, je me vois obligé de déclarer devant cette Assemblée que je ne puis garantir que l'armée russe soit désormais capable d'accomplir son devoir envers la patrie.

Il signalait la désorganisation des chemins de fer, l'insuffisance des services de ravitaillement, la chute de la

production dans les usines qui avait diminué de 60 % pour les munitions et de 80 % pour l'aviation.

Certes, assurait-il, je ne suis pas l'ennemi des comités, malgré le mal qu'ils nous ont fait; mais leur activité ne saurait s'exercer que dans certaines limites et ils ne doivent pas s'immiscer, comme ils le font, dans les directives des opérations, non plus que dans la nomination des chefs. Je considère également les commissaires comme indispensables à l'heure actuelle; mais à la condition de témoigner d'un véritable esprit patriotique, d'agir avec tact et énergie et de ne pas craindre d'assumer pour le bien du pays et de l'armée les responsabilités qui leur incombent.

Rien n'empêchait, en effet, la Russie libre d'avoir une armée démocratique, mais cette armée ne devait pas perdre pour cela ses qualités d'armée, sous peine de s'effondrer lamentablement et d'entraîner dans sa ruine le pays tout entier.

L'ancien régime, disait-il, nous a légué une armée qui, malgré tous ses défauts, était néanmoins animée de la volonté de combattre et préparée aux sacrifices. Toute une série de mesures prises par des hommes complètement ignorants de l'esprit et des choses de l'armée l'ont malheureusement transformée en une tourbe de groupes individuels ayant perdu tout sentiment du devoir militaire et tremblant pour leur sécurité personnelle. Si la Russie veut être sauvée, il faut à tout prix que l'armée soit régénérée. Elle ne le sera que par la mise en vigueur des dispositions que j'ai élaborées et que j'ai soumises au Gouvernement provisoire. Je ne veux pas douter qu'il ne les adopte. La situation sur le front est si mauvaise que nous avons perdu toute la Galicie, toute la Bukovine et tous les fruits de nos anciennes victoires. Sur différents points l'ennemi a franchi notre frontière et il menace nos plus fertiles provinces méridionales. Il essaye de détruire l'armée roumaine et il frappe aux portes de Riga. Si notre armée ne parvient pas à tenir les rivages de la Baltique, c'est la route de Pétrograd ouverte toute grande.

Et se tournant vers les bancs du gouvernement :

Voulez-vous subir d'autres hontes, d'autres défaites? Nous faudra-t-il perdre Riga, Pétrograd, d'autres villes, d'autres provinces avant de nous être résolus à rétablir l'ordre? Il est impossible d'admettre que l'application des mesures qui s'imposent dépende chaque fois d'une nouvelle défaite ou de l'abandon d'une partie de notre territoire. Si le relèvement de la discipline à l'avant a commencé après la débâcle de Tarnopol, on ne peut accepter que la restauration de l'ordre à l'arrière soit achetée au prix de la perte de Riga ou que la réorganisation de la circulation sur les voies ferrées nous coûte la Volhynie ou la Bessarabie.

Et le généralissime terminait ainsi :

Je crois au génie, au bon sens du peuple russe; je crois au salut du pays, à l'avenir glorieux de notre chère patrie. Mais je dois déclarer qu'il n'y a plus une minute à perdre!

Ce discours, aux phrases simples et rigoureuses, prononcé d'une voix sobre et forte, bien différent de l'éloquence romantique et échevelée de Kérensky, souleva dans l'assemblée une émotion considérable. Toute la salle debout l'applaudit frénétiquement durant plusieurs minutes, à l'exception toutefois de l'extrême gauche où siégeaient les représentants des comités exécutifs des Soviets. Dérouté par ce succès et ne sachant quelle contenance observer, Kérensky roulait dans son petit crâne ovoïde des pensées mécontentes et confuses.

Les patriotiques adjurations de Kornilof à la Conférence de Moscou eurent un retentissement immense dans toute la Russie. Liapounof en reçut l'écho à Kief avec une grande joie. La satisfaction qu'il en éprouva fut d'autant plus vive que, sa convalescence étant en bonne voie d'achèvement, il comptait pouvoir rejoindre dans le plus bref délai son chef au Grand Quartier et coopérer avec lui à la reconstitution de l'armée.

Quelques jours plus tard, en effet, les médecins, le ju-

geant suffisamment rétabli pour reprendre son activité, lui signaient son bulletin de sortie. Mais il ne voulut pas quitter Kief sans avoir rendu visite à Maria Botchkariéva, toujours en traitement. Il la trouva une jambe dans du plâtre et la tête embandée.

— Eh bien, la petite mère, pas encore sur pied ?

— Bah ! fit Yachka, il n'y a rien qui presse : on ne se bat plus. Tant que ce pantin de Kérensky sera à la tête du gouvernement, la Russie subira le talon de l'Allemagne comme un esturgeon pourri le pied du haleur sur la rive de la Volga.

Et apprenant que Liapounof partait pour le Grand Quartier :

— Tu es heureux, vieux frère; tu vas au seul endroit où il y ait encore quelque chose à faire pour la guérison de notre pauvre Sainte Mère. Dis-lui de ma part, à Kornilof, tu entends, de la part de Yachka, qu'il tienne bon et qu'il mange le nez au Kérensky. Quand j'aurai reçu cette nouvelle en or, vingt-quatre heures après je serai debout !

Liapounof se fit conter dans le détail l'héroïque retraite du Bataillon de la Mort, jusqu'au dernier combat sur le bord du Dniester, où Nadia était restée sur le terrain. Yachka écouta à son tour le récit de la rencontre de l'officier et de sa fiancée et de leur mariage sous les bombes.

— C'était une de mes meilleures combattantes, dit-elle. Courageuse, débrouillarde... Elle avait un coup de fusil magnifique : à elle seule elle m'a descendu au moins cinquante Allemands.

— Vous croyez donc qu'elle est morte? demanda faiblement Liapounof.

— Comment ne pas le croire ? Sans quoi les ambulanciers qui t'ont recueilli l'auraient ramassée avec toi.

— Vos ambulancières, à vous, l'ont bien laissée sur place, bien qu'elle ne fût pas encore morte !

— Il est vrai; mais qu'une pareille fatalité se soit produite deux fois de suite, ce n'est guère possible.

Elle expliqua qu'au lendemain du combat sur le Dniester, ce qui restait du bataillon féminin avait été dégagé par un raid du régiment des lanciers polonais, dont les sanitaires avaient ensuite exploré tout le terrain évacué par les Allemands.

— Il doit y avoir eu un rapport à ce sujet, observa Liapounof. Il faudrait savoir où se trouve maintenant le régiment polonais.

— Oui, mais comment le savoir ? C'est une telle marmelade dans l'armée que personne aujourd'hui ne peut dire, pas même le bon Dieu, où sont les unités.

— Peut-être pourrai-je obtenir ce renseignement au Grand Quartier, fit Liapounof qui se raccrochait au moindre espoir.

— Peut-être... il n'y a que là, en effet,... et encore est-ce douteux... Enfin, fais l'impossible pour retrouver ce sacré régiment !

— Je ferai l'impossible. Adieu, petite mère. Guérissez-vous vite... Vous l'avez bien aimée, comme moi !...

— Oui, oui, c'était la plus brave de mes filles... Quel dommage !... J'en aurais fait quelque chose de ta colombe !... Adieu, vieux frère... Christ soit avec toi !... Et n'oublie pas de transmettre à Kornilof ce que je t'ai dit.

Ils s'embrassèrent et mêlèrent leurs larmes.



Deux jours plus tard, Liapounof arrivait à Mohilef. C'était le 3 septembre. Il trouva le Grand Quartier tout en émoi, sous le coup d'une terrible nouvelle : la prise de Riga par les Allemands. La catastrophe qu'avait prévue Kornilof et dont il avait menacé l'Assemblée de Moscou pour lui faire comprendre la gravité de la situation militaire venait de se produire. L'attaque avait commencé le

31 août et le 2 septembre au matin la ville était tombée.

Kornilof, au milieu de pareilles conjonctures, était extrêmement monté contre Kérensky, dont l'inertie, l'indécision, la mauvaise volonté évidente lui paraissaient, à trop juste titre, conduire la Russie à l'abîme. Dans son irritation, il roulait déjà des pensées de révolte et de coup d'Etat. Mais le désastre de Riga et la panique provoquée dans la capitale par la poussée allemande avaient eu du moins l'avantage de modifier provisoirement l'attitude équivoque du ministre-président et d'intimider momentanément le Soviet. Le 6 septembre, Savinkof arrivait à la 'Stavka, porteur de propositions conciliantes du gouvernement. Kérensky se déclarait disposé à accepter le projet de réforme de Kornilof et à y apposer sa signature. Il y eut, à ce sujet, une première entrevue, privée, entre Savinkof et le général, suivie, le soir du même jour, d'une conférence à laquelle assistaient le général Loukomsky, chef de l'Etat-Major du généralissime, le commissaire du gouvernement Filonenko, le général Romanovsky, le colonel Baranovsky, chef de cabinet du ministre de la Guerre, et le lieutenant-colonel Liapounof.

Savinkof partageait sur presque tous les points les vues de Kornilof, vues qu'il avait réussi, assurait-il, à faire adopter, après de pressantes discussions, par le fuyant et versatile Kérensky. Les événements du front avaient fait le reste et précipité le dénouement. Kérensky consentait maintenant à tout ce qu'exigeait le général. Au rétablissement de la peine de mort à l'avant, déjà accordé et que le gouvernement s'engageait à confirmer législativement, s'adjoignaient toute une série de mesures destinées à la restauration de l'ordre dans l'armée et au relèvement du moral du pays : restitution aux officiers du pouvoir disciplinaire, limitation de l'action des comités qui devait être ramenée à un simple contrôle d'intendance, extension du régime de la zone de guerre à l'ar-

rière, où les troupes se trouvaient dans un tel état d'anarchie que les relèves que l'on envoyait des dépôts sur le front gangrenaient immédiatement les éléments encore sains de l'armée, militarisation des usines travaillant pour la défense nationale et du personnel des chemins de fer, enfin mise en état de siège de Pétrograd et de ses environs. Kérensky acceptait tout cela.

— Ainsi donc, Lavre Georgiévitch, concluait Savinkof, vos exigences seront satisfaites par le Gouvernement provisoire dans ces tout prochains jours. Mais en même temps et à la suite de l'application de ces mesures, ajoutait-il, le gouvernement craint que des troubles n'éclatent dans la capitale. Vous n'ignorez pas, sans doute, que l'on s'attend à une nouvelle émeute des bolchéviks pour le 10 où le 11 septembre...

— Je le sais, dit Kornilof. Chaque fois qu'il y a une avance allemande, il se produit un mouvement bolchéviste concomitant. C'est pourquoi j'ai formulé parmi mes demandes la mise en état de siège de Pétrograd.

—A supposer que pour une raison ou pour une autre les bolchéviks soient encore hésitants, reprit Savinkof, la promulgation des décrets militaires leur servira certainement de prétexte tout trouvé pour déclencher la manifestation qu'ils préparent. Or, bien que nous ayons assez de troupes à notre disposition, nous ne pouvons compter sur elles d'une façon sûre, d'autant que nous ne savons pas comment le Soviet accueillera la nouvelle loi. Peut-être celui-ci se prononcera-t-il contre le gouvernement, auquel cas nous ne pourrions absolument pas compter sur les troupes de la garnison. Aussi je vous prie de donner vos ordres pour que le III[e] corps de cavalerie soit concentré vers le 10 septembre dans les environs de Pétrograd et mis à la disposition du Gouvernement provisoire. Si, comme il y a malheureusement lieu de le prévoir, le Soviet prend parti pour les bolchéviks et se joint à eux, il nous faudra agir également contre le

Soviet. En tout état de cause, la répression devra être décisive et impitoyable.

— C'est ainsi que je la comprends, dit Kornilof.

Et le colonel Baranovsky, chef du cabinet militaire de Kérensky, accentua :

— Parfaitement, il est nécessaire d'opérer avec la plus grande rigueur et de frapper un coup si fort que toute la Russie le ressente.

Tout le monde se trouvait donc d'accord, et Kornilof, complètement rasséréné, déclara que du moment que Kérensky était dans de pareilles dispositions, il n'éprouvait plus aucune hésitation à marcher la main dans la main avec le ministre-président. Il reconnut même qu'avec la grande popularité dont il jouissait, son talent, ses mérites, son indiscutable patriotisme, Kérensky avait toutes les qualités requises pour être le chef incontesté du gouvernement, et que toute idée d'un conflit possible entre le généralissime et le ministre-président devait être désormais exclue.

Tout étant ainsi bien convenu, jusque dans les moindres détails, — car on avait même précisé sur la carte les limites de la région qui devait être mise en état de siège, — Savinkof repartit le lendemain pour Pétrograd, accompagné de Liapounof, représentant le général Kornilof.

Entre temps, André n'avait pas manqué de s'enquérir, au Grand Quartier, de ce qu'était devenu le régiment des lanciers polonais. Vainement, hélas ! On ne savait rien et on ne pouvait rien savoir. Tout au plus connaissait-on les emplacements hypothétiques d'une partie des corps d'armée... ou du moins de leurs états-majors. Mais un simple régiment... et qui plus est un régiment de cavalerie allogène, livré à ses seules initiatives, agissant et se mouvant sans ordres au milieu de l'immense bagarre !... On avait d'ailleurs d'autres préoccupations plus urgentes,

en pleine rupture du front Nord, que de se mettre à la recherche de quelques malheureux escadrons perdus dans la débâcle des armées du Sud-Ouest !...

Il n'y avait plus, pour Liapounof, qu'à renoncer à cette impossible enquête.

Le 8 septembre au matin, il pénétrait, en compagnie de Savinkof, dans le Palais d'Hiver, résidence du tout-puissant Kérensky, qui habitait les appartements impériaux, mangeait dans la vaisselle d'or des grands dîners de cour et couchait dans le lit du tsar.

Un officier de service les introduisit dans le cabinet du ministre-président, magnifique pièce ornée des portraits en pied des maréchaux de l'Empire. Liapounof reconnut aussitôt, derrière un somptueux bureau de l'époque de Catherine II, l'homme qu'il avait déjà entrevu deux fois sur le front, sa silhouette mince et souple, son visage exsangue et ras, ses cheveux blonds taillés en brosse, son long nez charnu, ses traits énervés et fatigués, ses yeux très bleus, fiévreux, hagards, agités de clignotements, ses gestes de somnambule.

Savinkof présenta l'aide de camp.

— Bien, bien, je sais, fit Kérensky d'une voix saccadée. Vous étiez déjà auprès du général Kornilof à la 8e armée.

— A la 8e armée, parfaitement, puis au groupe d'armées du front Sud-Ouest, répondit Liapounof. Blessé en Galicie, j'ai été immobilisé pendant deux mois, et il n'y a que peu de jours que j'ai rejoint le général au Grand Quartier.

— Bien, bien...

Et fixant tout à coup sur l'aide de camp son regard paranoïaque :

— Avez-vous appris quelque chose, depuis ce peu de jours que vous êtes à la Stavka, d'une intrigue, d'une conspiration, pour dire le mot, qui s'ourdirait contre le Gouvernement provisoire ?

— Quelle question ! se récria Savinkof. Est-ce que vous vous figureriez par hasard...

— Je vous en prie, Boris Victorovitch !... J'interroge le lieutenant-colonel. Veuillez ne pas interrompre.

Il répéta, en tapotant nerveusement le bureau de ses doigts inquiets :

— Avez-vous entendu dire, auriez-vous pu vous-même observer que certaines menées, certains projets d'un caractère hostile au régime actuel se complotassent en ce moment et depuis quelque temps déjà dans l'entourage immédiat du général Kornilof ?

— Mais, citoyen ministre...

— Appelez-moi Excellence, c'est mon titre.

— Mais, Excellence, je...

— Ah ! ça, Alexandre Féodorovitch, êtes-vous fou ? s'exclama Savinkof. Il n'y a aucune conspiration contre vous et contre le Gouvernement provisoire à Mohilef. La seule conspiration qui existe et que vous connaissez, c'est celle qui se trame ici, à Pétrograd même, à votre nez et sous l'égide du Soviet des députés ouvriers et soldats : c'est la conspiration bolchéviste. Celle-ci est grave, je le reconnais, et demande une rapide répression. Mais il n'y en a pas d'autre.

— Je sais ce que je dis, répliqua Kérensky. J'ai mes renseignements.

— Vos renseignements sont imaginaires ou controuvés. Certes, je ne nie pas que vos hésitations perpétuelles, vos tergiversations déconcertantes, vos préjugés démagogiques, vos faiblesses incroyables à l'égard des partis de désordre n'aient fini par susciter contre vous, à l'Etat-major général et dans les milieux militaires, des sentiments trop explicables d'irritation, de défiance même... Mais de là à supposer... D'ailleurs tout est arrangé maintenant. Le programme que nous avons arrêté vous et moi en tenant compte des demandes du général Kornilof a reçu la pleine approbation du Grand Quartier. En voici

le texte, que j'ai passé ma nuit à mettre au net. Vous n'avez plus qu'à y apposer votre signature et à le présenter dès demain au Conseil des ministres, aujourd'hui même si c'est possible, car le temps presse et les bolchéviks sont à l'œuvre.

Il posa sur le maroquin du bureau quelques feuillets d'une dactylographie surchargée de ratures.

Kérensky les saisit d'une main spasmodique, les parcourut précipitamment, puis en reprit plus minutieusement l'examen, le front barré, l'œil mauvais, la bouche plissée.

— C'est clair, fit-il enfin, lorsqu'il eut à peu près achevé sa lecture, c'est très clair... trop clair... Mais le rétablissement de la peine de mort... non vraiment, le rétablissement de la peine de mort... et qui plus est à l'arrière... c'est impossible, tout à fait impossible...

— Que trouvez-vous là d'impossible ?... Vous aviez vous-même, Alexandre Féodorovitch, estimé que...

— Peut-être, peut-être... Mais c'est une question très grave... Rétablir la peine de mort dont l'abolition avait été proclamée sur mon initiative il n'y a pas six mois...

— C'était une faute, nous le voyons bien aujourd'hui.

— C'était un acte de justice, une des plus belles conquêtes de la Révolution !

— Enfin, mon cher Kérensky, nous avons pris cette mesure ensemble, après l'avoir jugée indispensable. Il n'y a pas à revenir là-dessus.

— Il n'y a pas à y revenir, il n'y a pas à y revenir... Nous verrons ! s'irrita le ministre-président. Et cela ! et cela ! continua-t-il en tripotant avec colère la liasse de papiers. Comment pouvez-vous me présenter de semblables propositions, Savinkof?... Le pouvoir disciplinaire rendu aux officiers... la limitation des droits des comités de soldats... la militarisation des usines et des chemins de fer... Mais c'est de la réaction, cela, de la pure réaction...

— C'est pourtant ce que vous acceptiez il y a quatre jours.

— Moi, j'ai accepté cela?

— Parfaitement, et nous étions entièrement d'accord sur ces points avant mon départ pour Mohilef, où je me suis rendu chargé par vous de soumettre de votre part ces mêmes propositions au général Kornilof.

—Vous plaisantez. J'aurais, moi, Kérensky, consenti de pareilles concessions à l'élément militaire ?...

— Avez-vous donc perdu la mémoire ?... Il est regrettable vraiment qu'il ne se soit pas trouvé ici un sténographe ou un appareil phonographique pour enregistrer les termes de notre entretien et les paroles que vous avez prononcées.

— Que je n'ai pas prononcées.

— Que vous avez prononcées dans cette même pièce à la place où vous êtes, derrière ce bureau, il y a quatre jours, et dont les conclusions sont fidèlement transcrites dans le projet de loi que vous avez sous les yeux, projet que vous vous êtes engagé à signer et à faire adopter par le Gouvernement.

— Que je ne signerai pas et dont je me garderai de souffler un mot à nos collègues.

— Vous vous refusez à signer ce document ?

— Je m'y refuse. Mes convictions politiques, ma responsabilité de chef du Gouvernement, le respect que j'ai de la démocratie russe m'en font un imprescriptible devoir.

— Malheureux, vous oubliez la guerre et l'anarchie mortelle où sombre le pays ! rugit Savinkof.

— Je n'oublie rien, répliqua Kérensky blafard. Mais il y a quelque chose que vous oubliez, vous, et qui, pour moi, prime tout : les droits de l'homme, les droits du citoyen, la souveraineté de la conscience humaine. Je ne me prêterai pas à un attentat contre la liberté !... La militarisation des usines ! la militarisation des moyens

de transport !... Et que vois-je ? hurla-t-il en proie à un nouvel accès de délire et secouant avec frénésie le manuscrit : des troupes amenées du front pour coopérer à une répression !... la mise en état de siège de Pétrograd !... Jamais ! jamais !... Ce serait mon suicide politique ! Jamais... jamais, entendez-vous, je ne consentirai à cela, je ne signerai cela !...

Il y eut une minute d'affreux silence. Puis, tout à coup, Savinkof, comme frappé d'un jet de lumière, prononça :

— Que s'est-il passé durant mon absence, tandis que j'étais au Grand Quartier?... Quelle influence s'est exercée sur vous, qui doive expliquer votre volte-face ?... Qui vous a retourné comme un gant?... Vous avez vu des gens du Soviet !...

Kérensky se troubla.

— Je... je n'ai vu personne, balbutia-t-il.

— Allons, avouez!

— Personne, vous dis-je.

— Tchernof, je parie... ce serpent de Tchernof!... Vous l'avez mis au courant!

— Non, Tchernof ne sait rien.

— Alors Skobélef, Voïtinsky, Tsérételli...

— Non et non.

— J'y suis!... Liber, Dan et Gotz... ces trois Juifs qui...

— Ah! je vous en prie, pas d'antisémitisme ici!

— Ça y est!... j'ai deviné!... c'est le funeste trio!... Ce sont eux qui vous ont instigué contre le général Kornilof!... C'est trop clair!... Ils vous manœuvrent, vous possèdent, vous font pivoter comme un toton... Leur influence sur vous est manifeste.

— Je ne subis aucune influence.

— Laissez-moi rire. Vous les subissez toutes, surtout les pires.

— Erreur, mensonge, méprisable calomnie. Mon jugement seul me conseille, seule ma volonté me détermine.

— Et votre jugement, votre volonté ont pu modifier aussi radicalement votre opinion en quatre jours?

— Pourquoi pas? Pendant ces quatre jours j'ai réfléchi, j'ai pensé, j'ai examiné et j'ai compris que le général Kornilof songeait bien moins à l'intérêt du pays qu'à me déposséder du pouvoir et à établir la dictature à son profit.

— Infamie! Le général Kornilof est l'homme le plus loyal qui existe, et son amour exclusif de la Russie le porterait au contraire à tous les sacrifices d'ambition personnelle, si le salut du pays en dépendait. Demandez plutôt au lieutenant-colonel Liapounof, qui doit être aussi suffoqué que moi de votre attitude et de vos paroles.

— Suffoqué en effet, monsieur le ministre-président, prononça fortement Liapounof. Jamais je ne me serais attendu en venant ici... Non seulement le général Kornilof est éloigné de toute idée de toucher à vos prérogatives, mais il ne demande qu'à s'entendre avec vous et à se subordonner entièrement à vous, dans les limites du programme que vous avez fixé, qui lui a été soumis et qu'il approuve. En qualité de mandataire du général, je me porte garant de son absolue loyauté à votre égard et à l'égard du Gouvernement provisoire.

Kérensky se crispa.

— Garant... garant... Votre garantie me paraît des plus suspectes et ne saurait m'apporter le moindre apaisement, puisque vous faites partie des familiers du général. Qui me dit que vous n'en êtes pas, vous aussi, de la conspiration?... Le programme, élaboré non par moi, mais par Savinkof et auquel j'ai eu le tort de ne pas m'opposer dès l'abord, constitue un ensemble de mesures du plus sauvage arbitraire, dont l'exécution, laissée aux mains du général Kornilof, n'avait d'autre objet que de saper la révolution, de restaurer l'ancien régime et de remettre le Romanof sur le trône...

— J'entends braire Liber, Dan et Gotz! persifla Savinkof.

— Si même, poursuivit Kérensky plus âprement encore, le redoutable soudard de Mohilef ne préméditait pas de ceindre en personne la couronne et de se proclamer tsar, suivant l'exemple fameux de Napoléon Bonaparte qui, parti général de la Révolution, est devenu empereur des Français!

— Aberration! berlue! phobie insane! éclata Savinkof. Veux-tu que je te dise la vérité, Alexandre? Eh bien, la vérité, c'est que tu es jaloux de Kornilof. L'œuvre que tu devrais accomplir, que tu es en situation d'accomplir, mais que ta pusillanimité devant l'action, ton manque de courage civil, ta peur des vitupérations de gauche, ton entourage de bavards, de politiciens, de démagogues et de juifs t'empêchent de réaliser, tu sens que le général Kornilof serait capable de l'entreprendre et de la réussir. Voilà ce qui te porte ombrage et te met hors de toi. Ce que tu ne peux pas faire, tu ne veux pas qu'un autre le fasse. La résurrection de la Russie est à ce prix? Périsse la Russie, plutôt que ta lamentable et folle mégalomanie! Avec le bras de Kornilof, tu pouvais tout; à toi seul, grand homme de pacotille, tu ne vaux guère mieux qu'une baudruche gonflée, et tu t'abattras misérablement sous le souffle de l'anarchie, le tourbillon de la défaite et les coups de Lénine.

Kérensky bondit comme un chat échaudé :

— Qui es-tu, insolent, pour oser me parler sur ce ton?

— Qui je suis? Tu le sais. Je suis un socialiste-révolutionnaire comme toi; je suis un des ouvriers de la révolution comme toi; je suis un ami du peuple et un champion de la liberté russe, comme tu prétends l'être. Mais à la différence des profiteurs de la révolution comme toi, j'ai derrière moi tout un passé de militant que tu n'as pas. Que faisais-tu pendant que je conspirais contre

l'ancien régime, que j'organisais les attentats contre Plehwe, contre le grand-duc Serge et que j'étais le chef de la section terroriste du parti? Tu te prélassais à Pétersbourg, à prononcer des discours et à jouir en toute sécurité de tes succès d'orateur du barreau. Tu plaidais tandis que j'agissais. Tu défendais par la parole ceux qui avaient risqué leur vie; j'exposais la mienne. As-tu été condamné à mort, comme moi, par le tsarisme? As-tu été obligé de t'enfuir à l'étranger, comme moi, pour échapper à la potence?... Lâche! fantoche! histrion!... Avocat, va!...

— Gredin! glapit Kérensky au comble de la fureur.

— Malfaiteur!

— Bandit!

— Fossoyeur de la Russie!

Les deux hommes étaient dressés l'un contre l'autre, haletants, frémissants, et leurs yeux, les yeux bleus de Kérensky, les yeux gris de Savinkof, se mesuraient, se défiaient, lançaient des lueurs, se transperçaient par-dessus le bureau de Catherine II, tandis qu'aux murs les portraits des grands feld-maréchaux de l'Empire, les Souvorof, les Koutouzof, les Volkonsky, les Bariatinsky, semblaient considérer cette scène avec effarement.

— Terminons, rompit brusquement Savinkof. Aussi bien tu n'es plus en état de discuter et moins encore d'entendre raison. Je te donne cette journée pour te raviser. Je reviendrai demain chercher ta réponse.

— Ma décision.

— Non, ta réponse. La décision sera prise avec toi, si tu t'inclines, ou sans toi, si tu t'obstines.

Sur quoi Savinkof le quitta sans lui tendre la main. Liapounof fit le salut militaire et tourna les talons. Immobile, pâle comme un mort, Kérensky les regarda partir sans un mot, la rage qui l'étouffait ne se traduisant plus que par le clignotement plus rapide de ses paupières et une légère écume des lèvres.



Mais quelle que fût la perspicacité de Savinkof, il n'avait pas tout deviné. Il ne savait pas qu'au lendemain même du jour où il avait pris le train pour Mohilef, Kérensky avait envoyé un autre émissaire au Grand Quartier. Ce nouveau personnage était un nommé Vladimir Nicolaïévitch Lvof, membre de la Douma, appartenant au parti républicain-libéral et qui avait été procureur du Saint-Synode dans les trois premiers ministères du Gouvernement provisoire. Esprit confus, brouillon, tête sans cervelle, sot remuant, à l'imagination désordonnée, hurluberlu complet et gaffeur émérite, il présentait toutes les qualités ou plutôt les défauts conformes à l'étrange mission dont l'avait chargé Kérensky et qui consistait à poser à Kornilof certaines questions captieuses destinées à compromettre le général et à le faire tomber dans un piège. Lvof était arrivé à la Stavka le 7 septembre, quelques heures après que Savinkof en était parti. Dans son entretien avec Kornilof, il lui avait fait part du désir de Kérensky de voir se constituer un gouvernement fort, capable d'appliquer hardiment les réformes et mesures sur lesquelles le ministre-président et le généralissime s'étaient mis d'accord, mais que le gouvernement actuel, où figuraient d'inquiétants énergumènes comme Nekrassof et des traîtres certains comme Tchernof, ne semblait pas devoir accepter sans résistance. Kérensky, assurait Lvof, était tellement persuadé de la nécessité, dans les circonstances présentes, de la formation d'un gouvernement fort, qu'il se déclarait prêt à quitter lui-même le pouvoir, si le général estimait que sa présence à la tête du gouvernement pouvait être une cause de faiblesse. Bref, Kérensky offrait à Kornilof une des trois solutions suivantes, à son choix : 1° le général Kornilof se proclamerait dictateur; 2° le Gouvernement provisoire chargerait le général Kornilof de former un

ministère; 3° un Directoire, muni de pouvoirs dictatoriaux, serait constitué avec la participation de Kérensky et du général Kornilof.

Assez interloqué par ces propositions, dont Savinkof ne lui avait pas touché mot, considérant toutefois que Kérensky avait pu entre temps modifier ses points de vue et que c'était sans doute pour cela qu'il lui avait envoyé Lvof, Kornilof avait répondu que l'instauration d'un gouvernement fort était en effet désirable et qu'il en était partisan, mais que, ne voulant pas de la dictature pour lui seul et ayant pleine confiance en Kérensky, il ne pouvait envisager que la troisième solution, la dictature partagée avec Kérensky. Il émettait en même temps l'avis que les autres membres du Directoire fussent Savinkof et Filonenko, et il demandait que Kérensky et Savinkof vinssent sans retard à la Stavka pour conférer avec lui sur ce nouveau projet.

De retour à Pétrograd dans l'après-midi du 8 septembre, Lvof se présentait à six heures au Palais d'Hiver, où il mettait Kérensky au courant des résultats de sa mission. Mais, soit oubli, soit malentendu, soit pour mieux répondre à ce qu'attendait de lui Kérensky, Lvof rapporta tout de travers ce que lui avait dit Kornilof. Au lieu de s'en tenir aux termes exacts de la solution à laquelle s'était rallié le généralissime, il broda, amplifia, dénatura, déforma, jusqu'à laisser entendre que Kornilof exigeait la démission immédiate de tous les ministres, y compris Kérensky, et la remise entière du pouvoir entre ses seules mains. Sur quoi sursaut de Kérensky, indignation, fureur, vociférations, tempête.

— Mais c'est un ultimatum!

— C'est un ultimatum, confirma Lvof.

— Une menace de rébellion!

— Une rébellion caractérisée.

— Avez-vous une déclaration du général?

— J'ai celle même que je viens de vous transmettre fidèlement.

— J'entends une déclaration écrite.

— De déclaration écrite, à vrai dire, je n'en ai pas.

— Mais il me faut une déclaration écrite!... Comment rapporterais-je tout cela au Gouvernement provisoire? Personne ne me croirait. On me prendrait pour un fou, si j'exposais cette sommation du général Kornilof oralement, d'après vos seules assertions, sans avoir à produire la moindre pièce. Et si, à l'instant décisif, le général désavouait ses paroles, dans quelle situation me mettriez-vous?... J'ai besoin d'un texte, entendez-vous, d'un document. Etablissez-le vous-même.

S'approchant alors du bureau et détachant une feuille d'un bloc-notes, l'ancien procureur du Saint-Synode, sous l'œil de Kérensky et presque sous sa dictée, écrivit ce qui suit :

Le général Kornilof demande :

1° *Que tout le pouvoir militaire et civil soit remis entre les mains du généralissime;*

2° *Que tous les ministres, sans faire exception pour le ministre-président, démissionnent et que leurs adjoints soient chargés par intérim de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la formation d'un cabinet par le généralissime.*

V.-N. LVOF.

Pétrograd, le 26 août-8 septembre 1917.

Il s'agissait maintenant de faire authentifier cette pièce par Kornilof, sans lui en révéler naturellement le contenu et sans éveiller d'aucune façon ses soupçons. Après avoir donné l'ordre à Lvof de rester à sa disposition au Palais d'Hiver et mandé, pour neuf heures, le vice-directeur du département de la milice, Balavinsky, et le sous-commandant des troupes de la circonscription militaire de Pétrograd, Kouzmine, Kérensky se rendit seul au ministère de la Guerre, quai de la Moïka, où se trouvait le dispositif des appareils télégraphiques Hughes reliant la capitale

avec le Grand Quartier. A huit heures, Kérensky était mis en communication avec le général Kornilof, et le dialogue suivant s'échangeait :

KÉRENSKY. — Ici, le ministre-président Kérensky. Nous attendons le général Kornilof.

KORNILOF. — Le général Kornilof est à l'appareil.

KÉRENSKY. — Bonjour, général. A l'appareil, Lvof et Kérensky. Nous vous prions de confirmer que Kérensky peut agir conformément aux informations que Lvof lui a transmises.

KORNILOF, *croyant que Lvof était également à l'appareil et ne pouvant se douter qu'il n'avait pas transmis exactement ses paroles.* — Bonjour, Alexandre Féodorovitch, bonjour, Vladimir Nicolaïévitch. Je confirme l'exposé de la situation dans laquelle se trouvent, à mon avis, le pays et l'armée, exposé que j'ai fait à Vladimir Nicolaïévitch Lvof, en lui demandant de le transmettre au ministre-président; je déclare à nouveau que les événements de ces derniers jours ainsi que ceux qu'on peut prévoir nous imposent l'obligation absolue de prendre une décision concrète dans le plus bref délai.

KÉRENSKY. — Moi, Lvof, je vous demande s'il faut en venir à cette décision concrète que vous m'avez chargé de faire connaître au ministre-président, à titre strictement personnel. Kérensky hésite à me croire et voudrait de vous la confirmation directe de ce que vous m'avez dit et que je lui ai rapporté.

KORNILOF. — Oui, je confirme que je vous ai demandé de transmettre au ministre-président ma prière instante de venir à Mohilef.

KÉRENSKY. — Moi, Kérensky, j'interprète votre réponse comme la confirmation des paroles que Lvof m'a transmises. Impossible toutefois de partir aujourd'hui. Je compte partir demain. Avez-vous besoin de Savinkof?

KORNILOF. — Je vous demande d'amener Savinkof avec vous. Ce que j'ai dit à Lvof concerne aussi Savinkof.

Prière instante de ne pas ajourner votre départ au delà de demain. Je vous prie de croire que seule la conscience de la gravité du moment m'oblige à insister de la sorte.

KÉRENSKY. — Nous faut-il venir seulement au cas où l'émeute qu'on prévoit éclaterait, ou bien dans tous les cas?

KORNILOF. — Dans tous les cas.

KÉRENSKY. — Au revoir. A bientôt.

KORNILOF. — A bientôt.

Le ruban du Hughes était là, où se trouvaient enregistrés tous les termes de cette conversation. Armé de ce document, Kérensky revint au Palais d'Hiver, où l'attendaient le vice-directeur de la milice et le sous-commandant des troupes de la circonscription militaire. Il introduisit ces deux personnages dans son cabinet, posta l'un dans un coin obscur de la pièce, dissimula l'autre derrière un paravent, puis fit appeler Lvof.

— Eh bien, j'ai la confirmation du général Kornilof.

— Il a reconnu l'exactitude de mon rapport?

— Entièrement.

Kérensky donna alors lecture à haute voix des deux documents : l'ultimatum d'abord, qu'avait rédigé Lvof, puis le ruban Hughes, où était inscrite la pseudo-confirmation de Kornilof.

— Qu'en dites-vous, messieurs? s'écria-t-il ensuite, en écartant le paravent et en faisant signe à Balavinsky de sortir de l'ombre.

— La conspiration est patente, prononça le vice-directeur.

— Patente, répercuta le sous-commandant.

— En conséquence, reprit Kérensky en s'adressant à Lvof, pour avoir participé à une conspiration contre le Pouvoir suprême de l'Etat, je me vois obligé de vous arrêter.

— Comment, vous m'arrêtez? s'exclama Lvof sidéré.

— Mon Dieu, oui, cher ami... en attendant une arres-

tation plus importante. Mais rassurez-vous, je ne vous envoie pas en prison.

Et se tournant vers le sous-commandant :

— Capitaine Kouzmine, vous allez prendre possession du membre de la Douma d'Empire et ancien ministre du Gouvernement provisoire Vladimir Nicolaïévitch Lvof; vous le conduirez dans un des appartements des étages supérieurs du Palais; vous l'y détiendrez sous bonne garde et vous veillerez à ce qu'il ne manque de rien.

— Ah! vous êtes un grand homme d'Etat, Excellence! coassa le vice-directeur de la milice béant d'admiration.

A onze heures, Kérensky réunissait le gouvernement, l'instruisait de la situation et se faisait investir de pleins pouvoirs en vue de trancher à sa racine le prétendu complot. A une heure du matin, le 9 septembre, il signifiait par dépêche à Kornilof l'ordre de démissionner immédiatement et de remettre le commandement suprême au général Klembovsky, commandant du front Nord.

La comédie — la tragi-comédie — était jouée.

Quand, sur les huit heures, Savinkof revint, comme il l'avait annoncé, au Palais d'Hiver, il apprit avec stupéfaction ce qui s'était passé depuis la veille : l'arrivée de Lvof, porteur du soi-disant ultimatum, la conversation télégraphique avec Kornilof, la séance nocturne du gouvernement, suivie de la révocation du généralissime.

Ce même jour, qui était un dimanche, Kérensky publiait une redondante proclamation où il exposait à sa façon toute l'affaire et annonçait les mesures prises pour « la protection de la liberté » et la sauvegarde des « droits conquis par la révolution ». Peu après, le bureau de la section militaire du Comité central exécutif des Soviets lançait à son tour un appel où on lisait :

L'ex-commandant suprême, le général Kornilof, a trahi la Patrie et la Révolution. Il a présenté le 26 août-8 septembre un ultimatum demandant la dissolution du Gouvernement provi-

soire et la remise de tout le pouvoir entre ses mains en vue de former lui-même un nouveau Gouvernement.

Le Gouvernement provisoire, en union complète avec le Soviet des députés ouvriers et soldats, prend toutes les dispositions pour étouffer le complot contre-révolutionnaire. Le général Kornilof est destitué et subira le lourd châtiment de sa félonie. Le ministre de la Guerre Kérensky a donné l'ordre au général Kornilof de remettre ses fonctions au général Klembovsky. Les tentatives du général Kornilof d'envoyer des détachements de troupes à Pétrograd seront énergiquement réprimées. . . . .

Les troupes préparées par Kornilof, sur la demande de Kérensky et de Savinkof, commençaient, en effet, à se concentrer dans la région de Louga, et c'était là le point inquiétant. Quelle allait être leur attitude? Elles se composaient du IIIe corps de cavalerie cosaque et de la division de cavalerie musulmane du Caucase, dite « division sauvage », le tout sous les ordres du général Krymof, ce même général qui, au début de la révolution, avait proposé au Gouvernement provisoire de mater la garnison de Pétrograd et de dissoudre le Soviet avec une seule division amenée du front. L'effroi qu'inspiraient ces troupes, campées à cent verstes de la capitale, était tel, que les effectifs de la garnison, pourtant dix fois plus nombreux, paraissaient hors d'état de leur résister. Aussi la panique se répandait-elle dans la ville, car on ne doutait pas, sur les dires de Kérensky et du Soviet, que cette armée ne fût là pour marcher d'un moment à l'autre sur Pétrograd, s'en emparer de vive force, sabrer, knouter, fusiller, massacrer, pendre, noyer la révolution dans le sang et rétablir l'infâme Romanof sur le trône. On mobilisait les piteux régiments de la soldatesque garnisonnaire, on rendait aux ouvriers les armes qui leur avaient été enlevées après les émeutes de juillet, on creusait hâtivement des tranchées dans la banlieue, on dépêchait aux cavaliers de Krymof émissaires sur émissaires, députés de la Douma,

membres du Soviet, délégués musulmans, mollahs, chargés de les endoctriner et de les rallier à la cause du peuple. Cosaques et Tcherkesses n'y comprenaient rien, puisqu'ils avaient été envoyés pour protéger le gouvernement et non pour le renverser. Krymof lui-même était dans la plus grande perplexité, ayant reçu comme seule instruction de Kornilof d'avoir à se tenir à la disposition du Gouvernement provisoire et de n'avancer sur Pétrograd que sur appel de Kérensky, au cas d'une insurrection bolchéviste. Loin d'être animée d'intentions séditieuses et en attendant des ordres qui ne venaient pas, la terrible armée de la réaction demeurait parfaitement tranquille.

Kornilof n'aurait eu cependant qu'à paraître au milieu de ces troupes qui lui étaient dévouées pour mettre facilement à exécution les projets qu'on lui prêtait. Mais il n'y songeait guère. Persuadé de son entente avec Kérensky, il avait passé la plus grande partie de la journée du 9 à attendre la suite des événements. L'étrange dépêche, le destituant, qu'il avait reçue le matin ne l'avait pas autrement ému. Sa teneur invraisemblable, jointe à certains vices de forme qui l'entachaient de nullité, la lui avait fait considérer comme un faux, œuvre sans doute de quelque bande bolchéviste qui avait pu s'emparer d'un poste télégraphique. Mais vers le soir, ayant réussi à se mettre en communication avec Savinkof, il avait appris que le télégramme signé Kérensky était bien authentique, que le Gouvernement provisoire avait prononcé sa révocation, que le Soviet l'avait décrété de traîtrise envers la patrie et qu'il n'avait plus qu'à se soumettre ou à se révolter. Outré, comprenant qu'il avait été dupé, provoqué, bafoué, jugeant peut-être que Kérensky et le gouvernement, tombés sous l'influence des extrémistes, n'avaient plus leur liberté d'action, c'est à ce dernier parti qu'il s'était alors arrêté. Le 10, après s'être assuré que le général Klembovsky n'acceptait pas sa nomination au

commandement suprême, Kornilof déclarait qu'il restait à son poste, saisissait des faits les commandants des groupes d'armées et lançait un manifeste au pays. Le 11, il donnait l'ordre à Krymof de marcher sur Pétrograd. Mais ses communications avec Krymof étant coupées, il dut lui envoyer un officier aviateur qui n'arriva pas. Il avait perdu deux jours en hésitations mortelles, qui, s'il avait été le général rebelle voulu par Kérensky, auraient pu être remplacées par une action foudroyante et décisive.

Le 12 septembre, Kérensky se nommait lui-même généralissime, comme l'avait fait, deux ans auparavant, Nicolas II, et il prenait pour chef d'Etat-major le général Alexéief, comme l'avait fait également le tsar. Puis il instituait la dictature à son profit, créant un Directoire de cinq membres, dont il s'adjugeait naturellement la présidence et où il appelait aux fonctions de ministre de la Guerre le général socialiste Verkhovsky et à celles de ministre de la Marine l'amiral socialiste Verdérevsky. Le 13, il mandait à Pétrograd le général Krymof, qui se présentait à midi au Palais d'Hiver.

— Eh bien, général, que faites-vous à Louga?

— Je commande l'armée de Pétrograd.

— Qu'est-ce que c'est que cette armée? Je ne connais pas d'armée de Pétrograd. Qui l'a formée?

— Le commandant en chef des armées, général Kornilof, sur votre demande.

— Le général Kornilof a été cassé de son commandement. Vous devriez le savoir par mes proclamations, assez largement répandues et qui ont dû, je le présume, parvenir jusqu'à Louga. C'est moi qui le remplace. Je vous ordonne donc, général, de faire faire immédiatement demi-tour à vos troupes et d'aller rejoindre avec elles le front de Riga.

Krymof frémit.

— Il n'y a plus de front de Riga. Vous devriez le

savoir, vous aussi. Riga a été perdu par votre faute. Mais il y aura peut-être bientôt un front de Pétrograd.

— Contre nous?

— Contre l'Allemand.

Une rage blême convulsa le masque du nouveau généralissime.

— Vous me bravez, je crois?

— Non, je vous plains.

— Qu'est-ce à dire?

— Le seul moyen que vous aviez encore de sauver la Russie, le loyal concours du général Kornilof, vous l'avez repoussé outrageusement. La Russie va crouler grâce à vous, et elle vous écrasera sous ses ruines. Vous n'avez pas voulu de Kornilof, vous aurez Lénine.

— Je materai Lénine comme j'ai maté Kornilof.

— Ne dites pas mater, vous en êtes bien incapable, dites tromper. Mais vous ne tromperez pas Lénine, qui vous hait, comme vous avez trompé Kornilof, qui vous tendait la main. Vous avez trahi Kornilof, comme vous êtes en train de trahir la Russie. Je sais maintenant ce qui me reste à faire.

— Des menaces?... Et vous croyez que je vais vous laisser retourner à Louga vous mettre à la tête de vos cosaques et marcher sur Pétrograd?... Je vous tiens, général Krymof, et je vous inculpe de....

— De quoi?... Du crime de lèse-majesté?...

— Vous allez le savoir... Ne quittez pas le Palais, où vous êtes d'ailleurs sous surveillance, et repassez ici dans une heure pour connaître mes résolutions à votre égard.

Krymof salua insolemment et sortit. Quelques minutes plus tard, une détonation retentissait dans un salon voisin. Le général Krymof s'était fait sauter la cervelle.

Ce même jour, Savinkof était destitué de tous ses emplois.

Le lendemain 14 septembre, Kornilof était arrêté à la Stavka, par les soins du général Alexéief.

En même temps et comme par compensation, un autre « rebelle », Trotsky, le dernier des bolchévistes incarcérés à la suite des émeutes de juillet qui se trouvât encore en prison, se voyait libéré.

Et trois semaines après, le 9 octobre, la majorité du Soviet de Pétrograd ayant passé définitivement aux mains des bolchévistes, le libéré de Kérensky, le camarade Trotsky, était élu président de cette assemblée redoutable, désormais prête à toutes les subversions.

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Gabriel Mourey : *Le Livre des Fêtes françaises*, Librairie de France. — Fernand Delzangles : *Danses et Chansons de danses d'Auvergne*. Airs notés par Mme Fernand Delzangles. Musique de sept chansons par J. Prulière, Aurillac, Impr. Poirier-Bottreau. — *Revues*.

Bon poète et artiste consciencieux, M. Gabriel Mourey, trouvant sans doute que le temps présent, plein de difficultés et d'inquiétudes, ne valait plus la peine d'être considéré et chanté, s'est laissé attirer par les prestiges du passé. D'une longue incursion qu'il vient de faire dans l'histoire, il a rapporté un très beau livre, descriptif et, par endroits, lyrique : **Le Livre des Fêtes Françaises,** où l'on sent, en maintes pages, vibrer son enchantement et son admiration. Ce livre, enrichi de centaines d'illustrations en noir ou en couleurs insérées dans le texte ou bien y figurant sous forme de planches hors texte, contient, depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours, toutes les images que le pinceau des enlumineurs, le burin des graveurs, le ciseau des sculpteurs, le pinceau des peintres fixèrent sur le parchemin, le cuivre, la pierre et la toile, de nos cérémonies et fêtes publiques ou, du moins — car le choix est fait avec discernement — tout ce qui, parmi ces images, résume, en traits frappants, le pittoresque, l'originalité, la magnificence de ces fêtes.

La matière était abondante, car nos ancêtres, ayant beaucoup plus de raisons que nous de s'ennuyer dans leurs maisons, multipliaient les occasions de se divertir en commun. Elle eût été plus abondante encore si M. Gabriel Mourey avait envisagé les fêtes privées dont le souvenir somptuaire nous a été également conservé par les estampes. Avec raison l'auteur du susdit ouvrage a-t-il borné sa curiosité aux réjouissances collectives.

Le texte commentant cette iconographie variée reste,

comme nous le disons ci-dessus, généralement descriptif. M. Gabriel Mourey nous y fait part cependant, de ci, de là, des réflexions que lui inspirent les pompes conçues par l'ancien régime et celles imaginées par le régime démocratique.

Ces réflexions ne nous paraissent pas toujours empreintes de beaucoup de justesse et de justice. Certes, nous partageons son sentiment quand il s'attriste de voir, dans le temps présent, l'art des fêtes publiques s'appauvrir jusqu'à tomber dans la vulgarité et la mascarade. Devons-nous cependant considérer, comme il le prétend, que cet appauvrissement découle de notre état démocratique? La démocratie a-t-elle, comme il l'assure, « peur des hommes qui dépassent, en quelque ordre que ce soit, le niveau de la moyenne » et se refuse-t-elle, par suite, à les glorifier autrement que morts? La démocratie ne possède-t-elle « sur aucun terrain le sens de la grandeur »? Ses « vues » sont-elles « congénitalement étroites et mesquines »? Hait-elle « le vrai luxe » et rougit-elle de « paraître devoir quelque chose au passé »? Nous en doutons fort. M. Gabriel Mourey exagère. Il exagère d'autant plus qu'il est obligé de reconnaître, quelques lignes plus loin, le caractère de « sublime beauté » donné par la susdite démocratie à la Fête de la Victoire et à la pompe funèbre du maréchal Foch.

En fait, M. Gabriel Mourey, comme la plupart des écrivains qui entrent de plain-pied dans l'histoire des mœurs sans préparation préalable, ignore les conditions dans lesquelles furent organisées les fêtes mémorables qui firent l'objet de son étude. Ces fêtes avaient plusieurs buts : celui, quand elles avaient pour cadre le palais royal ou les châteaux royaux, de distraire la cour où fermentaient, dans le pesant ennui quotidien et l'oisiveté, de dangereux éléments de désordre; celui, quand elles avaient pour décor la ville, de réchauffer le loyalisme du peuple envers son monarque. Dans ce dernier cas, ce loyalisme était, le plus souvent, galvanisé par des distributions de vivres et par l'édification, à chaque carrefour, de fontaines de vin. Les fêtes avaient donc un caractère politique. A peu près toutes exaltaient la personne royale, les actes royaux. Les feux d'artifice eux-mêmes prenaient ce caractère. En particulier sous Louis XIV, ils furent rare-

ment décoratifs sans intentions secrètes et l'un d'eux rappela, par exemple, comme un triomphe de la monarchie, tous les épisodes cruels de la Révocation de l'Edit de Nantes.

Il faut ajouter que les rois, les princes, les villes — et M. Gabriel Mourey semble l'ignorer — disposaient de fonds spéciaux et d'un immense personnel pour l'élaboration de ces fêtes, personnel composé d'ingénieurs, d'architectes, de dessinateurs, peintres, sculpteurs, artisans de toutes spécialités, artificiers, poètes, faiseurs d'emblèmes, de devises et de maximes. Louis XIV fut, ce semble, le plus exigeant à ce point de vue et le plus décidé à ne laisser rien au hasard de ces manifestations publiques. On peut dire de lui qu'il présida sans lassitude à sa propre déification, ordonnant que tous les dessins et plans de réjouissances lui fussent soumis, confiant, en définitive, à Le Brun, une sorte de dictature dans ce domaine particulier.

N'insistons pas, mais disons, du moins, qu'une démocratie ne peut nullement suivre la monarchie dans la voie où celle-ci s'engagea par nécessité politique. Les conditions d'existence ont d'ailleurs changé. Les budgets sont affectés à des dépenses d'ordre économique et social de grande urgence. Le peuple, vivant — tout est relatif — dans une situation de confort plus certaine, sollicité par mille distractions autrefois inconnues, n'a plus besoin, à cette heure, d'être convié aux spectacles de la rue pour oublier les écrasantes servitudes de son destin.

Nous n'en persistons pas moins à souhaiter, avec M. Gabriel Mourey, que le soin d'organiser ces spectacles soit, comme jadis, confié à des artistes, seuls capables de leur communiquer une esthétique. M. Gabriel Mourey ne se contente pas dans son livre de nous faire assister, par la double évocation de l'image et de ses descriptions, aux fêtes parisiennes. Il nous promène partout, en province et même parfois à l'étranger, où un événement provoque l'édification d'arcs de triomphe, le déploiement des cortèges, le déchainement des musiques, la faconde des harangueurs, les fantaisies ignées des pyrotechnies. Nous ne tenterons pas de le suivre tandis qu'il nous peint les physionomies successives de son abondante fresque. Les fêtes d'ailleurs, surtout au cours

du même règne, varient dans le détail seulement. Elles sont généralement réglées par un protocole rigide, au moins pendant tout le XVIIe siècle.

M. Gabriel Mourey s'attache, avec intérêt, aux faits de l'existence royale, naissances, baptêmes, sacres, mariages, anniversaires, etc... qui, tous, sont célébrés au cours du temps, avec un faste extrême. Il nous entretient aussi des fêtes de cour, bals, ballets, mascarades, tournois, carrousels, courses de bagues et de têtes, des réceptions d'ambassadeurs, des entrées, si fréquentes sous l'ancien régime, de monarques, de princes, de gouverneurs, des voyages royaux, jalonnés de ville en ville de réjouissances successives, des processions (celle de la châsse de Sainte-Geneviève attirait un peuple immense), des divertissements offerts dans les châteaux royaux (Versailles, St-Germain, etc...), des fêtes données à l'occasion d'événements intéressant la vie nationale, victoires, traités de paix, etc... Avec raison M. Gabriel Mourey a consacré de nombreuses pages de son livre aux feux d'artifice qui, dans l'ancien temps, peuvent être considérés comme procurant à la foule le plus vif des plaisirs. Par contre, les cérémonies funèbres sont réduites au minimum dans son volume. Les dépouilles des rois, princes, grands du royaume étaient, il est vrai, emportées de nuit, aux flambeaux, vers leurs dernières demeures, mais elles avaient été exposées, avant leur transport, dans des chapelles ardentes d'une grande somptuosité et l'on édifiait autour d'elles, dans les églises où elles étaient déposées, avant de les livrer à la terre, des décorations d'une incomparable richesse.

M. Gabriel Mourey, à la fin de son travail, examine, sans beaucoup de sympathie, mais avec soin, les fêtes civiques de la Révolution et les fêtes militaires de l'Empire. Il joint à ses textes une bibliographie forcément sommaire, mais pleine d'intérêt.

Un peu dans le même ordre d'idées, M. Fernand Delzangles vient de publier sous le titre : **Danses et chansons de danses d'Auvergne**, un volume qui présenterait un véritable attrait de lecture s'il était plus soigné dans sa forme et débarrassé, en particulier, de nombreuses répétitions et redites. Ne soyons pas trop sévère cependant. M. Fernand

Delzangles peut compter parmi les folkloristes les plus pénétrants, les plus avisés et les plus doctes. Nous avons analysé, voici une vingtaine d'années, un autre volume du même auteur : *Chants populaires d'Auvergne,* qui contenait une matière abondante et curieuse. Le présent recueil diffère de l'autre tout en formant son complément.

Car la danse et la chanson, en Auvergne, sont très voisines l'une de l'autre et se servent mutuellement. M. Fernand Delzangles fait, dans son nouveau volume, l'historique de la première qui tient ses origines du trouble moyen âge. La *Montagnarde* dériverait, par exemple, de l'antique danse du glaive; la bourrée aurait pris naissance, au XIVe siècle, des entrechats du peuple auvergnat saluant l'avènement d'un roi nouveau capable de le délivrer de la guerre, de la famine, de la peste, des exactions des seigneurs et des gens de guerre. Cet avènement aurait été salué par l'acclamation : « Bou reï yo! » (Bon roi il y a) qui aurait donné son nom à la danse improvisée, bientôt prenant forme, cadence et rythme.

M. Fernand Delzangle étudie le sort de la plupart des danses auvergnates au cours du temps. Peu d'entre elles furent importées à la cour où l'on préférait les danses, plus légères et plus élégantes, venues d'Italie. Pourtant Fléchier a vanté la bourrée dans ses *Grands jours d'Auvergne* et Mme de Sévigné s'est, souventes fois, exclamée d'admiration quand, au cours de ses séjours en Bourbonnais, elle vit exécuter non seulement la bourrée, mais encore la goignade.

Il semble probable que la plupart des airs de danse auvergnats furent empruntés à la chanson populaire, laquelle date de temps très anciens. Les cabretaïres ou joueurs de cabrette s'en servirent pour rythmer les évolutions des groupes qui s'assemblaient pour baller. Sur ces airs primitifs, d'ailleurs nombreux, dont les paroles se perdaient, au cours des générations, d'autres paroles furent composées ou improvisées, de telle sorte qu'il existe des variantes nombreuses de ces chansons.

Celles-ci, à une époque indécise, se sont substituées à la musique, ont formé ce que l'on a appelé les chansons à danser. On a fait grand usage, dans le passé, de la chanson à danser. Les compagnies auvergnates, privées d'instrumen-

tistes, scandaient le rythme de leurs évolutions en chantant les couplets appropriés à ces évolutions. La chanson à danser eut grande faveur à la cour. On la voit figurer dans un grand nombre de recueils.

Mais la chanson à danser de cour se différencie de la chanson populaire à danser en ce sens que, conçue par quelque compositeur royal, elle est notée. La seconde, au contraire, n'est notée nulle part. Son air se transmet oralement. De là la difficulté qu'éprouvent les folkloristes à joindre sa musique à ses paroles. Ils sont obligés le plus souvent de cueillir, dans les campagnes, sur les lèvres des chanteurs, les nuances de ces airs et de procéder par approximations successives pour leur notation. Branchet, qui vient de mourir, et qui avait composé un imposant recueil de délicieuses chansons limousines d'origine populaire, se procurait leurs airs de cette manière.

M. Fernand Delzangles qui nous offre, à la suite de son étude historique, semblable recueil de chansons de danses auvergnates, précise que leur musique a été de la sorte notée par Mme Fernand Delzangles avec une patience digne d'éloges. Dans ce recueil on trouvera 64 chansons à danser proprement dites, trois bourrées satiriques, vingt-deux bourrées amoureuses, dix bourrées de St-Flour, sept bourrées figurées, etc... et maints brisepieds, goignades, branles, berlets, etc... Les paroles de ces chansons, des chansons les plus connues, la *Bourrée d'Auvergne* par exemple, présentent souvent un assez maigre intérêt littéraire. Il serait injuste cependant de généraliser cette appréciation. Beaucoup, en effet, parmi ces chansons, celles, par exemple, qui célèbrent, parfois en termes gaillards, l'amour, le vin, la ripaille sont pleines d'accent et prennent la saveur de courts fabliaux.

Dans la dernière partie de son livre, riche de précieux documents, M. Fernand Delzangles, se mue en professeur et nous explique comment s'exécutent les différentes danses d'Auvergne et, en particulier, la bourrée figurée qui semble singulièrement compliquée. Il accompagne son texte de graphiques qui permettent de le mieux comprendre. Après la lecture de ce livre, regorgeant de faits et d'enseignements, nous serons bien coupables si nous n'avons pas honte, possé-

dant de si belles danses nationales, d'emprunter aux nègres d'Amérique leurs gesticulations luxurieuses de l'abdomen.

MÉMENTO. — Le numéro d'avril-juin 1930 de la *Revue de l'histoire de Versailles* a été consacré tout entier à la mémoire de Charles Hirschauer, mort prématurément et qui occupait à Versailles, avec beaucoup de compétence et de savoir, les fonctions de bibliothécaire de la ville. Charles Hirschauer était l'auteur de nombreuses études historiques de valeur et, en particulier, d'une savante thèse de doctorat ès lettres sur les *Etats d'Artois*. La bibliographie de ses travaux et l'analyse de quelques-uns d'entre eux figurent dans le fascicule de la *Revue* en même temps que des hommages au défunt de MM. Pierre de Nolhac, Pol Neveux, A. de Chateaubriand, Leo Crozet, R. Pichard du Page, E. Lery, Giraud-Mangin, Roger Clément, vicomte de Fontenay, Marcel Batilliat, Hermet de Goutel. Nous nous joignons bien sincèrement aux écrivains qui, dans ce fascicule, déplorent la perte d'un excellent érudit et d'un homme plein d'aménité. — Signalons, dans la même *Revue* (nos de juillet-septembre et octobre-décembre 1930) les études suivantes, écrites le plus souvent d'après des documents nouveaux ou inédits : F. Evrard : *Le commerce des étoffes à Versailles avant la Révolution;* R. A. Weigert : *Le meuble brodé de la salle du trône de Louis XIV à Versailles;* A. Guérin : *Séquestres révolutionnaire : La maison de campagne du comte de Mercy-Argenteau à Chennevières;* G. Mangain : *Deux fêtes civiques à Versailles en 1792. La réception des soldats suisses de Chateauvieux;* P. Dupieux : *La défense militaire d'Etampes au* XVIe *siècle.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Pierre Frayssinel : *Poèmes*, « Le Divan ». — Raoul Racinet : *Reliquiae*, « La Primevère ». — Carlos Larronde : *Cristaux*, Messein. — André Chardine : *Disparition*, « La Feuille en 4 ». — Henri Bernet : *Les Epîtres*, « Au Pigeonnier ». — Edgar Vales : *Les Tours de Chartres*, « Aux Editions du Grand Pin ». — Chanoine Gaston Colombet : *Fleurs de Provence offertes à Mistral à l'occasion de son centenaire*, Aubanel père.

Je ne sais rien d'émouvant comme d'assister à la formation, au développement d'un poète qui, à l'heure même où se dégage son originalité des influences et des voiles incertains de la recherche de soi, se trouve retranché du nombre des vivants, pour ses amis seuls exemple et souvenir. Vingt-cinq ans : Rimbaud, dira-t-on, avait cessé d'écrire; 31 octobre

1795-27 février 1821, la vingt-sixième année dépassée de trois mois, ce fut l'âge fatal pour John Keats. Je n'oublierai certes pas Ephraïm Mikhaël qui, le 4 mai 1890, n'avait pas accompli sa vingt-cinquième année ; ni Jules Tellier (1863-1887) ; ni Laforgue vingt-sept ans, ni Signoret vingt-huit. Mais, eux du moins, avaient possédé tôt leur maîtrise et, si l'on ne peut présager jusqu'à quel faîte eût monté leur génie, leur œuvre est, non seulement de ce qu'ils auraient donné, mais de la grandeur accomplie le témoignage grandiose et durable. De tant de poètes jeunes fauchés par la guerre, de plusieurs autres encore, il ne demeure qu'un périssable espoir et des promesses qui s'effacent. Pour aucun plus que pour Pierre Frayssinet (1904-1929), les **Poèmes** publiés par les soins pieux de la famille ne marquent aussi nettement les étapes voulues, assidues, conquérantes même d'une continue évolution. Sans doute, par eux-mêmes, les vers les plus anciens — l'auteur avait dix-neuf ans — s'ils étonnent pour la naïveté d'une soumission à des ressources ou procédés de maîtres vénérés ne constituent guère mieux que des reflets, on croirait, de reflets. Ils provoqueraient le sourire si l'on n'assistait à l'origine d'un labeur conscient et patient du jeune initié sur soi-même; il se dérobe à la servilité de l'incantation mallarméenne, évolue par Baudelaire aux confins de Verlaine, perçoit les investigateurs plus modernes, et tente curieusement d'investir de ses rêves et nécessités propres le souple revêtement de leur prestige qu'il accueille. Conflit curieux, passionnant s'il eût été donné mieux d'assister à une fête de libération; elle n'est ici qu'en germe encore, et la personnalité ferme, d'une rigueur un peu d'homme averti et ployé à la critique, se débat; son choix se dessine plutôt encore qu'il n'est accompli. Plusieurs pièces, des mois suprêmes, approchent d'une beauté entière, mais l'artiste peut-être se méfiait et n'osait se donner ingénument, dégagé de tout ce qu'il avait acquis, ni trop en dehors de ce que lui montraient ou proposaient les autres. Le besoin ardent de se contrôler avec rigueur lui avait imposé quelque méfiance autant de soi-même que des autres. Il n'en était qu'à commencer d'abolir la présence de ce qu'il savait trop pour produire, au delà de ce qu'il savait et l'enveloppant sans s'en

douter de ce qu'il était. Il laisse assez — et surtout assez fort déjà, pour qu'on ait cette certitude, il était, en puissance, parmi les poètes en voie de haute formation, quelqu'un...

Plus désespérée ou vide la destinée de certains qui ont vécu. La poésie, nous enseigne en une préface de sympathie sincère Philéas Lebesgue, avait été la vocation impérieuse et précoce de Raoul Racinet, dont voici que sont publiées les *Reliquiae*. Soit! Les dures exigences de la vie le contraignaient à accepter un certain nombre de besognes, pour lui rebutantes. Jamais il ne trouva le loisir de donner sa mesure. Cependant « débarrassé, ajoute le préfacier, de ses fonctions, il espérait qu'un travail acharné persuaderait la gloire de se pencher miraculeusement sur lui. Et la mort vint sans que son illusion ait été complètement dissipée ». Né en 1861, mort en 1931, il avait soixante-dix ans. « Il y a quelque chose de touchant et de tragique à la fois dans la destinée de Raoul Racinet », mais a-t-il jamais été, comme le veut Lebesgue, un admirable ouvrier du vers? Dans les vers choisis et réunis par sa famille, ce n'est pas, à mon avis, la qualité dominante. Qu'il y ait mis beaucoup de son cœur, je le crois, et que ce fut un artiste sincère et probe, j'en suis convaincu. Cela ne suffit pas toujours.

Il y a dans l'adaptation au goût français des poèmes courts d'Extrême-Orient une étrange déviation, semble-t-il, de leur nature. Les Japonais en tous leurs arts, apparaissent avant tout comme de minutieux artistes qui réduisent à un soupçon de ligne, à l'apparence d'un trait, à l'indication évasive d'une arabesque toutes choses, leurs sentiments et l'univers. Ce qui est tu est suggéré, ce qui est écrit ou dessiné compte à peine; c'est un élan donné au rêve plutôt que ce n'en est l'expression. Or, si je prends **Cristaux** de Carlos Larronde, et tant, et tant, d'aussi bons ou de moindres essais de figurer chez nous l'équivalent des haï-kaï, je constate, au contraire, que les auteurs fondent l'artifice de leurs réalisations sur l'impulsion en eux du subconscient plutôt que sur un choix entre des données qu'ils méditent. « Carlos Larronde — nous dit-on — n'ordonne point la cadence de ses poèmes, il enregistre celle que lui soufflent les choses. » Il se borne à être

l'instrument plutôt qu'il n'est l'artiste. Et les choses, selon leur gré ou leur importance relative, lui soufflent, à divers degrés, rien du tout qui soit valable, de l'insuffisant ou du parfait. En vérité, si j'osais dire, lassé sans doute par de telles tentatives, trop nombreuses à cause d'une mode bien labile, je lis dans ces petits poèmes, dont un certain nombre ne manquent point de charme, je le reconnais, un sommaire, un projet de poème à venir que le poète néglige ou dédaigne de composer. Certes, tout poème lyrique tire plus ou moins les motifs de sa secrète puissance de ce qu'il n'exprime pas, mystère, au delà du songe qu'il provoque et n'épuise pas. Si on en réduit à l'excès le prétexte, il y a fort à redouter que l'effet n'en soit atteint dans des proportions égales. Autrement, n'aboutirait-on à ce paradoxe que d'un mot isolé le pouvoir incantatoire s'essore encore plus loin de ses origines et de ce qu'on en attend communément? Là est le leurre : d'un poème composé, que ce soit par Alfred de Vigny, par Rimbaud, par Moréas, il n'importe, ou par Banville, émane une effusion d'autant plus troublante et plus prenante qu'elle est préparée, conduite ,lancée dans l'inconnaissable grâce à un appareil qui d'avance nous entraîne, nous élève parce que ce fut le calcul du magicien et dans la direction qu'il inspire. Jamais la source ne tarit parce que le cours en a été mieux et plus loin ordonné; il aboutit et se fond à la grande mer aux flots inconnus et multiples; les successifs jaillissements allument un instant d'extase ou de surprise; ils éclatent, ils sont perdus. Si j'écris tout cela en présence du volume de M. Larronde, c'est que ses essais valent à mes yeux de susciter de telles réflexions; ils ont ce mérite qu'on ne les saurait rejeter ni tout entiers, ni sans discussion; ils existent.

Précédemment (*Soir*, 1928) j'ai eu une première fois l'occasion de mettre en lumière le talent fin et douloureux de M. André Chardine. Les nouveaux poèmes réunis sous ce titre **Disparition** confirment à son égard ma sympathie. Cependant il affectionne, à la mode de ces ans derniers, les petits morceaux sans suite ni développement, où les phrases inchoatives abondent, auxquelles manque le verbe et qui finissent avant même d'être formées. Il y a ici un *Adieu à La-*

forgue qui touche davantage et bien des vestiges de tristesses subies ou de mélancolies sans cause que chacun éprouve sans toujours s'en rendre compte, et ce besoin de renoncement à la vie, ce goût secret de la mort.

Etre libre de soi comme le sont les morts,
Vivre dans leur secret paisible et leur silence
Avec des gestes doux et las d'indifférence
Se perdre dans le soir au milieu d'autres corps...

Le ton n'est pas toujours aussi large sans doute, mais j'ai quelque raison de supposer que le poème qui débute de la sorte est un des derniers composés et marque dans l'évolution du talent de M. Chardine un départ encore plus sensible à la fois, harmonieux et hardi.

Recueil d'épîtres, **les Epîtres** du sieur Henri Bernet, Lyonnais, familières, souvent enjouées, irritées ailleurs, s'adressent à des amis, souvenirs d'heures douces, projets, soucis littéraires, évocation de paysages, — et sont menées à la perfection. Dans le genre, je ne sais rien qui soit mieux. Ces épîtres apparaissent agréables à l'auteur qui les invente, plus encore au camarade qui les reçoit. L'esprit y abonde et l'agrément affectueux dans la trame du virtuose. C'est charmant, et encore charmant. Poésie pédestre, évidemment, mais qui les écrit ne prétend pas à davantage, et sa verve comme son habileté sont extrêmes, souci de bien faire, vers souples et purs, n'est-ce rien? *le sieur* Henri Bernet n'en écrit point d'autres.

Les Tours de Chartres, — le poète Edgar Vales, qui débute, je pense, feint que les deux tours de Chartres parlent et se répondent, prétexte à échange de méditations philosophiques sur la destinée humaine et la fin de tout. Quatrains savants, nourris de substance, conduits sans gaucherie, fermeté des propos, solidité du vers et de la rime. Labeur probe, sérieux, l'auteur donne au delà de ce que peuvent promettre des débuts juvéniles. Contrairement au conseil qu'il faut sans mesure infliger aux jeunes, celui-ci a besoin de se laisser aller à plus d'abandon, que sa sensibilité mêle à sa réflexion.

Délassons-nous pour finir au parfum des **Fleurs de Pro-**

vence offertes à Mistral à l'occasion de son centenaire par M. l'abbé Gaston Colombet, chanoine de la métropole d'Aix et de la Primatiale d'Arles, curé de Trinquetaille, et lauréat du concours de Sonnets à Mistral (*Université des Annales*, Paris). Le 18 avril 1911, Frédéric Mistral écrivait à l'abbé pour le remercier du beau sonnet qu'il lui dédiait, et lui annonçait que le prix des Annales lui était décerné. L'abbé n'a point voulu laisser passer la célébration du centenaire sans lui en rendre grâces publiquement, en publiant ce sonnet en tête du recueil de ses poèmes généralement consacrés à chanter de saints et augustes personnages ou, d'autres fois, formés de badinages exempts de méchanceté et de malice. Tantôt c'est, en l'honneur de M. le chanoine L. Reynaud, pour ses noces d'or :

L'année où, plein d'ardeur vous épousiez l'Eglise
Qui, pleine d'espérance, elle, vous épousa,
— Cinquante ans de cela ! — moi, bouclant ma valise,
Je filai droit sur Aix, pour épouser rosa !...

Et tantôt *la Vengeance du Lapin* ou ces *Obsèques d'un moine* où, entre autres assistants, on signale la présence du *père Choir*, du *père Fide*, ou de *l'abbé Ladone*, etc., innocents divertissements d'une âme simple, auxquels il est permis de préférer les sonnets *au Rhône*, *au Dante*, ou celui *à Mistral*, où l'on sait, ô poète, que

Tu chantes pour ton peuple et tous tendent l'oreille;
Et, s'il a pour Vincent les regards de Mireille,
L'univers pour Mireille a les yeux de Vincent.

Et tel finit le meilleur des sonnets appréciés et présentés au concours des Annales, en 1911.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rachilde : *Notre-Dame des rats*, Louis Querelle. — Robert Poulet : *Le trottoir*, Denoël et Steele. — Antoine de Saint-Exupéry : *Vol de nuit*, Librairie Gallimard. — Jean Pallu : *Port d'escale*, Editions Rieder. — Sylvain Bonmariage : *Mains gantées, jambes nues*, Les Travailleurs du Livre; *L'adultère de Jocaste et d'autres récits*, Marcel Scheur. — Edouard Dolléans : *Le col d'Organdi*, Philippe Ortiz. — Luc Ergidé : *Huttes à la lisière*, cahier publié par Jean Crès.

Mme Rachilde a abandonné, avec **Notre-Dame des rats,**

l'étude des mœurs contemporaines où elle se complaisait, depuis quelque temps, pour revenir au Moyen Age dont ce roman admirable, *Le meneur de Louves,* évoquait les ténébreuses origines. Cette fois, c'est en plein épanouissement de l'époque la plus calomniée de notre histoire qu'elle nous reporte. Si elle ne s'ingénie pas à la réhabiliter (la nature frondeuse de son esprit le lui défend), du moins a-t-elle le sens de son génie, et elle n'en accentue les noirceurs qu'avec un souci de pittoresque romantique... Nous sommes à l'époque de Philippe le Bel, « roi maltôtier », en Guyenne, dans une commanderie de Templiers. Un vieux château, bâti sur d'énormes troncs d'arbres, à demi rongés par les rats, se trouve au cœur de cette commanderie, et sert d'asile à des personnages singuliers ou énigmatiques. Il y a là, outre Jean de Monvalais, le Grand Prieur, parmi deux quarterons de chevaliers qui s'amollissent dans l'oisiveté, un Templier-Chartier, Aimeri de Bois-Guillaume, et un jeune homme muet, Sangor, d'origine orientale, qu'il a sauvé de la mort et recueilli, les chrétiens lui ayant coupé, naguère, sauvagement la langue... Bois-Guillaume aime Sangor comme un fils, aussi comme une maîtresse, à cause de sa ressemblance avec l'Hermaphodite, et Angor se réchauffe à son affection, colibri captif dans une cage dorée, ou joli singe pervers et peut-être haineux... Prévenus du coup de force que Philippe le Bel a exécuté contre l'Ordre, les Templiers sont inquiets. Cependant, comme Jean de Monvalais voudrait négocier avec le roi, Sangor profite d'une tournée d'inspection qu'il fait dans les souterrains du château avant son départ, pour le précipiter dans un puits... Sangor espère que Bois-Guillaume, s'appropriant le trésor du Temple, fuira avec lui, vers le pays du soleil. Mais point. Devenu Grand Prieur, du fait de la mort de Monvalais, Bois-Guillaume décide de résister aux soldats du roi dans son repaire. Assiégé, bientôt, et réduit à la famine, il voit Sangor s'empoisonner de désespoir, et, sans raison de vivre désormais, se livre aux juges qui l'envoient rejoindre Jacques Molay sur le bûcher. Ai-je trahi le récit de Mme Rachilde en le résumant? Sans doute, puisque l'essentiel de son intérêt réside dans l'impression de cauchemar sanglant et sensuel qu'il procure. Aussi bien, Mme Rachilde a-t-elle marqué son intention en ouvrant son

récit sur une scène — fort belle, d'ailleurs — où l'on voit un serf, courbé sur sa charrue, en proie à une hallucination. Comme le château des Templiers est bâti sur des souterrains infects, hantés par les rats, le conte de Mme Rachilde s'édifie sur un fond trouble, où l'horreur le dispute au mystère. Je m'en voudrais de reprocher à l'auteur de *Monsieur Vénus* de reprendre à son compte les accusations que l'on a portées contre les Templiers. Son propos était autre que de reviser ce procès célèbre, et il est bien certain, d'autre part, que — si une légende locale lui a servi de point de départ — c'est plus à son intuition qu'à l'érudition qu'elle a recouru pour écrire *Notre-Dame des rats*. Elle a fait œuvre d'art, du reste; et ses descriptions, entre autres, de la visite des prisons du château par Monvalais, et du duel de Bois-Guillaume, sont de premier ordre. Cette romancière ou ce *conteur* qui n'a pas écrit moins de quarante volumes, à ce jour, offre à l'historien de lettres un bien édifiant exemple. Indifférente aux goûts et aux mœurs de ce siècle, Mme Rachilde qui est restée fidèle aux admirations de ses vingt ans, au culte de Baudelaire, de Poe, de Villiers de l'Isle-Adam et de Barbey d'Aurevilly, s'offre, en effet, le plaisir de donner corps à ses chimères en décochant, parfois, un trait, pour se délasser, aux ridicules qui passent... C'est sa façon de faire du sport ou de prendre de l'exercice pour s'éclaircir l'esprit, car on sent bien que son imagination la dévorerait, comme le monstre de la fable ses propres enfants, si elle ne reprenait pied, de temps en temps, dans la réalité.

M. Robert Poulet, qui est l'auteur de ce roman original, *Handji*, publie un avertissement en tête de sa nouvelle œuvre, **Le trottoir**, où il affecte de dédaigner la psychologie. Mais je vais lui dire deux choses : d'abord, il n'y a pas de *lois* psychologiques ni, comme il l'écrit, de « logique des âmes », et l'étude de celles-ci est purement expérimentale; ensuite, les méthodes employées par l'observateur des secrètes démarches de nos sentiments et de nos pensées, et qui procèdent de l'intuition et de la déduction, ne sont pas si vaines que cela, puisque c'est grâce à elles que j'ai pu me rendre compte comment il avait conçu et réalisé son roman... M. Poulet a imaginé un homme, particulièrement impressionnable, et qui,

blessé par la trahison et l'abandon de sa maîtresse, excédé, d'autre part, par la sensualité d'une fille équivoque, étrangle la malheureuse en vengeant sur elle sa déception refoulée. Là-dessus, il a fait intervenir l'influence exercée sur un esprit morbide par le cinéma et les phantasmes que cet art anime; celle de l'atmosphère d'une ville de crapule et de débauche (Berlin et sa banlieue, en l'occurence), et il s'est donné l'air de s'abandonner, comme l'apprenti sorcier, à la malice des forces qu'il avait déchaînées, en faisant « du flou » ou en brouillant un peu les choses pour favoriser l'hallucination. Il y a du roman picaresque et du roman policier dans le conte surréaliste de M. Poulet; et je reconnais bien volontiers que la façon est adroite dont il en a, « à l'aide d'un projecteur mobile », comme il dit, éclairé le décor et les personnages, mettant en lumière « tantôt un visage, tantôt un conciliabule mystérieux, tantôt le mouvement d'un cœur ». Mais, précisément, son adresse se décèle, et je ne suis pas dupe de l'assurance qu'il exprime d'avoir laissé son récit le dominer, et de n'en savoïr pas plus, quant aux obscurités qui y abondent, que l'infortuné lecteur lui-même... Quand un auteur est la proie de ses créatures, cela se révèle à d'autres signes que l'incohérence. A la vérité, il ne reconnaît pas les souvenirs et les velléités auxquels son imagination a donné corps, et il obéit, comme à des étrangers, à ces prisonniers délivrés du plus intérieur de lui-même... Mais je ne voudrais pas avoir l'air de faire le procès de M. Poulet qui témoigne, ici, de beaucoup de talent. Il use dans *Le Trottoir* d'une langue nerveuse, très différente de celle, elliptique, qu'il avait employée dans *Handji*, et il est à la fois dramatique et pittoresque. Je le féliciterais sans réserve pour sa façon de susciter un malaise qui atteint parfois à l'angoisse, si je n'attribuais en partie celui-ci à l'odieux de ses personnages. En bref, *Le trottoir*, ouvrage brillant, est un peu trop systématique, à mon gré. Je souhaite à M. Poullet de ne pas demeurer l'esclave d'une manière. Il vaut mieux que cela.

Un beau livre : le poème de l'action, de l'exaltation lucide de l'Esprit qui passe à travers les hommes et les dépasse en les faisant engager toutes les forces de leur corps périssable dans la réussite d'une œuvre ou le triomphe d'une idée, tel

est **Vol de nuit** de M. Antoine de Saint-Exupéry. M. André Gide qui a écrit une préface pour ce petit roman — petit, par les dimensions — s'offre le luxe d'en louer l'héroïsme, et l'on ne saurait le contredire quand il affirme à son propos que le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir... (Je rectifierais un rien, pourtant, sa formule, et je dirais que le bonheur véritable c'est le sentiment de la liberté dans l'observation de la règle.) Le personnage principal de *Vol de nuit* est un certain Rivière, qui dirige une Compagnie de Navigation aérienne; et peu importe si j'ai des doutes quant au bénéfice que la civilisation pourra tirer du développement de l'aviation, c'est bien chez les hommes qu'elle façonne que se sont réfugiées les vertus viriles, traquées partout ailleurs. Rivière, qui ambitionne de rivaliser de vitesse avec les autres moyens de transport, sacrifie tout à son idéal, et non seulement son repos, — car aucun de ses succès n'est « cette victoire qui termine une guerre » — mais la vie même des braves garçons qu'il commande. « Ces hommes-là sont heureux, dit-il, parce qu'ils aiment ce qu'ils font et ils l'aiment parce que je suis dur. » Il cause de la souffrance, mais procure, en revanche, et par cela même, de fortes joies. C'est ce que ceux qui rêvent un adoucissement par « le progrès », ne comprendront jamais. Rivière chérit ses subordonnés, mais « sans le leur dire », sans s'attendrir, non plus, sur leur sort. « Pour se faire aimer, observe-t-il, il suffit de plaindre. Je ne plains guère ou je le cache. » Entre lui, du reste, et les hommes qu'il forge pour servir les événements, il a placé un inspecteur — une espèce de Javert — qui ne connaît que le règlement. « Il ne pense pas, dit de lui Rivière, cela lui évite de penser faux. » Il frappe, voilà tout. Il entretient les pilotes et le personnel de la Compagnie dans l'idée de l'inflexibilité de la discipline. *Dura lex, sed lex*... Un jour, un des meilleurs parmi les hommes de Rivière est pris dans une tempête, au-dessus des Andes, et meurt. Point d'autre incident au cours du récit de M. de Saint-Exupéry; mais avec quel relief il est évoqué! C'est sa sobriété même, au surplus, sobriété toute spartiate, qui confère à ce récit très fermement écrit, son caractère dramatique. J'y vois, surtout, un bréviaire du stoïcisme, une explication, si l'on veut, de cette vertu

qui fait certains êtres, en apparence inhumains, insuffler aux autres le feu divin qui les dévore. Rivière vit avec la richesse d'un secret dans une solitude morale comparable à celle du Moïse de Vigny, et probablement du Moïse authentique, qu'il ait été ou non un imposteur de génie... A vrai dire, je ne crois pas que les individus de sa trempe se rendent aussi exactement compte que lui de ce qu'ils sont; et Napoléon, par exemple (à qui M. Jacques Bainville vient de consacrer un livre admirable), était, sans doute, plus inconscient ou se croyait plus égoïste et plus *artiste*... Rivière, en tant qu'homme d'action, s'analyse trop bien, à mon sens, et dans la réalité, la clairvoyance dont il est doué ferait de lui une sorte d'Hamlet. Mais il traverse, peut-être, une crise... et *Vol de nuit* est plus œuvre de moraliste que de romancier proprement dit, en dépit de ses qualités pittoresques.

Il m'avait semblé découvrir en M. Jean Pallu, l'auteur de *L'Usine*, un tempérament d'écrivain romanesque, et je puis bien dire, ici, que j'ai été de ceux qui votèrent pour lui lors de l'attribution du Prix populiste. *L'Usine* était son premier livre. On y trouvait, entre quelques bons récits réalistes et même naturalistes, un ou deux contes d'une qualité plus rare, et c'est l'essence même de cette qualité qui relève, aujourd'hui, le ton de sa nouvelle œuvre : **Port d'escale.** *Port d'escale* ne serait que la peinture très fidèle — trop fidèle, je pense — du personnel d'une petite maison d'industrie, si l'on n'y trouvait un élément poétique, incarné par un homme, un certain Reynaud, qui a voyagé, et qui — parce qu'il représente « *l'aventure* », aux yeux de ses camarades — sème le ferment d'une inquiétude dans leurs existences résignées. Certes, le thème de *Port d'escale* n'a rien d'inédit puisque c'est celui-là même de « l'évasion », cher à la littérature d'aujourd'hui; et les variations sont nombreuses que l'on a brodées sur lui tant au théâtre que dans le roman, depuis *Le voyage* de Baudelaire :

> Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
> Pour partir...

N'importe. M. Pallu le renouvelle joliment. Il a de la vivacité dans l'observation; de l'esprit, et il ne se perd pas dans

la foule de ses créatures médiocres — malgré tout sympathiques (notez ce trait). Il semble croire à autre chose qu'à ce qui tombe sous le sens, comme ces braves gens eux-mêmes. Son art est de nous révéler des âmes sous de pauvres visages. C'est modéré et juste de ton. Ça n'est pas banal.

La bande qui enveloppe le volume de M. Sylvain Bonmariage : **Mains gantées, jambes nues,** nous informe que c'est le conflit de l'individu et de la famille qui fait le sujet de ce roman. On y voit, en effet, d'une part, un jeune homme séduire une femme mariée plus âgée que lui; de l'autre, une jeune fille entraîner un écrivain, marié aussi, dans la faute... Mais la famille fait mieux que de prendre sa revanche, puisque le jeune homme et la jeune fille, celle-ci déçue, celui-là congédié unissent leurs deux infortunes, pour fonder un foyer. M. Bonmariage, qui est archaïque avec élégance, relève d'ironie son analyse psychologique, et il y a des allusions savoureuses à l'Impératrice Eugénie et au prétendant à la Couronne de France dans son récit.

On retrouvera le meilleur de l'esprit de son roman dans le recueil de contes qu'il a publiés en même temps que lui, et qu'il s'est plu à illustrer, comme un chat fait ses griffes sur un coussin. Si **L'Adultère de Jocaste** et les récits qui le suivent font un peu penser à l'Anatole France de « l'Affaire », ils rappellent aussi les chroniqueurs que groupait le journal *Le Gil Blas*, environ 1890. C'est spirituel avec rosserie, « boulevardier », eût dit le prédécesseur au *Temps* de M. André Thérive, mais en attachant au mot un sens péjoratif qui n'est pas dans ma pensée.

Ce sont des contes que publie également M. Edouard Dolléans sous ce titre **Le col d'organdi,** emprunté au premier d'entre eux. Humaniste, au dire de M. Jean de Pierrefeu qui le présente au public dans une aimable préface, M. Dolléans s'amuse, ici, à marivauder, comme il arrive aux gens les plus sérieux. Mais sa poudre de riz ne sent pas la poussière des livres, et il y a de jolis traits dans ses histoires dont les femmes font, bien entendu, les frais. Qu'il soit un peu frivole, un tantinet précieux, cela — qui ne saurait surprendre — ne lui nuira pas auprès de ses lectrices. Mais s'il est vrai que M. Dolléans ait mis la France, « toute la France » dans ses

tableaux « d'intimité légère et tendre », je doute que ces dames l'y trouvent. Trop de sujets, relatifs à leurs plus secrètes préoccupations, les détourneront de l'y chercher.

Je signale, enfin, la publication par M. Luc Ergidé, d'un petit récit, suivi de poèmes, et intitulé **Huttes à la lisière.** M. Luc Durtain, qui en patronne le jeune auteur, définit parfaitement ce récit et ces poèmes quand il dit qu'on y trouvera « un curieux mélange de fraîcheur et de maladresse; peu de choses apprises; de l'incertitude et du raffinement ». M. Ergidé écrit à cœur ouvert, et il n'y a rien qui soit romancé dans ce qu'il écrit. Mais une sensibilité délicate, bien qu'un peu hésitante et gauche, donne à ses confidences un très grand charme. « Les dispensatrices de joies » (entendez les prostituées) le font rêver dans la rue « au délire des pétales frais »..., « aux fraises, aux violettes ». Et il se plaint que sa petite amie soit partie, une nuit qu'il souffrait des dents, emportant son pauvre serin en cage et sa grenouille de pierre verdie... Heine et Laforgue eussent goûté ce mélange de malice et de tendresse.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Judith, pièce en 3 actes de M. Jean Giraudoux, Théâtre Pigalle. — *La Mauvaise Conduite*, trois actes de Jean Variot, d'après Plaute; Théâtre du Vieux-Colombier.

A mesure que le théâtre de M. Giraudoux s'accroît d'œuvres nouvelles, on remarque plus nettement par où il se distingue de celui des autres, cependant que deviennent plus sensibles à un observateur attentif les traits communs par lesquels se singularise cette famille d'ouvrages insolites.

La scène contemporaine se partage entre des pièces qu'inspire un réalisme approximatif et d'autres qui mettent en jeu les conventions dramaturgiques usitées depuis un certain nombre de siècles, donc éprouvées par eux. M. Giraudoux n'est pas réaliste et, bien loin d'employer les conventions courantes, il est l'inventeur original de celles où il se soumet. Voilà pour commencer deux différences qui suffiraient à le séparer nettement de tous ses confrères.

N'étant pas réaliste, il a pénétré dans une sorte d'univers

où l'on respire une atmosphère purement poétique. Les figures qu'il modèle ne sont ni entièrement, ni exclusivement humaines. Elles ne sont point mues par les seules lois qui motivent les actions des autres créatures. C'est qu'elles sont à la fois intelligentes et intellectuelles. Ce sont des abstractions sans froideur, mais au contraire qu'anime une chaleur légère. Je ne sais si elles vivent plus ou moins que l'on ne fait communément, mais elles vivent assurément d'une autre manière, et ce n'est pas seulement parce que M. Giraudoux a mis une fois en scène les grands dieux de l'Olympe que l'on imagine, coulant dans leurs veines à toutes, au lieu de sang, une ambroisie fluide dont la couleur est plus claire que celle du sang. Leur discours constitue leur plus grande singularité; or, comme c'est essentiellement par le discours que les personnages de comédie prennent contact avec le public, on doit conclure qu'elles diffèrent des autres figures dramatiques autant que leur langage particulier diffère de celui qui passe la rampe par le soin des autres dramatistes.

Dire que ce discours, que ce langage est celui dont on a goûté l'agrément dans les livres de M. Giraudoux ne serait pas absolument exact. Le mot préciosité, le mot subtilité, le mot élégance d'esprit, le mot concetti, tous les mots par lesquels on cherche à définir et quelquefois à critiquer le style de M. Giraudoux, changent de sens suivant que l'on considère ses romans ou ses comédies. Ils s'élargissent quand ils passent du livre au théâtre et perdent chacun ce qu'il peut y avoir de répréhensible dans leur contenu, ce par quoi ils inspirent la méfiance. Le mot préciosité y cède le pas au mot finesse, le mot subtilité au mot pénétration, le mot élégance d'esprit au mot élégance tout court, le mot concetti au mot recherche, et tout à l'avenant. On ne se méfie donc plus, on est prêt à tout approuver et l'on se trouve en effet en présence du discours le plus séduisant qui soit. Il surprend par la diversité des tons qu'il rassemble, par l'aisance avec laquelle on le voit passer des uns aux autres. Il trouve des chemins imprévus pour quitter le familier afin de gagner le sublime, pour aller du trivial au puissant et pour revenir du grave au cocasse. Il impose sa force par on ne sait quelle puissance intérieure et bien qu'il soit extrêmement écrit,

qu'il ne recherche nullement à restituer les inflexions du langage parlé, qu'il n'imite point l'abandon de la vie, mais qu'il se déverse au contraire en couplets, en tirades, en morceaux, il vient frapper le spectateur avec une étrange violence. Il produit un effet scénique des moins attendus, des plus rares, et se révèle en définitive un excellent style de théâtre.

Mais tout ceci ne concerne que l'extérieur des comédies de M. Giraudoux. Si on les analyse plus intimement au lieu de se borner à contempler leur figure, on s'aperçoit que leur dedans présente des particularités beaucoup plus frappantes. Tout d'abord, elles se déroulent toutes dans la même atmosphère, celle des plus hauts problèmes qui préoccupent l'homme d'aujourd'hui, au premier rang desquels il faut placer l'angoisse menaçante de la guerre.

Des trois pièces que M. Giraudoux nous a données jusqu'ici, la première, *Siegfried,* est basée sur une anecdote directement inspirée par la dernière en date des grandes guerres; la seconde, *Amphytrion,* déroule ses péripéties à la faveur d'une guerre; et c'est par une guerre aussi que **Judith,** la dernière, est entièrement conditionnée. Rien d'étrange à cela; la guerre a singulièrement pesé sur la vie des hommes qui appartiennent à la génération de M. Giraudoux.

A ce premier caractère de famille, à cette première constante où se reconnaissent les œuvres de notre auteur, il faut en joindre d'autres. Toutes, jusqu'ici, apparaissent basées sur l'inquiétude de la personnalité. Leurs personnages ne se connaissent pas eux-mêmes, ils ne savent point à qui ils ont affaire et s'interrogent anxieusement à ce propos. Siegfried, celle de ses créatures qui se dresse au seuil de son œuvre dramatique, est le type achevé de ces êtres ignorants d'eux-mêmes et d'autrui. Il ne se connaît plus, il ne connaît plus les êtres qui viennent à lui. Pareillement, Alcmène, dans *Amphytrion,* hésite entre Jupiter et son époux; et voici Judith enfin qui s'affronte à une fausse elle-même et à un faux Holopherne.

Et ceci nous amène à formuler la remarque que voici, laquelle n'est pas extrêmement inattendue : une vraie Judith, une fausse Judith, un vrai Holopherne, un faux Holopherne,

cela ne constitue-t-il pas un groupement dont le type est fourni par les quatre personnages du *Jeu de l'Amour et du Hasard* : une vraie Silvia, une fausse Silvia, un vrai Dorante, un faux Dorante? Nous sommes en plein marivaudage et, où que nous jetions les yeux dans l'œuvre de M. Giraudoux, nous y sommes toujours. Judith, Holopherne, — Alcmène, Jupiter, — Siegfried, Geneviève, aspects divers des mêmes idées, sont en fuite perpétuelle les uns devant les autres, ils déguisent leurs sentiments, s'échappent, se retrouvent pour se perdre encore selon les règles de ce jeu auquel le charmant Marivaux a lié son nom.

Sans doute retrouverons-nous encore ces traits généraux dans les ouvrages futurs de M. Giraudoux. Ils apparaissent dans *Judith* à un très haut degré d'exaltation. La guerre, tout d'abord, cerne le drame entier. Elle le nécessite : sans guerre, point d'aventure dans l'existence de Judith. Jamais on ne nous l'a peinte avec cette éloquente généralité. Ce n'est plus telle ou telle guerre, mais la guerre en soi que M. Giraudoux met sous nos yeux. Prononcé par la bouche de ses créatures, le mot guerre couvre plus de terreur et d'abomination qu'aucune autre fois, et le mot champ de bataille... Rien n'est plus poignant ni d'un si grand effet que le tableau du champ de bataille que devra traverser Judith pour se rendre à la tente d'Holopherne. Un homme qui l'aime le lui dépeint sous d'affreuses couleurs. Espère-t-il ainsi la détourner du projet qu'elle a conçu d'aller séduire l'ennemi pour le tuer? Il ne réussit qu'à rendre plus ferme dans son dessein cette créature, variable parce qu'elle ne se connaît point. Sa personnalité lui échappe, comme lui échappe celle de son adversaire. Tout comme on se demandait si Siegfried était français ou ennemi, on se demande si Holopherne est détestable ou charmant. Geneviève allait vers Siegfried, conduite par la tendresse; Judith va vers Holopherne, guidée par une haine profonde à quoi l'amour se substitue, et, dans chacun des trois ouvrages que l'auteur nous donna jusqu'ici, tous ces embrouillements délicats constituent le même jeu chatoyant qui séduit en fascinant doucement.

On s'étonne cependant que cette Judith si semblable à ses aînés n'ait pas obtenu du public le même succès qu'eux.

Ecrivant ici longtemps après la première représentation, quand le destin de la pièce est fixé pour les spectateurs qui la voient dans sa nouveauté, on peut prendre un certain intérêt à rechercher les motifs d'un accueil si différent.

Peut-être le marivaudage et le jeu d'esprit ne s'accordent-ils pas aussi bien avec un dessein tragique qu'ils le font avec la donnée d'une comédie supérieure. Un assassinat, même politique, ne se prémédite pas sur le même ton qu'un adultère divin. Le séduisant génie de M. Giraudoux s'accommode mieux des sourires, des larmes de tendresse, que de l'effusion du sang. Il n'est point fait pour s'allier à l'histoire forcenée de l'héroïne biblique, et pour lui donner le ton de *son art personnel* et de *ses phrases familières*, il a dû la modifier au point de la rendre mal compréhensible. Car enfin, qu'il amène Judith vaincue à se rendre à l'amour d'Holopherne, j'y consens, mais ceci fait, par quel biais la conduira-t-il à tuer cet homme comme les textes l'exigent? C'est dans cette dernière étape que l'on cesse de suivre l'auteur à qui jusqu'alors on se confia si volontiers. La plus subtile rhétorique, secondée par une exquise poésie, ne réussit pas à élucider les motifs de cet incompréhensible dénouement.

En vain, au cours de son ouvrage, M. Giraudoux a-t-il fourni quelques-unes de ses plus belles pages et agencé quelques-unes de ses plus fortes scènes, le trouble final où la dernière partie de ce drame jette le spectateur le retient de lui donner toute son adhésion.

Tous les prestiges de la scène secondaient cependant son dessein. D'admirables décors entouraient ses actes, et dans le vaste cadre du théâtre Pigalle, présenté dans les nobles compositions de Louis Jouvet, son ouvrage prenait un ton et un caractère d'opéra qui surprenait et séduisait étrangement. Sur une autre scène, les précédentes pièces de M. Giraudoux se montraient dans un jour plus familier. Ici, la belle Judith se pare de quelque inhumanité; mais en somme cette inhumanité ne lui vient-elle point du plus lointain des siècles?

§

Le quiproquo élémentaire que Plaute emprunta à Ménandre, qui ne l'avait sans doute pas inventé tout seul, conserve

toute sa vertu comique. On l'a bien des fois reporté sur la scène moderne, et l'adaptation que M. Jean Variot vient d'en faire représenter ne sera, bien sûr, pas la dernière. On n'a pas fini de nous montrer les plaisantes confusions qui peuvent s'établir entre deux hommes qui font voir la même apparence et qui ne se connaissent pas, quand chacun les prend l'un pour l'autre.

La Mauvaise Conduite met en œuvre ce thème inépuisable avec beaucoup de vivacité. Elle le poursuit dans une atmosphère d'irréalité qui l'entoure de folie. Peut-être aimerait-on que le langage en fût plus robuste et plus frappant. La Compagnie des Quinze, qui s'est chargée de cette représentation, atteint souvent au style et ne manque jamais de la plus charmante et de la plus sympathique animation.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Roger Bastide : *Les Problèmes de la Vie mystique*, A. Colin, 1931. — « Etudes carmélitaines » : *Mystiques et Missionnaires*, 16e année, I, avril 1931, De Brouwer et Cie.

Les différents aspects du problème mystique ont été abordés par M. **Bastide** avec une conscencieuse et sympathique intelligence : aspects historique, psychologique, métaphysique. Les tentatives d'explication par la pathologie et par la sociologie ont été exposées sans prévention pour ni contre. Il y a là de quoi rendre ce petit livre estimable et recommandable.

Il résulte de l'enquête que les mystiques ne sont victimes ni d'un fanatisme aveugle, ni d'un érotisme édulcoré, ni d'une morbidité affligeante. Non que tout cela, tares et illusions, ne puisse affecter plus ou moins gravement la personnalité de tel ou tel génie religieux, mais l'attitude mystique a sa spécificité indépendante de ces misères ou de ces dégradations. Pour n'avoir pas refusé de le reconnaître, pour l'avoir montré clairement, l'auteur a bien mérité de l'histoire des religions et de la psychologie.

Cette essence de la mysticité, nous assure-t-il, c'est une méthode de vie et de connaissance, une tentative héroïque pour se dépasser soi-même et transcender le monde, pour saisir l'au-delà. C'est en particulier une certaine utilisation

du subconscient pour réaliser des états auxquels appartiendrait une valeur absolue, définitive, béatifiante. Tout ce qui semble extravagance n'est que superfétation accidentelle; tout ce qui paraît négatif n'est qu'entraînement préliminaire. A ces diverses conclusions, nous souscrivons volontiers.

Montrons maintenant les limitations, les insuffisances de l'ouvrage. Il prétend faire œuvre comparative, mais l'entreprise n'est pas assez largement comparative.

Les sources sont presque uniquement puisées dans la psychologie française. Certes, les Janet et les Delacroix, les Massignon et les Baruzi constituent une équipe de toute première valeur; cependant on aurait gagné à utiliser les travaux de Miguel Asin Palacios, de Rudolf Otto, de Friedrich Heiler. Le mysticisme juif n'apparaît nulle part, ni non plus celui, pourtant si près de nous, qu'ont mis en honneur les Romantiques. Les articles d'Estève sur Novalis, ou le livre de J. Wahl sur la première philosophie de Hegel se réfèrent à des sujets que ne saurait négliger une investigation de la pensée mystique.

Surtout les formes exotiques du mysticisme, si documentaires pourtant, sont méconnues ou ignorées. Ignorées, celles de la Chine Taoïste, pour qui l'ascèse fut une capitalisation avaricieuse de la force vitale. Méconnues, celles de l'Inde, sur laquelle presque tous les jugements de l'auteur portent à faux. Par exemple, nous dit-on (32) : « Du domaine de la connaissance le bouddhisme fait passer l'interprétation de l'expérience mystique au domaine de la volonté ». Ceci n'a aucun sens, ou signifie le contraire des prétentions bouddhiques, pour lesquelles aucune délivrance ne saurait être supérieure à celle que procure l'intégrale intelligence. A la page suivante, déclarer que « le yogui rêve du nirvâna », c'est confondre une discipline qui n'est solidaire d'aucune religion particulière avec le dogme bouddhique. Dans le milieu indien, la passivité n'affecte que le quiétisme de la bhakti,non la prodigieuse contention des yogins (48). Il est faux que le mysticisme de l'Orient préconise un apprentissage de la mort (113), à moins que l'on ne confonde mort et libération; ou qu'il tende à un état théopathique, car il vise bien plutôt à une activité démiurgique.

M. Bastide commet une erreur en considérant l'extase comme le summum de toute mysticité. Même en Occident, le mot n'a de sens rigoureux que son acception littérale, qui est, pour l'orthodoxie rationaliste des Grecs, non la supra-raison, mais la déraison ou la pensée sortie d'elle-même. L'idée des idées chez Platon, l'Acte pur d'Aristote ne se réalisent pas par de l'extase. Quant à l'effet suprême de la grâce, pour les chrétiens, il ne mettrait les âmes hors d'elles-mêmes que si celles-ci, dans leur nature intime, ne participaient pas de la substance de Dieu. Et en ce qui concerne l'Orient, dhyâna ne désigne ni l'extase, ni la contemplation. Dhyâna et son paraxysme, samâdhi, sont des concentrations aboutissant à un vidage complet de l'esprit. Pas d'intelligibles à contempler; pas d'absolu (du moins dans le Bouddhisme) où il faille accéder, en dépouillant notre nature propre. Mais un « nettoyage par le vide », dirions-nous très littéralement, nettoyage grâce auquel l'esprit ou bien s'absorbe dans l'absolue vacuité, si l'on est bouddhiste, ou bien s'identifie à l'être absolu, si l'on adhère à l'orthodoxie brahmanique. Et alors cette identification à l'absolu, principe d'une magie autant que d'un savoir, vaut à l'âme une génialité créatrice (sâdhana) qui est justement ce par quoi rien ne ressemble autant au mysticisme hindou, en Europe, que l'idéalisme magicien de Novalis.

Le numéro d'août des **Etudes carmélitaines** apporte une contribution remarquable au problème mystique.

C'est d'abord une collection de lettres émanant de la Madeleine de Pierre Janet, que le fr. Bruno de Jésus-Marie se refuse à laisser mettre en parallèle avec sainte Thérèse. On regrette seulement que celui-ci ne développe pas son affirmation, qui est tout le sujet : « La mystique catholique n'est pas bâtie sur la faiblesse de l'extase ».

Ensuite une étude de J. Maritain sur *Saint Jean de la Croix praticien de la contemplation,* « grand Docteur du suprême savoir incommunicable », en face de saint Thomas d'Aquin, « grand Docteur du suprême savoir communicable »; — avec des textes importants sur « l'égalité d'amour » entre Dieu et l'âme créée.

N'omettons pas un article très pénétrant d'Olivier Lacombe sur l'antithèse « Orient et Occident ». Les raisons profondes pour lesquelles le Christianisme se moula dans les cadres du paganisme gréco-romain sont indiquées avec un tact des plus judicieux (137-8). A retenir aussi que « ce qui paraît avoir le plus frappé l'Inde dans la civilisation chrétienne, c'est son vœu d'absolue pureté morale » (157).

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Edition française de trois ouvrages de James Jeans : *L'Univers*, trad. Georges Cros, Payot; *Le mystérieux Univers*, trad. M. Billaudel et J. Rossignol, Hermann; *Les étoiles dans leurs courses*, trad. M. Sallin, Hermann. — Mémento.

Pendant ces trois dernières années et malgré les immenses progrès dans nos conceptions sur l'Univers, les ouvrages d'astronomie ont été assez rares : les exposés de valeur ne sont qu'au nombre de quatre, en y comptant même le gros traité de Jean Bosler, *Astrophysique* (1); ce sont : *La nature du monde physique* (2) et *Etoiles et atomes* (3) par Arthur Eddington, *L'architecture de l'Univers* (4) par Paul Couderc.

C'est donc une bonne fortune, pour nous, de voir paraître, à quelques mois d'intervalle, les traductions des œuvres les plus populaires du grand astronome britannique James Jeans; et notre joie aurait été sans mélange si la traduction du premier de ces volumes avait été satisfaisante. Il est possible que l'auteur anglais ait eu vent des « énormités » (6) qui

(1) *Mercure de France*, 15 mars 1929, p. 691-695.
(2) *Ibid.*, 15 février 1930, p. 162-167. Et encore ce livre traite autant de la physique que de l'astronomie.
(3) *Ibid.*, 15 novembre 1930, p. 154-159.
(4) *Ibid.*, 15 août 1930, p. 148-151.
(6) De ces « énormités », on ne peut que donner une idée sommaire; il faut renoncer à tendre la perche au possesseur du livre, car mon propre exemplaire est littéralement couvert de mes corrections... Il est probable qu'à l'X, au temps de Cros, on ne faisait pas la différence entre chaleur et température (p. 17) et qu'on ne savait pas ce que c'est qu'un *réseau*, puisqu'il reçoit le nom baroque de « grille » (p. 92 et suiv.). Si le colonel est ignorant en physique, il ne sait guère mieux l'anglais (il traduit *moins* par « plus », p. 230 et *beaucoup* par « un peu », p. 132); ni même le français : il parle de la « véracité » d'une théorie (p. 44 et suivantes), au lieu de *validité*, et il forge le barbarisme « décoder » (p. 276), quand *déchiffrer* convenait admirablement. Mais force nous est d'abréger : indépendamment des erreurs matérielles de transcription, le traducteur confond vitesse et distance (p. 92), temps (exprimé en

pullulent dans la traduction du colonel Georges Cros, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, puisqu'il a, par la suite, abandonné son traducteur : il avait tout à y gagner.

Abstraction faite de ces réserves — malheureusement très graves — sur l'édition française du premier de ces volumes (7) l'ensemble constitue un exposé passionnant, où l'auteur a évité avec soin de se répéter.

L'Univers est orné de vingt-quatre planches hors texte : les sept chapitres traitent successivement de l'exploration du ciel, de l'atome et du temps, de la « sculpture » des astres, du commencement et de la fin du monde. On y trouvera des développements du plus haut intérêt sur les étapes de l'astronomie (p. 10-15), sur la vie dans l'Univers (p. 277-281) et sur l'avenir de la Terre (p. 281-287).

§

Le mystérieux Univers est un petit livre de 172 pages, contenant un portrait de sir Jeans et deux hors-texte (un groupe de *nébuleuses*; la diffraction de la lumière et des électrons). Comme dans l'un des ouvrages d'Arthur Eddington (8), il y est surtout question de physique contemporaine et accessoirement d'astronomie : trois chapitres — ceux qui portent pour titres « Le monde nouveau de la physique moderne », « Matière et rayonnement », « La relativité et l'éther » (9) — rappellent fort clairement les idées directrices des théories

années) et espace (exprimé en années-lumière, p. 68). Il écrit « ondes courtes » au lieu de *longueur d'onde* (p. 48), « radiation de cavité » au lieu de *rayonnement noir* (p. 104 et suiv.), « décadence » pour *destruction* (p. 130) et « disposition » pour *anéantissement* (p. 269). A signaler en outre des passages omis (p. 244, 251, 260, 264-265), des additions intempestives (p. ex., p. 235) et des absurdités de toutes sortes, comme « 12 pour cent fois plus grand (*sic*) » (p. 216) ou encore comme cette hérésie, inventée de toutes pièces par le colonel, au cours de ses combats avec la langue anglaise, et suivant laquelle une balle lancée obliquement attendrait « un certain moment » (p. 41) avant de tomber vers la Terre.

(7) Les deux autres livres sont satisfaisants comme présentation et comme traduction. Il est toutefois fâcheux que, dans *Le mystérieux Univers*, les dimensions, les poids, les températures aient été exprimés en mesures anglaises (milles, pouces cubes, onces, degrés Fahrenheit,...) : les *savants* anglais eux-mêmes ne s'en servent plus, et Jeans n'avait fait les transformations que pour les *Anglais* moyens auxquels il s'adressait. Ayant été invité à revoir sur épreuves le troisième volume, j'ai pu facilement obtenir que toutes les grandeurs y fussent exprimées en unités du système métrique.

(8) Celui qui est mentionné à la note 2.

(9) Jeans parle explicitement de la déchéance de l'éther.

d'Einstein (10), les principes de la théorie des quanta, les relations d'incertitude de Werner Heisenberg (11) et la transformation réciproque de matière en radiations. De cette transformation, c'est Jeans qui eut la première intuition, il y a vingt-six ans déjà : elle n'est autre (en se servant du langage actuel) que la réunion d'un proton et d'un électron, avec disparition de leurs charges électriques (égales et de signes contraires) et production d'un photon, de fréquence extrêmement élevée. Cet anéantissement de la matière joue un grand rôle dans nos conceptions sur l'évolution des étoiles; c'est lui qui se trouve très vraisemblablement à l'origine de la radiation ultrapénétrante que le physicien américain R. A. Millikan a étudiée expérimentalement sous le nom de *rayons cosmiques*.

Au premier chapitre, intitulé « Le Soleil qui se meurt », nous emprunterons quelques passages très suggestifs sur la vie dans l'Univers :

Il faut placer la vie dans la même catégorie que l'aimantation (12) ou la radioactivité : ce ne sont peut-être là que trois conséquences accidentelles du groupe particulier de lois qui régit l'Univers actuel (p. 11); ce ne semblent que des sous-produits sans aucune importance (p. 6). A quoi se réduit la vie? Tomber, presque par erreur, dans un Univers qui, de toute évidence, n'était pas fait pour elle; rester cramponnés à un fragment de grain de sable jusqu'à ce que le froid de la mort nous en ait délogés (13), nous pavaner pendant une toute petite heure sur un tout petit théâtre, en sachant très bien que toutes nos aspirations sont condamnées à l'échec final, et que tout ce que nous avons fait devra périr avec notre race, laissant l'Univers comme si nous n'avions jamais existé... (p. 15). L'Univers nous terrifie (14) par l'immensité insensée de ses distances, par l'inconcevable longueur de ses perspectives de temps qui réduit toute l'histoire de l'huma-

(10) Jusques et y compris les conceptions du mathématicien belge, l'abbé Lemaître, qui conclut à l'instabilité de l'Univers et à la variation de ses dimensions au cours du temps.

(11) Auxquelles nous avons fait maintes fois allusion depuis deux ans dans cette chronique.

(12) Le texte porte « magnétisme » au lieu d'*aimantation*, ce qui rend l'assertion complètement fausse.

(13) Il vaudrait mieux écrire : « nous ait restitués à la matière brute ».

(14) *Etre terrifié* est une réaction extrêmement intéressante au point de vue psychologique (ou même psychopathologique); mais c'est une superfétation d'en déduire quoi que ce soit dans le domaine de la connaissance objective.

nité à la durée d'un clin d'œil, par notre profonde solitude, par l'insignifiance matérielle de notre demeure dans l'espace, la millionième partie d'un grain de sable parmi tous les grains de sable de tous les rivages de la Terre. Mais, par dessus tout, nous trouvons l'Univers terrifiant (14), parce qu'il paraît indifférent à toute vie pareille à la nôtre; l'émotion, l'ambition et le succès, l'art et la religion, tout cela semble également hostile à son plan. Peut-être même devrions-nous dire que l'Univers paraît activement hostile à toute espèce de vie... (p. 3-4).

C'est un truisme — et une erreur — que de soutenir que de telles constatations sont « désolantes »... En fait, elles ne le sont que quand l'homme qui fixe son attention sur elles s'y complaît par suite d'une anxiété innée. Ce serait bien mal connaître les Anglais — comme Jeans, Eddington ou Whitehead — innocentes victimes de la déformation puritaine. Le dernier chapitre du *mystérieux Univers* est essentiellement consacré à échafauder un raisonnement de justification :

Beaucoup de lecteurs ne seront pas d'accord avec moi sur ce chapitre : c'est bien à cette fin que je l'ai écrit (p. IX).

James Jeans part de ce fait incontestable que « la nature » est plus étroitement liée aux concepts des mathématiques pures qu'à ceux de la biologie ou de la mécanique (p. 149-150). Mais cette remarque lui sert de prétexte à un amalgame inattendu et simpliste du dogme chrétien et de la physique mathématique. L'existence de Dieu est *strictement,* pour lui, *parole d'Evangile; donc* Dieu ne saurait être conçu à l'image de l'homme, ce ne pourrait même pas être un ingénieur, ce sera un mathématicien (!) et « la création est un acte de pure pensée » (p. 162). Pur sophisme, qui se heurte à deux insurmontables objections :

1° Si la vie ne joue dans l'Univers qu'un rôle insignifiant, si l'Univers est « activement hostile à toute espèce de vie », comment prétendre que la pensée soit tout? Il faudrait nécessairement admettre que la pensée puisse exister en dehors de tout être vivant, mais c'est là une fiction sans consistance, qui n'a pas reçu l'ombre d'une confirmation expérimentale et contre laquelle s'insurge l'ensemble des connaissances humaines.

2° Malgré toute la bonne volonté du monde, on ne parvient pas à imaginer comment un électron — un seul et unique électron — puisse être créé *par un acte de pensée pure.* Jeans, qui n'est « philosophe, ni de formation, ni d'inclination » (p. VIII), commet là une confusion saugrenue, en identifiant le monde des images et le monde des objets. Il suffit de le renvoyer à la phrase ironique du psychologue américain William James : « Le mot *chien* ne mord pas » ; et le plus curieux dans l'affaire, c'est que James fut, lui aussi, fidéiste et créationniste.

§

Le troisième ouvrage, **Les étoiles dans leurs courses,** n'est pas agrémenté de ces intermèdes théologiques, qui, à nous autres Français, nous donnent un peu l'impression de versets de la Bible insérés entre deux lignes d'une table de logarithmes... Ce qui le caractérise, outre quarante-six planches hors texte, c'est un appendice qui forme en quelque sorte un *guide populaire du ciel,* très utile à consulter. Le texte proprement dit consiste en un immense voyage à travers le temps et à travers l'espace; nous y assistons en particulier à la naissance des planètes, due à un incident tout à fait exceptionnel : le passage d'une étoile au voisinage du Soleil, il y a *cinquante millions de siècles* environ; nous nous promenons à travers le système solaire, puis à travers la Voie Lactée, et nous examinons ces autres voies lactées que sont les nébuleuses.

Redisons-le : les trois ouvrages de Jeans, qui viennent d'être traduits en français, ne se répètent pas. Mais, si l'exiguïté des loisirs et les nécessités financières obligent les lecteurs à en choisir un, c'est à mon sens *le troisième* qu'ils devront se procurer : il offre sur le second l'avantage d'être un traité familier d'astronomie, écrit par un éminent astronome, et sa traduction n'est pas déparée par des absurdités (spécifiquement françaises) comme celle du premier.

MÉMENTO. — *A propos de l' « éther » et des « forces éthériques ».* On ne saurait trop le répéter : l'éther a été rejoindre les quatre éléments d'Aristote, les âmes des planètes, le phlogistique et la force vitale, chère aux chimistes d'il y a un siècle. Nous venons de mentionner l'opinion de James Jeans à ce sujet; J. Frenkel

(de Leningrad) écrit textuellement : « l'éther est relégué au rang des antiquités périmées, et ce n'est pas une grande perte »; Ch. Fabry (de Paris) affirme : « si on essaie d'imaginer l'éther, on arrive à des contradictions extravagantes »; et nous avons récemment analysé (15) une étude de Ph. Frank (de Prague), où il est dit : « La relativité einsteinienne a banni l'éther de la physique ». Bref, c'est là une des questions qui rallient l'unanimité des gens compétents. Eh bien! on a pu lire un éloge d'une brochure sur les *forces éthériques* (16), où l'auteur cite Einstein (!), sans avoir franchi ce premier stade intellectuel, à la suite duquel on ne confond plus une charge électrique avec une fréquence, ou une longueur d'onde avec un moment magnétique. C'est se moquer du monde que de placer les dévergondages occultistes sur le même plan que les réalités de la science expérimentale.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Davy : *Sociologues d'hier et d'aujourd'hui*, Alcan. — Anonyme : *Nos chemins de fer; ce qu'il faut en savoir*, Animateur, 37, rue de Liége. — Mémento.

Dans la substantielle introduction qu'il a mise à son livre **Sociologues d'hier et d'aujourd'hui,** M. Georges Davy propose une définition de la sociologie qui appelle quelques remarques.

La sociologie aurait pour objet, d'après lui, beaucoup moins la connaissance strictement historique et limitée des sociétés que celle, plus large, plus philosophique et plus humaine de l'individu dans son milieu, la société, et la détermination de ce que lui, individu, doit ou ne doit pas à ce milieu.

N'en déplaise à l'auteur, cette dernière connaissance est beaucoup moins large que l'autre et ne s'applique qu'à une question encore plus limitée, quoique imprécise, l'influence du milieu social sur l'individu. La sociologie vraiment scientifique, celle qui existe non seulement « chez nous », comme dit M. Davy, mais partout, est beaucoup plus vaste. Chez Auguste Comte, créateur du mot et un peu de la chose, et dont l'avis, par suite, n'est pas à négliger, la sociologie était l'ensemble de toutes les sciences sociales faisant suite en hauteur à la biologie, ensemble de toutes les sciences vitales, et

(15) *Mercure de France*, 15 mai 1931, p. 151.
(16) *Ibid.*, 15 novembre 1931, p. 181.

à qui faisait alors suite, toujours en hauteur, la morale, ensemble de toutes les sciences idéales. La sociologie pour lui comprenait donc histoire, géographie humaine, droit, économie politique et toutes subdivisions de chacun de ces immenses domaines et, s'il avait dû lui assigner un territoire plus personnel, il aurait dit que la sociologie était la synthèse de toutes ces sciences, un peu ce qu'on appelait autrefois la philosophie de l'histoire (étiquette sous laquelle on a voulu faire passer, je ne dis pas non, des marchandises bien médiocres) et ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui l'évolution des civilisations, la grandeur et la décadence des nations, matière qu'on ne peut pas traiter sérieusement si on ne connaît pas de façon suffisante les sciences que j'énumérais.

Je reconnais qu'il est beaucoup plus facile de se contenter d'avoir une teinture du jargon philosophique à qui on adjoindra, si on veut, quelques connaissances de cinquantième main sur l'état social des Botocudos ou même des Anthropopithèques. Et ceci pourra faire illusion à certains, mais ne satisfera nullement les personnes qui demandent quelque profondeur dans l'étude de la science sociale.

Il faut d'ailleurs, à propos de ce dernier mot, savoir gré à M. Georges Davy de rendre justice à ce groupe de savants non officiels, partant si longtemps tenu en dédain par les officiels, qui s'étaient intitulés « école de la science sociale », ce qui ne veut pas dire qu'ils se croyaient seuls possesseurs de cette science, mais qu'ils s'efforçaient de l'étudier de la façon la plus scientifique possible, et le fait qu'ils se sont parfois trompés n'empêche pas de constater qu'ils ont obtenu d'autres résultats dans l'étude de l'essence et de l'évolution des civilisations que ceux qui se contentaient de chercher comment fonctionnaient l'exogamie et l'endogamie chez les Mélanésiens de l'Australie centrale.

C'est Herbert Spencer, pourtant esprit très remarquable, qui est un peu responsable des diverses mauvaises directions prises par les sociologues. Ayant un jour indiqué avec trop de complaisance l'analogie du corps vivant et du corps social, ce qui était d'ailleurs un rapprochement curieux, il s'est trouvé qu'un tas de pédisséques s'est précipité sur cette

métaphore et en a tiré de gros volumes. Un très médiocre auteur, nommé René Worms, qui s'était déjà acquis un certain ridicule en collectionnant toutes les peaux d'âne qu'il pouvait apercevoir, comme un Mélanésien se serait mis au cou toutes les pattes de kangurous dont il aurait triomphé, avait tiré de ce trope original toutes les déductions possibles, jusqu'à assimiler les gendarmes aux phagocytes ou *vice versa* et, pendant plusieurs années, il avait fallu que les sociologues un peu sérieux se missent à débarrasser leur champ d'étude de ce chiendent, car rien de plus proliférant que les métaphores! Herbert Spencer s'était ensuite avisé d'une autre idée : que les sociétés modernes pourraient bien s'expliquer par les sociétés primitives et il s'était enfoncé dans l'étude des Botocudos et des Topinambous avec une constance digne d'un meilleur objet. Car enfin, d'abord, il n'y a que très peu de rapports entre une tribu de sauvages et une société de civilisés, et, ensuite, le facteur racique vient tout bouleverser, et enfin cet état social des sauvages est lui-même très obscur, puisque nous ne le connaissons que par des explorateurs et des missionnaires qui peuvent manquer d'esprit critique. Non certes que l'étude de ces peuplades primitives soit sans intérêt, et l'on comprend très bien que dans l'immense champ sociologique certains fouilleurs s'attachent à la sociologie préhistorique ou protohistorique. Mais que l'on s'imagine pouvoir tirer beaucoup de clartés pour nos sociétés modernes, effroyablement compliquées, de ces sociétés primitives lamentablement simples, c'est ce qui fera hausser les épaules à tout sociologue un peu averti. Autant expliquer notre système nerveux par celui des protozoaires. Au fond, tout chercheur qui se spécialise dans ces études-là (très intéressantes, encore une fois, en elles-mêmes; qu'on lise par exemple le livre de M. Raoul Allier : *Le Non-civilisé et nous*) ne devrait pas avoir droit à ce titre de sociologue qui implique connaissance approfondie de nos sociétés à nous. A plus forte raison n'y aurait pas droit quelqu'un qui se cantonnerait dans l'étude de ce qu'on appelle les sociétés animales, celles des insectes comme celles des grands quadrupèdes. Qu'on se serve du mot société pour les groupements de bêtes, soit, puisque notre vocabulaire est si pauvre, mais en réalité il n'y a rien de

commun entre une ruche d'abeilles ou même un campement de castors et une tribu de Peaux-Rouges.

Dans la définition de la sociologie que propose M. Georges Davy, il y a un mot très important. Il serait plus *philosophique,* dit-il, d'étudier la société (dans ses rapports avec l'individu) que les sociétés (dans leur évolution historique et limitée). En effet, les « philosophes » se sont mis dans la sociologie, et on ne voit pas que celle-ci s'en soit trouvée bien.

Qu'on ne s'imagine pas que je mésestime ou même sous-estime la philosophie. C'est le couronnement de tout édifice intellectuel que nous nous construisons. Auguste Comte la met au sommet de sa hiérarchie sous le nom de Morale, et le nom est bien choisi, car la morale n'est pas une partie de la philosophie comme voudraient le faire croire nos programmes officiels, c'est la philosophie qui n'est qu'un élément de la morale. Le problème de la conduite prime le problème de la connaissance, surtout pour un sociologue. Ce qu'on entend, en effet, aujourd'hui par philosophie va en se rétrécissant de plus en plus : ni métaphysique, ni ontologie, ni théodicée, ni histoire de la philosophie; un peu de logique et de morale; et alors beaucoup de psychologie, science facile et décevante, mais propice aux bavardages. Or, la philosophie moderne est essentiellement bavardage. On est navré, quand on a fini de lire un de nos gros volumes de philosophie, de voir le peu qui en reste, comme on est stupéfait de voir le peu de raison de la réputation qu'on fait à certains philosophes. Le grand homme, aujourd'hui, c'est M. Bergson. Quel phraséologue! Mais il n'y a rien du tout dans ce disserteur, sinon une certaine habileté à disserter, ce que j'appelle du bavardage. Il ne file pas mal la phrase, assurément, comme un normalien qui a lu Taine, et il peut écrire quelque chose comme ceci :

> L'intelligence est ce noyau lumineux qui s'est formé par voie de condensation aux dépens de cette frange de représentations confuses qui constitue le domaine de l'intuition.

Ce n'est pas mal tourné, et le mot frange fait plaisir. Mais qu'est-ce que cela veut dire? Et si cela veut dire quelque

chose, comme c'est peu de chose! Emile Faguet, qui était un esprit d'une autre solidité et lucidité que ce pauvre Bergson, disait de lui : « Comprends pas ». Voulait-il dire qu'il ne comprenait pas son bavardage inconsistant ou qu'il ne comprenait pas la réputation qu'on lui avait faite? Les deux interprétations peuvent s'admettre.

Mais laissons là Bergson et la philosophie des programmes scolaires, et revenons à la sociologie. Il est intolérable que s'intitulent sociologues des auteurs qui n'ont jamais fait de droit ni d'économique, qui ne savent de l'histoire et de la géographie que juste ce que sait un bachelier, et qui sont tout au plus capables de bavarder de façon pédante et intarissable, comme Durkheim, sur les relations de l'individu et du milieu social. Assurément, ces auteurs connaîtront le petit domaine qu'ils auront péniblement mais consciencieusement défriché, et on ne lira pas sans profit les *Sociétés animales* de cet excellent Espinas ou la *Mentalité primitive* du laborieux Lévy Bruhl. Mais ce sont là questions adventices, et encore une fois ces trois messieurs ne sont que des sociologues de seconde zone si ce n'est de troisième, ceux de première étant ceux qui étudient les sociétés humaines et civilisées et qui tâchent d'ailleurs de ne pas dire sur elles trop de sottises.

Comme, justement, on dit souvent force sottises sur l'exploitation de nos chemins de fer, chacun lira avec fruit le gros fascicule que l'*Animateur des temps nouveaux* a publié le 30 octobre dernier sous le titre : **Nos Chemins de fer; ce qu'il faut en savoir.** Le fascicule, avec sous-titres, figures et graphiques, serait peut-être tenu en mépris par les prétendus sociologues universitaires; sa lecture n'en sera pas moins plus profitable au passant que celle des dissertations durkheimistes ou durkheimisantes.

Il ressort de ces simples 30 pages, d'abord que nos chemins de fer sont très bien gérés, contrairement aux stupides criailleries des politiciens socialistes. Leur capital d'établissement est amorti dans de très louables proportions, 46 % depuis la guerre, ce qui est merveilleux pour une période aussi difficile que celle de 1914-1931. Le capital, il est bon de le rappeler, ne provient de l'Etat que pour une faible partie, 17 %;

le reste vient des particuliers, et d'ailleurs ce que fournit l'Etat vient aussi des particuliers, dénommés contribuables pour la circonstance; ces particuliers, même actionnaires, sont de petites gens; 2 % d'entre eux seulement ont des paquets de plus de 50 actions; et tous, d'ailleurs, tant actionnaires qu'obligataires, ont perdu environ les 4/5 de leur avoir de par la dévalorisation du franc. Laissons toutefois ceci et constatons que pour l'amortissement du capital aucun réseau étranger ne l'emporte sur les nôtres.

Pour l'exploitation, même supériorité. Nos réseaux n'ont besoin que de 12 agents par kilomètre de ligne exploité, alors que dans les pays voisins on va de 13 (Allemagne) à 21 (Belgique). Le fascicule aurait dû ici donner le chiffre des accidents comparés, pour bien établir que cette gestion bon marché ne compromet pas la sécurité. La France est d'ailleurs le pays qui comporte le plus de lignes par rapport au trafic, et qui a le plus développé la traction électrique (7 % contre 3 % en Allemagne, 2 % en Angleterre, etc.). Pendant cette dure période de guerre et d'après guerre, tout a progressé, le nombre des voyageurs (46 %), la quantité des marchandises grande vitesse (173 %) et petite vitesse (52 %), et tout ceci en dépit de la concurrence des autos; les trains font plus de chemin qu'en 1913 (11 %) et vont plus vite, et pourtant sont meilleur marché que partout ailleurs.

L'auteur du fascicule, qui semble avoir pour but de préparer le public à un relèvement des tarifs voyageurs, insiste sur le fait que nos tarifs sont inférieurs à ceux de l'étranger et inférieurs même à la moyenne des prix chez nous; le coefficient d'augmentation par rapport à l'avant-guerre des billets de chemins de fer n'est que de 3,44, alors que celui des prix de gros est de 4,55 et celui des prix de détail de 6,10 (celui des transports de marchandises est de 5 grande vitesse et 5,78 petite vitesse). Il faut donc s'attendre à ce que les billets de voyageurs soient portés au coefficient 5, ceux surtout de la banlieue parisienne qui, dans un souci politique, sont tenus très bas. Et pourtant, de grands efforts d'économie ont été faits par nos réseaux; ils dépensent moins de charbon (10 % de moins que les réseaux allemands), paient moins

d'indemnités pour avaries (60 %) et moins de frais de réparations (9 %), obtiennent de leurs agents un rendement meilleur (je ne sais trop comment on obtient ici les chiffres donnés, 28 % et 48 %). Bref, les chemins de fer français dépensent par moyenne kilométrique moins que les autres (6,10 contre 6,89 Angleterre, 6.98 Suisse, 7,52 Allemagne, 7,72 Italie, 8,68 Belgique).

La crise actuelle des chemins de fer (déficit : près de 2 miliards en 1930, probablement 3 en 1931) ne vient donc pas d'une mauvaise gestion des réseaux, mais de l'Etat qui gêne cette gestion : 1° par des impôts écrasants; 2° par des lois onéreuses; 3° par une mauvaise gestion sur son propre réseau.

En impôts visibles ou invisibles les réseaux versent à l'Etat plus de 3 milliards et demi par an (2.600 millions d'impôts, 1.035 millions de charges diverses, total 3.635 millions). Les impôts comprennent : 1° les trois ordinaires (revenu, foncier, valeurs, etc.); 2° l'impôt sur les transports; 3° les charges spéciales (gratuité pour les P. T. T., quart de classe pour les militaires, etc.). Sur un billet de 3e classe Paris-Marseille de 171 fr. 55, il y a 42 fr. 20 pour l'impôt contre 60 fr. 50 pour le personnel et 68 fr. 85 pour le matériel de la Compagnie. L'Etat prélève donc presque le quart du prix du billet. C'est 23 fois plus qu'avant guerre.

Comme type de loi onéreuse on peut citer la loi de 8 heures, ou plus exactement l'interprétation que l'Etat a donnée de la loi de 8 heures en assimilant l'heure de présence à l'heure de travail. Les réseaux auraient dû recruter du coup deux cent mille agents de plus; grâce à des prodiges d'habileté, ils n'en ont recruté que quatre-vingts mille, mais cela fait toujours une surcharge de 1.700 millions.

Enfin le réseau d'Etat, beaucoup moins bien administré que celui des Compagnies, coûte très cher. D'après l'*Avis de la Confédération de la Production*, que je citais ici en juin dernier (page 663), les deux tiers du déficit de l'ensemble des réseaux viennent de lui. La première mesure à prendre (et je ne sais pourquoi le fascicule ne le dit pas) serait de passer à une Compagnie fermière ou à un Service réellement autonome ce réseau de l'Ouest.

Encore une ventilation intéressante. Sur les 365 jours d'annuelle exploitation, les Chemins de fer travaillent 162 jours pour le personnel, 101 jours pour le matériel, 49 jours pour le capital, 53 jours pour l'Etat. Dans ces divers éléments, le personnel supérieur, contre lequel s'élèvent âprement les politiciens socialistes, entre pour 2 jours seulement, et les actionnaires pour 3 jours (le reste du poste Capital représentant les obligataires et les amortissements). En proportion sur cent, décimales arrondies, cela donne 44 % pour le personnel, 27 % pour le matériel, 14 % pour le capital, 15 % pour l'Etat. Ce dernier chiffre est certainement excessif.

Les conclusions de l'auteur du fascicule sont les suivantes : 1° moins de dépenses; 2° moins d'impôts, et cependant 3° élévation des tarifs voyageurs. Soit! Mais qu'on n'oublie pas qu'en appliquant énergiquement les numéros 1 et 2 on pourrait non seulement ne pas élever les tarifs voyageurs, mais encore abaisser les tarifs de marchandises. Tout au moins qu'on se garde d'ajouter foi à ceux qui prônent la socialisation des réseaux, même sous forme d'Office d'Etat, de Régie d'Etat, etc.; ce serait la catastrophe! Qu'on transforme au contraire le réseau d'Etat en Compagnie privée et qu'on laisse les réseaux poursuivre leur travail d'électrification des lignes, de liaison auto-rail, d'amélioration du service et d'amortissement progressif. A ce prix-là tout ira à merveille.

Mémento. — Lucien Laurat : *Puissances. Bilans. Cent années d'économie mondiale*. Editions du Carrefour. L'auteur est un gros travailleur. J'ai déjà apprécié ici son *Economie soviétique* (juin, p. 659). Son nouveau livre *Bilans* apparaît, orné d'une foule de graphiques et diagrammes. Bonne note! Ce n'est pas pur bavardage comme chez les durkheimistes. Mais on peut se tromper même au milieu de diagrammes et de graphiques et M. Laurat, ennuagé par son ancien marxisme, a besoin de clarifier ses idées. Ne serait-ce que pour nous. A sa dernière ligne, il déclare que « c'est à l'ensemble des travailleurs qu'il appartiendra de faire sortir l'ordre nouveau des flancs de la société existante ». Qu'est-ce que cela veut dire? Le Grand Soir? Peut-être, puisqu'il fait allusion à « l'acte douloureux et périlleux de la naissance ». Mais alors, ce n'est plus de la science, c'est de la politique révolution-

naire et celui qui ne doit s'occuper que de science sociale ne peut que prendre la tangente. — Bergerioux: *Contre la Crise économique, une solution.* Animateur, 37, rue de Liége. L'auteur s'est avisé d'un remède bien étonnant : interdire les inventions nouvelles. Rien que ça! Car c'est à quoi arriverait son organisation de holdings de brevets. Et vraiment, ce n'était pas la peine de condamner le socialisme. La drogue nouvelle ne vaudrait pas beaucoup mieux. On se demande comment l'Animateur a pu donner l'hospitalité à un orviétan aussi lamentable. — Charles Marcault. *Debout! Solutions d'avenir.* La Presse régionale, 43, rue de Trévise. Encore une solution et celle-ci très sage, certes (modifier l'esprit public) mais comment la réaliser? Pour l'auteur, tout revient au duel des bien pensants et des mal pensants, ceux-ci embrigadés et conduits par les francs-maçons, et la vue est à la fois exacte et désolante; neuf électeurs sur dix ne se préoccupent pas de la France, mais du goupillon ou du triangle, un peu ce que Bonaparte appelait une guerre de pots de chambre. Il semble bien que c'est la franc-maçonnerie qui, depuis la victoire des 363 sur le pauvre maréchal en 1876, victoire due d'ailleurs aux sottises des royalistes et des cléricaux, a maintenu pendant près d'un demi-siècle le pays dans la mare stagnante où il barbotte... La comparaison de l'Angleterre et de la France est curieuse à ce point de vue. Chez nos voisins, tous les 4 ou 8 ans, il y a un renversement complet de l'opinion publique. Le triomphe récent des conservateurs (555 sièges contre 59) n'est pas très différent du triomphe précédent des travaillistes, et des triomphes antérieurs des conservateurs après la guerre, des libéraux avant, etc., etc. Cela prouve que l'électeur anglais s'occupe des affaires publiques, juge ses représentants et les renvoie quand il en est mécontent. En France, rien de semblable. Depuis 1876 jusqu'à 1919, c'est le même parti qui a tenu le pouvoir, et les fluctuations de l'opinion publique en dépit des secousses boulangisme, dreyfusisme, etc., ont été à peu près inexistantes comme le montre M. Daniel Halévy dans sa *Décadence de la Liberté.* C'est en 1919 seulement que, sous le coup de la guerre, une majorité d'hommes nouveaux est arrivée à la Chambre et d'ailleurs s'y est laissé entortiller par les vieux chevaux de retour de l'opportuno-radicalisme. Une imprudence de Poincaré a fait revenir toute l'écurie et nous avons connu le catastrophique cabinet Herriot. Même sous le coup de cette leçon, le corps électoral a réagi à peine. Les élections de 1928 ont donné aux bons citoyens une majorité si faible que les divers cabinets qui se sont succédé, Poincaré, Tardieu, Laval, n'ont eu aucune stabilité. Cette persistance du règne avéré ou larvé des politiciens socialisants chez nous, comparée aux terribles rafales

bouleversant tout chez nos voisins presque à chaque élection, est la clé de notre histoire contemporaine.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Cour de Cassation et la Loi écrite. — Rôle législatif du Magistrat. — Le Droit devant la Sociologie et la Science modernes. — Responsabilité civile. — Devoirs des Fédérations sportives. — Matches de boxe. — Homicide par imprudence. — Licences délivrées aux boxeurs. — Nécessité d'un examen médical.

A son audience solennelle de rentrée, le 17 octobre, la Cour de Cassation a entendu adjoindre à l'éloge des magistrats décédés au cours de l'année judiciaire, quelques réflexions sur « ce que doit être, dans l'état de nos institutions, la situation de la Jurisprudence à côté de la Loi et sur ce qu'elle a été depuis que la Cour de Cassation y travaille ».

L'avocat général Durand a rendu hommage à la sagesse des auteurs du Code qui, sachant qu'on ne peut *enchaîner l'action du temps*, attestèrent qu'ils s'étaient *préservés de la dangereuse ambition de vouloir tout régler et tout prévoir.* Une sorte de législation jurisprudentielle s'est ainsi créée, se greffant sur le texte de la loi pour faire fructifier son esprit; et quelquefois, et souvent, ayant moins en vue l'esprit qu'avait la loi que celui qu'elle *devait* avoir. L'orateur a montré que ce pouvoir législatif subsidiaire a fonctionné sitôt la mise en usage du Code, mais qu'il a pris aujourd'hui une importance considérable, si bien que, sans lui, le Droit se trouverait dans l'incapacité de vivre. Sortant de son terrain strict, le Droit n'avait jadis « sérieusement rencontré » que la Théologie, plus tard la Philosophie. Il se heurtait maintenant de toute nécessité à la Sociologie et à la Science, deux forces au choc desquelles le Code ne l'avait pas préparé; deux puissances avec lesquelles la Loi écrite lui ordonnait de s'entendre, sans pouvoir lui dire comment l'entente était possible.

A travers les domaines de l'idée pure, il ne restait pas, en présence de l'esprit scientifique, sans arguments; et même, sur tous les points par où la science pénètre la morale et la politique, il fût resté, solide encore, sur ses positions. Aux confins imprécis et disputés de la sociologie qui se formait, il pouvait

s'arrêter, attendre, soucieux de ne point se compromettre et de n'avancer qu'à son heure, sur un terrain bien reconnu. Mais la pratique se montrait partout, dans le positif et le réel, plus pressante. Les effets de ses réalisations industrielles, surtout lorsqu'elles étaient génératrices de souffrances, réclamaient des interventions urgentes. La machine, directement, par son fonctionnement et son contact, ou indirectement, par des incidences plus ou moins lointaines, modifiait toutes les relations qu'avaient prévues des lois, si récentes encore et déjà archaïques. Elle était créatrice de force, de rapidité, de richesse, mais aussi de dangers, de misères matérielles et morales. Elle soulageait l'homme et multipliait ses forces, mais elle blessait et elle tuait. Elle transformait le commerce et la finance, leur donnait des activités jusqu'alors insoupçonnées, mais elle atrophiait d'anciens organismes utiles et tutélaires; elle dissociait des groupements anciens et facilitait des rapprochements imprévus; elle dépeuplait là-bas, elle surpeuplait ici. Des risques inconnus imposaient des prévoyances nouvelles; des faiblesses aggravées cherchaient à s'unir pour se faire fortes devant des puissances démesurément grandies. Enfin, les changements matériels imposaient, en bien, et en mal, dans les habitudes et les mœurs, des modifications si profondes que la loi, à tant de questions imprévues, répondait mal, ou restait muette.

Le Droit était dépassé. Fut-il déconcerté? Peut-être l'eût-il été, si la Loi écrite l'eût représenté seule, devant ces réalités, mais alors apparut l'utilité d'une jurisprudence consciente de son rôle et de ses devoirs...

Une mauvaise jurisprudence dessèche la loi et la rend stérile; une bonne jurisprudence sait en obtenir le maximum réalisable de justice et d'utilité.

En ce temps de transformations économiques et sociales, le législateur, à ne vouloir faire que ce que lui seul pouvait, à n'intervenir que dans les cas où l'initiative et la décision n'appartenaient qu'à lui, se voyait devant une tâche immense. Qu'eût-elle été s'il eût fallu reviser d'urgence tout notre patrimoine législatif? La jurisprudence a permis souvent d'économiser des lois, plus souvent encore de ne légiférer qu'après reconnaissance par elle faite des difficultés. La loi supporte mal d'être jetée en éclaireur, convaincue le lendemain de légèreté ou d'erreur, et contrainte à des retraites sans prestige. Toutes les fois qu'elle bénéficie des expériences faites par la jurisprudence, elle prend

une force plus complète et plus nette, et elle peut se manifester avec cette certitude qui doit être l'un de ses attributs. Que si même le législateur entend désavouer, sur un point donné, la jurisprudence, n'a-t-elle pas rendu service en soulignant une difficulté, et n'a-t-elle pas rendu service utilement encore, préparé ou provoqué la loi?

Si le Législateur qui est souverain peut « élaguer, modifier, changer jusqu'aux règles fondamentales », le Magistrat doit, au contraire, avancer en respectant les défenses de textes impérieux et souvent il doit construire « sur des emplacements étroits, mal nivelés, avec des matériaux rares et fatigués ». Que n'a-t-il pas construit? Quelles *énergies insoupçonnées* n'a-t-il pas su faire surgir des textes!

§

Ces « énergies insoupçonnées », de nul texte la Jurisprudence ne les aura fait jaillir aussi abondamment que de l'article 1382 du Code civil. Et elle n'a certes pas fini de rendre extensible le principe de la responsabilité civile!

La Fédération française de Boxe s'en aperçoit par le fait d'un jugement qu'a rendu, le 20 juin dernier, le Tribunal de la Seine.

Le 16 octobre 1927, un jeune homme de 20 ans, Pierre Verdier, combat au casino de Longjumeau. Au second round l'arbitre arrête le combat pour infériorité manifeste de Pierre Verdier, qui déclare souffrir de maux de tête. Il est transporté à l'hôpital où il décède le lendemain.

Un certificat médical, immédiat au décès, constate qu'il présentait des ecchymoses de la face (nez, joue, menton), dues à des coups de poing violents. L'autopsie pratiquée trois jours après démontra que Pierre Verdier était atteint d'artérite cérébrale, *dont la nature spécifique semblait établie par l'existence d'une adénopathie généralisée; que sous l'influence du combat de boxe, des efforts violents, la pression artérielle a augmenté dans des proportions considérables; que cette hausse de tension a déterminé la rupture d'une artère cérébrale fragile. Qu'il n'existe pas trace d'un coup violent ayant pu favoriser la rupture artérielle.*

Une information judiciaire, ouverte contre X... pour homicide par imprudence, fut close par une ordonnance de non-lieu le

26 novembre 1927, *la mort n'étant pas la conséquence des coups reçus.*

Là-dessus dommages-intérêts (100.000 fr.) réclamés par Verdier père, ensemble aux sieurs Delienne et Favrel, organisateurs de la réunion, et à la Fédération française de Boxe, dont Verdier était depuis le 2 août 1927 membre actif et qui lui avait délivré à cette date, avec l'autorisation paternelle, une licence d'amateur. Et condamnation des organisateurs et de la F. F. B., conjointement et solidairement à 25.000 fr. de dommages-intérêts.

En ce qui concerne les organisateurs, aucune difficulté. Attendu, dit le jugement, qu'il est certain et non contesté :

1° *Qu'aucune autorisation n'a été sollicitée de la mairie;*
2° *Que Delienne et Favrel avaient l'obligation, conformément au règlement de boxe (amateur), de soumettre avant la rencontre et le jour de la dite rencontre chaque concurrent à la visite d'un médecin, qui devait délivrer un certificat constatant que le concurrent était ou n'était pas en état de boxer;*
3° *Que, sans qu'il ait été procédé à cet examen médical, Verdier, en état d'infériorité physique évidente, a été opposé à un antagoniste vigoureux et d'une complexion infiniment plus forte;*
Qu'à ce triple point de vue, la responsabilité civile de Delienne et celle de Favrel se trouvent engagées...

Quant à la Fédération, son cas se trouve réglé de la sorte :

Attendu que celle-ci prétend avoir ignoré la réunion de Longjumeau, à propos de laquelle aucune demande ne lui a été adressée et qui a été organisée en dehors d'elle; qu'il lui a été, par suite, impossible de prendre aucune disposition ou mesure de précaution; que, d'ailleurs, elle ne s'occupe pas d'organisation de matches et réglemente seulement le sport de la boxe; qu'en outre, Verdier a contrevenu aux articles 6 et suivants du règlement de la boxe en prenant part à une réunion non organisée par la Fédération;

Mais attendu qu'avant de délivrer à Verdier la licence susvisée de membre actif, il était loisible à la Fédération Française de Boxe de soumettre à un examen médical ce mineur déjà malade à cette époque, ainsi qu'il résulte d'un certificat de l'hôpital Beaujon du 20 mars 1927, afin de s'assurer que sa complexion physique et son état de santé lui permettaient de se livrer à ce

sport violent; qu'en omettant de prendre cette mesure essentielle et élémentaire, qui, en l'espèce, était pour la Fédération une obligation stricte, cette dernière a engagé sa responsabilité; qu'elle doit, par suite, être tenue de réparer pécuniairement le dommage causé par ce grave accident...

On voit quel était le système de défense de la F. F. B. Nous n'avons pas, plaidait-elle, à soumettre nos aspirants à la licence à un examen médical, puisque nos règlements exigent impérieusement, des organisateurs d'un match, que le jour même du combat chaque boxeur soit soumis à une visite médicale. Quant à notre licence elle est destinée à justifier de l'identité de la qualité d'amateur et de la moralité de son titulaire, et non point de son bon état physique.

Ce système a, justement, paru insoutenable au tribunal. Il n'a pas admis qu'en matière d'un sport aussi dangereux que la boxe une autorité réglementatrice accordât une licence sans se préoccuper *avant tout* du bon état organique du postulant. Verdier n'a combattu que parce qu'il était muni de sa licence d'amateur délivrée par la F. F. B.; sans cette licence, les organisateurs n'eussent pas accepté son engagement. Leur faute, qui certes fut grave, a été précédée d'une faute non moins grave en soi et sans laquelle leur faute à eux n'aurait pas pu être commise. Qu'ils aient désobéi de façon flagrante aux règlements de la F. F. B., ce fait n'est pas opposable aux représentants de la victime, s'il pourrait peut-être autoriser la F. F. B., une fois condamnée, à se retourner contre eux, organisateurs.

Mais vis-à-vis des parents de Verdier, la F. F. B. avait un fort argument, car le père du mineur avait consenti à ce qu'il postulât sa licence; et ce alors qu'il était instruit ou devait être instruit mieux que personne du fâcheux état organique de son fils. J'avoue qu'à ce point de vue la condamnation de la F. F. B. à lui payer 25.000 francs de dommages-intérêts est discutable.

Quant à qualifier le jugement de « précédent dangereux » capable de jeter par terre l'organisation sportive tout entière (*L'Auto* des 21 juillet et 2 août), le fait me paraît plus qu'excessif. Quoi de plus simple, pour la F. F. B., de ne délivrer aucune licence sans exiger du postulant un certificat

médical, ou plutôt sans lui faire passer devant un médecin choisi par elle une visite sévère? Quoi de plus simple, lorsqu'il s'agit d'un mineur, que le père en donnant son consentement atteste que le bon état organique de son fils est à sa connaissance? Parions que pour procéder de la sorte, la F. F. B. n'attendra pas le résultat de l'appel qu'elle a formé.

§

A ma prochaine chronique le procès intenté par le fabricant des « Jantes Lucien Michard » à l'Union Cycliste internationale, et l'ouvrage de M. Maurice Privat : *L'Enigme de Philippe Daudet.*

MARCEL COULON.

QUESTIONS MILTAIRES ET MARITIMES

J.-M. Bourget : *Gouvernement et Commandement*, in-8°, Payot. — G. Piarron de Mondésir : *Souvenirs et Pages de route*, in-8°, Berger-Levrault. — Dr Sternbeck : *L'Histoire des Flibustiers et des Boucaniers*, in-8°, Payot. — Gaston Martin : *L'Ere des Négriers* (1714-1774), in-8°, Alcan. — Marcel Le Braz : *Autour du monde à bord du croiseur Tourville*, in-8° ill. (Société d'éditions mar. et col.). — Mémento.

L'étude de M. J. M. Bourget sur les rapports nécessaires entre **Gouvernement et Commandement** peut s'appliquer à toutes les époques. Aussi, bien que l'auteur ait borné son examen aux organisations qui, du côté allemand comme du côté français, ont présidé à la conduite de la guerre mondiale, il nous paraît utile, pour mieux en suivre les développements, de la faire entrer dans cette chronique, où nous étudions plus particulièrement les questions d'ordre général.

Les organisations existant en 1914 en Allemagne et en France étaient de types tout à fait opposés : l'une proclamait la suprématie du Pouvoir civil, la politique restant la fonction propre du gouvernement et devant inspirer la stratégie, ce sur quoi tout le monde était d'accord, semblait-il, en France; l'autre, féodale, essentiellement militaire, concentrant tous les pouvoirs entre les mains d'un G. Q. G., — organisation aggravée par le caractère particulier de l'Empereur, qui traînait dans son sillage un triple cabinet militaire, naval et civil. Il fallait, nous dit M. J. M. Bourget, onze trains pour transporter la suite impériale. En France, avant la guerre,

on misait, surtout dans les milieux réactionnaires, sur l'organisation allemande, qui paraissait d'une supériorité éclatante, et même un de nos socialistes les plus notoires, M. Marcel Sembat, avait écrit un livre retentissant, contenant l'aveu de l'incapacité congénitale pour un gouvernement républicain de conduire une guerre avec succès. Or, chose curieuse, à quoi on ne s'attendait pas, il est advenu tout le contraire de ce que l'on supposait. Notre G. Q. G. s'érigeait tout de suite en dictature. Il refusait d'obéir aux instructions du gouvernement, qui lui prescrivait d'envoyer cinq corps d'armée au secours de la Belgique assaillie, qui, dans un magnifique élan, s'était levée en notre faveur. C'était bien le cas cependant où la stratégie eût dû se montrer comme le prolongement de la politique. Aucune autre conjoncture ne pouvait davantage l'exiger. Il s'agissait du salut d'une nation alliée, dont la faible puissance militaire lui interdisait l'espoir de pouvoir s'opposer seule à l'envahisseur. Nous avions au moins trois corps d'armée dont les zones de concentration étaient toutes proches de la frontière belge; rien n'était plus facile que de les pousser par échelons à travers la Belgique. Le corps expéditionnaire anglais serait venu ensuite. Ces troupes, jointes aux 150.000 hommes de l'armée belge, auraient pu rendre infranchissable le fossé de la Meuse. Le plan Schlieffen était brisé dans l'œuf. Notre G. Q. G. resta inébranlable devant les appels du gouvernement belge, aussi bien que devant les ordres de son propre gouvernement. Il y a là un fait unique, sans précédents dans l'histoire militaire. On pourra en dire bientôt les véritables raisons.

Ainsi, dès la première heure, ce grand organisme du Haut Commandement, tel que les gouvernants d'avant 1914 l'avaient compris et voulu, en se basant sur le principe de la subordination du Commandement militaire au Pouvoir civil, échappait à ce dernier, et, plus tard, s'en affranchissait tout à fait. M. J. M. Bourget attribue la cause de l'impuissance du Pouvoir civil au fait que le gouvernement se trouva toujours manquer d'un conseiller militaire jusqu'en mai 1917, époque où la création par M. Painlevé d'un Chef d'Etat-Major général vint combler cette lacune. Il est permis de penser autrement à ce sujet. Les gouvernements qui se sont succédé n'ont jamais

manqué de conseiller militaire; il y a toujours eu parmi eux un ministre de la Guerre, qui était leur conseiller naturel, constitutionnel, peut-on dire. Mais on sait ce qu'il advint, même pour un Galliéni, quand celui-ci voulut ouvrir les yeux du gouvernement sur ce qui se préparait à Verdun.

D'un autre côté, cette imposante organisation du Haut Commandement allemand, qu'on jugeait si redoutable, fit entendre des grincements dès que la machine se mit en marche. Elle conduisit aux pires désillusions jusqu'au jour où l'association Hindenburg-Ludendorff releva pour un temps la situation. Mais, les mauvais jours venus, celle-ci ne pouvait plus rien pour la sauver. Alors, cette féodale et formidable organisation essayait, au dernier jour, de se couvrir du Pouvoir civil, alors qu'en France, dès la première heure, le Pouvoir militaire s'affranchissait de la Puissance civile. C'est qu'en réalité les systèmes ne sont que des constructions de l'intelligence, alors que tout n'est que cas d'espèce. Il est bon d'arrêter des règles précises, à l'avance, et ces règles existaient dès 1913 chez nous. Elles étaient même inscrites dans nos règlements militaires. Elles n'ont été cependant d'aucun effet sur notre Haut Commandement. Un gouvernement plus énergique aurait pu imposer ses vues à ce dernier et nous éviter ainsi les désastres d'août 1914.

L'étude de M. J. M. Bourget est passionnante à lire, fortement documentée, bourrée de faits. Elle servira de base, plus tard, pour une discussion plus complète des rapports qui ont existé entre Gouvernement et Commandement, pendant la guerre mondiale. Alors, les leçons à en tirer atteindront toute leur ampleur.

Les **Souvenirs et Pages de Route** du général Piarron de Mondésir retracent une longue carrière, dont la monotonie des garnisons se trouva rompue par de nombreuses missions dans le Sud-Oranais, en Corse, à Madagascar, où il fut à l'école de Galliéni, en Amérique du Sud, et la plus importante, à la veille de la guerre, dans les Balkans. Partout où il passa, sa promptitude à saisir, sous l'apparence des choses, leur nature véritable, et son habitude d'exercer toujours librement sa pensée donnent un grand intérêt à ses récits. Ses souvenirs d'enfant sur la Commune de 1871, si fragmentaires qu'ils

soient, ont la précision d'un rendu photographique. D'autres sur la Corse prennent une saveur particulière, si on les rapproche des incidents tragico-burlesques de ces derniers temps. Au point de vue militaire, les vues personnelles abondent, originales et profondes, atteignant parfois le don de prophétie, telle que l'organisation des lignes de défense à contre-pente. Nous attendons impatiemment le second volume de ces souvenirs, qui auront trait à la Grande Guerre, au cours de laquelle, entre d'autres commandements, exercés avec honneur, il accomplit, d'une manière qui ne sera jamais oubliée par ceux qui en furent les témoins, la mission de recueillir et de réorganiser l'armée serbe épuisée, après sa retraite d'Albanie.

§

L'Histoire des Flibustiers et des Boucaniers, par le Dr Alfred Sternbeck, est, si je ne me trompe, le premier exposé complet des grandes expéditions maritimes, parties de notre vieux continent vers les Iles et la côte d'Amérique, à la suite de la Découverte espagnole. Un résumé de l'histoire de ce qu'on a appelé *La Conquista* ouvre le livre : la ruée des conquérants vers les richesses du Nouveau-Monde.

> Dans la *Conquista*, nous dit le Dr Sternberck, vivait l'esprit de la Renaissance avec son chaos de contradictions : le moyen âge et les temps modernes, une crédulité immaculée d'enfant voisinant avec un opportunisme scélérat, l'orgueil de la chevalerie et la plus lâche fourberie, l'esprit de sacrifice le plus pur et une insatiable âpreté au lucre. Ce qui déferla alors sur le Nouveau-Monde fut une armée de fainéants. L'or les avait attirés là-bas et ce fut lui qui resta le but constant de leurs efforts à travers les forêts étouffantes et les savanes brûlantes...

Le bruit, répandu en Europe, des incroyables richesses trouvées au Mexique et au Pérou excita l'ambition des aventuriers des autres nations, et la lie des ports leur fournit les compagnons indispensables pour courir l'aventure. Alors, soutenues plus ou moins ouvertement par leurs souverains, les entreprises particulières essorèrent leurs malandrins, doublés d'hommes à poigne et quelquefois avec une étincelle de

génie, vers les établissements espagnols, qui allaient payer durement leurs propres exactions et leurs cruautés envers les populations indigènes. Les premiers de ces aventuriers furent Hawkins, Miles Philips et le fameux Drake. Ce dernier avait vingt-deux ans lorsqu'il fit ses débuts sous les ordres de Hawkins. Brigand de marque et au besoin cavalier de cour, aux belles manières, il se révéla d'une toute autre envergure que ses prédécesseurs. Fuyant les chemins battus, il franchit le détroit de Magellan, écuma les côtes du Pérou et de Panama et rentra en Angleterre par la voie du Pacifique et du cap de Bonne-Espérance, après trois ans d'absence. L'ambassadeur d'Espagne réclamait sa tête; la reine Elisabeth répondait en faisant armer Drake chevalier et en portant publiquement les bijoux et les diamants que le corsaire avait volés aux Espagnols. Drake, nommé vice-amiral, devait être le vainqueur de *l'Invincible Armada*. Son nom est resté honoré en Angleterre; un navire de guerre le porte encore aujourd'hui.

L'histoire des Boucaniers, qui écumèrent pendant de si longues années, sous l'œil indulgent des gouvernements civilisés, la mer des Antilles, est encore plus riche en détails pittoresques, avec ses pillages, ses cruautés, ses coups d'audace, ses risques. Longtemps, l'île de la Tortue fut le repaire où affluait le gibier de potence des bas-fonds des ports de l'Europe. On y faisait, au retour des expéditions, des orgies, des bombances dont le souvenir s'est perpétué. Des femmes, comme Anne Bonney et Mary Read, les deux plus célèbres, avaient uni leur destin à celui de ces coureurs d'aventures, qui ne couraient que les risques de leur dur métier, assurés par ailleurs d'une parfaite impunité. Il faut arriver au milieu du XVII[e] siècle pour voir s'ordonner les premières mesures de répression. Vraiment, la mesure était comble. Les actes de cruauté dépassaient l'inimaginable. On cite le cas du pirate anglais Cobham « qui emballa tout l'équipage d'une prise dans la grand'voile, amarra ensemble les quatre coins et la fit jeter avec son contenu vivant à la mer ». En résumé, l'histoire de cette racaille épique, de ces gueux de la mer, comme on les a appelés, nous a valu des récits qu'on serait porté à croire fabuleux, si le D[r] Sternbeck n'avait pris soin d'indiquer les sources auxquelles il a puisé.

Faut-il citer, pour finir, l'opinion de l'auteur, dans ses conclusions, à propos de l'expédition des Indes orientales?

Ce que la Compagnie des Indes orientales est devenue pour l'Angleterre, tout le monde le sait. Une société commerciale privée qui, dans une concurrence sanglante avec Portugais, Hollandais et Français, conquiert l'égalité, puis la prépondérance, se faufile pendant des siècles à travers toutes les embûches de l'Orient, s'élevant souvent à une hauteur inouïe dans le succès, gisant souvent écrasée sur le sol, un jour réellement abattue par ses compatriotes, mais comme le phénix renaissant de ses cendres et la fin : un empire grand comme la moitié de l'Europe, habité de plus de 300 millions d'âmes laborieuses, une source inépuisable de richesse et d'influence, c'est une œuvre sans égale dans l'histoire de l'humanité. Mais personne ne croira que ce sont des pacifistes qui l'out accompli. En Orient, cela ne se passa pas autrement qu'en Occident. En tête de la Civilisation européenne vogua le pirate.

Voici une autre étape de l'expansion des Pays civilisés vers le vaste monde : **L'Ere des Négriers (1714-1774).** Elle nous est racontée par M. Gaston Martin, avec une parfaite objectivité, en négligeant le point de vue philanthropique et sentimental, comme s'il était lui-même un homme du XVIIIe siècle, époque où l'on ne jugeait la traite que sur ses résultats matériels et où Louis XV anoblissait les principaux traitants. Son exposition, d'une limpide et agréable clarté, malgré le fouillis des documents auxquels il a eu recours, puisés aux archives de l'Amirauté de Nantes (787 rapports de capitaines négriers, 10.000 inventaires de toutes sortes, de nombreux journaux de bord, etc.) ne contient que des faits et des idées. Je ne vois pas de meilleur éloge à lui accorder. Il est impossible d'analyser ici un ouvrage aussi copieux. Je n'en dirai qu'une de ses conclusions : la politique négrière, inaugurée par l'initiative des commerçants nantais, et c'est à ce titre que ce livre est un des plus curieux chapitres de l'histoire de Nantes, puis couverte et réglementée par l'Administration, eut pour effet de sauver de la ruine nos possessions des Antilles. L'auteur cite, à ce propos, la boutade de Montesquieu : « Si j'avais à défendre l'esclavage... je dirais qu'il nous fait payer le sucre moins cher. » Ce qu'on a appelé le matérialisme économique n'est pas né de nos jours. Il s'est sans doute prodigieusement développé.

Avec des mœurs plus douces, aujourd'hui, les voyages d'aventures sont courus au prix de moins de risques et d'une manière plus riante. Témoin ce petit livre charmant, **Autour du monde à bord du Croiseur Tourville,** par M. Marcel Le Braz, qui fut de ce beau voyage, organisé en réclame par l'excellent M. Georges Leygues, alors ministre de la Marine, pour attirer des recrues parmi nos équipages. Cela ne ressemble que de très loin au Voyage de Dumont d'Urville; il y est beaucoup plus question de réceptions, de fêtes et de bals que d'incidents de navigation. Ce n'en est pas moins délicieux, avec ce mélange d'enthousiasme et de naïveté qui est la grâce de la jeunesse.

MÉMENTO. — *Revue militaire française* (octobre) : Le 1er corps de la Belgique à la Marne. La 10e armée russe à Augustovo, etc. — *Revue maritime* (octobre) : Les dernières croisières du Dupetit-Thouars. — La Marine algérienne sous les Turcs, etc. *Revue d'études militaires* (nov.) : La Guerre chimique, etc.

JEAN NOREL.

VOYAGES

Gabriel Faure : *Stendhal, compagnon d'Italie,* Charpentier. — Max L. Berny : *Vers le Pôle,* Pierre Bossuet, 47, rue de la Gaîté.

Stendhal, personnage toujours si curieux, sinon attachant, dont les œuvres commencent la grande épopée littéraire du XIXe siècle, a laissé sur la région italienne de multiples souvenirs interprétés dans un volume par M. Gabriel Faure : **Stendhal, compagnon d'Italie.** On le trouve d'abord à Padoue (dégustant les *zabaione* du fameux café Pedrocchi); il est alors consul à Trieste (1830). Cependant, il est avéré qu'en 1815 Henri Beyle fit un assez long séjour dans la ville où il prit diverses notes pour son « Histoire de la peinture en Italie ». Il s'y trouvait en même temps qu'Angela Pietraguia, sa maîtresse, qu'il avait élevée au rang de comtesse Simonetta, et qui d'ailleurs le trompait effrontément. Mais, à part des absences en somme assez nombreuses, de 1814 à 1821, Milan fut son quartier général. Il y rencontra en 1818 Mathilde Viscontini, encore un de ses grands amours. C'est vers

cette époque qu'il fit le voyage des lacs de la région dont le plus remarquable est celui de Pusiano; mais il semble bien que les filles d'auberge, comme toujours, intéressaient beaucoup plus Stendhal que les beautés du paysage. Une rapide incursion à Ancône n'est faite que pour connaître une certaine Livia, dont il est vite las. C'est à la Madona del Monte, ce sanctuaire remarquable, qu'il rencontre Angela Pietraguia, dite comtesse Simonetta, qui, un mois auparavant, lui avait accordé ses faveurs, aussitôt notées sur ses bretelles. Stendhal, dans ses récits, est très difficile à suivre; il se plaît à les enjoliver et à tromper ses lecteurs en mentionnant inexactement les dates et en donnant des itinéraires fantaisistes. Le chapitre de M. Gabriel Faure sur les remparts de Volterra n'est encore qu'un prétexte pour nous faire connaître les amours de Beyle et de Mathilde Viscontini, qu'il ne put jamais posséder. Le passage à Rome nous vaut encore une curieuse anecdote en 1832. Beyle, qui y séjournait, atteignait ses 50 ans; il en profita pour récapituler sa vie, assis sur les marches de la vieille église San-Pietro et, rentré chez lui, inscrivit sur la ceinture intérieure de son pantalon en abrégé pour n'être pas compris : « Je vais avoir la 5... ». A un autre endroit du volume, étant en promenade sur les coteaux du lac d'Albano, il éprouve le besoin d'écrire sur la poussière les initiales des noms de treize femmes qui constituèrent ses principales amours. On sait qu'il eut ensuite un moment l'intention de se marier, mais les motifs de la rupture sont notés assez nébuleux; il aima encore la comtesse Cini, qu'il baptisa de comtesse Sandre, amour déçu, car on lui préféra un rival plus jeune. Le volume consacre encore de nombreuses pages, *autour de Stendhal* et *en marge de Stendhal* à d'autres histoires auxquelles nous ne pouvons que renvoyer le lecteur. M. Gabriel Faure a écrit en somme un volume curieux qui intéressera surtout les amis de Stendhal, encore qu'il ne fasse pas voir leur auteur sous un jour bien favorable; on peut faire remarquer du reste que, dans les descriptions de villes qu'il donne, on trouve assez souvent des édifices qui n'ont jamais existé que dans son imagination. Nous n'insisterons pas sur le fait, mais on peut estimer cela plutôt bizarre.

§

Une intéressante publication encore est le volume de M. Max L. Berny, **Vers le Pôle.** Souvenirs de croisière, qui nous raconte une des dernières expéditions effectuée dans les régions boréales. Le *Stella Polaris,* à bord duquel M. Berny monta à Bergen, venait de Newcastle; c'était un beau bâtiment de 6.000 tonneaux, qui l'émerveilla par sa tenue et son confort. Les passagers des deux sexes étaient assez nombreux et partaient pour une croisière de plaisance avec tout ce qui peut rendre agréable une expédition de ce genre, — distractions, bonne table et orchestre habituels. Le bateau fait escale à Trondjhem, des voitures prennent les touristes pour une visite de la ville. La cathédrale est surtout remarquable, elle sera bientôt terminée et c'est là que seront sacrés les rois du pays. En attendant, les promeneurs assistent à un mariage, qui d'ailleurs offre des particularités curieuses. Poursuivant leur croisière vers le nord, les voyageurs franchissent le cercle polaire, que signale un coup de canon et qui est le prétexte d'une petite fête où l'on voit paraître le Roi Neptune, souhaitant la bienvenue aux promeneurs et leur remettant un diplôme (reproduit dans le volume), attestant leur passage du cercle polaire. Près des îles Lofoden, ils ont le superbe spectacle du soleil de minuit. C'est tout proche que se trouve le fameux et redoutable Maëstrôm, ce gouffre mystérieux dont on a tant parlé. A Tromsôe, localité bâtie sur la côte est d'une petite île, l'auteur prend contact avec un couple lapon, dont l'impression lui est plutôt défavorable. Il mentionne que le luxe suprême, pour les femmes, est de se parfumer à l'urine. Les magasins de la ville sont très achalandés, et les voyageurs peuvent y acheter nombre de souvenirs lapons et autres. Il existe également à Tromsôe un intéressant musée ethnographique, et même un manège de chevaux de bois. Un peu plus tard, *Stella Polaris* fut le théâtre d'un concours de pêche à la ligne, auquel furent conviés les passagers et qui donna plus de joie que de poisson. Puis, ce fut l'arrivée à Hammerfest, la ville la plus septentrionale de l'Europe et où la lumière du jour brille sans interruption pendant trois mois. Un peu plus loin, on se trouve devant

la montagne aux oiseaux, énorme falaise où vivent des milliers de mouettes, goélands, etc., que coups de canon et coups de fusil font envoler, et c'est un spectacle merveilleux, mais pour lequel on regrette seulement qu'il y ait des victimes. Ensuite, ce fut l'Ile aux Ours et ses continuels brouillards, dus à la rencontre du Gulf Stream et d'un courant froid contraire; le Spitzberg, dont Temple Bay est un des points les plus typiques, avec ses énormes falaises rocheuses dominant la mer; Advent Bay, petit port où arrive le charbon de deux mines proches, dont une est en feu depuis 1925; Green Harbour où il y avait une usine d'extraction d'huile de baleine et une mine, tout cela abandonné. Puis, le navire dépassant l'île aux Danois, l'île d'Amsterdam, avançait droit vers la barrière de glace, mais, peu avant de l'atteindre, le *Stella Polaris* fit demi-tour et prit la direction du sud. Après un arrêt à King's Bay, il remonta vers le nord, visitant Cross Bay, Magdelena Bay, aux mêmes paysages puissants et désolés. Mais sans pouvoir toucher la banquise, le *Stella Polaris* reprit définitivement la route du sud vers la Norvège, visitant au passage Lyngseidet et son camp de Lapons; Harstadt, Trollfyord, la charmante petite ville de Bodo, Molde, la ville des roses, et enfin Stalheim. Le promeneur, en venant s'embarquer à Bergen, avait traversé une partie de la Suède et Stockholm dont il parle assez longuement, ainsi que des paysages de la région. Son volume, en somme, est intéressant à suivre, fourni en anecdotes, et peut donner à bien des gens l'envie d'effectuer un tel voyage.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les petits imprimeurs parisiens : les enfants des écoles primaires de Paris contre la guerre. — *Le Mois* : condition et devoir actuels de l'écrivain, d'après M. Heinrich Mann. — *Les Primaires* : M. Paul Claudel pastiché. — *Revue des Vivants* : détresse de Liverpool. — Mémento.

Nous avons reçu plusieurs numéros à la fois d'un bien curieux périodique : **Les petits imprimeurs parisiens.** Il se définit : « journal de classe ». C'est l'organe bimensuel des élèves de l'école publique de garçons de la rue de l'Arbalète. Il est rédigé, illustré par eux, et imprimé par « l'imprimerie

spéciale » de cette école. M. Maurice Wullens signe en qualité de gérant cette originale publication d'œuvres dont les auteurs ont de 8 à 10 ans d'âge, ni plus, ni moins.

Un fascicule, consacré à la « rue Mouffetard », rassemble les impressions de ces enfants sur la rue fameuse et très vivante. Nulle des descriptions n'est indifférente. Ces gamins entendent juste et voient clair. Si leur instituteur ne les a pas avertis de porter une attention spéciale sur la voie dont ils auraient ensuite à écrire, l'ensemble des notes recueillies est tout simplement remarquable.

Le numéro 15 de cette publication (daté du 15 juin) est particulièrement instructif. Il contient la relation d'un rêve où le petit Herter René (9 ans 7 mois) s'est vu commander l'armée française : 100.000 soldats, contre un million d'Italiens. Naturellement, Herter est vainqueur. Il invite les vaincus à se rendre et conte ensuite :

Ils obéirent. Après on les a mis en prison et un an après on les a tués.

J'étais bien content d'avoir été à la guerre et que j'avais fait les Italiens prisonniers.

Je me suis marié avec la reine qui avait 29 ans et moi aussi 29 ans juste!

Appelés à juger le rêve de leur camarade belliqueux et sanguinaire, onze « petits imprimeurs » donnent leur opinion.

Bureau Jack écrit :

Je pense que le rêve à Herter n'est pas très intéressant, ni très beau parce que il y a des choses tristes de la guerre. Il parle qu'il a mis des soldats en prison et après qu'il les a tués.

Maintenant, on ne fait plus la guerre. Heureusement ce n'était qu'un rêve,

déclare Chevalier.

Et Philippeau :

L'histoire d'Herter ne devrait pas s'appeler un beau rêve. Ça prouve qu'il aime bien la guerre

Voici d'autres commentaires :

Herter a un peu exagéré. Moi je n'aimerais pas aller à la guerre parce que c'est un crime. Herter avait dit que c'était un beau rêve, mais moi j'ai trouvé que c'était un mauvais rêve.

COURTIAU.

En écoutant Herter lire son histoire, je me suis dit : « Il a fait la guerre à Visany ! » Quand même, prendre 1.000.000 de soldats italiens, il y a été un peu fort. Heureusement que c'était en rêve. Et puis après j'ai dit : « Herter est féroce, il a tué tous les soldats ! » Si j'avais été à sa place, je me serais sauvé en vitesse. Et voilà ce que je pense de sa rédaction. COUSTÉ Georges.

Herter rêve des choses dont il ne faut pas rire parce que la guerre c'est triste et il n'est pas juste de faire 1.000.000 de soldats italiens prisonniers et un an après de lès tuer.

Cela devait être il y a longtemps pour que les soldats aient des boucliers. La guerre c'est très malheureux pour les soldats français et italiens. HAMBLENNE Bernard.

Sailly Jean montre une grande tendresse filiale :

Je pense que s'il y avait la guerre, mon papa pourrait partir et je ne le veux pas car j'aurais bien du chagrin. Je crois qu'il vaut mieux ne jamais parler de guerre, car c'est trop triste pour ceux qui restent.

Stander Roger est net :

Si Herter s'était dit en lui-même : « Il ne faut pas penser à la guerre : c'est la chose la plus terrible qu'il puisse y avoir ! » Dire des rêves comme cela, ce n'est pas beau.

Steffann Georges en appelle finalement à l'opinion du maître :

Herter dit qu'il a gagné, mais quand il sera grand, il aura peur de faire la guerre. Il dit aussi qu'il était chef de son armée, mais il est trop petit pour faire l'armée et être le chef. Son rêve est amusant mais triste. Il fait des bêtises, mais moi je suis plus fort que lui. La guerre de Herter, il aurait été tué s'il la faisait maintenant. Le maître riait et nous aussi.

Puis, viennent les deux critiques ci-après — qui terminent la consultation :

Herter a mis à la fin : « J'étais bien content d'être soldat ! » : mais il n'a pas réfléchi, car j'ai vu jouer un film de guerre et

c'était bien triste. Il a dit qu'il n'ira pas au régiment, mais il sera forcé et si la guerre éclate, il ne dira pas qu'il est content d'être soldat! VEAU M.

Je n'aime pas son histoire parce qu'il a raconté qu'il a rêvé de la guerre. S'il y avait une guerre, par exemple la France et la Belgique, je me tuerais parce que je ne voudrais pas être tué ou blessé. Je ne voudrais pas qu'on en fasse des devoirs pareils. Il y en a beaucoup qui aiment son histoire. Moi je ne l'aime pas. YACOUBOVITCH Albert.

Ces témoignages — encore que Yacoubovitch constate que « beaucoup » aiment l'histoire de Herter — prouvent que les écoliers parisiens condamnent la guerre. Ils pensent d'après le maître et d'après le père, sans doute. C'est une réponse aux étrangers qui prétendent la France belliqueuse. Trouverait-on l'équivalent de ces petits pacifistes, chez des écoliers berlinois? Leurs maîtres sont-ils contre la guerre?

§

Le Mois (1er octobre-1er novembre) publie un article où M. Heinrich Mann traite des « nouvelles responsabilités de la plume ». Il déclare qu'un Anatole France ne pourrait plus, aujourd'hui, « écrire sur des sujets pareils à ceux qu'il a traités avant la guerre ». L'écrivain actuel, selon le romancier allemand, « doit fondre sa personnalité dans celle de la *collectivité* », il doit se faire « le porte-parole fidèle de sa génération, de son milieu, de son pays ». M. Mann va jusqu'à déclarer que, maintenant, « les écrivains doivent écrire sur commande », — ce qui est à peu près déplorable.

Ce ne sont pas eux qui décident de leurs sujets, mais la collectivité qui les leur impose, continue M. Mann.

Côte à côte avec cette évolution, nous en trouvons une autre à laquelle j'attribue le fait que nos responsabilités se sont accrues en raison inverse de notre indépendance. La génération moderne encense beaucoup moins les écrivains que jadis, mais elle les écoute davantage et leur public s'est accru considérablement par les versions cinématographiques faites d'après leurs principaux ouvrages. L'énorme publicité donnée par le cinéma aux opinions, ou à l'interprétation de la vie moderne d'un auteur — bien qu'elle constitue pour lui un immense avantage par la vente

de son roman qui est plus que doublée lorsqu'il a été filmé — l'enchaîne et l'empêche de se laisser entraîner dans un domaine de l'imagination que la « collectivité » n'approuverait pas. En résumé, le littérateur, même s'il a gagné Mammon, a perdu son indépendance.

Cela n'est pas beau, assurément, ni que le littérateur doive se faire désormais le « commis-voyageur de sa marchandise », comme l'écrit M. Mann. Il déduit de cette inclusion de l'écrivain dans la collectivité, que l'écrivain doit « étudier à fond chacune des grandes questions du jour » :

Je me rappelle qu'autrefois on reprochait couramment aux écrivains et aux hommes de science de ne prendre que peu d'intérêt aux questions politiques ou économiques. Aujourd'hui, il nous faut être spécialiste sur chaque question d'actualité. C'est pourquoi les écrivains modernes sont au fait de chaque grand mouvement et pourquoi je me réjouis particulièrement de les voir collaborer dans un esprit international à augmenter l'influence qu'ils peuvent exercer sur la collectivité mondiale par leurs écrits en faveur de la paix et de l'harmonie universelles. Et puisqu'il y a, de par le monde entier, un élan intense pour substituer la paix à la menace de guerre qui était toujours suspendue dans les jours passés, nous, écrivains, devons par tous les moyens en notre pouvoir aider les idéalistes dans leur lutte pour l'abolition de ce mortel fléau.

On voudrait bien savoir dans quel sentiment intime M. Heinrich Mann a employé le mot « idéalistes », à la fin de sa dernière phrase.

§

M. Régis Messac donne aux **Primaires** (novembre) une amusante parodie du style poétique de M. Paul Claudel. De l'ambassadeur de France, M. Messac fait un général. Et voici le pastiche :

ANNONCE FAITE AUX SOLDATS DE FRANCE PAR LE GÉNÉRAL CLAUDEL
A L'OCCASION DES MANŒUVRES

Soldats, je lis dans vos yeux !
Soldats, je lis dans vos yeux comme les
Chinois lisent l'heure dans l'œil des chats,
En vérité je vous le dis, je lis dans vos yeux,
Et puisque je vous le dis, c'est vrai !

Je lis dans vos yeux le respect, la confiance
et la reconnaissance,
pour les chefs qui vous font manœuvrer avec
le flingot et le sac au dos.

Car vous savez, soldats, vous savez que
La discipline fait la force principale des armées,
vous savez que
tout commandement doit être obéi à l'instant
et sur le champ,
sans hésitation ni murmure,
sans brusquerie ni raideur,
d'un geste vif et décidé.
Et depuis la racine de vos cheveux réglementairement passés à la tondeuse
jusqu'à l'extrémité de vos orteils réglementairement oints de philopode.
(Ne touchez pas à l'oint du Seigneur!)
Vous êtes l'image du respect, de la confiance
et de la reconnaissance,
avec la tête haute, l'air dégagé, et le petit doigt
sur la couture,
sur la couture du pantalon,
sans hésitation ni murmure,
sans murmure ni hésitation,
autant du moins que la conformation
de l'homme le permet.

Soldats! Vous êtes le rempart de la patrie
et de notre sainte religion,
autant du moins que la conformation
de l'homme le permet.
Vous mourrez tous pour la patrie
(C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie)
sans hésitation, ni murmure,
d'un geste vif et décidé.
Mais en attendant vous manœuvrez,
dans les chaumes pareils au crâne tondu d'un moine
ou à la surface d'une vieille brosse en chiendent,
en portant l'as de carreau,
faisant voler sous vos pas les sauterelles dont se nourrissait Jean Baptiste,
pour prouver que Gœthe était un salopiaud
(C'est le sort le plus beau!)

Soldats, je lève toutes les punitions de salle de
police,
et je prie notre Seigneur qu'en un vin pur
l'eau vile soit changée.
Soldats, je lis dans vos yeux!
Fermez le ban!

§

Le numéro de **La Revue des Vivants** (novembre) tend à renseigner sur l'état du monde. C'est, économiquement, un grand malade. M. E. Bourcier rapporte ce qu'il a « vu en Angleterre ». En quelques lignes, il fait comprendre comment la riche Albion en est arrivée à la crise où elle se débat. La prospérité de Liverpool et du Lancashire, basée sur le marché du coton, n'est plus. Au lieu de ses marchands fastueux nés dans l'opulence et accoutumés à un faible effort pour s'assurer de larges revenus, au lieu d'une population laborieuse, M. Bourcier a vu la détresse générale :

Aujourd'hui, Liverpool est vide. Non pas vide de gens : sa population dépasse 600.000 âmes. Mais on y décomptait, en septembre, 325.000 chômeurs touchant le dole, soit 34,4 % de la population. Et il en est ainsi dans tout le Lancashire. Le pourcentage des « unemployed » y oscille, dans chaque ville, de 42,1 % à Bolton, à 65,5 % à Hadfield. Ce sont les chiffres les plus hauts de l'Angleterre, du pays de Galles et de l'Ecosse. A Glasgow, il n'y a que 31,8 %, à Brecknock que 40,2 % et à Durham 39,9.

Encore faut-il entendre que ces chiffres, pris sur les listes des « unemployed » inscrits au dole, s'augmentent du nombre de femmes, mères, belles-mères, grands-pères et enfants des chômeurs valides. Car 19 % de chômeurs donnent, en réalité, 15 millions de gens vivant uniquement du dole, en Angleterre, sur 45 millions d'habitants.

Quoi qu'il en soit, Liverpool, donc, est vide. Vide comme un œuf gobé. Dans les docks et les hangars qui s'étendent sur six milles, soit à peu près sept kilomètres, il n'y a rien. On y décharge un peu de viande congelée de l'Amérique du Sud, des fruits des Dominions, du blé du Canada : de quoi manger — et un peu de bois. Mais il n'y eut, cette année, que dix navires français au lieu de trente entrés dans la Mersey, et qu'a pu contrôler le Directeur du Port, qui touche 800.000 francs, par an, d'appointements.

Ce traitement royal d'un fonctionnaire pratiquement diminué d'importance, ce traitement maintenu quand même, fait image.

Mémento. — *Revue de Paris* (15 novembre) : « Souvenirs d'un homme volant », par MM. A. G. H. Fokker et Bruce Gould. — « Poèmes » de M. Gilbert Mauge.

Le Correspondant (10 novembre) : « Arnauld d'Andilly », par Mme Cécile Gazier. — « Vers dorés » de M. Charles Le Goffic qui pleure ainsi « Sur la fin des humanités » :

Vois : tout revêt déjà les tons du crépuscule.
Omphale en se jouant a triomphé d'Hercule
Et le héros s'endort auprès de son épieu.
Garde-toi, si tu crains le Barbare sans Dieu
Des steppes ou celui, peut-être plus terrible,
Qui s'avance en mâchant des versets de la Bible
Et qui porte un dollar à la place du cœur.
Mais ton pire ennemi, c'est toi-même, ô vainqueur !
Toi qui, répudiant Virgile après Homère,
De Rome, ta nourrice, et d'Athènes, ta mère,
Rejettes à la fois le verbe et la leçon.
Je te plains, ballotté de Lénine en Wilson,
Car l'heure qu'annonçait Renan n'est plus lointaine
Où descendra sur la pensée européenne,
Eteignant tout, foyer, laboratoire, autel,
La grande nuit du béotisme universel.

Latinité (novembre) : « L'Illusionniste », un très beau poème de M. Maurice Chevrier. — « Le Portugal ressuscité », de M. H. Ghéon.

La Muse française (10 novembre) : « Tombeau de Charles Derennes », par M. P. Camo. — La 3e bucolique de Virgile traduite par M. Fagus. — « Dans ses quinze ans était Mireille », poème de M. Emile Ripert. — « Xavier de Magallon », par M. J. Soulairol.

Le Divan (novembre) : « Première version du Parfum des Iles Borromées », par René Boylesve. — « Le Cantique des Cantiques », par M. Fagus. — « Eté d'Emyrne », poème de M. J. J. Rabearivelo.

Nouvel âge (novembre) : numéro spécial. Très intéressant : « Rappel de la guerre ».

La Revue Universelle (15 novembre) : Lettres inédites de Louis Veuillot, écrites entre 1867 et 1877. — Un poème de M. Louis Pize. — « Le voyage de Montaigne », par M. Edmond Pilon.

Revue des Deux Mondes (15 novembre) : Suite des lettres de Guizot à Laure de Gasparin. — « En Chypre », par Mme H. Celarié.

La Revue de France (15 novembre) : « Rose des Sables », nouvelle de M. A. Bernis. — « Nemrod et Ishtar », poème de M. R. Schwab.

Etudes (20 novembre) : « Le Culte des Morts », par M. P. Doncœur. — « Les faits étranges d'Ezquioga », par M. Gaëtan Bernoville.

Europe (15 novembre). — Seconde partie de la « Vie de Lucien Herr » par M. Charles Andler, qui montre la belle aide apportée par Herr à Charles Péguy et sa dignité quand il en dut subir l'ingratitude.

La Vie (15 novembre). — Fascicule consacré à l'industrie de la porcelaine dure en France, à l'occasion du cent-cinquantenaire de cette industrie.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

La IVe Exposition des Surindépendants : Palais des Expositions, Porte de Versailles. — Exposition Jehan Berjonneau : galerie Barreiro. — Exposition Frélezeau : galerie Kleinmann.

Les Surindépendants. Les Surindépendants tranchent vigoureusement sur les diverses sociétés composées d'anciens Indépendants qui se sont trouvés trop serrés dans l'immense cohorte des Indépendants que préside avec autorité Paul Signac, le seul qui subsiste des fondateurs, en 1884, de la Société des Indépendants, de ceux qui lui conférèrent une valeur de première splendeur, en faisant de leurs salles le centre d'exposition des Néo-Impressionnistes. Il serait un peu particulier qu'un de ces groupes sécessionnistes s'appelât les *Vrais Indépendants,* si cette dénomination ne procédait de l'engagement pris par ses membres de n'approuver ni admettre aucun jury tandis que les Indépendants de la Société Signac demeurent parfaitement libres de devenir l'ornement principal des Tuileries, du Salon d'Automne, de la Société Nationale et même des Artistes français, ce qui leur confère, réellement, une véritable indépendance. Les Surindépendants s'engagent, pour une durée limitée, à ne se présenter à aucun jury en dedans des limites de la Seine et de la Seine-et-Oise. Hors cet espace d'importance capitale, pourtant d'étendue restreinte, les voici libres comme l'air. Versailles leur est clos, mais Melun leur reste ouvert et tant d'autres cités riveraines de Seine ou Rhône, Somme ou Garonne. Mais ce qui fit, pendant les deux premières années au moins, l'intérêt de ce groupe de Surindépendants, ce fut que par un recrutement habile, parmi les jeunes peintres, leur exposition offrait en bref, je veux dire dans un espace moyen, toutes les gammes de hardiesse, de témérité, de simplification, de déformation

que de nouveaux peintres proposaient, cette année-là, à Montparnasse et sa colonie-annexe, Montrouge. Cette année-ci, il en va à peu près de même, sauf abstentions ou accessions nouvelles. Une centaine d'artistes continuent là, à considérer les jurys comme des sélections de badernes. Les jurys se sont modifiés. Ils sont formés de bons peintres et de juges équitables. Certains de leurs membres jouissent à bon droit d'une notoriété de découvreurs de jeunes. Mais il est certain qu'un jury est une collectivité fort nerveuse, qu'on est forcé de réunir et de faire siéger parfois dans de mauvaises conditions de lumière ou de hâte. Enfin, n'oublions pas que dans l'histoire de la peinture au XIX[e] siècle, le jury du Salon des Artistes français a eu la gloire de créer, par sa mésentente de l'art, ce Salon des Refusés de 1863, où apparurent, ensemble et triomphalement, tous les nouveaux maîtres de l'art français, tous les gens de trente ans qui allaient donner le ton, l'exemple, la théorie et les chefs-d'œuvre. Sans ce jury réfractaire, aurait-on pu réunir à un point donné du temps une si éblouissante sélection?

Quoi qu'il en soit et malgré que je trouve bon que les réels Indépendants (on ne peut plus dire les vrais, sans risquer de créer une erreur) fassent bon visage à des artistes que le Salon des Artistes français met aussi en belle place, je m'intéresse fort aux Surindépendants et je crois qu'il y a toujours, à visiter leur exposition, au moins un intérêt d'information. Il est d'ailleurs assez curieux d'y trouver des artistes que n'importe quel jury accepterait. Certes le Salon d'Automne accueillerait M. Serge Férat, et celui des Artistes français ouvrirait ses portes à Mme Besnard-Fortin, le premier créant d'éclatantes natures mortes où le paradoxe de la composition s'excuse en se revêtant des plus harmonieuses colorations, la seconde peignant d'assez remarquables portraits, vigoureux et empreints de finesse. Mané Katz ne trouverait point non plus le jury particulièrement hostile, encore que son art de paysagiste apparaisse cursif et un peu sommaire, mais les personnages de son *orchestre* sont vivants, animés par une sorte d'humour à la fois mélancolique et jovial. Ces musiciens d'orchestre sont humbles et fervents; le tableau vit.

M. Gaston Goor est un classique, un pur classique que le jury des A. F. accueillerait certainement malgré la monotonie de ses colorations, pour sa précision de dessin et de mouvement. Sa Vénus se précipitant sur le corps d'Adonis, son Acis et Galathée intéressent par leur sobriété de composition. M. Mendès-France, le président de l'Association, doit être félicité pour l'habile mise en place de son Exposition. Il a peuplé très heureusement une vaste salle à laquelle des piliers de fer ajouré attribuent un aspect un peu industriel où les peintures se détachent bien d'un fond de couleur vague. Il a illustré dans une spacieuse vignette chaudement colorée le poème de Baudelaire à *Une Martyre.* Il intitule son œuvre avec précision *Une Martyre en 1857.* Le mobilier paraît bien de l'époque, ainsi qu'un portrait de la victime, belle jeune femme aux longues anglaises brunes. Le crime est tout récent, car le flot de sang qui jaillit du cou de la victime décapitée n'a point inondé les tapis. L'assassin a posé la tête sur la table de nuit. Elle semble, toute droite, regarder de ses yeux vitreux. Page intéressante à laquelle je préfère la personnification décorative de la Bretagne que ce peintre nous montra l'année dernière.

Mme Halicka a des qualités de description spirituelle. Elle note à Varsovie et à Paris, aux Tuileries, ses jardins verts, tachetés d'un peu de neige auprès de statues blanches qu'elle traite familièrement. L'impression n'est pas désagréable. M. Gonnaro assemble dans une brume claire des personnages qui, mieux modelés, seraient alertes. M. Ghica a un paysage sensiblement traité. Mme Alice Clerjan ne déforme pas trop la nature. M. Aguet peint des lutteurs avec rondeur, non sans quelque relief. M. Vinès montre des portraits d'un faire solide. M. Angiboult donne une nature-morte bien composée et qui serait fort intéressante si les éléments en étaient plus précisément formulés.

M. Ozenfant synthétise des formes de mobilier et des formes architecturales.. Evidemment, la forte cruche qu'il place auprès d'une haute cheminée très purement dessinée, est d'un beau galbe. Mais cela valait-il cette grande toile, plus vide encore de l'absence de tout reflet des choses et, malgré tant de pureté linéaire, inanimée.

Borés a pris chez André Lhote le système de modeler symétriquement les ombres et les lumières sur les personnages par parties égales de chaque côté du corps. Mais ce que Lhote exécute avec une certaine rigueur, Borès l'empreint d'un léger vague, un peu flottant. Il y a d'ailleurs dans ces figures de brume claire et rosée quelques aspects délicats. Notons des sortes de chiffonnages de femmes et de maisons, volontairement imprécises, pour lesquels M. Del Prete semble emprunter la palette dont Béatrice How se sert pour ses beaux portraits d'enfants et de nurses. M. Léon-Zak a des têtes classiques de quelque valeur. Mlle Radulesco peint confusément des fleurs d'agréable tonalité générale. M. Tessier montre des paysages. M. Harburger note caricaturalement la digestion d'une famille.

Et voici tout un lot de cubistes, et si nombreux soient-ils, ils n'arrivent pas à nous persuader. M. Torrès Garcia peint en camaïeu des cartons de vitraux, à moins que ce ne soit une transcription de murs d'église avec des statues de saints vaguement figurées. M. Seevagen est bizarre, sans grand agrément. Notons M. Calder, Glarner, Mme Crockett. M. Tapié de Celeyran a des nus sur fond monochrome avec quelque recherche de style. M. Garbell, M. Fini sont à regarder. Mme Vieira da Silva montre un joli tableautin assez contraire aux théories qu'affirment ses plus grandes toiles.

Peu de sculptures et de ces sculptures mieux vaut ne point parler. Il faut tout de même dire à Julio Gonzalez qui a prouvé son talent par ses orfèvrerie et ses sculptures et récemment par des masques simplifiés et hiératisés qu'il fait fausse route et que ses arabesques en fer forgé demeurent tout à fait obscures de plan et d'intention, et que leur développements purement linéaires ne sont point plastiques.

§

Berjonneau a réuni chez Barreiro une série de paysages comme, presque toujours en son œuvre déjà touffue, notés dans l'été de l'Ardèche et du Poitou, surtout aux environs de Montmorillon qu'il peint très clair, très pimpant, au premier plan les eaux légères et le miroitement continu de la Gar-

tempe. En Ardèche, ce sont des lacs de montagne, coupes aciérées parmi les hautes collines vertes. Il note aussi des détails du paysage rocheux, comme ce pont d'Arc, énorme amoncellement de rochers naturels, troués d'une arcade qui donne passage à une petite rivière. La petite voile blanche d'un canot signale seule une présence humaine dans cet âpre décor. Aussi Berjonneau peint-il des routes de plaine, dont le ruban se dirige vers de larges fonds de frondaisons, dans une grande impression de silence tranquille.

§

Frélezeau manifeste un talent réel et varié. Il anime vigoureusement ses foules, paysans convoqués à l'inauguration d'un calvaire, groupes de pêcheurs, de chasseurs. C'est un bon paysagiste de Paris, comme le démontre une ample et variée notation de la place Clichy. Il réussit fort bien à rendre le caractère mélancolique et la nuance d'âpreté des paysages de la Somme, de la baie d'Authie. Il donne des êtres des silhouettes un peu rudes parfois, mais bien vivantes.

GUSTAVE KAHN.

PUBLICATIONS D'ART

Jacques Fouquet : *La Vie d'Ingres*, Gallimard. — Cardona : *Vie de Jean Boldini*, Figuière. — Léandre Vaillat : *En écoutant Forain*, Flammarion. — Léon Deshairs : *Jules Migonney*, éditions Albert Lévy. — Camille Mallarmé : *Un drame ignoré de Michel-Ange*, Firmin-Didot.

Les peintres d'un même siècle qui sont assez bien représentés dans les grands musées pour que nous les connaissions paraissent former comme un cercle de famille où les différences de tempérament, de caractère, contribuent à faire ressortir un certain air de parenté dans la tenue, dans les manières, dans l'expression.

Les salles du XIXe siècle, au Louvre, réunissent un ensemble d'œuvres de quelques peintres qui recompose l'atmosphère de l'époque autour d'eux et nous invite à entrer dans leurs pensées, à restituer leurs figures : Ingres, Delacroix, Courbet, Corot. Des hommes si divers, mais si pareillement marqués par les façons de leur temps, serait-il plus vaine entreprise que de les opposer les uns aux autres, sinon pour mieux

pénétrer la nature de chacun d'eux? S'il s'agissait de porter un jugement, la méthode la plus féconde serait de suivre l'individu, de l'étudier dans les moments successifs de sa vie, de le prendre dans l'élan de la jeunesse et le premier épanouissement de sa sensibilité, puis de noter ses transformations sous l'influence de la réflexion, de l'expérience, de l'enrichissement intellectuel, et aussi, hélas! sous celle de la mode, des théories, des doctrines.

A défaut d'une étude approfondie sur le maître étudié, **La Vie d'Ingres**, que nous a donné M. Jacques Fouquet, trace la ligne de son existence laborieuse. Fils d'un ornemaniste de Montauban, Dominique Ingres dessine assidûment dès l'enfance. A onze ans, il est placé à Toulouse où il suit les cours de l'Académie. Il y prend aussi des leçons de musique et bientôt il est second violon au théâtre du Capitole. A 17 ans, on l'envoie à Paris où il arrive en 1797 et entre à l'atelier de David. En 1799 il est admis à l'école des Beaux-Arts et, deux ans après, il obtient le prix de Rome.

Il ne partira pour l'Italie qu'en 1806, après avoir fait de nombreux portraits, dont celui du Premier Consul et ceux de M., Mme et Mlle Rivière qui ornent aujourd'hui la salle des Etats. Revenu à Paris en 1824, il retourne à Rome, après dix ans d'absence, comme directeur de la villa Médicis et il y demeure jusqu'en 1841. A ce deuxième retour, il a dépassé soixante ans, il est illustre et plein d'autorité. Jusqu'à sa mort, qui surviendra en 1867, il sera un personnage officiel comblé d'honneurs par les régimes successifs :

Au mois de mai 1862, dit M. Fouquet, Napoléon III fait donner à Ingres un siège à la Chambre des Pairs (*sic*).

Cette existence de peintre, si complètement vouée à la peinture, et qui a débuté à Paris, sous le Consulat, avec des succès si rapides, n'est plus, dès le premier voyage à Rome, qu'une suite de combats. Le jeune homme qui a eu la commande d'un portrait du Premier Consul n'est, une fois arrivé en Italie, qu'un élève et l'Académie critique sévèrement ses envois. A son retour de Rome, il est couvert d'éloges, au Salon de 1824, pour son *Vœu de Louis XIII*. Mais, dans les années qui suivent, en pleine effervescence romantique, il n'échappe

pas à des jugements sans bienveillance. A son second retour de Rome, rentrant à Paris avec un grand nom, il défend une conception de l'art particularisée par deux longs séjours au milieu des chefs-d'œuvre d'Italie. On lui prête une attitude de pontife et, au nom de l'esthétique dont il se réclame, il prend parti dans la lutte des Anciens contre les Modernes, dans celle des artistes officiels contre l'Administration des Beaux-Arts.

Il souffre de ces escarmouches. Cet homme si fier, si digne, si noblement appliqué à son métier, a sa faiblesse : il est doué d'un caractère inquiet et susceptible. M. Fouquet le montre tout jeune, alors qu'il fait son entrée à l'atelier de David :

Il marche sans hâte. Son maintien est réservé, il est d'une politesse très digne et, sous cette apparence de stabilité absolue, il cache un cœur chavirant aux contrariétés les plus minimes, une facilité extraordinaire à s'emporter, à se fâcher, à fondre en larmes.

Rapportant la vie d'Ingres à son œuvre, nous constatons que le jeune homme qui peint sous le Consulat les portraits de la famille Rivière est en possession d'une technique et de moyens magnifiques. Tout ce qu'il y ajoutera par la réflexion, la volonté de s'élever, le conduira à tempérer les belles qualités héritées du XVIIIe siècle et de David par des prétentions de peintre d'histoire. Il y gagnera peu et les critiques qu'on lui adressera de son vivant ne seront presque jamais sans fondement. Dans les œuvres de ce grand maître transparaissent déjà toutes les erreurs qui feront la fortune et la ruine rapide de la peinture académique du XIXe siècle.

Cette peinture académique, qui a triomphé sous le Second Empire et dans les trente premières années de la Troisième République, on n'en a pas encore écrit l'histoire. Quoiqu'elle tienne trop peu de place dans les musées pour que nous en voyions nettement l'évolution, elle occupe encore l'arrière-plan de l'art contemporain et, en même temps qu'elle excite l'esprit d'opposition des peintres d'avant-garde, elle préside à la formation des jeunes artistes.

A l'origine elle se vouait au tableau d'histoire, puis elle

s'est tournée vers le portrait et elle a versé dans la mondanité. **La Vie de Jean Boldini,** de M. Cardona, retrace la carrière d'un peintre habile, très tôt lancé dans la riche société bourgeoise, et qui a saisi la silhouette et le caractère de la femme élégante à la fin du XIX[e] siècle. Né en 1842, à Ferrare, fils de peintre, Giovanni Boldini vint à Paris de bonne heure et devint un personnage parisien. Ses œuvres, qui ne sont plus à la mode, apportent un témoignage plein d'intérêt sur les manières d'être, les habitudes de son époque, qui, par l'extérieur du moins, constraste étrangement avec notre XX[e] siècle, dominé depuis 1914 par la fatalité de la guerre.

Forain, qui est mort en 1931 comme Boldini, fut lui aussi un personnage parisien et son nom, associé à tous les événements de son temps, demeurera devant la postérité comme ceux de Gavarni et de Daumier. Quelques critiques d'art, après sa mort, se sont exprimés sur lui en termes fort sévères, ce qui est injuste : aussi haut que l'on mette Cézanne, il faut laisser aux artistes la liberté de suivre une autre voie, celle où les porte leur nature.

M. Léandre Vaillat n'a connu Forain qu'en 1929 et, malgré cela, il a su voir le type, noter ses saillies et il a publié un livre intitulé **En écoutant Forain,** alerte, agréable à lire et bien plus vivant que ceux qu'on a consacrés à Foch ou à Clemenceau.

Barrès a dit, dans ses *Cahiers,* que Forain n'était pas bon. M. Léandre Vaillat juge celui-ci plus favorablement :

> Une franchise naturelle, une sincérité directe, qui part en boutades. Il est incapable de résister au plaisir de dire un bon mot, même au risque de nuire et de se faire un ennemi de plus.

Forain, de son côté, n'est pas bienveillant pour Barrès :

> Où j'ai jugé mes incompatibilités d'humeur avec Barrès, c'est quand j'ai voulu lui faire lire Brillat-Savarin. Il a refusé... Barrès, vous comprenez, il ne voulait pas être frivole.

Forain est prodigue d'opinions qui ne sont point orthodoxes. Sur Puvis de Chavannes :

> Un rêveur, mais un Lyonnais. Très débrouillard. Tout le secret

de Puvis, c'est d'avoir fait des gens morts dans des paysages vivants. Ces paysages sont toujours saisissants d'aspect, avec des bois, de belles lignes et, là-dedans, des apparitions.

Sur Bourdelle et le monument Mickiewicz :

Je trouve que ça fait faux chef-d'œuvre, avec le côté voulu, assyrien... Qu'on f... donc la paix aux places publiques pour laisser passer les omnibus. Ou qu'on y mette des jardins.

Le livre foisonne d'anecdotes; ce genre, qui est amusant dans la conversation, il faut s'en défier dès qu'on veut faire œuvre d'historien. Par exemple, Forain raconte qu'il était voisin de Toulouse-Lautrec, que celui-ci avait une jument et la montait au Bois :

Quelquefois, il s'asseyait au bord de l'allée cavalière, tirait un gobelet d'argent et, comme les Kirghiz, buvait du lait de sa jument qui venait de mettre bas.

Cette historiette a déjà été rapportée plusieurs fois : on la mettait au compte du père de Toulouse-Lautrec. Bien entendu, pour le père comme pour le fils, il serait naïf de la croire véridique.

Ingres possédait des dons naturels qui ont été comprimés par une certaine volonté de grandeur développée sous le ciel italien. Bien des peintres du XIXe siècle et surtout du XXe ont été sollicités par des idées, des systèmes qui les ont invités à s'écarter de la direction où ils auraient été entraînés avec moins de réflexion. Ils ont ainsi arrêté cette expansion spontanée de l'individu qui, seule, lui permet de se traduire fidèlement. Est-ce le sentiment d'avoir quitté le chemin qu'il aurait dû suivre qui a poussé **Jules Migonney** à se donner la mort, en juillet 1929, à 53 ans?

M. Léon Deshairs, qui s'est lié avec Migonney dès l'enfance, au lycée de Bourg, a publié un album de reproductions de dessins et de peintures de son ami, qu'il a fait précéder d'une excellente introduction. Ce peintre clairvoyant, d'esprit fin et de caractère délicat, a laissé le meilleur souvenir à ceux qui l'ont approché : « Il avait, dit l'un d'eux, une gaîté cordiale d'homme qui comprend tout et d'une grande culture et, de tous les peintres que j'ai

connus depuis trente ans, c'est certainement à lui que j'attribuais l'esprit le plus haut, le plus noble et le plus désintéressé. »

A vingt-trois ans, Migonney s'était révélé comme un grand portraitiste et un artiste très versé dans la connaissance de son métier. En 1909, il obtint la Bourse de l'Algérie et quitta Paris pour la Villa Abd-el-Tif (la villa Médicis d'Alger). Ses modèles préférés furent les gitanes d'Algérie. Il les fit entrer dans des scènes d'intérieur gracieuses et joliment nuancées avec lesquelles il attira l'attention au Salon de la Société Nationale. Après son retour d'Alger et surtout après les fatigues de la guerre, il revint à des compositions plus sobres, d'un goût plus classique. Dans les dernières années de sa vie, il eut un gros succès, au Salon des Tuileries, avec une nature morte solidement établie et admirablement peinte qui fut acquise pour le musée du Luxembourg : c'est une des toiles qui y font le plus d'honneur à l'art contemporain. Or cette œuvre, très moderne de facture et de présentation, est datée de 1902. Les éloges qu'il en reçut, la conscience de n'avoir rien produit de meilleur, la crainte de s'être adonné inutilement, après la vingt-cinquième année, à des recherches épuisantes contribuèrent à faire naître chez lui l'idée qu'il avait manqué son but :

Dans la vie de ce bon peintre qui semblait suivre sa voie droite d'un pas si sûr et si calme, dit M. Deshairs, il y avait un drame secret : celui d'une conscience d'artiste jamais satisfaite. Son grand tourment fut de mettre d'accord sa sensibilité et sa raison, de concilier un amour sensuel des belles formes, des belles couleurs, des belles matières, avec les besoins d'une intelligence éprise d'ordre et d'harmonie... Il y a toujours en ses œuvres une noblesse naturelle.

On élève des monuments aux poètes sans réfléchir qu'ils se sont chargés eux-mêmes de ce soin et que le plus bel hommage à leur rendre est de répandre leurs œuvres. Mme Camille Mallarmé, qui a séjourné longuement en Italie comme en Espagne et qui a su dans ses romans rendre le pittoresque de la vie locale, rapporte, dans une étude intitulée **Un Drame ignoré de Michel-Ange,** le résultat de ses recherches dans les archives au sujet de la *Déposition de*

Croix du maître florentin. Ce grand homme, la figure la plus passionnante de l'histoire de l'art, avait, dans les dernières années de sa vie, à Rome, sculpté lui-même un monument pour sa tombe. La pierre étant mauvaise, il s'irrita et brisa le groupe auquel il avait travaillé avec persévérance. Les morceaux furent reconstitués, remis en place, sauf la jambe gauche du Christ dont il ne restait rien. Michel-Ange mourut, son corps fut transporté à Florence et inhumé à Santa-Croce sous un monument construit par Vasari. Bien longtemps après, la *Déposition de Croix* fut ramenée de Rome à Florence, placée dans les souterrains de San-Lorenzo, puis à Santa-Maria-del-Fiore où elle est dissimulée derrière le maître autel. Mme Camille Mallarmé voudrait restituer au sublime artiste le chef-d'œuvre sous lequel il avait rêvé de reposer. On lui saura gré d'avoir appelé l'attention sur une composition qui méritait d'être remise en lumière.

MICHEL PUY.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Mise au point. — Fidèle à sa ligne de conduite, la *Société Préhistorique Française* annonce aux lecteurs de son *Bulletin* (n° d'octobre 1931), comme une grande victoire, le non-lieu du tribunal de Cusset et l'arrêt de condamnation de la Cour de Riom. Voici par quels commentaires elle tente de donner le change :

On se souvient que les défenseurs de Glozel avaient mis une singulière ardeur à éviter que l'affaire fût plaidée ailleurs qu'à Cusset. Grâce à des artifices de procédure, ils avaient pu y parvenir au cours de l'été 1930. Depuis lors, et pendant un an environ, la S. P. F., partie civile, était restée sans aucune nouvelle de l'instruction qui devait se poursuivre à Cusset. Le juge, en effet, avait pensé bon de n'entendre que les témoins cités par la partie adverse. Et un jour la S. P. F. a appris, sans jamais avoir été entendue à l'instruction, qu'une ordonnance de non-lieu était rendue en faveur d'Emile Fradin.

Vu la curieuse façon dont l'enquête avait été menée à Cusset, la S. P. F. en a appelé devant la Cour de Riom.

La Cour a rendu son arrêt, confirmant qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre Fradin, mais rédigeant son jugement de toute autre

façon. La Cour n'a pas considéré, comme le procureur de Cusset, que les conclusions formelles du Service de l'Identité Judiciaire délégué pour l'expertise ne constituaient que « des probabilités et des vraisemblances ». Elle n'a point songé à mettre en parallèle avec de telles études expérimentales et de telles conclusions les prétendues réfutations de prétendus « savants notoires » (en réalité celles de principaux intéressés à la question). Elle n'a point déclaré que le Tribunal n'aurait pas les éléments suffisants pour considérer la question d'authenticité comme tranchée. Mais la Cour, appréciant seulement qu'au point de vue légal les éléments constitutifs d'une escroquerie condamnable n'étaient pas réunis, a conclu qu'il y avait lieu de mettre fin à une procédure qui s'est révélée « impuissante à atteindre de cette manière le but fort légitime poursuivi par la Société Préhistorique Française ».

Nous nous inclinons de bonne grâce devant le jugement de la Cour de Riom, qui a ainsi reconnu le bien-fondé de nos efforts, d'autant plus que « *le but fort légitime* » poursuivi par nous est atteint; la mystification de Glozel a été mise définitivement hors d'état de nuire aux études préhistoriques. C'est un résultat dont notre Société peut être fière et dont elle a déjà recueilli un grand bénéfice moral.

Les lecteurs du *Mercure* savent que si les défenseurs de la vérité glozélienne ont tenu à vaincre, ils n'ont jamais voulu triompher. Peut-être est-ce à cause de cela qu'aujourd'hui les dirigeants de la S. P. F. croient bon de le faire bruyamment, malgré deux condamnations. On ne saurait mieux être... battu et content.

Moulins, qui avait l'affaire en main depuis plus de deux ans, aurait eu plusieurs fois le temps de la terminer si, connaissant mieux que personne l'inanité de l'accusation, il ne s'était vu également acculé au non-lieu. A cela, on préférait naturellement maintenir sans limite l'inculpation d'un innocent. Et ce sont les avocats de M. Emile Fradin, qui, inlassablement, réclamaient qu'on hâtât l'affaire (voir *Mercure*, 1er sept. 1930, page 460, en note). Quant aux prétendus « artifices de procédure », il y eut simplement, pendant l'interminable inculpation, le rétablissement du Tribunal de Cusset dont dépendait Glozel. Si les avocats de M. Emile Fradin eurent, pour faire respecter la nouvelle loi, à lancer un déclinatoire d'incompétence, c'est que précisément Moulins, — où le procureur-

archéologue, qui avait détruit la Fosse Ovale, s'était saisi « avec frénésie » (Me Garçon dixit) de l'affaire montée contre Glozel, — voulait la garder, alors que toutes les autres étaient déjà versées à Cusset, sans redouter d'être juge et partie.

Par contre, les membres du parquet de Cusset, qui étaient toujours restés en dehors de toute polémique glozélienne, étudièrent le dossier avec sérénité et indépendance. Le juge d'instruction n'avait pas à réentendre les témoins cités par la partie civile, puisqu'ils avaient été entendus, les tout premiers, par le juge d'instruction de Moulins, et qu'il en possédait toutes les dépositions. Et à aucun moment, la partie civile ne demanda au tribunal de Cusset que d'autres témoins fussent entendus... Aussi, de quoi se plaint-elle aujourd'hui?

Quant à l'arrêt de condamnation de la Cour de Riom, qui a la « bonne grâce » de la Société Préhistorique Française, tous nos lecteurs en comprendront l'inspiration quand ils sauront qu'il a été entièrement conçu et rédigé par le président d'alors de la Section des mises en accusation, qui est un membre actif de la Société Préhistorique Française. Il fallait même que la cause de la vérité glozélienne fût étrangement forte pour qu'elle triomphât dans ces conditions!

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Les fonds secrets du quai d'Orsay en 1841. — En fouillant les vieux papiers, on peut parfois faire une découverte intéressante. C'est ainsi qu'en dépouillant des documents provenant du cabinet particulier du ministre de la Justice sous le Gouvernement provisoire de 1848, Adolphe Crémieux, nous sommes tombé sur la pièce que nous reproduisons textuellement tout entière ici. C'est un duplicata qui porte sur la marge une mention de la main de Crémieux: *Conserver*, ce qui est la preuve de son authenticité. Voici ce document :

MINISTERE
DES AFFAIRES ETRANGERES
—
FONDS SECRETS DE 1841

SERVICE ORDINAIRE

Pension de l'ancien cabinet de Poste, pour l'année	82.353
Prince Gustave de Suède pour l'année	40.000

Comtesse de Rayneval	12.000
Chevalier de Gausson, ancien agent, pension	4.000
Trécourt, ancien agent, pension	2.000
Berly, ancien agent, pension	500
Made de la Batrie, fille d'un ancien agent secret de Louis XV	900
Made de Bounay, veuve d'un ambassadeur	1.200
Baron de Marenil, pension supplémentaire	2.000
Made Veuve Flury, pension supplémentaire	500
Desages père, pension supplémentaire	1.000
Traitement supplémentaire pour l'année	24.000
Made de Champlagarde, veuve d'un ancien agent	1.500
Princesse Sutzo, pension	6.000
Espagne de Posen, ancien agent secret	1.000
Made Soria, veuve d'un ancien agent, pension	500
Made Durmisseau, veuve d'un ancien agent, pension	500
Désaugiers, pension supplémentaire	10.000
Dubouzet, id.	6.000
Serurier, id.	20.000
Baron Méchin, id.	3.000
Baron de Cabre, id.	6.400
Bureau statistique, traitement, frais de mission, livres, cartes, etc.	37.600

DÉPENSES DANS LES RÉSIDENCES POLITIQUES ET CONSULAIRES

Madrid (pour l'année)	11.032
Londres id.	7.900
Berne id.	4.896
Bruxelles id.	5.100
Rome id.	3.155
Naples id.	224,40
Frankfort id.	1.836
Livourne id.	2.040
Gênes id.	139,07
Barcelone (six mois)	240,57
Total	299.517,84 (*sic.*)

SERVICE EXTRAORDINAIRE

Bons du Ministre	134.050
Dirat, ancien agent secret, secours	2.400
Made de Haut, fille d'un ancien ministre	2.000
Prince de la Paix, pour l'année	5.000
Comtesse de Bassompierre, secours	6.000
Garabed, prêtre arménien, secours	720

Plater, réfugié polonais, secours	1.080
Théologue, ancien secrétaire de l'ambassade turque......	2.400
Langallery, fils d'un ancien officier suisse	1.200
Stephanopoli, ancien secrétaire réformé..................	1.200
Duchesse de Rovigo (pour neuf mois, décédée au 7bre)....	1.250
Comtesse de Gertas, veuve d'un ancien consul général..	700
Mad^e de Vins, secours ordinaire et extraordinaire	1.700
Dargainarez, ancien introducteur des ambassades	1.000
Vern, ancien commis, secours	2.000
Nottament, ancien chancelier de l'ambass. de Londres....	1.500
Ornans, ancien consul général, secours	2.000
De Menou, ancien secrétaire aux Etats-Unis, pour mémoire	»
M. de Gabriac, traitement temporaire....................	8.000
Rio	4.000
Augustin Thierry, supplément de pension	600
Mad^e Donnery, veuve d'un consul général................	700
Docteur Weil, rédacteur du *Courrier Allemand*	12.060
De Montrond	36.000
D'Erckstein, secours annuel	6.000
Gors, ancien secrétaire de la Mission de Sainte-Hélène....	2.000
Cabarrus, attaché au ministère, secours temporaire	1.200
Feuillet, chef de protocole, allocation supplémentaire	2.000
Lefebvre de Bécourt, pour mémoire	»
Capefigue, allocation temporaire	6.000
Schmieder, attaché au ministère, secours	1.800
Maurice d'Hauterive, attaché au ministère, secours	2.000
Lerée, secrétaire de la Cie Mexicaine	900
Caze, agent secret	6.000
His, traitement supplém. à C, e	1.750
Rouen, traitement supplém. à Lisbonne	1.500
Marquis de Rumigny, traitement supplém. à Bruxelles ..	20.000
Transcription de dépêches p^r les archives et les légations	938
Lingay, allocation particulière	6.000
Heine, écrivain allemand (1)	4.800
Comte Siméon, pension	10.000
Taylor, pour l'année	6.000
Léon de Laborde, 1er trimestre (l'allocation cesse à date de 1er avril)	750
Menus frais du cabinet, traitements, voitures, secours...	28.375,72
Comte Bresson, ministre à Berlin, allocation particulière..	2.000
M. de Chateaugiron, consul à Nice, allocation particulière.	1.500
Flesch, attaché au ministère, secours	500

(1) C'est nous qui soulignons.

Regny, 4e trimestre à 2.000 fr. par an...............	500
Gratifications ordinaires dans les bureaux	7.900
M. Louis Decazes, traitement supplém. à Madrid....	202,77
Total	348.176,49

RÉCAPITULATION ET BALANCE.

Service ordinaire	299.517,84
— extraordinaire	348.176,49
Total	647.694,33
Les ressources suivant le rapport annexé au présent compte sont de	654.414,47
La dépense est de	647.694,33
Il reste en caisse	6.720,14
Somme égale	654.414,47

La dépense et les valeurs en caisse sont égales aux ressources, partant balance.

Arrêté à Paris le avril 1842,
Le Ministre des Affaires Etrangères.
signé : GUIZOT.

Approuvé :
signé : LOUIS-PHILIPPE.
Par le Roi, le Ministre des Affaires Etrangères.

Comme on le voit, lors du ministère de M. Guizot, les fonds secrets étaient utilisés tout d'abord pour couvrir la part manquant du budget normal : le bureau de la statistique, dont l'entretien avait coûté 37.600 francs, figure sur la liste qu'on vient de lire. On y trouve également la somme de 24.000 francs destinée à compléter les traitements des employés du ministère, etc. En deuxième lieu, les fonds secrets remplaçaient le fonds de bienfaisance : les anciens fonctionnaires, leurs veuves et enfants émargeaient sur cette caisse. Le nombre des agents secrets, s'ils figurent tous dans le tableau ci-desssus, était alors assez restreint. Ce qui frappe à la lecture du document, c'est l'absence complète des journaux et revues. En fait de noms de journalistes, il n'y en a que trois : Docteur Weil, rédacteur au *Courrier allemand*, Capefigue et Henri Heine. Ce dernier touchait 4.800 francs

par an. Autant que nous le sachions, c'est le premier document officiel où il soit question du secours offert par le Gouvernement français au grand poète allemand.

S. POSENER.

LETTRES ANTIQUES

Emile Cahen : *Callimaque et son œuvre poétique*, Paris, de Boccard. — Le même : *Les Hymnes de Callimaque, commentaire explicatif et critique*, Paris, de Boccard. — Georges Radet : *Alexandre le Grand*, Paris, L'Artisan du Livre. — Mémento.

Nous avons dit, en son temps, le mérite et le vif intérêt que présentaient le texte et la traduction française des œuvres de *Callimaque*, que fut chargé de publier, pour la collection des Universités de France, M. Emile Cahen. Poursuivant sa docte et noble tâche, qui est d'éclairer Callimaque, cet éminent chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université d'Aix-Marseille, vient de consacrer au poète alexandrin des *Hymnes* deux magnifiques ouvrages, deux amples monuments qui font le plus grand honneur à l'érudition et à la science françaises, et qui continuent les solides et brillantes traditions humanistes de l'Université d'Aix. Dans un premier ouvrage intitulé **Les Hymnes de Callimaque**, M. Emile Cahen nous donne, en français, le premier commentaire explicatif et critique des *Hymnes* de ce poète savant et difficile. Ce précieux commentaire sert d'illustration au texte qu'établit cet éminent philologue et à la traduction qu'il nous donna, en français, de ces poèmes religieux, les seuls, parmi les longs poèmes de Callimaque, qui nous soient parvenus dans un état satisfaisant de conservation. Chaque vers, chaque expression, chaque développement, chaque allusion mythologique y sont passés au crible d'une critique serrée, expliqués avec un savoir d'une probité rare, et illuminés par un esprit que guide l'amour patient et minutieux de la recherche et de la vérité. Aucune difficulté n'est escamotée, tout passage abstrus est éclairci, commenté, discuté, et, lorsque la critique s'avère impuissante à éclairer un détail, important ou non, le docte exégète a le rare et courageux mérite d'avouer son impuissance, ou tout au moins ses doutes.

Mais ces *Hymnes*, grâce auxquels surtout le nom de Callimaque est parvenu jusqu'à nous, sont-ils des poèmes religieux, des fantaisies de lettré; sont-ils des chants rituels, ou simplement des poèmes destinés à la déclamation ou à la simple lecture? Pour certains critiques, ces *Hymnes* ne seraient que des pièces artificielles, écrites sur commande, sans joie et sans amour, comme l'est généralement le travail forcé d'un poète de cour. M. Emile Cahen rejette cette hypothèse, qui ne s'appuie, d'après lui, sur aucun témoignage antique. D'ailleurs, note-t-il, même si cette théorie était vraie, il ne s'ensuivrait pas que les *Hymnes* ne soient qu'un mauvais et froid travail de poète livresque. Qu'importe qu'une œuvre soit de commande, si elle est en accord avec l'esprit et le cœur du poète? Virgile et Pindare ne travaillaient-ils pas sur commande? Emile Cahen ne croit pas non plus que ces poèmes de Callimaque aient été des chants liturgiques exécutés pendant qu'on célébrait les fêtes des dieux. Notre commentateur rejette aussi l'hypothèse que les *Hymnes*, ou certains d'entre eux, auraient été des pièces écrites pour les concours poétiques qui faisaient partie du programme des fêtes religieuses. N'étant pas, conclut-il, des pièces dont la récitation s'insère dans un rituel, et non plus des morceaux de concours, ces poèmes ne peuvent être que des compositions littéraires libres, des œuvres faites pour un public, un temps, une circonstance et un lieu. Quoique n'ayant pas fait partie d'une cérémonie, ils sont pourtant très près de la réalité religieuse; satisfaisant certains élans pieux et dévots, répondant par le fait même qu'ils s'adressent aux dieux, à certaines conditions religieuses, ils portent aussi la marque indélébile de certaines préoccupations littéraires particulières aux conceptions poétiques, aux idées et au talent de Callimaque.

Poésies lyriques par le génie épico-lyrique de leur auteur, les *Hymnes* de Callimaque ne visent qu'à exalter le sentiment religieux le plus orthodoxe. Leur esprit religieux est strictement hellénique, et rigoureusement traditionnel et classique. Les légendes mythologiques qui les ornent ne sont pas là pour donner au lecteur ou à l'éditeur des notions exactes du passé grec, mais pour exciter sa dévotion aux

divinités consacrées, et son loyalisme à l'égard des Ptolémées.

> Dans les *Hymnes*, dit excellement Emile Cahen, il s'agit toujours d'exalter, à l'occasion d'une manifestation collective, une personne divine, de provoquer chez les fidèles une émotion religieuse plus ou moins nuancée de civisme ou de politique. Dès lors, les faits de mythologie doivent être choisis et traités, non comme des éléments de connaissance impassible, mais comme des excitants du sentiment.

C'est par la vertu fervente et ailée de ce pieux sentiment, que Callimaque a pu réaliser un dessein qui porte la marque de son génie novateur : faire servir l'hexamètre épique à l'expression du lyrisme religieux, et remplacer par le lyrisme de lecture et de déclamation le lyrisme d'exécution musicale et chorale. Ne se séparant pas des cérémonies religieuses qu'ils décrivent ou rappellent, ses *Hymnes* appartiennent bien, dans l'esprit de leur auteur, au lyrisme religieux; ils en sont l'expression humaine et personnelle. Le talent de Callimaque a pu adapter ce lyrisme à des conditions simplifiées, sans partie musicale et évolutions chorales. Comme compensation, la déclamation nue s'est parée de la beauté des idées exprimées et de la forme littéraire choisie. Le lyrisme seul deviendra ainsi l'expression plus précise de l'émotion religieuse.

> Ce ne seront plus seulement, dit Emile Cahen, et du seul point de vue de la divinité, sa grandeur et ses hauts faits qui seront célébrés, ce seront, au point de vue des fidèles, les sentiments d'attente, de crainte et d'amour que la poésie aura pour tâche d'exprimer.

Le lyrisme dès lors, dans son fond et dans son essence, ne sera plus extérieur; il sera tout interne; il ne sera plus un produit de circonstances externes et matérielles, qui ne lui sont que des adjuvants, mais il résidera dans un élan de l'âme et de la pensée, marqué, plus que par les mots et les mythes, par le pathétique du sentiment personnel et par l'élan lyrique, le mouvement divin que donnent à l'âme la sensation directe et l'émotion présente du sentiment religieux.

Si nous nous sommes attardé à résumer les idées que se fait de l'inspiration et du génie novateur des *Hymnes* de Callimaque Emile Cahen, c'est que les *Hymnes* de ce Cyrénéen sont la seule partie de son œuvre importante qui nous soit restée. La critique moderne, d'ailleurs, est trop souvent trop injuste pour ces los divins. Nous sommes heureux qu'un esprit averti nous les présente sous un jour équitable autant que judicieux. Quant aux lecteurs qui voudront s'intéresser à tous les fragments qui nous restent ou à tous ceux que nous ont récemment rendus les papyrus égyptiens, nous les renvoyons à cette somme magistrale de l'art, de la pensée et de la vie du Cyrénéen, qu'Emile Cahen vient, sous ce titre : **Callimaque et son œuvre poétique,** de consacrer à la gloire d'un des plus grands et des plus curieux poètes non seulement alexandrins, mais de tous les temps.

Au cours d'une brève existence de trente-trois ans, Alexandre le Grand, en passant sur le monde, y laissa des traces que la terre garde encore. Pour évoquer la magie de cette merveilleuse existence, le savant qu'est M. Auguste Radet s'est doublé d'un poète. Science et poésie, lyrisme et pensée s'amalgament si bien en son **Alexandre le Grand,** que cet ouvrage est peut-être le plus beau, tout en étant le plus sûr, qui ait été écrit sur ce grand conquérant. Vrai selon l'histoire, solide sur le fond et agréable en la forme, ce livre a l'immense intérêt de mettre en relief, à chaque chapitre et à chaque page, la noblesse du but que se proposait Alexandre. Divine, en effet, était sa mission, et une mission divine élève au rang divin ceux qui en sont investis. Que voulait donc Alexandre? A quoi par les Dieux se sentait-il appelé? A régénérer et à civiliser le monde universel, à faire régner sur lui l'ordre divin que lui avaient enseigné les sages de la Grèce. Il ne voulait pas fonder une plus grande Macédoine, et ce n'était pas sur une humanité asservie qu'il voulait régner. Il luttait pour l'unité du monde, pour sa mise en valeur économique et morale; il aspirait à une fusion libératrice de toutes les races, à la création d'un monde diversement dominé par la seule intelligence, par la seule culture qui fasse état, pour le civiliser, de la valeur spirituelle et physique de l'homme. Qu'on lise ce livre; il est beau, il est

grand et à la mesure de ce grand précurseur de l'unité et de l'unification hypothétique du monde.

MÉMENTO. — Je crois pouvoir signaler que je viens de publier, aux éditions Véga, une traduction largement documentée du précieux traité que Salluste le Philosophe écrivit sur *Les Dieux et le Monde*.

Ce petit traité *Des Dieux et du Monde* peut être considéré comme un véritable abrégé des dogmes et des principes de la grande sagesse hellénique. Son auteur, Salluste le Philosophe, un Gaulois, était l'intime ami de l'empereur Julien, surnommé l'Apostat. Très attaché aux cultes et aux doctrines anciennes, Salluste, avec une âme de sage, que modérait une prudence sereine, seconda cet empereur dans son entreprise de restaurer l'Hellénisme. Ne se servant que des armes de l'esprit, ce philosophe, qui fut en même temps un des plus hauts fonctionnaires de l'Empire, écrivit un petit livre dans lequel il résumait et mettait à la portée de tous, pour les opposer aux conceptions nouvelles que le Christianisme répandait dans le monde, les idées et les principes sur lesquels se fondait cette tradition hellénique que les sages de l'Ecole d'Alexandrie considéraient comme émanée de la sagesse universelle. Pour faciliter au lecteur l'intelligence du texte condensé de ce petit traité, et en souligner toute la valeur doctrinale, j'ai accompagné sa traduction de notes importantes et nombreuses qui ajoutent, au raccourci du texte, un commentaire explicatif et suivi. Ce livre présente un intérêt majeur pour l'histoire des idées. Il est une introduction aussi précise que fidèle à la compréhension et à l'étude des œuvres plus profondes des sages qui fleurirent au temps d'Alexandrie et au déclin d'Athènes...

MARIO MEUNIER.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Byzance. — Costis Palamas : *Les Douze Paroles du Tzigane*, trad. Eug. Clément, préface de Henry Bidou; Stock, Paris. — K. Palamas : *Perasmata kai Khairetismi;* Kollaros, Athènes. — K. Phrilingos : *Iôb;* Taroussopoulos, Athènes. — D. Voutyras : *Epanastassi tôn Zôôn;* Dimitrakos, Athènes. — M. Kanellis : *Sarka;* Papazoglou, Athènes. — A. Argis : *I Lyki;* A. N. Mavridis, Athènes. — D. Kouretas : *Ai Psykhoseis eis tin Logotekhnian;* Papanikolaos, Athènes. — Mémento.

L'éminent économiste et fin lettré, connaisseur approfondi de l'histoire byzantine, M. A. Andréadès, n'a pas oublié sans doute le cordial entretien que nous eûmes à Beauvais, il y a déjà bien longtemps, à propos de choses grecques et françaises. Dès le début, la sûreté de son érudi-

tion lui fit évoquer la figure de ce grand juriste et fécond écrivain de notre XIIe siècle, Philippe de Beaumanoir, l'auteur des *Coutumes du Beauvaisis* et de plusieurs romans d'aventures dans le genre courtois, dont *la Manekine*. Ecrite pour distraire de belles désœuvrées, cette histoire fut paraphrasée en grec par un moine de Crète, Agapios, dans un but d'édification religieuse, et pour exalter le culte de la Sainte Vierge. Le siècle des Croisades vit ainsi fleurir à Byzance, ainsi que l'a fort bien démontré, dès 1864, dans ses *Etudes sur la Littérature grecque moderne*, M. Ch. Gidel, toute une littérature importée de France. Parmi les œuvres dont le succès paraît avoir été le plus vif, il faut citer *Flore et Blanchefleur* et *La Guerre de Troie* de Benoît de Sainte More. Et pendant que l'influence byzantine nous portait en Occident à composer des romans tels que *Cléomadès, Parthénopes de Blois* ou *Polopathos,* nos modes envahissaient l'Empire d'Orient, et les Grecs, à l'imitation de notre littérature romanesque, mettaient au jour ces poèmes de fantaisie amoureuse et chevaleresque : *Belthandros et Chrysantza, Lybistros et Rhodamé,* où, à travers le souci de rester fidèle aux traditions classiques de beau style, se fait jour peu à peu l'influence de la langue nouvelle, la langue parlée, toute émaillée de termes inédits, importés d'Occident. Aux siècles suivants, l'influence italienne, alimentée aux mêmes sources, devait, dans les centres grecs occupés ou visités par Venise, renforcer ces tendances, et nous en trouvons la preuve dans les œuvres crétoises, telles que le *Sacrifice d'Abraham*, l'*Erophile*, l'*Erotocritos,* mieux nommé le *Rotocritos*.

Les œuvres du moyen âge byzantin et de la Renaissance crétoise servent ainsi de lien entre le génie antique et la sensibilité moderne, et il n'est guère possible d'interpréter convenablement la Grèce nouvelle sans s'y référer; car pour l'Hellénisme les Croisades et l'occupation française marquent une ère décisive. Costis Palamas l'a bien compris, lui qui au creuset de son génie a voulu amalgamer le présent au passé et qui, pour ce faire, ne s'est pas contenté de vouloir greffer les influences de l'Occident sur le tronc antique, mais s'est attentivement penché sur Byzance. Quand Psichari ne voulait voir en lui qu'un poète balkanique, sans doute son-

geait-il à tout ce que Palamas pouvait devoir à Byzance; mais il méconnaissait la portée de l'exemple donné par le poète, dont *la Flûte du Roi* est l'un des plus impressionnants chefs-d'œuvre. Ce que la littérature chevaleresque de France a pu infuser à l'Hellénisme expirant n'a pas été totalement perdu, et il semble bien qu'il en soit passé quelque chose jusque dans le sentiment qui anime ce poème particulièrement original : **Les douze Paroles du Tzigane.** La légende épique et la méditation lyrique s'y enlacent harmonieusement. Le Tzigane de Palamas n'est ni celui de Pouchkine, ni celui de Shakespeare. Il pourrait, nous dit le poète lui-même, s'écrier comme Héraclite : « Un seul pour moi en vaut mille! » C'est une sorte de paladin de la famille maudite des Tristan, un chevalier errant et sans loi, qui essaie de tous les métiers tour à tour, et qui finit par trouver sa vocation véritable dans un violon mystérieux, héritage d'un vieux et saint prophète. En vérité, le Moi tzigane de Palamas n'a-t-il pas été formé par quelque Rotocritos, qui aurait médité sur Nietzsche? Le poème s'ouvre par un saisissant tableau, celui de l'arrivée du peuple tzigane en Thrace, cent ans avant la chute de l'Empire. D'étranges malédictions font mourir les dieux, Byzance opulente et corrompue vit passer à travers ses foules grouillantes le prophète, et elle entendit la prophétie; l'invective a grondé contre la femme sans foi; le Tzigane a été le destructeur; mais, après la négation farouche, voici les musiques triomphales de la Vie et du Rêve. A l'appel enflammé du Poète, les dieux ressuscitent, et tout l'avenir se préfigure. Les arbres racontent au Tzigane la légende d'Orphée, qui fut musicien comme lui.

Le vrai rêve, c'est la vie; fais résonner sur ton violon les accords de la Vérité! La source de la Vérité, tu ne la trouves pas seulement en toi-même, ô Homme. Tu la trouveras partout dans l'union — ô hymen libérateur! — de ton cœur et de ton esprit avec la Vie universelle.

Dans ce poème, que termine un hymne à une Femme et qui est tout entier soulevé d'une fougue ardent, dionysiaque la métaphysique devient, comme le lyrisme lui-même, musique d'ivresse cosmique et supérieure. La préface de Pala-

mas, qui remonte à 1906, offre une admirable définition de la Poésie moderne, alternativement concentrée, sculpturale, selon la norme hellénique classique ou débordante d'élan, toute en mouvements dansants comme le lyrisme biblique. Dans sa traduction de suprême élégance et discrètement rythmée, M. le Professeur Clément a su rendre toute l'ampleur de l'original, et sans doute le lecteur français, séduit par la vigueur ,la couleur et le relief de cette poésie, n'hésitera plus à classer Costis Palamas au premier rang de nos aèdes contemporains. **En passant,** en passant à travers la vie, le poète des *Pérasmata kai Khairétismi* salue les divinités secrètes qui animent le monde, et des strophes où s'accroche un refrain aux sonorités religieuses montent en symbole vers le ciel. Il dédie à l'amitié, au souvenir, au paysage, dans une étourdissante variété de rythmes, des stances, des hymnes, où la pure émotion du cœur se marie aux élans du rêve, aux spéculations de l'esprit. Et partout s'élève le chant de la Vie, le Cantique à la Beauté qui est la splendeur du Vrai. Il faut méditer longuement sur ces strophes, qui paraissent avoir été composées pour des danses sacrées : *Le Silence, La Voix, Les Hirondelles, L'Ile, La Terre,* et dans le reste du volume, au hasard, *Les Mains, Les Ailes, Il fut un temps, Aube d'hiver, La Trilogie des Fleurs, A la Gloire de Krystallis, Histoire nouvelle,* qui nous montrent, dans la splendeur d'un verbe inégalé, que rien d'humain ne doit demeurer étranger au poète d'aujourd'hui. Tout ici est nombre, tout est rythme; l'harmonie des ondes verbales s'amplifie à travers tous les mondes de la vie, du rêve et de la pensée.

En résumé, il est possible que les œuvres maîtresses de Costis Palamas s'élèvent dans l'avenir au-dessus de notre siècle, à la façon dont le *Prométhée* d'Eschyle et le **Livre de Job** dominent toute l'antiquité. Et sans doute, pour cela même, n'était-il pas indifférent que, après le *Cantique des Cantiques,* le poème que Tennyson considérait comme le plus grand du monde et qui est à coup sûr, dans sa forme tour à tour épique, dramatique et lyrique, le plus vertigineux des écrits bibliques, fût transposé en grec moderne. A cette tâche malaisée, mais infiniment séduisante, M. K. Phrilingos

de Mitylène s'est appliqué en toute conscience d'artiste et d'érudit. Sa traduction, le prologue et l'épilogue exceptés, est en vers blancs, pour que l'allure poétique de l'original ne disparaisse point. Elle s'accompagne de nombreux commentaires critiques, destinés à éclaircir le sens. Une savante introduction analyse le caractère du poème, expose les diverses opinions émises sur la date où il a pu être composé, quelques siècles avant l'ère chrétienne, en fait ressortir la haute signification, tant au point de vue largement humain qu'au regard de l'époque qui le vit naître. Ce colosse de la pensée et du sentiment juifs, que révèrent les fervents de l'ésotérisme, et qui ne peut laisser aucune conscience indifférente, est ainsi placé en pleine lumière. Il n'est pas un lettré qui ne consulte avec fruit ce beau travail.

Nul n'a su exprimer de façon plus poignante que Démosthène Voutyras l'espèce d'effroi mystérieux qui plane sur la misère humaine; nul n'a su comme lui extraire du tragique quotidien pareille matière en quelque sorte mythique; nul n'a su utiliser comme lui la langue de tous les jours pour nous révéler les frissons les plus secrets de l'âme grecque. Il nous dénonce en elle le sentiment obscur de l'antique Anankê et, à travers des scènes du réalisme le plus véridiquement observé, il fait passer tout à coup d'hallucinantes lueurs de rêve angoissé. Lucien, Aristophane et parfois même Eschyle se réveillent en lui, pour lui constituer une personnalité que parfois l'on pourrait dire russe et qui est d'abord intensément grecque, c'est-à-dire purement roméique. Son nouveau recueil **La Révolte des Bêtes** contient vingt-trois récits courts, dont l'extrême variété fait le charme essentiel. Quelques-uns amalgament étroitement le rêve à la réalité. Le premier par exemple, celui qui donne son titre au volume, se déroule tout entier, le plus simplement du monde d'ailleurs, dans une atmosphère de songe. *Lorsque le soleil baisse* évoque avec une infinie délicatesse un amour naïf d'enfance, qui ne sait trouver son but et que son inachèvement même rend émouvant. *Le Nouvel Homme* nous fait voir un prodige humain issu de la Science et qui finit par étrangler celui qui l'a créé. Le volume se termine par la *Grande Révolte,* qui est celle des Femmes et qui est aussi la plus terrible.

Voutyras est un écrivain entièrement personnel et qui, selon nous, fera époque, nous ne nous lasserons point de le répéter.

M. Manolis Kanellis a bien du talent, et nous l'avons dit à propos des *Frissons de la Terre*, où il manifeste tous les dons d'un grand poète, jusque dans ses audaces bien faites pour effaroucher le Philistin; mais c'est aussi un prosateur bien sombre et qui paraît décidé à ne nous montrer de l'homme et de la femme que ce qui est le plus triste ou le plus répugnant.

Combien le génie de la Grèce moderne est différent de celui de la Grèce antique! Les Turcs ont passé là et d'abord Byzance, Byzance chrétienne et corrompue. Est-ce par pur amour de la vérité que tant de conteurs contemporains, en Hellas, surenchérissent sur les déchéances morales et physiques de l'espèce humaine? N'y a-t-il pas là quelque chose de ce sadisme qui, sous des formes variées, anime les prophètes juifs et les romanciers de la Russie? En tout cas, si l'intrigue de **Chair** est assez compliquée, si elle accumule comme à plaisir les scènes d'adultère, de viol, d'avortement, de lupanar, il convient de reconnaître que certains épisodes, dans leur violence même, sont traités de main de maître, que l'auteur écrit une langue admirable et qu'il fait longuement réfléchir sur une société qui permet de pareilles tares. Mais la société peut-elle, d'autre part, corriger la nature humaine? Telles femmes sont prédestinées par leur tempérament même à la prostitution et au servage honteux que cet avilissement entraîne avec lui.

Dans **Les Loups,** ce sont des qualités de psychologue que manifeste surtout M. Argis. Il s'agit là d'impressions d'enfance, qui ont infligé au héros du récit un incoercible manque de courage. Il ne sait ni lutter, ni se défendre, et il devient ainsi un vaincu de la vie; mais il ne veut pas que sa descendance soit affligée du même mal, et il agit en conséquence. Voilà qui me semble ingénieusement observé. Le héros de l'histoire est censé écrire ses mémoires pour l'édification de ses enfants, et le style, dans sa familiarité même, gagne ainsi en pénétration ce qu'il perd en véritable vigueur.

Avec **Les Psychoses dans la Littérature,** M. Kourétas

nous montre que l'étude des troubles mentaux n'était pas étrangère aux grands tragiques de l'Antiquité classique. A la lumière des théories de Freud, Prométhée, Io, Cassandre, Oreste, Ajax d'Eschyle et de Sophocle nous offrent divers aspects du déséquilibre nerveux. Médée, Hercule, les Bacchantes d'Euripide sont justiciables de tares analogues. Travail original d'un savant consciencieux, et qui ouvre des perspectives assez inattendues. Certaines conclusions peuvent être discutées; mais il n'est pas niable, par exemple, que Prométhée soit un maniaque de l'orgueil, damné comme tel. En vérité, le personnage mérite l'étude.

MÉMENTO. — Lire à *Libre* (août-septembre 1931) les judicieuses réflexions de M. Louis Roussel sur les conditions à remplir par un bon dictionnaire de la langue vivante. Dans le même numéro, il est parlé de Tommaseo, traducteur de Chants serbes en grec moderne et en italien. « Tommaseo manie le grec avec un réel talent, mais il savait assez mal le serbo-croate », dit M. Roussel. Cependant, il écrivit dans la langue de sa patrie dalmate un recueil de poèmes en prose, les *Iskrìce* (*Etincelles*). Toute la vie chypriote est enfermée dans les *Tsipriotika Traoudkia* de M. D. Lipertis, pour qui Palamas a écrit une belle préface. De Paulos Gneftos des vers harmonieux et berceurs : *Hespérina;* dans les *Strophi* de G. Sepheris l'amour et la fantaisie gonflent les ailes d'un rêve plein de musique. Le *Noumas* (janvier, février, mars 1931) publie de décisives pages de Psichari : *Glôssa kai Laos. Alexandrini Techni* donne des commentaires fort instructifs de M. Sp. Panayotopoulos sur *La Poésie néo-grecque. Panegyptia* est tour à tour historique, scientifique, littéraire et d'actualité. M. Cassigonis, à *Erevna* d'Alexandrie, poursuit la série de ses fascicules : *I Epitykhia eis tin Zôin, I Eftykhia, I Apli Zôi, I Typi*, qui sont une suite d'Essais pleins de sens et de verve.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES CHINOISES

La presse chinoise et le conflit sino-japonais. — Tous les journaux chinois, bien entendu, commentent avec chaleur les moindres événements du conflit avec le Japon. Il n'y a plus d'autre littérature qui compte. Or, la tradition confucianiste n'est pas morte. Si la plupart des grands journalistes, élevés à l'américaine, n'utilisent leur plume que pour la

publicité, le chantage ou le bourrage électoral, il est des vieux Sages qui recherchent la vérité.

Quelles sont ces vérités?

D'abord pourquoi la Chine réclame-t-elle la Mandchourie? Celle-ci n'est pas chinoise légalement. Elle n'a jamais, au cours des millénaires, été conquise par un empire chinois ou ne s'est donnée à lui. C'est la Chine qui, depuis 1644, a fait partie de l'Empire mandchou. Ce n'est qu'en 1905 que les empereurs mandchous y ont introduit le système administratif chinois. Légalement, en 1912, les Mandchous ayant remis à la Chine sa liberté politique par un décret légal, la Mandchourie, leur fief, n'a pas été cédée.

De fait, après la brève période d'unité autocratique sous Iuan Che-Kraé, la Mandchourie est demeurée indépendante avec Tchang Tso-linn et, depuis 1929, avec Tchang Sio-léang.

Et maintenant, qu'est-ce que la Chine, sinon une civilisation? Le gouvernement de Nanking, reconnu par l'ignorance ou la duplicité des étrangers, ne gouverne que la région de Nanking et Changhaï avec ses Douanes qui entretiennent son armée.

Tout le Sud est sous le gouvernement de Canton qui a ses ministres, son Parlement et nie toute allégeance avec Nanking. Le Yun-nann et le Se-tchroann, tout l'Ouest, sont complètement indépendants.

Le Nord, conquis pour la première fois par Nanking en 1928, et qui avait repris son indépendance en 1929, soutint une guerre de huit mois. A ce moment, Nanking et le Nord étant épuisés, le maître de Mandchourie sortit de son domaine et commença une marche victorieuse, s'emparant des territoires des deux adversaires. Il aurait occupé Nanking si celui-ci ne s'était racheté par une indemnité considérable, fournie, dit-on, par l'Amérique. Tchang Sio-léang a consenti à prendre le titre de Généralissime du Nord. Il n'a pour cela ni donné la Mandchourie à Nanking, ni abdiqué son pouvoir héréditaire, donc indépendant.

Quelle est donc la Chine que représente M. Sze? Nanking et ses faubourgs? Ou Canton et le Sud? Ou l'Ouest avec Se-tchroann et Yun-nann? Ou le Nord et la Mandchourie indé-

pendants? Ou le Chann-Si où reparaît le vieux « gouverneur modèle » Iénn Si-chann?

Et cependant il y a une civilisation chinoise qui se tient les coudes, comme le ferait l'Europe divisée si le continent noir, instruit, armé et organisé par nous, commençait aujourd'hui son attaque!

Voyons maintenant, à la lueur de la Raison, les rapports avec l'étranger.

En juin 1931, le colonel Oang tuait net d'une balle de revolver un Anglais, M. Thornburn, qu'il accusa depuis d'avoir résisté à deux gendarmes. Il fit brûler le corps pour qu'il n'y eût pas découverte et punition. Il fut cependant dénoncé. Cinq mois plus tard, le ministre d'Angleterre menaçant de ne pas soutenir la Chine à Genève, les chefs de Oang consentirent à l'arrêter et le condamnèrent à 14 ans de prison, sans indemnité pour la famille de la victime. Effet moral précis : on peut tuer tous les Anglais que l'on voudra : cela ne coûte cher ni au pays ni au meurtrier.

Le capitaine Nakamura est tué en septembre en Manchourie par des militaires chinois et enterré en secret dans des conditions analogues. Huit jours après, les Japonais attaquaient les militaires coupables, les arrêtaient et les fusillaient après jugement. Effet moral : impossible de toucher à un Japonais sans qu'il en coûte très cher au pays et au meurtrier.

Dans ces deux cas, quel est le pays qui sait imposer le respect des personnes, des biens et des lois, base de toute vie en société? Quel est le pays qui défend l'assassinat, le pillage et l'autocratie de l'homme armé, c'est-à-dire du bandit?

Autre point de vue : les traités. Quand un gouvernement ou un régime tombent, tous les engagements du pays disparaissent-ils avec lui, comme la Russie l'a imposé à la lâcheté européenne? Un traité de paix, signé à la fin d'une guerre ou pour éviter une guerre, est-il par le fait nul, comme le sont les engagements signés envers les bandits? Et si le vainqueur n'a pas la certitude que les engagements du vaincu seront tenus, ne sera-t-il pas désormais obligé de détruire toute possibilité de relèvement futur, c'est-à-dire de refus de paiement, du vaincu?

De nombreux traités ont été signés par le Japon, d'abord avec l'Empire mandchou en 1894, 1903, puis avec l'Empire de Iuann Che-Kraé en 1915. Ces traités donnent aux Japonais le droit de faire garder par leurs troupes le chemin de fer transmandchourien; d'entretenir dans tout le pays des forces de police japonaise auxquelles sont soumis tous les ressortissants japonais; donnent au Japon un droit de priorité sur toutes les mines du pays, la possibilité d'exploitations agricoles et forestières, etc.

Ces « droits spéciaux », qui ressemblent étrangement à un protectorat, ont été exercés sans contestation depuis la signature des traités. Et aujourd'hui Nanking en renie une partie et voudrait renier le reste.

D'autres vérités sont également importantes. Une bonne partie de l'opinion agissante en Chine verrait dans l'union avec les Soviets l'expulsion définitive des étrangers et du Japon. Les Etats-Unis, dans leur désir de déposséder le Japon du marché chinois; dans leur confiance en l'action de leurs nouveaux convertis au protestantisme, les maîtres de Nanking; dans leur désir de sortir de la crise, verraient sans chagrin cette union contre laquelle le Japon, pour vivre, serait obligé de prendre les armes, c'est-à-dire de s'affaiblir et de cesser son commerce en Chine.

Les intrigues et corruptions sont donc actives au plus haut degré en Extrême-Orient, où le peuple, fanatisé par les « Trois du Peuple », ne voit son salut que dans une démocratie intégrale, aussi éloignée de l'autocratie soviétique que de nos pseudo-démocraties européennes.

Dans ce chaos, le rôle de la Ligue des Nations n'est pas aisé. Les assurances japonaises qu'aucun nouvel avantage n'est recherché sont déjà un très heureux résultat. Il faudrait obtenir de la Chine, c'est-à-dire de tous les représentants réellement responsables des différents Etats actuels de la Chine, l'assurance que tous les traités seront honnêtement appliqués. La chose est plus difficile et de réalisation incertaine.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

La Politique extérieure de l'Allemagne (1871-1914), *documents officiels* (11 déc. 1895-30 avril 1896), A. Costes. — Etienne Dennery : *Foules d'Asie*, A. Colin. — Charles Pomaret : *L'Amérique à la conquête de l'Europe*, A. Colin.

La Société de l'Histoire de la Guerre continue avec énergie la publication de la traduction de la **Grosse Politik.** Le tome XI, qui contient les documents compris entre le 11 décembre 1875 et le 30 avril 1896, ne le cède en rien comme intérêt à ses prédécesseurs : il contient l'histoire de la dépêche de Guillaume II au président Kruger.

Le 11 décembre 1895, l'horizon diplomatique n'annonçait pas d'orage. Il n'y avait d'affaire en train qu'en Turquie, d'où l'ambassadeur d'Allemagne annonçait que l'on venait de massacrer 60 à 80.000 Arméniens. Le 12, Münster constatait :

Les chauvins ont perdu de leur influence en France... La confiance avec laquelle les Français comptaient sur l'aide et la fraternité d'armes de la Russie diminue... L'opinion publique penche de plus en plus à admettre que l'intérêt de la France est plutôt de s'éloigner de toutes les entreprises guerrières en Orient... Le vœu que, dans ce cas, la France et l'Allemagne restent neutres est universellement répandu; on m'en parle souvent...

L'Italie, de son côté, cherchait à décider l'Angleterre à s'entendre avec elle au sujet d'une conduite commune en Orient; elle invoquait dans ce but leur convention secrète de 1887. Lord Salisbury s'y refusait sous des prétextes fallacieux et, quand Hatzfeldt lui parla des affaires d'Orient, il lui fit la confidence que la France voulait établir l'Allemagne à Constantinople. C'était sa réplique au conseil que lui donnait sans cesse l'Allemagne de ne pas se battre avec la Russie à cause de l'Asie orientale, car alors elle n'aurait pas d'alliés, mais de s'entendre avec l'Autriche et l'Italie, car elles seraient des alliées sûres dans la question des Détroits. Cette attitude de l'Allemagne au sujet de l'Asie orientale provenait de ce qu'elle y réclamait de la Chine « un port charbonnier ». La Russie, elle, avait pris l'attitude de protectrice du Sultan; Nelidof annonçait « qu'il refuse-

rait sa participation à toutes les démarches que ses collègues pourraient décider dans le sens d'une action inamicale contre ce monarque ». Quant à Goluchowski, dominé par l'esprit d'antagonisme contre la Russie, il déclarait avec énergie qu'il était hostile à toute intervention en Turquie.

Le 19 décembre commença un incident curieux. Marschall envoya à Hatzfeldt « une note d'après laquelle Lobanow déclarait que l'Angleterre avait essayé d'entrer en pourparlers avec la Russie pour l'établissement d'un condominium russo-anglais à Constantinople, proposition qui avait été repoussée par le ministre russe s'appuyant sur le traité de Berlin ». Hatzfeldt était chargé d'en prévenir Salisbury. Mais le lendemain, Guillaume II, avide de brouiller la Russie avec l'Angleterre, en fit part lui-même à l'attaché militaire Swaine. Le 23, Salisbury télégraphia n'avoir jamais fait l'offre; le 24, Lobanow nia l'avoir reçue. Qui avait menti? On ne sait. Le 26, Goluchowski dit à ce sujet à Eulenburg deux choses contradictoires : Lascelles avait confié la proposition à Szögyeny, et lui, Goluchowski, croyait cependant qu'elle était « un nouveau tissu de mensonges du prince Lobanow ».

Le 24 décembre, on apprit les premières mesures pour le raid de Jameson sur Johannesburg. Le 30 (?), Marschall déclara à Lascelles : « Il nous est impossible d'accepter l'annexion du Transvaal; nous devons au contraire exiger le maintient du *statu quo* établi par le traité de 1884. » Le 1er janvier 1895, Lascelles communiqua la réponse de Chamberlain : « Il s'efforçait d'empêcher la violence et de restaurer la tranquillité. » Parlant de même à Hatzfeldt ce jour-là, Salisbury ajouta : « Je vous prie, en tant qu'ami, de ne me dire dans cette affaire aucun mot qui pourrait être interprété comme une menace, car alors vous rendriez mon action impossible. » Le 2, Marschall télégraphia à Hatzfeldt que l'ordre donné à Jameson n'ayant été suivi d'aucun effet, l'Allemagne « élevait sa protestation... n'étant pas disposée à accepter une modification quelconque ». Le 3, vers 1 heure, Marschall ordonna à Hatzfeldt de ne pas transmettre la note du matin. Hatzfeldt ayant appris la capitulation de Jameson, venait de la transmettre; il la fit réclamer et elle lui fut retournée sans avoir été ouverte. Le 3, vers midi, Hatzfeldt

vit Salisbury qui « lui exprima l'espoir que la question du Transvaal soit maintenant considérée comme close ». Mais un peu après, Hatzfeldt apprit le télégramme envoyé par Guillaume II à Kruger le 3, à 11 h. 20 du matin. « Connaissant la mentalité anglaise, il prévit l'effet qu'il aurait sur l'opinion publique. » Le télégramme du Kayser avait été précédé d'un autre de Marschall, prescrivant à von Herff, le consul à Pretoria, de dire à Kruger que « s'il demandait aux Puissances la réunion d'une conférence appelée à discuter de la situation du Transvaal et à garantir ce pays, peut-être par une reconnaissance de sa neutralité, contre le danger de guerre », il l'appuierait.

Hohenlohe et Marschall ne s'étaient pas dissimulé les difficultés que l'appui qu'ils donnaient au Transvaal leur causeraient avec l'Angleterre. Ils avaient tout d'abord préparé à la France l'occasion d'une faute de plus; il s'agissait de lui faire espérer « une entente continentale ». Hohenlohe donnait comme motif à cette négociation que « jusqu'ici la Triplice ne pouvait avoir aucun espoir d'amener l'Angleterre à une action commune », mais que « quand elle aurait compris que le fossé entre les deux grands groupes continentaux n'était pas infranchissable... elle apercevrait que l'isolement peut devenir un danger » et se joindrait « à celui des groupes qui lui laisserait la possibilité de défendre la route des Indes ». Dès le 30 décembre, Holstein avait exposé dans une note toutes les éventualités pouvant résulter d'un plan pareil; il n'en avait oublié qu'une, celle de l'avenir : l'Angleterre et l'Italie se joignant aux Franco-Russes. Le 3 janvier, Bülow télégraphia qu'il croyait qu'on pourrait « gagner à l'idée d'une ligue momentanée et nettement définie contre l'Angleterre » Blanc et même Crispi.

Guillaume avait adressé à Nicolas une lettre au sujet du Transvaal; dès le 6 janvier, le Tsar lui télégraphia son approbation. Le 8, Holstein monétisa cette adhésion et déclara à Chirol (du Times) :

Nous ne pouvons pas accepter une solution qui nous humilierait; la Russie laisse déjà entendre qu'elle ne laissera pas passer la *seule* occasion de pouvoir exploiter l'Allemagne contre l'Angleterre. Et la France *devra marcher*, malgré l'Alsace-Lorraine,

parce que sans cela l'Allemagne prendrait la place de la France auprès de la Russie, et un groupement russo-allemand serait pour la France une menace permanente contre laquelle la flotte anglaise serait impuissante.

Mais le même jour, Lobanow parla de l'Angleterre à Radolin « sur un ton plus doux » qu'avant le raid Jameson et en admettant « le protectorat anglais sur le Transvaal ».

Le 15 janvier, Bülow eut avec Blanc un entretien où ce dernier lui dévoila le fond de sa pensée : « Vous ne me direz jamais autant de mal des Anglais que j'en pense, » lui déclara l'Italien. Mais Nigra avait averti que Goluchowski qualifiait « l'incident du Transvaal de hautement déplorable », et Ferrero avait écrit de Londres : « L'Italie peut-elle encore, dans le cas d'une guerre entre la Triplice et la Duplice, compter sur l'Angleterre pour la protection de ses ports? Il est évident que les Anglais ne viendront pas apporter indirectement une aide à la Triplice, qui est conclue surtout au profit de l'Allemagne. » Blanc déclara franchement :

Une hostilité durable entre l'Allemagne et l'Angleterre entraînerait l'Italie du côté de la France et de la Russie. Je ne prêterais pas la main à une telle volte-face, mais après mon départ d'autres s'en chargeraient. [*Note de Guillaume II :* Cela devient intéressant.] Si les Français avaient été plus habiles, ils auraient déjà cherché à attirer dans leurs bras l'Italie, angoissée par les insuccès et les difficultés en Erythrée et déroutée par les frottements entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Les semaines qui suivirent furent remplies par des explications entre diplomates : on se sondait. En particulier, l'Autriche voulait savoir en quoi consistait le *casus fœderis:* aurait-il lieu si la Russie occupait Constantinople? Le 5 février Hohenlohe écrivit à Eulenburg :

S. M. a ordonné qu'il n'y avait pas lieu, pour le moment, de retenir le vœu autrichien d'une conférence entre les deux chefs d'Etat-major général, ni en particulier de répondre à la question que l'Autriche a si souvent posée : dans quel cas concret considérerions-nous le *casus fœderis* comme réalisé?

Les incertitudes continuèrent jusqu'à la défaite des Italiens à Adoua. Puis, le 15 mars, Salisbury annonça que l'An-

gleterre acceptait la suggestion de Guillaume II d'attaquer les Derviches pour soulager les Italiens, menacés par eux à Kassala. « Cela ne regarde les Français en rien, » avait dit Salisbury à Hatzfeldt. Il avait au fond raison, mais nos ministres allaient prouver une fois de plus qu'il ne savent pas résister aux exigences les plus maladroites de leurs rivaux et de nos journalistes. Guillaume II avait donc trouvé le moyen de rétablir la prépondérance de sa situation diplomatique.

Le livre de M. Dennery, **Foules d'Asie,** fruit du voyage qu'il a pu faire autour du monde avec une bourse de la fondation Albert Kahn, fait honneur à son auteur. Il a su non seulement voir, mais apprendre, comprendre et expliquer. Des phénomènes ethniques de l'Orient, il s'est appliqué à exposer ceux qui ont peut-être le plus d'importance et qui découlent de la surpopulation. Son exposé en est aussi captivant que suggestif.

Cette surpopulation, qui a d'ailleurs des conséquences fort diverses selon les pays, est avant tout le résultat des bienfaisantes méthodes occidentales de gouvernement; c'est ainsi que dans l'Inde le nombre des habitants s'est accru de 60 millions de 1871 à 1911. Malgré cet accroissement, les Indiens n'émigrent guère d'eux-mêmes si de nombreux d'entre eux ont quitté leur patrie avant 1922, c'était comme travailleurs engagés par contrat (*indentured*); ces contrats en faisaient de véritables esclaves, ce qui les fit interdire; depuis, l'émigration a continué, et avec des résultats peu différents pour les émigrés, car ceux-ci, dépourvus de ressources, sont à la merci des planteurs. Il y a d'ailleurs une émigration libre, mais très peu considérable, et qui se compose surtout de petits marchands; ce sont les restrictions contre leur immigration dans différentes colonies anglaises qui ont provoqué les protestations indignées des nationalistes indiens. Au total, le nombre d'émigrés indiens était de 2.150.000 en 1921 (dont 750.000 pour Ceylan, 471.666 pour la Malaisie britannique, 264.427 pour Maurice, etc.).

De 34 millions en 1874, la population japonaise a passé à 60 en 1925; la surpopulation y cause un malaise rural et ou-

vrier, mais malgré cela le Japonais n'émigre guère; il n'y a que 100.000 Japonais en Mandchourie, presque tous ouvriers et commerçants; en dépit d'une politique de naturalisation à outrance, il n'y a que 2,25 p. 100 de Japonais en Corée, 4,5 à Formose. L'émigration japonaise aux Etats-Unis, dont l'interdiction a été ressentie comme une offense nationale, n'a pas dépassé de 1900 à 1925 une moyenne de 12.000 unités; en 1927, il n'y avait que 140.000 Japonais aux Etats-Unis et 260.000 à Hawaii; dans l'Amérique du Sud, il n'y en avait que 85.000 en tout. Le problème de la surpopulation se pose donc d'une façon toujours plus grave au Japon : « Un sourd mécontentement gronde dans les îles nippones. »

Le pays de l'émigration importante, c'est la Chine. La population en est estimée à 350 millions, très inégalement répartis sur son territoire; tandis qu'elle s'entasse dans les deltas, d'immenses espaces herbeux restent presque sans habitants. 30 % seulement de terres cultivables y seraient cultivées contre 40 % aux Etats-Unis). Mais les inondations ou la guerre contraignent depuis longtemps des milliers de Chinois à s'expatrier. On estime à 8 millions ceux qui vivent à l'étranger. Les chefs de la République cherchent à les relier à la mère-patrie et, en 1912, voulaient leur réserver 10 sièges dans l'Assemblée Nationale; la campagne pour l'abolition des traités inégaux implique, avec la suppression des privilèges des étrangers en Chine, celle des dispositions restrictives pour les Chinois à l'étranger. C'est surtout en Mandchourie que l'émigration chinoise a produit des résultats importants. Les empereurs mandchous y avaient interdit l'établissement de leurs sujets venant du Sud. Ce n'est que depuis 1876 que le pays commença à se peupler; en 1919, le chiffre annuel des entrées atteignait déjà 400.000; il a dû dépasser 2.000.000 en 1928. Mais les femmes ont toujours été rares parmi ces émigrants (une pour 20 hommes en 1925, une pour 5 en 1927). C'est la construction du chemin de fer par les Russes qui a permis à cette émigration de se développer; aussi a-t-elle provoqué la construction d'autres lignes de chemins de fer. Comparativement à cet énorme déplacement, le mouvement d'émigration vers l'Indochine est insignifiant : 34.473 en 1926; encore était-il compensé par 25.209 sorties. Au total, il n'y a que 400.000

Chinois en Indochine (dont 46.000 au Tonkin, 10.000 en Annam, 203.000 en Cochinchine et 95.000 au Cambodge). Très peu d'agriculteurs parmi eux, mais ils ont la prépondérance dans le commerce, l'indigène est leur débiteur. Dominant la vie économique du pays, les Chinois restent groupés dans leurs 5 grandes congrégations (par pays d'origine) et dans de nombreuses associations secrètes.

Peu de Chinoises autrefois accompagnaient leurs maris, et les métis s'assimilaient vite à l'indigène, mais depuis les troubles cantonais, nombre de Chinoises sont venues.

« Comme tous les Chinois du globe, ceux d'Indochine sont entraînés à manifester en faveur du nationalisme chinois... La principale garantie contre le danger politique des Chinois en Indochine est, plus encore qu'une législation restrictive, un déclin réel de leur puissance économique... La seule solution efficace est économique : libérer la production indigène de la succion chinoise par une organisation de plus en plus sérieuse du crédit agricole et faire l'éducation commerciale de l'indigène. » La Malaisie britannique, le seul pays où l'immigration soit absolument libre, a vu affluer les Chinois (359.262 en 1927), mais peu de femmes sont venues avec eux; pour 100 habitants de la Malaisie, il n'y avait que 23 femmes en 1927. Pour les travaux agricoles, le Chinois y est en concurrence avec les Malais et les Indiens de Dekkan; mais pour les mines d'étain, il a presque le monopole. A la différence de ses concurrents, il sait s'élever dans l'échelle sociale, et nombre de plantations de caoutchouc et de mines sont sa propriété.

M. Ch. Pomaret, sous-secrétaire d'Etat dans le ministère Laval, est un écrivain élégant, un économiste distingué et un travailleur soigneux, mais le titre même de son livre : **L'Amérique à la conquête de l'Europe,** prouve qu'il soutient une thèse fausse. D'abord, pourquoi employer le mot Amérique pour désigner les Etats-Unis? Car c'est des Etats-Unis qu'a exclusivement voulu parler M. Pomaret. Or, il est évident que ceux-ci (le pays de la doctrine de Monroe) ne veulent point conquérir l'Europe. S'il leur venait des idées de conquête, elles auraient pour objet d'autres por-

tions de l'Amérique. Le titre exact du livre aurait donc dû être : L'expansion des importations et des placements des Etats-Unis en Europe.

Faux dans son titre, le livre de M. Pomaret est chimérique dans son objet : il a voulu montrer aux Européens l'utilité qu'il y aurait pour eux à s'unir pour constituer un seul territoire afin de mieux résister à l'expansion du commerce et de la finance des Etats-Unis. C'est une utopie *inutile*. En effet, il n'est pas nécessaire, pour les Etats européens, de constituer une Union douanière pour arrêter les importations des Etats-Unis : il suffit d'élever les barrières douanières. Il est vrai que certaines administrations paresseuses, négligentes et maladroites (celle de la France notamment) ne savent pas constituer un réseau douanier infranchissable, mais il suffirait d'un peu de vigilance et d'ingéniosité pour y remédier. M. Pomaret craint, par exemple, que, pour les films cinématographiques, en particulier, la fondation par les Américains du Ciné-Studio continental « sonne le glas de nos productions nationales ». Rien de plus simple que d'y obvier : tout le monde se plaint de l'immoralité et de l'action dissolvante du cinéma; il serait donc légitime d'attribuer à l'Etat le monopole de la fourniture des pellicules cinématographiques, et il serait alors impossible aux Américains et aux Russes de concurrencer les films français plus qu'on ne le jugerait bon. Il n'est difficile d'arrêter l'importation d'un produit *fabriqué* que quand il s'agit de machines compliquées et d'une fabrication difficile. Cette branche de l'industrie n'ayant jamais été développée chez nous, avant d'acheter ces machines aux Etats-Unis, nous les achetions en Angleterre ou en Allemagne : il n'y a donc rien de changé. Une forte protection douanière exciterait d'ailleurs ceux de nos industriels qui fabriquent des machines à augmenter le nombre de leurs modèles ou à les renouveler. C'est ainsi que l'Allemagne a développé sa fabrication après 1875. Il n'est pas plus difficile de se défendre contre la mainmise sur nos sociétés anonymes : il n'y a qu'à interdire la possession d'actions à vote plural ou de contrôle aux étrangers, mais voilà cinq ans que cet abus se multiplie et le Parlement n'a encore rien su faire. M. Pomaret craint que les capitalistes améri-

cains, pour mieux assurer notre asservissement industriel, réservent à leurs compatriotes les postes exigeant le plus de connaissances techniques; crainte chimérique si l'on sait faire jouer les obstacles que les passeports, les taxes de séjour et la privation du profit des assurances de toutes sortes apportent à la conservation de la nationalité étrangère (il est vrai que pour encourager Mussolini à organiser les émigrés italiens contre nous, on lui a concédé l'inclusion des Italiens dans nos *nouvelles* assurances ouvrières!). La vérité est que, comme les Allemands le disent, le développement industriel d'un peuple *civilisé* tend à être proportionnel à sa population et à ses ressources. La France, pays de 40 millions d'habitants, est donc dans un état d'infériorité naturelle vis-à-vis de l'Allemagne (60 millions) et des Etats-Unis (120 millions). Sans doute, le rapide développement de nos colonies, en augmentant les marchés où notre industrie est favorisée, pourrait l'aider à se maintenir, mais on sait que la gauche du Parlement est partisan de leur abandon. La plupart des dangers que redoute M. Pomaret seraient chimériques si les abus du parlementarisme ne gênaient pour les combattre. Mais bien plus chimériques sont ses rêves d'union des Européens. Ce sera bien assez si l'on arrive à maintenir la paix entre eux. Les relations commerciales ayant pour base le traitement de la nation la plus favorisée, impossible d'établir des discriminations arbitraires (comme nous l'avons en vain essayé au profit de l'Allemagne). Il faut donc s'en tenir à une protection douanière rigoureuse, assurant en particulier l'existence des industries qui contribuent à la défense nationale. La sécurité doit être cherchée dans de bonnes alliances et non dans des concessions aux dépens de notre industrie : elles entraîneraient immédiatement une crise ouvrière.

Mais M. Pomaret s'est tellement *emballé* pour les utopies « européennes » que, quand on lit son livre, on se demande par instants s'il n'est pas plus Européen que Français. Quand il écrit *notre territoire*, c'est de l'Europe qu'il veut parler. Il ne sait d'ailleurs pas qu'il faut y inclure la Russie et la Turquie. Il a perdu de vue qu'Européen veut dire homme de race blanche : les blancs américains et australiens sont

aussi européens que nous. Les frontières de l'Europe et celles de la race européenne n'ont rien de commun. Le mot Europe n'est plus qu'une expression de géographie physique.

EMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

H.-J. P. A. Kiersch : *Le Kaiser et les responsabilités de la guerre*, Argo. — Helen Zenna Smith : *Pas si calme...* (*not so quiet*), Gallimard. — Mémento.

La campagne innocentiste est si paradoxale que les étrangers indépendants protestent contre elle. Un Hollandais, H.-J. P.-A. Kiersch, dans une excellente étude sur **Le Kaiser et les responsabilités de la guerre,** a bien défini l'erreur courante : « Prétendre, écrit-il, comme il est devenu de mode, que la responsabilité de la guerre doit être partagée et que tous les gouvernements, tous les peuples sont coupables, peut être plus ou moins vrai d'une façon générale; cette affirmation est sans aucune valeur quand il s'agit de savoir qui a poussé les choses à l'extrême et mis l'adversaire dans l'alternative de se soumettre ou d'accepter la lutte armée. » Le coupable, pour M. Kiersch, c'est le Kaiser qui, le 5 juillet, « par un acte de légèreté criminelle donna carte blanche à l'Autriche », et il rappelle ce que Schiemann, l'ami du Kaiser, avait dit à Cambon en 1912 : « Nous désirons la paix; mais si nous voulions la guerre, nous pourrions en tout temps la faire éclater en poussant l'Autriche à attaquer la Serbie; la Russie serait obligée de l'aider, et vous-même aussi; il est même probable que l'Angleterre serait forcée d'intervenir ». Le dentiste du Kaiser écrivit en 1917 qu'il avait entendu dire des choses analogues dans l'entourage impérial. Le Kaiser et ses ministres savaient donc bien *où ils allaient* en promettant à l'Autriche de la soutenir.

Pas si calme... est le titre d'un roman où une infirmière de guerre anglaise a condensé ses souvenirs du front. Elle y a appris à détester la guerre, à y haïr le sacrifice militaire et elle cherche à inspirer aux autres les mêmes sentiments; on peut blâmer son but, mais on doit avouer que de son récit minutieux se dégage une impression puissante. C'est un roman défaitiste, mais c'est aussi un tableau peu à peu émouvant,

des humiliations, des privations, des souffrances et des faiblesses de la vie des infirmières dans le voisinage du front. Pas un instant, d'ailleurs, l'auteur ne suggère de ne pas faire son devoir; elle a cherché seulement à persuader de refuser de s'engager à coopérer à cette barbarie qu'est la guerre et de travailler à en prévenir le retour.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Alexandre de Senger : *Le cheval de Troie du bolchevisme;* Edit. du Chandelier, Bienne (Suisse). » »

M. Seuphor : *Greco.* Avec des reprod.; Les Tendances nouvelles. 15 »

Cinématographie

René Joanne : *Le cinéma allemand.* Turc Dahlin : *Le cinéma nordique.* Georges Altman : *Le cinéma russe;* Alcan. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Olivier Leroy : *Les hommes salamandres,* recherches et réflexions sur l'incombustibilité du corps humain. (Coll. *Questions disputées*); Desclée de Brouwer. » »

Ethnographie

Henri Labouret : *Les tribus du Rameau Lobi;* Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

Finance

Albert Aftalion : *L'or et sa distribution mondiale;* Dalloz. 25 »

Victor de Marcé : *Le contrôle des finances en France et à l'étranger. L'Allemagne* (Suite). *L'Application de la législation budgétaire et comptable du Reich, des états ou « pays » et des communes. Budgets et statistiques.* Tome III; Alcan. 40 »

J. Saint-Germès : *La Société des nations et les Emprunts internationaux de l'Autriche, de la Hongrie, de la Grèce, de la Bulgarie, de l'Arménie, de Dantzig et de l'Estonie, pour les réfugiés, le budget, la monnaie et l'outillage;* Berger-Levrault. 20 »

Littérature

Adrienne Cambry : *L'enfant, le jardin et les bêtes;* Figuière. 12 »

Paul Chauvet : *Sept essais de littérature anglaise;* Figuière. 15 »

Jean Davray : *La vie de Lamartine;* Revue mondiale. 12 »

Denis Diderot : *Correspondance inédite* publiée d'après les manuscrits originaux avec des introductions et des notes par André Babelon; Nouv. Revue française. 2 vol. » »

Gœthe : *Les souffrances du jeune Werther.* (*Die Leiden des jongen

Werthers), traduit et préface par H. Buriot Darsiles. Texte allemand en regard; Edit. Montaigne. 25 »
R. d'Harcourt : *L'éducation sentimentale de Gœthe.* (Coll. *Ames et Visages*); Colin. 20 »
Philippe Kah : *Florilège pour Albert Samain*, commémoration du poète à Lille le 4 octobre, avec les discours prononcés à l'inauguration du monument et hommages de divers; Les Amis de Lille, Lille. 30 »
Marguerite Le Jeune-Bénard : *Reflets des saisons;* Revue mondiale. 12 »
E. Maynial : *Anthologie des romanciers du XIX*e *siècle;* Hachette. » »
Ernest Seillière : *Baudelaire.* (Coll. *Ames et Visages*); Colin. 20 »
Frédéric Soret : *Conversations avec Gœthe.* Documents présentés par A. Robinet de Cléry; Edit. Montaigne. 20 »

Livres d'étrennes

J. Schisller-Poncet : *Quatre ou cinq Diables dans un Paradis;* Colin. 9 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Général Ed. Brémond : *Le Hedjaz dans la guerre mondiale.* Préface du maréchal Franchet d'Esperey; Payot. 25 »
Général Galat : *S. M. le Roi Albert commandant en chef devant l'invasion allemande.* Préface de S. M. le Roi Albert; Plon. 30 »
Albert Pillard : *Classe 15.* Préface de Jean de Granvilliers; Tallandier. 12 »
Oberleutnant Michel T. : *La surprise.* (*Uberraschung*). Traduction de C. Bernart; Tallandier. 12 »
Jean des Vallières : *Tendre Allemagne : Kavalier Sharnhorst;* Albin Michel. 15 »

Pédagogie

J.-R. Chevaillier et P. Audiat : *Les textes français, XIX*e *siècle.* Classes de troisième, seconde et première; Hachette. » »
L. Dumas : *Le livre unique de français.* Lecture, vocabulaire, initiation à la grammaire, emploi du mot dans la phrase. Premier livre; Hachette. » »
L. Dumas : *Le livre unique de français.* Lecture, orthographe, grammaire, vocabulaire, étude du paragraphe. Cours moyen; Hachette. » »
L. Dumas : *Le livre unique de français.* Lecture, grammaire, vocabulaire, orthographe, initiative à la composition française. Cours élémentaire; Hachette.

Philosophie

André Krzésinski : *Une nouvelle philosophie de l'immanence*, exposé et critique de ses postulats; Alcan. 25 »
Paul Perrier : *L'unité humaine*, histoire de la civilisation et de l'esprit humain, tome I; Alcan. 60 »
Camille Spiess : *L'érotique ou la connaissance de soi;* Mercure de Flandre, Lille. » »

Poésie

Jean Bastia : *Missel pourpre;* Figuière. 12 »
Pierre Frayssinet : *Poèmes.* Préface de Jean Giraudoux; Le Divan. » »
Jacques Clemenceau de La Loquerie : *Quelques lignes.* Préface de Francis Eon; S. n. d'édit. » «
Benjamin Hue : *Peintures et pastels d'amour;* Figuière. 12 »
Jacques-Trêve : *Poésies;* Edit. Pythagore. 12 »
Gilbert Mauge : *Le voyage dans l'Esprit;* Edit. du Sagittaire. » »
Emile Ripert : *Dans ses quinze ans était Mireille;* Perrin. 10 »

Politique

Mario Pistocchi : *Le Destin de l'Europe;* Figuière. 12 »

Questions médicales

Charles Rey : *Complex*444... ou la médecine vraisemblable;* Les Œuvres représentatives. 12 »

Questions militaires et maritimes

Général F. Gascouin : *Le triomphe de l'idée. 1914;* Berger-Levrault. 15 »

Quel serait le caractère d'une nouvelle guerre? Enquête organisée par l'Union interparlementaire; Delagrave. » »

Questions religieuses

Félix Sartiaux : *Joseph Turmel prêtre historien des dogmes;* Rieder. 15 »

Joseph Turmel : *Histoire des dogmes. I : Le péché originel. La rédemption;* Rieder. 50 »

Roman

Paul Achard : *L'homme de mer;* Edit. de France. 15 »

Jean-Paul Ariste : *Néolithis,* roman néo-moderne; Nouv. Edit. Argo. 15 »

Claude Aveline : *Trois histoires de la nuit;* Emile Paul. » »

François Berthault : *Le monde est images;* Edit. Roberto A. Corréa. » »

Théo Blancard : *Et le mouezzine chantait...,* nouveaux contes algériens. Illust. de l'auteur; Leconte, Marseille. 12 »

V. Blasco Ibanez : *La merveilleuse aventure de Christophe Colomb (à la recherche du Grand Khan),* traduit de l'espagnol par Renée Lafont; Flammarion. 15 »

W. Calmel : *Un voyage chez les hommes;* La Caravelle. 3,50

Pierre Chanlaine : *Les armes reposées;* Tallandier. 12 »

S. C. Colin : *Histoires d'hier et de demain;* Revue mondiale. 12 »

Paul d'Estournelles : *Mort d'une étoile;* Nouv. Revue franç. 12 »

Jean Fayard : *Mal d'amour;* Fayard. 15 »

Noël Felici : *Un homme entra;* Renaissance du livre. 12 »

Marthe Ginoux : *Le fruit amer;* Messein. 10 »

Maxime Gorki : *Eux et nous.* Préface de Romain Rolland; Edit. sociales internationales. 12 »

Noyes Hart : *La nuit de lady Court (Hide in the Dark),* traduit de l'anglais par A. H. Ponte. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »

Pierre Kohler : *Le cœur qui se referme;* Payot, Lausanne. 3,50 (suisses)

André Lang : *Mes deux femmes;* Edit. de France. 15 »

Pierre Lièvre : *L'extravagante punie;* Nouv. Revue franç. 10,50

M. Lignières : *Charlotte;* Revue mondiale. 12 »

Jean-Alfred Meyer : *Trois ans de célibat;* Revue mondiale. 12 »

G. et P. Mornand : *La douloureuse enfance;* Revue française. 12 »

André Michel : *L'or noir;* Figuière. 12 »

F. Panférov : *La communauté des gueux,* traduit du russe par Z. Lvovski et Lydie Silbert; Edit. sociales internationales. 12 »

Gaston Pichot : *La brousse et ses dieux;* Revue Mondiale. 12 »

Wilhelm Raabe : *La chronique de la rue aux moineaux,* traduit de l'allemand par Adna Lévy; Edit. Montaigne. 15 »

Gaston-Ch. Richard : *Plaza de toros;* Tallandier. 12 »

Paul Vialar : *Fatôme;* Emile Paul. 12 »

Edgar Wallace : *Le roi de Bojinda.*

(Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »

Edgar Wallace : *Les terribles*, traduit de l'anglais par M. C.; Jeheber, Genève. 15 »

Sciences

Gustave Bessière : *Le calcul intégral facile et attrayant*; Dunod. » »

Docteur R. d'Eck : *La pluralité sexuelle*; Les tendances nouvelles. 10 »

V. Thomas : *Leçons de chimie organique*; Dunod. » »

Sociologie

A. C. Ayguepérse : *Machinisme et culture*; Cahiers bleus. 3 »

Floris Delattre : *Deux essais sur la psychologie sociale de l'Angleterre. I : Les poètes anglais et la guerre. II : La diplomatie britannique depuis la guerre*; Gamber. » »

Ludovic Naudeau : *La France se regarde.* Le problème de la natalité; Hachette. » »

Varia

Almanach catholique français pour 1932. Préface de Mgr R. Fontenelle; Bloud et Gay. 7 »

Almanach Vermot 1932. Nombr. illust.; Imprimerie Vermot. 7 »

Alexandre Zévaès : *Le scandale du Panama*; Nouv. Revue critique. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » (Assemblée générale annuelle). — Prix littéraires. — A propos de José Sebastiano de Rezende. — Les Amis de la prononciation française du latin. — Rectifications au sujet des lettres de Chateaubriand à la comtesse de Pisieux. — Qui était le Masque de Fer? — Le Sottisier universel.

Société anonyme du « Mercure de France » (Assemblée générale ordinaire). — Les actionnaires de la Société anonyme du Mercure de France sont convoqués en assemblée générale ordinaire le mardi 22 décembre prochain, à 18 heures, au siège social.

§

Prix littéraires. — Le prix Jean Moréas, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué le 5 novembre, au cours d'un déjeuner chez Lapérouse, à M. Marcel Ormoy, pour son livre *La Vie est à ce prix*. Il y eut plusieurs tours de scrutin, où passèrent les noms de MM. Georges-Louis Garnier, Alexandre Gaspard-Michel, Yves Le Dantec, Victor Lévy.

Le prix Goncourt a été attribué, au cinquième tour de scrutin, par 7 voix, à M. Jean Fayard, pour son roman *Mal d'Amour*, contre 2 voix à M. Jean Schlumberger, pour *Saint-Saturnin*, et 1 voix à M. S.-S. Held, pour *La Mort du Fer.*

Le prix Théophraste Renaudot a été donné à M. Philippe Hériat pour son livre *L'Innocent.*

Le prix Femina a été attribué à M. Antoine de Saint-Exupéry pour son roman *Vol de nuit*, et le Prix Interallié à M. Pierre Bost pour son roman *Le Scandale.*

§

A propos de José Sebastiano de Rezende. — On nous prie d'apporter une rectification à l'écho nécrologique qui a été consacré dans le dernier numéro du *Mercure* à notre regretté collaborateur José Sebastiano de Rezende. José Sebastiano de Rezende n'a jamais été dans les ordres.

§

Les Amis de la Prononciation Française du Latin. — Le 10 juillet 1912, Pie X écrivait à l'archevêque de Bourges :

Nous apprenons avec un vif plaisir que cette réforme (c'est-à-dire le remplacement de la prononciation française du latin par la prononciation italienne) s'est déjà répandue en beaucoup d'endroits et qu'elle a été introduite avec succès dans un grand nombre d'églises cathédrales, de séminaires, de collèges et jusque dans de simples églises des campagnes. C'est qu'en effet la question de la prononciation du latin est intimement liée à celle de la restauration du chant grégorien, objet constant de nos pensées et de nos recommandations depuis le commencement de notre pontificat. L'accent et la prononciation du latin eurent une grande influence sur la formation mélodique et rythmique de la phrase grégorienne, et, par suite, il est important que ces mélodies soient reproduites dans l'exécution de la manière dont elles furent artistiquement conçues à leur origine. Enfin, la diffusion de la prononciation romaine aura encore cet autre avantage, comme vous l'avez fort bien remarqué, de consolider de plus en plus l'œuvre de l'unité liturgique en France, unité accomplie par l'heureux retour à la liturgie romaine et au chant grégorien.

Le 15 mars 1913, Pie X revenait à la charge, en faisant écrire au Père Voetgli par le cardinal Merry del Val :

Le Souverain Pontife, qui a naguère exprimé le vœu que la prononciation latine se rapproche de la prononciation romaine, se plaît à vous féliciter de contribuer par cette intéressante étude à obtenir l'uniformité désirée dans la prononciation de la langue officielle de l'Eglise.

Ces mêmes pensées, Benoît XV les reprenait en 1919 dans une lettre à l'archevêque de Rouen :

La réflexion et l'expérience ont, en effet, prouvé de quelle utilité sont pour l'Eglise et les fidèles les règlements relatifs au chant sacré et les conseils sur la prononciation romaine du latin, émanés d'un si grand Pontife. Aussi, ayant en vue l'ornement, les avantages et la parfaite unité liturgique de la très chère nation française, et prévoyant tout spécialement le bien qui doit en résulter pour l'archidiocèse de Rouen, nous faisons des vœux pour que les savantes, opportunes et très sages prescriptions de l'Eminentissime Prélat soient fidèlement exécutées.

Enfin, le 30 novembre 1928, Pie XI écrivait à l'archevêque de Paris :

C'est aussi à nos yeux d'une grande importance que vous ayez pris à cœur d'exhorter vos diocésains à prononcer le latin à la romaine. Aussi, à l'exemple de nos prédécesseurs d'heureuse mémoire, Pie X et Benoît XV, non seulement nous approuvons la prononciation romaine, mais encore

nous souhaitons ardemment que tous les évêques de tous les pays du monde en usent dans les cérémonies liturgiques.

C'est tout. Jamais le Pape n'a, sous les formes dont il dispose, donné l'*ordre* de substituer la prononciation italienne du latin à la prononciation française. On n'en peut douter, quand on voit Mgr Feltin, évêque de Troyes, écrire, le 28 février 1930, à M. de La Ferrière, président de la Société académique de l'Aube :

Ce souhait répété des Souverains Pontifes ne doit pas, me semble-t-il, demeurer lettre morte pour des âmes catholiques.

N'étant pas en face d'un ordre du Saint-Siège, les catholiques français, qui ne le cèdent à personne dans leur attachement à la religion qu'ils professent, ont donc le droit de souhaiter que l'usage de la prononciation française du latin soit maintenu dans les églises françaises et de poursuivre la réalisation de ce vœu par les moyens dont ils disposent.

Ce droit leur est d'ailleurs pleinement reconnu par l'encyclique de Benoît XV *ad beatissimi apostolorum*, du 1er novembre 1914 :

A l'égard des questions où, sans détriment de la foi ni de la discipline, on peut discuter le pour et le contre, parce que le Saint-Siège n'en a encore rien décidé, il n'est interdit à personne d'émettre son opinion et de la défendre. Mais que dans ces discussions on s'abstienne de tout excès de langage qui pourrait offenser gravement la charité, que chacun soutienne son avis librement, mais qu'il le fasse avec modération et ne croie pas pouvoir décerner aux tenants d'une opinion contraire, rien que pour ce motif, le reproche de foi suspecte ou de manquement à la discipline.

Ces recommandations de Benoît XV, on ne saurait reprocher aux *Amis de la Prononciation Française du Latin* de ne les avoir pas observées. Elles répondent à l'esprit qui les anime. C'est parce qu'il en est ainsi que tant de catholiques, dont le dévouement à l'Eglise ne saurait être contesté, ont apporté leur concours à une œuvre qui se poursuivra dans le respect et dans la mesure, mais avec une fermeté qui puise sa source dans la conviction que les intérêts de la France ne se séparent pas en l'espèce de ceux de l'Eglise. — A. BARTHÉLEMY.

§

Rectifications au sujet des lettres de Chateaubriand à la comtesse de Pisieux.

La Vallée-au-Loups, le 20 novembre 1931.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je vois dans le *Mercure* du 1er novembre que les lettres de Chateaubriand à la comtesse de Pisieux, publiées dans le numéro du 1er octobre, ont provoqué des rectifications de la part d'un de vos lecteurs, qui observe, pour trois d'entre elles, que le jour de la semaine et le quantième ne s'accordent pas.

Permettez-moi de signaler que les erreurs sont plus nombreuses

et plus graves que ne le suppose votre correspondant; et puisque l'éditeur des documents demande, avec une grande modestie, des précisions qu'il avoue ne point posséder, je lui proposerai les changements suivants :

Les cinq premières lettres doivent être attribuées à l'année 1817, pendant laquelle M. et Mme de Chateaubriand firent, du 2 août au 20 septembre, un séjour à Montgraham, chez le comte et la comtesse de Pisieux.

La lettre n° 1 est du 21 septembre, lendemain du départ de Montgraham et de l'arrivée à Lonné, chez la comtesse d'Orglandes à laquelle il est fait allusion. Il n'est donc pas question de Fervacques, ni de la marquise de Custine. (Comme confirmation de cette date, voir lettres à Lemoine des 13, 14, et 24 septembre 1817, *Correspondance générale*, t. v, pp. 258-259.)

La lettre n° II est du 30 août 1817, et écrite à Paris où Chateaubriand fit un séjour pour ses « tristes affaires » du 29 août au 5 septembre, laissant à Montgraham sa femme très souffrante (voir Levaillant : *Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand*, p. 68 à 70).

La lettre n° III, du 10 novembre, doit aussi être placée dans cette année 1817, puisqu'il y est question d'un récent séjour à Montgraham.

La lettre n° IV est du 22 octobre 1817, car elle est écrite de Paris au moment d'une installation récente dans un immeuble portant comme numéro le 42, précisé par Chateaubriand dans sa lettre et qui ne peut être que le 42 de la rue du Bac.

La lettre n° V est du mois de septembre 1817 et écrite au château de Lonné. Elle porte la date du *Mercredi 26;* le calendrier exigerait *mercredi 24* ou *vendredi 26*. En rapprochant cette lettre de celle à Mme de Duras du 24 septembre (*Correspond. générale*, t. II, p. 12) on peut considérer le *mercredi 24* comme à peu près certain. *26* serait une erreur de Chateaubriand ou une faute de lecture.

Enfin, il me paraît impossible de donner à la lettre n° XI la date de 1826, puisque l'auteur y fait allusion à un *Geoffroy* qui doit être son petit-neveu Chateaubriand, né en 1828. Je la daterais plus volontiers de 1836, en la rapprochant de celle que Chateaubriand adressait à H. de La Morvonnais le 15 août de cette année-là, et dans laquelle il donnait des instructions pour l'inauguration et la bénédiction de son tombeau. (*Le Grand Bey*, Saint-Malo, 1850, p. 53; et Biré, appendice du premier volume des Mémoires d'Outre-Tombe.)

Veuillez être assuré, etc... DOCTEUR LE SAVOUREUX
président de la Société Chateaubriand.

§

Qui était le Masque de Fer? — Dans le numéro du 21 novembre du *Giornale del Pinerolese,* M. Alberto Pittavino a publié un compte-rendu critique de l'article qui a paru dans le *Mercure* du 15-8-1931. Il y soutient que Dauger n'est pas le Masque de Fer, que celui-ci était un autre prisonnier sur lequel il ne donne aucun renseignement. M. Laloy, auteur de l'article publié dans le *Mercure,* nous communique la réponse suivante :

1° Le valet Eustache Dauger ne peut avoir été le complice de Lauzun quand il enferma Louis XIV chez la Montespan et se coucha sous le lit de celle-ci, pour la bonne raison que Dauger fut enfermé à Pignerol le 21 août 1669 et que les deux aventures mentionnées ci-dessus sont arrivées en 1671 (Lauzun fut incarcéré en novembre de cette année-là).

2° La réponse de Louvois à la lettre du 20 février 1672 est perdue; celle que M. Pittavino cite est du 30 janvier 1675.

3° La lettre de Louvois à Foucquet pour savoir si Eustache a parlé à La Rivière (le valet de Foucquet) « de ce à quoi il a été employé auparavant que d'être à Pignerol » est de décembre 1678 (et non de 1675 comme ce qu'écrit M. Pittavino pourrait le faire croire).

4° Ce n'est pas dans sa lettre du 8 avril 1680 (ordonnant, après la mort de Foucquet, d'enfermer Dauger et La Rivière « dans une chambre où ils n'auront de communication avec qui que ce soit ») que Louvois a approuvé « d'enfermer avec Foucquet deux valets qui ne sortiront que par la mort », mais dans celle du 14 février 1667.

5° Aucun des prisonniers détenus à Pignerol n'a jamais été nommé par le ministre « le chef de cette cabale ». De la façon dont M. Pittavino a fait cette citation, on pourrait croire qu'elle est empruntée à la lettre de Louvois du 10 mars 1674, où se trouve ce que M. Pittavino cite comme si c'était la continuation de la citation mentionnée ci-dessus (« quoique obscur, il ne laisse pas d'être homme de conséquence »), mais ce n'est pas exact. La lettre où se trouve cette dernière phrase se rapporte d'ailleurs à peu près sûrement au moine Jacobin que Carutti a cru être le Masque. J'ai indiqué que Iung s'est demandé s'il ne fallait pas l'identifier avec un Jacobin détenu à Lyon à la fin de 1672 et en janvier 1673 et qui se prétendait avoir des secrets considérables; ce n'est pas impossible. On pourrait aussi supposer que c'était le supérieur des Récollets d'Arras qui dénonça en 1673 une conspiration contre la

vie du Roi qui paraît avoir été imaginaire; Louvois *doit* lui avoir gardé rancune de sa mystification; ce qui expliquerait bien l'animosité personnelle de ce ministre contre ce religieux; la difficulté est que les Récollets étaient des Franciscains et les Jacobins des Dominicains; il faudrait admettre que, pour dérouter les indiscrets, on a appelé Jacobin un Récollet; c'est assez invraisemblable, quoiqu'on ait prit une précaution de ce genre pour Mattioli. M. Pittavino dit que ce Jacobin fut donné comme valet à Foucquet et « partit pour Paris » avant le transfert à Exiles; ces deux indications sont fausses; le Jacobin est encore nommé comme prisonnier le 7 septembre 1680; il est certainement compris dans les 2 prisonniers qui, avec Mattioli, devaient rester à Pignerol après le transfert de Saint-Mars à Exiles (lettre du 25 juin 1681); il est à peu près sûr qu'il fut ce « plus ancien » des prisonniers qui mourut à Pignerol peu avant le 11 janvier 1694 et dont ni La Prade, ni Barbezieux (les successeurs de Saint-Mars et de Louvois) ne savaient plus le nom; ils furent obligés de le demander à Saint-Mars, particularité qui s'explique bien dans le cas d'un fou qui n'était plus capable de dire qui il était.

6° M. Pittavino écrit : « I prigioneri della Tour d'en bas erano quattro, e cioè il D'Auger, il frate giacobino, Mattioli e un quarto di cui non si conosce l'identità »; il oublie La Rivière et le valet de Mattioli.

7° M. Pittavino dit qu'il est impossible que Dauger ait été le Masque parce qu'à la mort du Masque, on a pris soin d'effacer toute trace qu'il eût pu laisser; mais comment sait-on cela? Par Griffet, qui s'informe de ces particularités peu avant 1769; or, le Masque est mort en 1703; il y avait longtemps qu'on ne savait plus rien de sûr sur ces choses quand Griffet a fait son enquête.

8° Ces rectifications montrent combien M. Pittavino est inexactement informé. Sa supposition que le Masque n'était pas Dauger est en désaccord avec ce que disent les textes; on sait en effet que le 7 août 1671, Saint-Mars n'avait que deux prisonniers (Foucquet et Mattioli); on vient de voir quels étaient les six qu'il avait le 25 juin 1681; d'autre part, Dauger vivait encore le 13 août 1691, car il est certainement le prisonnier qu'avait alors Saint-Mars « depuis 20 ans » (en réalité, depuis presque 22). Pour que Dauger ne soit pas le Masque (« ancien prisonnier de Pignerol », l'a nommé Du Junca lors de son entrée à la Bastille), il faudrait que celui-ci soit entré en prison entre le 25 juin 1681 et octobre suivant (date du transfert de Saint-Mars de Pignerol à Exiles) et qu'il n'ait jamais été parlé de lui dans la correspondance avant une date comprise entre le 13 août 1691 et le 6 janvier 1696 : c'est

évidemment faux. L'identité de Dauger et du Masque est donc certaine. — ÉMILE LALOY.

Monsieur le Directeur,

M. Funck-Brentano tient à l'hypothèse Mattioli. C'est la plus commode pour un historien qui ne veut pas avouer sa défaite, mais elle suppose un postulat fantaisiste : le Respect des Principes du Droit des Gens au XVIIe siècle; elle ne justifie pas le masque, puisque Mattioli n'avait fait en France qu'une apparition; enfin on peut lui adresser une critique plus grave : elle n'explique rien.

Si Mattioli est mort à la Bastille en 1703, qu'est donc devenu le prisonnier que M. de Vauroy, major de Dunkerque, amena lui-même à Saint-Mars en 1669? Ce personnage ténébreux au sujet duquel Saint-Mars faisait déjà des contes jaunes pour expliquer « *les Retranchements* » qu'il prenait à son occasion; ce captif qu'il conduisit avec lui à Exilles parce que le Roi le jugeait *d'assez de conséquence pour ne le confier à d'autres mains*, qu'il transporta d'Exilles à Sainte-Marguerite dans une chaise recouverte de toile cirée où le malheureux crut étouffer et qui, à peine installé aux îles, soulevait déjà en Provence un tel mouvement de curiosité qu'on disait tantôt qu'il était M. de Beaufort et tantôt que c'était un fils de Cromwell?

Qui était ce prisonnier? Pourquoi était-il séquestré? Pourquoi prenait-on tant de précautions afin qu'il ne pût révéler à personne *ce à quoi il avait été employé avant d'être enfermé à Pignerol?*

Il est possible que cet homme ait été un valet; cela n'empêche pas qu'il a dû jouer à un moment donné un rôle important dans quelque affaire « ou privée ou publique ». M. Funck-Brentano n'ignore pas que le mot de valet comme la profession n'avait rien d'humiliant sous l'ancien régime. Les valets de la Maison du Roi étaient tous plus ou moins gentilshommes. Le valet d'un grand Seigneur resplendissait un peu de l'éclat de son maître et il avait suffi à Courville d'être le valet de M. de la Rochefoucauld pour devenir ambassadeur; ni Saint-Simon, ni la Marquise n'y trouvaient à redire. Si le pensionnaire de Saint-Mars, qui était entré sous le nom sans doute convenu d'Eustache Dauger, fut donné comme valet à M. Fouquet, cela ne veut pas dire que ce fut un homme de condition méprisable, au contraire : et cela ne prouverait pas, au surplus, qu'il ne fût point ecclésiastique. Comme l'a montré M. Barnes, une foule de circonstances tendraient à démontrer que le prisonnier au masque avait reçu l'ordination.

Que le prisonnier mort à la Bastille soit Mattioli ou Eustache Dauger, le mystère demeure entier et l'explication de M. Funck-Brentano ne soulève qu'un coin du voile. La piste indiquée par M. Laloy donnera-t-elle de meilleurs résultats? On doit le souhaiter; mais des gaillards comme Louvois et Saint-Mars étaient bien capables de prévoir l'indiscrétion des historiens et ils se sont méfiés. — SAINT-CASSIEN.

§

Le Sottisier universel.

Notre confrère *Le Mercure de France* a décidé de s'appeler, à partir d'octobre, *Le Mercure Universel.* Il y a, comme ça, avenue de l'Opéra, un petit bistrot microscopique qui s'appelle « *Bar Mondial* ». — *Le Coup de Patte*, 13 octobre.

La librairie militaire Charles-Lavauzelle et Cie vient de faire paraitre, arrêté au 15 septembre 1931, l'emplacement des troupes de l'armée française. — Cet ouvrage indique :

a) L'emplacement des quartiers généraux et commandements dans la métropole, à l'armée du Rhin, en Algérie-Tunisie, au Maroc et au Levant...

Sous les tropiques, entre 37° et 40° latitude Nord, on trouve le plateau du Pamir, les monts de Badakkheran, les frontières de l'Inde et de la Chine. — BORIS PILNIAK, trad. par Michel Matisceo et Pierre Morhange, *Nouvelle Revue Française*, 1er novembre.

Mallarmé, étude par Jean Royère, précédée d'une lettre de Paul Géraldy (chez Messein). — *La Semaine à Paris*, 26 novembre.

Après avoir visité l'hôpital français, M. Laval est monté sur « l'Empire State Building ». Du haut des trois cents étages de ce bâtiment, il a pu contempler le panorama de la ville et de ses environs. — *L'Ordre*, 27 octobre.

A Paris le Marché aux Jambons, une des plus anciennes foires de France, se tient sur les marches de Notre-Dame chaque Dimanche des Rameaux. — P. MORTON SHAND, *A Book of Food*, p. 91.

Si le beau temps se maintient pendant quelques jours, les opérations de sauvetage seront commencées dès demain matin. — *Le Journal*, 24 novembre.

TABLE DES SOMMAIRES

1931

—

CCXXVI — N° 785. — 1er MARS

CCXXVI — N° 786. — 15 MARS

CCXXVII N° 787. — 1er AVRIL

CCXXVII N° 788. — 15 AVRIL

CCXXX N° 796. — 15 AOUT

CCXXX N° 797. — 1er SEPTEMBRE

CCXXXI N° 800. — 15 OCTOBRE

CCXXXI N° 801. — 1er NOVEMBRE

CCXXXII N° 804. — 15 DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS

LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

1931

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiquées en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubrique; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	781-CCXXV — 5-256	1er mai	789-CCXXVII — 513-768	1er sept.	797-CCXXX — 257-512
15 janv.	782-CCXXV — 257-512	15 mai	790-CCXXVIII — 5-256	15 sept.	798-CCXXX — 513-768
1er févr.	783-CCXXV — 513-768	1er juin	791-CCXXVIII — 257-512	1er oct.	799-CXXXI — 5-256
15 févr.	784-CCXXVI — 5-256	15 juin	792-CCXXVIII — 513-768	15 oct.	800-CCXXI — 257-512
1er mars	785-CCXXVI — 257-512	1er juill.	793-CCXXIX — 5-256	1 nov.	801-CCXXI — 513-768
15 mars	786-CCXXVI — 513-768	15 juill.	794-CCXXIX — 257-512	15 nov.	802-CCXXXII — 5-256
1er avril	787-CCXXVII — 5-256	1er août	795-CCXXIX — 513-768	1er déc.	803-CCXXXII — 257-512
15 avril	788-CCXXVII — 257-512	15 août	796-CCXXX — 5-256	15 déc.	804-CCXXXII — 513-768

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA REVUE DE LA QUINZAINE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES

1931

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la **Table des Sommaires.**

	Tomes
1er et 15 janvier, 1er février	CCXXV
15 février, 1er et 15 mars	CCXXVI
1er et 15 avril, 1er mai	CCXXVII
15 mai, 1er et 15 juin	CCXXVIII
1er et 15 juillet, 1er août	CCXXIX
15 août 1er et 15 septembre	CCXXX
1er et 15 octobre, 1er novembre	CCXXXI
15 novembre, 1er et 15 décembre	CCXXXII

ARCHEOLOGIE

1er Février : Louis Speleers : *Les fouilles en Asie antérieure*, H. Vaillant-Carmanne, 4, place Saint-Michel, à Liége. — Jeanne-E. Durand : *Notre-Dame de Paris*, Bloud et Gay. — **1er Mars :** Marcel Grosdidier de Matons : *Metz*, Laurens. — Roger Grand : *Le Château de Josselin*, même éditeur. — **15 Avril :** Chanoine Ch. Urseau : *La Cathédrale d'Angers*, Laurens. — L.-M. Poussereau : *Histoire de Decize*, Editions de la « Revue du Centre », 175, boulevard Malesherbes, Paris. — **1er Mai :** Jacques-Th. de Castelnau : *Le Paris de Charles V*, Hachette. — Auguste Marguillier : *Saint Nicolas*, Laurens. — Claude Champion : *Sainte Odile*, Laurens. — **15 Mai :** Le Congrès et l'Exposition d'art persan de Londres. — A. U. Pope : *An Introduction to Persian Art since the Seventh Century A. D.*, P. Davies, Londres, 1931. — H. Dehérain : *La Vie de Pierre Rufin, orientaliste et diplomate* (1742-1824), Geuthner, 1929, 2 vol. gr. 4°. — A. Kammerer : *Pétra et la Nabatène*, Geuthner, 1929; 1 vol. de texte, 1 vol. de planches. — D. Macnaughton : *A Scheme of Babylonian Chronology*, Luzac, Londres, 1930. — D. Tostivint : *Le problème des chronologies antiques. La Babylonie*, Geuthner, 1931. — R. Blanchard : *Asie Occidentale* (t. VIII de : *Géographie Universelle*), A. Colin, 1929. — H. D'Ardenne de Tizac : *La Sculpture chinoise* (*Bibliothèque d'Histoire de l'Art*), Van Oest, 1931. — G. R. Tabouis : *Nabuchodonosor et le triomphe de Babylone*, Payot, 1931. — **1er Juin :** Fortuné d'Andigné : *Vieux Paris*; G. Crès, 11, rue de Sèvres. — Jules Banchereau : *L'Eglise de Saint-Benoit-sur-Loire et Germigny-des-Prés;* Laurens. — **1er Juillet :** Fernand Darde : *La Rochelle au Visage marin*, Pijollet, La Rochelle. — Henri Guerlin : *Le château de Chambord*, Laurens. — **15 Août :** Martial de Pradel de Lamase : *Uzerche et ses Sénéchaux*, Marcel Lachaise, à Brive. — Gonzague Truc : *Le Quartier Saint-Victor et le Jardin des Plantes*, Firmin-Didot. — **15 Septembre:** Ladislas Gal : *L'Architecture religieuse en Hongrie du XIe au XIIIe siècle*, Leroux. — Georges Montorgueil : *Les Eaux et les Fontaines de Paris*, Payot. — **15 Octobre :** A. Broquelet : *A travers nos Provinces, Provence et Languedoc*, Garnier frères. — Amédée Boinet : *La Cathédrale de Bour-*

ges, Laurens. — **1er Décembre** : Maurice Dumolin : *Le Château d'Oiron*; Henry Laurens. — Jean Plattard *Guide illustré au Pays de Rabelais*; — Société d'édition « Les Belles Lettres ».

ART

1er Janvier : Ludovic Rodo : aquarelles récentes : Galerie Vincent. — Exposition d'art belge (organisée par le journal *Le Belge de France*) : Galerie Windels. — Exposition Berthold-Mahn : Galerie du Livre d'Art. — Exposition Loulou Albert Lasard : Galerie Zak. — Exposiiton Jacques Chapiro : Galerie Kleinmann. — Exposition Marcel Bach : Galerie Barreiro. — Exposition Marcelle Cahen : Galerie Kleinmann. — Exposition Gernez : Galerie Drouant. — Exposition Blanche Camus : Galerie Bernheim jeune. — Le don Devillez (tableaux d'Eugène Carrière) : Musée de l'Orangerie. — Exposition Lisbeth Delvolvé-Carrière, Laure Delvolvé, Nancy Vandel : Galerie Bernheim jeune. — Exposition Mariette Lydis : Galerie de la Renaissance. — **1er Février** : Exposition polonaise : Salle du Jeu de Paume. — Exposition d'art hongrois moderne : aux éditions Bonaparte. — Exposition Yvonne Guffroy : galerie Bernheim jeune. — Exposition Terlikowski : galerie Barreiro. — Exposition Claire Valière : galerie Barreiro. — Exposition Samuel Lévy : galerie Sélection. — **15 Février** : La 42e Exposition des Indépendants : Grand Palais. Entrée av. Victor-Emmanuel. — Exposition du premier Groupe (Valtat, d'Espagnat, Maurice Denis, etc...), galerie Druet. — Exposition de peintures de Mme Woermann : galerie de la Renaissance. — Exposition André Lhôte : galerie Druet. — 2e Exposition des Illustrateurs et Décorateurs du Livre (Syndicat des Industries du Livre) : Cercle de la Librairie. — Exposition de dessins et estampes de Corot à la Bibliothèque Nationale. — Exposition Marcel Gaillard : galerie Armand Drouant. — Exposition Roland Chavenon : galerie Armand Drouant. — Exposition Béatrice Appia : galerie Carmine. — Exposition d'un groupe de peintres : Signac, Luce, etc., galerie d'art du *Quotidien*. — Salon de l'Ecole française : Grand Palais. — **1er Mars** : Exposition Louis Valtat : galerie Druet. — Exposition Emile Bouneau : galerie Druet. — Exposition Monique Jorgensen : galerie Druet. — Exposition Maurice Taquoy : galerie Charpentier. — Exposition Stuckelberg : galerie Charpentier. — Exposition des Femmes artistes modernes : galerie Pigalle. — **15 Mars** : Rétrospective Antoine Bourdelle : l'Orangerie. — Exposition Jean Marchand : galerie Marseille. — Exposition Maxa Nordau, Berjole, Serge-Henri Moreau, Roger-Schardner : galerie d'art du Quotidien. — Exposition Furstenberg : galerie Katia Granoff. — Exposition Aujame : galerie Armand Drouant. — **1er Avril** : Exposition Maurice Chabas : galerie Graat. — Exposition Antoine de Sypiorski, Frédéric Longuet, Pierre Wagner, Carl Longuet : galerie Herbo. — Exposition Pierre Frémont : galerie Armand Drouant. — Exposition Madeleine Vaury : galerie Carmine. — Exposition René Guinand : galerie Barreiro. — Exposition J. E. Zingg : galerie Druet. — Exposition Solange Schaal : galerie Barreiro. — Exposition Maria Rosal : galerie Barreiro. — Exposition Magdeleine Hue : galerie Barreiro. — Rétrospective Alfred Roll : Petit-Palais. — Exposition rétrospective de l'œuvre gravé de Célestin Nanteuil : galerie Images (Paul Prouté). — Exposition Elmiro Celli : galerie Carmine. — Exposition Marcel Rendu : galerie Barreiro. — Exposition Albert Sardin : galerie Barreiro. —Exposition Elisabeth Babin : galerie Barreiro. — Exposition des *Quinze* : galerie Zak. — **1er Mai** : Exposition Paul Bret : galerie de la Renaissance. — Exposition Schoellhorn : galerie de la Renaissance. — Exposition J. Marval, Flandrin, Marque, etc. : galerie Druet. — Exposition Kokoschka : galerie Georges Petit. — Le Nouveau Salon : Palais de Marbre. — Exposition d'un groupe de peintres modernes : Galerie d'Art du *Quotidien*. — Exposition Toulouse-Lautrec : Musée des Arts décoratifs. — **1er Juin** : Le Salon des Artistes français. — Le Salon de la Société nationale. — **15 Juin** : Le Salon des Humoristes : palais de Glace. — La réorganisation du Musée du Luxembourg. — Exposition Suzanne Valadon : le Portique. — **1er Juillet** : Le Salon des Tuile-

ries, rue Paul Cézanne. — La rétrospective Claude Monet, Musée de l'Orangerie. — Exposition Zak, galerie Druet. — Exposition Tzanck, galerie Druet. — **1er Août** : Rétrospective Edgar Degas, portraitiste et sculpteur : Musée de l'Orangerie. — Forain. — Exposition Thomas-Couture : Senlis. — **15 Novembre** : Exposition Walter Le Wino : dans l'atelier du peintre. — Exposition Gio Colucci : Galerie des éditions Bonaparte. — Exposition Gimmi : Galerie Rodrigues-Henriques. — Exposition d'un groupe de femmes peintres : Galerie Armand Drouant. — La Féerie Coloniale : Galerie Ecalle. — L'Art à l'Exposition Coloniale. — Exposition d'œuvres faites en Chine, d'André Claudot : Galerie Barreiro. — **1er Décembre** : Le Salon d'Automne. — Exposition des Envois de Rome : Ecole des Beaux-Arts. — Exposition Marie Howet : Galerie Druet. — **15 Décembre** : La IVe Exposition des Surindépendants : Palais des Expositions, Porte de Versailles. — Exposition Jehan Berjonneau : galerie Barreiro. — Exposition Frélezeau : galerie Kleinmann.

L'ART A L'ETRANGER

1er Avril : Les Nouveaux Musées de Berlin.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : *Justice pour la Hongrie. Les erreurs cruelles du Traité de Trianon*, Legrady frères (Budapest). — Marcel Segfireste : *La Lettonie*, Rieder. — Mémento. — **15 Janvier** : R. Gerin et R. Poincaré : *Les Responsabilités de la guerre*, Payot. — Victor Serge : *L'an I de la Révolution russe*, Librairie du Travail. — Léon Trotsky : *Ma vie. Essai autobiographique*, traduit sur le manuscrit avec des notes par Maurice Parijanine, I-III, Les Editions Rieder, Paris, 1930. — Max L. Margolis et Alexandre Marx : *Histoire du Peuple Juif*, Payot. — Branthôme : *Le brave général Boulanger*, Marcel Séheur. — Alexandre Zévaès : *Au temps du boulangisme*, Gallimard. — **1er Février** : Pietro Nenni : *Six Ans de guerre civile en Italie*, Valois. — Bernard Schwertfeger : *Les Carnets de Schwartzkoppen*, Rieder. — Bruno Weil : *L'Affaire Dreyfus*, Gallimard. — Santiago Alba : *L'Espagne et la dictature*, Valois. — Lydia Bach : *Histoire de la révolution russe; I. La Révolution politique;* Librairie Valois, 1930. — A. Gorovtseff : *Les Révolutions. Comment on les éteint, comment on les attise.* Avec une préface de Jacques Bainville; Alcan, 1930. — J. Steinberg : *Souvenirs d'un Commissaire du peuple* (1917-1918), traduit de l'allemand par J. Frégier, Gallimard, 1930. — Véra Figner : *Mémoires d'une Révolutionnaire russe*, N. R. F. — Oswald Chew : *La question des dettes interalliées*, Marcel Giard. — **15 Février** : *La Politique extérieure de l'Allemagne*, 1870-1914; documents officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères, tome VIII, 7 mai 1891-13 octobre 1893, Costes. — V. V. Funk et B. Nazarewski : *Histoire des Romanov* (1613-1918), traduit du russe par Serge Kaznakov, Payot, Paris, 1930. — **1er Mars** : Prince de Bülow : *Mémoires*, tomes I et II, Plon. — **15 Mars** : Emile Haumant : *La Formation de la Yougoslavie*, Editions Bossard, 1930, publication (753 pages in-8°) de l'Institut d'Etudes Slaves de l'Université de Paris. — Henri Lémery : *De la guerre totale à la paix mutilée*, Alcan. — Boris Bajanov : *Avec Staline dans le Kremlin*, les Editions de France. — J. Staline : *Discours sur le Plan Quinquennal*, Valois. — L. Trotsky : *La défense de l'U. R. S. S. et l'Opposition*, Librairie du Travail. — **1er Avril** : Prince de Bulow : *Mémoires, tome III.* Plon. — André Tibal : *La Roumanie*, préface d'Auguste Gauvain, Editions Rieder. — Trandafir G. Djuvara : *Mes missions diplomatiques*, 1887-1925, Alcan. — Albert Londres : *Le Juif errant est arrivé;* Albin Michel. — **15 Avril** : Henry Rollin : *La Révolution russe.* I. Les Soviets; II. Le Parti bolcheviste, Delagrave. — **1er Mai** : Emil Ludwig : *Lincoln*, Berlin, E. Rowohlt. — Emil Ludwig : *Guillaume II*, Payot. — Paul Marion : *Deux Russies*, La Nouvelle Société d'Edition. — Mémento. — **15 Mai** : St. Ivanovitch : *L'armée rouge* (en russe), « Les Annales Contemporaines »,

Paris. — Paul Achard : *Ia!* Les Lettres françaises. — Frédéric Hirth : *Hitler ou le Guerrier déchaîné*, Le Tambourin. — Hermann Platz : *Deutschland und Frankreich*, Frankfurt-a.-M., M. Diesterweg. — Orestes Ferrara : *L'Amérique et l'Europe*, les Œuvres représentatives. — Antoine Redier : *Zita, princesse de la paix*, Alexis Redier. — **1er Juin** : Henri Béraud : *Emeutes en Espagne*, aux Editions de France, 1931. — Donald A. Lowrie : *Masaryk de Tchécoslovaquie, premier président de la République tchécoslovaque*, éditions « Je sers ». — Comte de Fels : *Destin français*, Fayard. — **15 Juin** : *Ministère des Affaires étrangères... Documents diplomatiques français*, 2e série, tome Ier (2 janvier-31 décembre 1901), A. Coste. — Robert Tourly : *Derrière les brumes de la Vistule*, 1931 ; Nouvelle Revue Critique. — René Martel : *La France et la Pologne, Réalités de l'Est européen*, Marcel Rivière. — Salvador de Madariaga : *Anglais, Français, Espagnols* (N. R. F.). — **1er Juillet** : L. Natkevicius : *Aspect politique et juridique du différend polono-lithuanien*, E. Duchemin. — Jean Mauclère : *Au Pays du chevalier blanc*, Spes. — Pierre Taittinger : *Le Rêve rouge*, Editions du National. — Heinrich von Staden : *Aufzeichnungen über den Moskauer Staat*. Herausgegeben von Fritz Epstein. Hamburgische Universität, Hamburg, Friederichsen, de Gruyter und Co, 1930. — Mémento. — **1er Août** : André Bellessort : *Les Intellectuels et l'avènement de la troisième République*, B. Grasset. — Pierre Viénot : *Incertitudes allemandes*, Valois. — **15 Août** : Camille Marabini : *Le Problème France-Italie*, Les Editions européennes. — Léo Afric (Colonel Louis Coquet) : *Les héritiers de la « Toison d'Or »*, Maisonneuve. — B. Eliacheff : *Le Dumping soviétique*, éd. Marcel Giard, Paris, 1931. — **1er Septembre** : Luigi Sturzo : *La Communauté internationale et le droit de guerre*, Bloud et Gay. — R. Aron et A. Dandieu : *Décadence de la Nation française*, Rieder. — *Le Procès du Parti industriel de Moscou*, Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis. — Léon Trotsky : *L'Internationale communiste après Lénine*, Rieder. — Albert Renard : *Paix ou Guerre? Eupen-Malmédy*, Alcan. — B. Mirkine-Getzevitch et Georges Scelle : *L'Union européenne*, Delagrave. — Mémento. — **15 Septembre** : Florent-Matter : *La France est-elle défendue?* J. Tallandier. — Le R. P. Lecanuet : *Les signes avant-coureurs de la Séparation*, Alcan. — **1er Octobre** : Georges Michon : *Clemenceau*, Librairie Marcel Rivière. — Ministère des Affaires étrangères... *Documents diplomatiques français* (1871-1914), 3e série. Tomes II-III (8 février-30 septembre 1912), A. Costes. — Prince de Bülow : *Mémoires*, tome IV, Plon. — C. Malaparte : *Technique du Coup d'Etat*, Grasset. — Ernst Robert Curtius und Arnold Bergsträsser : *Frankreich* (2 vol.), Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart. — **15 Octobre** : Constantin H. Rindoff : *Les Etats-Unis des Balkans*, étude critique sur la possibilité d'une entente politico-économique et moyens de réaliser l'Union fédérative des Etats balkaniques. Paris, Jouve, 1930. — Jacques Brion : *La Crise des finances australiennes*, les Presses modernes. — John K. Winkler : *William Randolph Hearst*, Gallimard. — **15 Novembre** : Général Ludendorff : *1932, la Guerre*, Artra, 2, rue des Mariniers. — **1er Décembre** : Max Eastman : *La Jeunesse de Trotsky*; Gallimard. — Silvio Trentin : *Antidémocratie*; Valois. — Jacques Lyon : *Le Problème du désarmement*; Boivin. — Mémento. — **15 Décembre** : *La politique extérieure de l'Allemagne* (1870-1914), *documents officiels, publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères*, tome XI (11 déc. 1895-30 avril 1896, A. Costes. — Etienne Dennery : *Foules d'Asie*, A. Colin. — Charles Pomaret : *L'Amérique à la conquête de l'Europe*, A. Colin.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : Quelques livres belges : Albert Guislain : *Découverte de Bruxelles*; Edition de l'Eglantine. — Constant Burniaux : *Crânes tondus*; La Renaissance du Livre. — Hubert Krains : *Portraits d'écrivains belges*; Georges Thone, Liége. — Le Gouvernement belge et les lettres. — Le banquet du *Rouge et noir*. — Mémento. — **1er Mars** : La mort d'Isi Collin. — L'œuvre de Madame Suzanne Cocq. — Carlo Bronne : *Collines*

que j'aimais, La Renaissance du Livre. — Yetti Labato-Tilman : *Chant d'Amour,* La Renaissance d'Occident. — Mémento. — **1er Mai** : La Maison du Livre belge. — André Baillon : *Délires;* Collection *Les Belges.* — Pierre Daye : *La Clef anglaise;* Renaissance du Livre. — Maurice Carême : *Chansons pour Caprine;* Henriquez, Bruxelles. — Mémento. — **1er Juillet** : Eugène Ysaye. — L'Exposition de *L'Art vivant* au Palais des Beaux-Arts. — Le peintre Edgard Tydgat. — *Le Journal des Poètes.* — *Poèmes de gosses* recueillis et commentés par Maurice Carême. — Mémento. — **1er Septembre** : La Condamnation de Félicien Rops. — A propos de *La Flandre Littéraire.* — Charles d'Ydewalle : *Sur l'Agora,* Renaissance du Livre. — Mémento. — **15 Octobre** : La mort de Fernand Severin. — Marie Gevers : *Brabançonnes à travers les arbres;* Editions Lumière, Anvers. — Charles Van Lerberghe : *Contes hors du temps;* Institut des Arts Décoratifs, Bruxelles. — **1er Décembre** : Francisco Castillo Najera : *Un siglo de Poesia belga;* Ed. Labor, Bruxelles. — Victor Kinon : *Monique,* Ed. Vermaut. — Marcel Wyseur : *Le Zwyn;* Les Presses Gruuthuuse, Bruges. — Jules Minne : *L'intime obole;* Henriquez, Bruxelles. — J.-L. Vandermaelen : *Les Faces noires;* Flémalle-Haute. — René Blieck : *Poèmes pour Eliane;* Verviers. — Armand Bernier : *Portes obliques;* sans nom d'éditeur. — Raoul Hautier : *Lettres suivies d'un poème pour Pandore;* sans nom d'éditeur. — Arthur Cantillon : *Du fond des Abîmes,* Bruxelles. — Armand Barigant : *Dix-neuf poèmes en béton;* sans nom d'éditeur. — Mémento.

CHRONIQUE DE GLOZEL

1er Janvier : Le problème des fours de verrier. — M. Bayle et l'Identité Judiciaire. — **15 Janvier** : Au sujet des fours de verriers de la Montagne Bourbonnaise (Lettre à M. van Gennep). — **1er Février** : Un parallèle égyptien aux briques à cupules et à mamelons. — Erratum. — **15 Février** : E. Cartereau : *Glozel, son énigme révélée par les inscriptions de ses briques, vases et galets,* etc., Paris, Catin, et Angers, Siraudeau; 8°. — Maxime Gorce : *Les Rochers du Montoncel; querelles autour de Glozel;* Aurillac, Imp. Moderne, in-16. — A propos des Verreries anciennes des Monts du Forez. — **1er Mars** : Querelle des fours de verriers. — **15 Mars** : Etonnante découverte de pierres à figures et à inscriptions en Roumanie. — Les plaintes injustifiées. — Une demande de revision qui met en cause la mémoire de l'expert Bayle. — **1er Avril** : Découvertes archéologiques et expertises judiciaires. — Les poteries de Glozel jugées par un maître-potier. — L'opinion de M. Salomon Reinach sur les découvertes de Roumanie. — Une rectification de M. René Dussaud. — Querelle des fours de verriers. — A propos d'une critique. — **15 Avril** : Nouvelle altération de texte. — A propos d'une critique. — **1er Mai** : Sur une hache inscrite provenant d'Ongles (Basses-Alpes). — La grande leçon d'Altamira. — **15 Mai** : Figurations quaternaires de têtes de flèches et documents glozéliens. — Manœuvres du bureau de l'Institut international d'anthropologie. — En vertu du droit de réponse. — Un procès Bayle en perspective. — Une révision qui s'impose. — **1er Juin** : Le Collier de Glozel. — Querelle des fours de verriers. — **15 Juin** : Détermination ethnographiques des galets perforés et pédonculés de Glozel. — Glozel, école d'art. — **1er Juillet** : Rondelle d'Insterbourg (Prusse Orientale) et caillou perforé de Leitmeritz (Bohême du Nord). — **15 Juillet** : L'ordonnance de non-lieu du tribunal de Cusset. — **1er Août** : Homo glozeliensis. — A propos du non-lieu du tribunal de Cusset. — **15 Août** : Le non-lieu confirmé par la Cour de Riom. La S. P. F. condamnée à un franc de dommages-intérêts et aux dépens. — Glozel jugé par les savants étrangers. — **1er Septembre** : Note additionnelle sur les inscriptions paléolithiques. — La Direction des « Congrès internationaux des Sciences préhistoriques » est retirée à l'Institut International d'Anthropologie. — **15 Septembre** : « Inscriptions néolithiques de Roumanie ». — Erratum. — **1er Octobre** : L'œuvre des Glozéliens devant les critiques d'art. — **15 Octobre** : Sur la détermination des galets pédon-

culés de Golzel. — « Glozel devant la Justice ». — **1er Novembre** : Origine impérialiste des écritures hiéroglyphiques. — **15 Novembre** : Les inconséquences scientifiques de M. Dussaud. — **1er Décembre** : Parallèle ethnographique du portage du gibier dans l'art glozélien.

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Février : Marie Laparcerie : *Amour égale Désir, petit essai psychologique et sentimental à l'usage des deux sexes seulement*, Flammarion. — L'Educateur pratique moderne : *Le Mariage. Avant. Pendant. Après*, J. Rozez, 180, boulevard du Jubilé, Bruxelles. — Louis-Charles Royer : *Au pays des hommes nus*, Editions de France. — **1er Mars** : L'Encyclique *Casti Connubii*, Librairie Bloud. — Charles-Auguste Bontemps : *Nudisme, pourquoi, comment*, Editions Vivre, 2 bis, rue de Logelbach. — **15 Mars** : Paul Gaultier : *La leçon des mœurs contemporaines*, Perrin. — Dr Fr. W. Foerster : *Morale sexuelle et Pédagogie sexuelle*, Bloud et Gay. — Roger Salardenne : *Le Culte de la nudité*, 1 vol. — *Un mois chez les nudistes*, 1 vol., Editions Prima, 67, rue Servan. — Dr Pierre Vachet : *La Nudité et la Physiologie sexuelle*, album. — H. Nadel : *La Nudité à travers les âges. La Nudité et la santé. La Nudité et la morale*, 3 albums, Bureaux de la Revue *Vivre intégralement*. — **1er Juillet** : Comte Horace de Viel-Castel : *Commérages en marge du second Empire*, avec préface de Pierre Dufay. Les Œuvres représentatives. — Henri Drouin : *La Vénus des carrefours*, Nouvelle Revue Française. — Luc Valti : *Femmes de cinq heures, enquête sur les maisons de rendez-vous*, Editions de France. — **1er Septembre** : Lucien Romier : *Promotion de la Femme*, Hachette. — Suzanne Duchatel-Bidault : *Le Féminisme intellectuel*, Floch, Mayenne. — Noël Renard : *Les Androphobes*, Imp. sp. d'édition, Saint-Etienne. — Marise Querlin : *Femmes sans hommes; choses vues*, Editions de France. — *Camille Spiess : Ceux qui l'attaquent, ceux qui le comprennent*, Annales d'hermétisme, 95, rue Ordener, Paris. — **1er Octobre** : Jules Bertaut : *L'Opinion et les Mœurs*, Fayard. — *Henri Rochette écrit par lui-même*, Librairie Le Bon Plaisir, 94, rue de Longchamps. — Maurice Privat : *Oustric et Cie. Le plus bel escroc que j'ai connu. — La Commission d'enquête. — Les Révolutions de 1914 et la Crise mondiale*, Les Documents secrets, 16, rue d'Orléans, Neuilly. — **15 Novembre** : Auguste Loslever : *L'Amour libre*, Lib. Giraudon, 56, rue N.-D.-des-Champs, Paris. — Eugène et Jeanne Humbert : *La Grande Réforme*, 14, rue de la Duée, Paris. — E. Armand, Vera Livinska, C. de Sainte-Hélène : *La Camaraderie amoureuse*, Editions de l'En-dehors, 22, cité Saint-Joseph, Orléans. — Jeanne Humbert : *En pleine vie*, Editions de Lutèce, 33, rue Pixérécourt. — Roger Salardenne : *Le nu intégral chez les nudistes français, reportage*. Ed. Prima, 67, rue Servan. — Vérine : *La Femme et l'Amour dans la société de demain*, Editions Spes, Paris.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

15 Mars : Divers : *La vie romantique au pays romand*, in-4° illustré; Lausanne, Editions Freudweiler-Spiro. — Le centenaire de Benjamin Constant. — L. Dumont-Wilden : *La vie de Benjamin Constant;* Paris, Gallimard. — J. de Mestral Combremont : *Vinet;* Neuilly (Seine), « La Cause »; Lausanne, Payot et Cie. — Paul Chaponnière : *Notre Töpffer;* Lausanne, Payot et Cie. — Lucien Marsaux : *Les Prodigues*, roman; Paris, Plon. — Mémento : disparition de la *Revue de Genève*. — **15 Mai** : Marcel Andrys : *Proie des Femmes;* Paris, Albin Michel. — Noëlle Roger : *Les amours de Corinne;* Paris, Calmann-Lévy. — Henri de Ziegler : *Le Bonheur du Pèlerin*, illustrations de G. François; Neuchâtel, Attinger. — Vincent Vincent : *L'habit d'Arlequin;* Lausanne, Edition « Au Hsard ». — Constant Bourquin : *Itinéraire de Sirius à Jérusalem ou la Trahison de Julien Benda;* Paris, Nouvelle Revue Critique; Genève, A. Julien. — François Fosca : *Portrait d'Alexandre Cingria*, avec 19 utilisations; « Les Cahiers Romands », N° 11 (Lausanne). — **15 Juillet** : Gonzague

de Reynold : *Conquête du Nord*, Paris, Gallimard. — Louis Loze : *Le Doubs* (Les « Cahiers Romands », n° 12) ; Lausanne, Payot et Cie. — Léon Bopp : *Est-il sage, est-il fou?* Paris, Gallimard. — Jacques Chenevière : *Les aveux complets*, Paris, Calmann-Lévy. — Marcel Andrys : *En prise directe*, Paris, Albin Michel.

ECHOS

1er Janvier : Mort d'Adolphe Retté. — Inauguration du monument Léon Dierx. — Prix littéraires. — Au sujet de Rimbaud. — A propos de la fable-pastiche « La Coulisse ». — La première girafe (?) dépaysée en Europe. — Une « sottise » controuvée. — Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Les Souvenirs de Madame de Caylus sont-ils de Voltaire? — Toujours l'anneau de Naundorff. — A l'occasion de la réouverture de l'Odéon. — Alfred Capus avait écrit une pièce sur Etienne Dolet. — Sur la tombe d'Eugène Sue. — Vitesse routière. — Encore la girafe. — L'An 1931. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — **1er Février** : Mort de Willy. — A propos du Populisme et du prix populiste. — La chapelle de l'Ecole Militaire. — A propos du bi-millénaire de Virgile. — La première girafe. — Au sujet d'une citation. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Février** : Mort de Graça Aranha. — Le legs Lonchampt à l'Académie Goncourt. — A propos des mémoires de Trotsky. — L'incident Rimbaud. — Au sujet d'une citation. — Le style du roman-feuilleton. — Mort de la girafe. — Le Sottisier universel. — **1er Mars** : Le Souvenir d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud. — Prix littéraires. — A propos d'un livre américain sur Mata Hari. — Mérimée en Egypte. — Vers attribués à Baudelaire. — Le style des romans-feuilletons. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **15 Mars** : Mort de Georges Izambard. — Le monument d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud. — Prix littéraires. — Les Amis de la Prononciation française du Latin. — La rue Octave-Mirbeau. — Au sujet d'une citation. — Controverse sur le rythme. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Avril** : Prix littéraires. — A propos d'un livre américain sur Mata Hari. Réponse de M. Charles S. Heymans à M. Thomas Coulson. — L'inventeur du phonographe. — A propos de la fille d'Esterhazy. — Les Amis de la Prononciation française du Latin. — Une lettre inédite de Maupassant. — Mérimée aurait donc été en Egypte? — La « pauvre blatte ». — A propos du nudisme. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Avril** : Mort d'Arnold Bennett. — Prix littéraires. — Le Souvenir d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud. — Deux lettres de Littré à propos de la femme d'Auguste Comte. — Les Amis de la Prononciation française du latin. — Controverse sur le rythme. — Au sujet d'une citation. — Une vue sur l'Amérique. — Un projet d'hebdomadaire naturaliste : « La Comédie humaine ». — Cave traductores! — Parallèle. — Psychologie des grands hommes. — Le Sottisier universel. — **1er Mai** : A propos du projet de journal « La Comédie humaine ». — Les Amis de la Prononciation française du Latin. — Une lettre inédite de Berlioz. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mai** : Le premier « pensionné » de l'Académie Goncourt. — Ephémérides de la controverse relative au logis de Maupassant rue Clauzel. — Controverse sur le rythme. — Le Sottisier universel. — **1er Juin** : Prix littéraires. — Mort de Marcel Duminy. — Le Musée Verhaeren au Caillou-qui-bique. — Le monument Aristide Bruant. — A propos de l'affaire Fualdès. — L'affaire Kerr-Gottlieb. — A propos de canulars. — Littré poète. — A propos du bi-millénaire de Virgile. — Le logis de Maupassant rue Clauzel. — Un buste de Théophile Gautier au Grand-Montrouge. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juin** : Mort de Madame Verhaeren. — Prix littéraires. — La commémoration de Paul Verlaine au Luxembourg. — Controverse sur le rythme. — L'invention du Phonographe. — 17, rue Clauzel. — 19, rue Clauzel. — Le « Chat Noir ». — A propos de Flaubert et de Maupassant. — A propos de Paris-Bagdad-

Paris en dix jours. — Les Amis de la Prononciation française du latin. — Erreurs académiques. — Un club original. — Banditisme ou guerre civile aux Etats-Unis? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juillet** : Mort de Santiago Russinyol. — Prix littéraires. — Le Souvenir d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud. — Le Monument de Paul Adam. — Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — Sur la tombe de Léon Deubel. — Une lettre de M. Jules Romains. — A propos de canulars. — Paris-Bagdad-Paris en dix jours. Autour du Lac Sacré de Délos. — A propos du « procès » d'Etampes. — A propos de l'abbé Grégoire. — Pierrot assassin. — La détresse de Verlaine. — Un buste de Théophile Gautier au Grand-Montrouge. — Un prédécesseur de Wells. — Projets oubliés. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **15 Juillet** : Prix littéraire. — Mort de Charles Callet. — La commémoration Paul Verlaine. — A la mémoire d'Emile Verhaeren. — Un monument à Paul Adam. — En l'honneur de P.-N. Roinard. — Réponse à M. Jules Romains. — Une lettre de M. Rouveyre. — Encore la question des millénaires, bimillénaires, etc. — A propos de la « Naissance du Cubisme ». — Les belles enseignes. — Le Sottisier universel. — **1er Août** : Le prix Moréas. — La Société Chateaubriand. — Pierrot assassin. — A propos de la « Naissance du Cubisme ». — Le 25e anniversaire de la mort de Jean Lorrain. — Un scénario inédit de Flaubert pour l'opéra de « Salammbô ». — Psychologie des grands hommes. — Sur la première édition de l'« Assommoir ». — **15 Août** : Mort de Charles Durand. — Prix littéraires. — « Paris-Bagdad-Paris en dix jours ». Autour du Lac Sacré de Délos. — Encore Balilla. — Un logis inconnu de Marceline Desbordes-Valmore à Paris. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : Le Souvenir d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud. — A propos du théâtre de Hrotsvitha. — Un persécuteur de Philby au service de la France. — Protestation espagnole. — La Golgothe. — L'habit vert doit être noir. — L'éducation d'un prince. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — **15 Septembre** : Mort de Frank Harris. — L'inauguration du monument d'Albert Samain. — Une rectification des Editions Alpina. — Ouvrage faussement attribué à Guy de Maupassant. — Un « précurseur » de Philby au service de la France. — Empros et Comptines. — Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : L'inauguration du monument à la mémoire d'Albert Samain. — A propos des débuts de Samain. — Sur Courbet. — Sur trois toiles de Courbet. — La Société des Amis de la Prononciation Française du Latin. — Une protestation. — Le Sottisier universel. — **15 Octobre** : L'inauguration du monument à la mémoire d'Albert Samain. — Un monument à la mémoire de René Quinton. — Sur trois toiles de Courbet. — La prophétie du moine de Padoue. — Ouvrage faussement attribué à Guy de Maupassant. — A propos de comptines. — Le peuplement français de l'Afrique du Nord. — Victor Hugo revuiste. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Novembre** : Mort d'Eugène Hollande. — Prix littéraires. — A propos des dernières années d'Albert Samain. — Sur le Masque de Fer. — Sur trois toiles de Courbet : les tribulations de « Paresse et Luxure ». — Des « Dormeuses » au « Bras Noir ». — Une réponse de M. Jacques Boulenger. — A propos des lettres de Chateaubriand. — Une protestation de Jehan-Rictus. — Encore la rue « Octave-Mirbeau ». — Réponse à un Espagnol. — Un prophète du cinéma parlant. — Les miracles au ralenti. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Novembre** : Mort d'Octave Uzanne. — La prophétie du moine de Padoue. — A propos du « Bras Noir ». — Esthètes et Esthéticiens. — Contribution à l'étude des écrivains originaux. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre** : Mort de José Sebastiano de Rezende. — Prix littéraires. — Ouvrage faussement atribué à Maupassant. — Encore la rue Octave-Mirbeau. — La Golgothe. — Curiosité. — Erratum. — Est-ce une sottise? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Société anonyme du « Mercure de France » (Assemblée générale annuelle). — Prix littéraires. — A propos de José

Sebastiano de Rezende. — Les Amis de la prononciation française du latin. — Rectifications au sujet des lettres de Chateaubriand à la comtesse de Pisieux. — Qui était le Masque de Fer? — Le Sottisier universel.

ETHNOGRAPHIE

1er Juin : Stephen-Chauvet : *Musique nègre, considérations, technique, instruments de musique*, recueil de 118 airs notés, Paris, 4°, Société d'éditions maritimes et coloniales. — *Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie*, gr. 8°, ill.; t. VII, Labouret et Rivet, *Le royaume d'Arda et son évangélisation au XIIe siècle;* t. VIII, Maurice Leenhardt : *Notes d'ethnologie néo-calédonienne;* t. XI, Albenino : *Verdadera relacion delo sussedido enlos Reynos e prouincias de Peru...*, Sévilla, 1549, avec introduction de Jose Toribio Medina; t. XII, Marcel Griaule : *Le livre de recettes d'un dabtara abyssin;* t. XIV, R. P. Charles Tisserant : *Dictionnaire Banda-français.* — **15 Juillet** : Genet et Chelbatz : *Histoire des peuples Mayas-Quichès (Mexique, Guatémala, Honduras)*, Paris, Editions Genet. — Jean Genet : *Histoire des Peuples Shoshones-Aztèques*, mêmes éditions. — Diego de Land : *Relation des choses du Yucatan*, traduit de l'espagnol par Jean Genet, tome I, mêmes éditions. — Jean Genet : *Esquisse d'une civilisation oubliée* (*Le Yucatan à travers les âges*), mêmes éditions. — Otto Silbermann : *Un continent perdu, l'Atlantide*, mêmes éditions. — René Thévenin et Paul Coze : *Mœurs et histoires des Peaux-Rouges*, 8°, 30 photos et 383 dessins en noir et en couleur, Paris, Payot. — Dr. Price-Mars : *Ainsi parla l'oncle, essais d'ethnographie* (Bibliothèque haïtienne), 8°, Imp. de Compiègne (hors commerce).

FOLKLORE

1er Mai : Achille Bertarelli : *L'Imagerie populaire italienne*, in-4°, ill. de nombreuses planches en couleurs et en noir, Editions Duchartre et van Buggenhout. — Emile van Heurck et G. J. Boekenoogen : *L'Imagerie populaire des Pays-Bas* (Belgique-Hollande), éditions Duchartre et van Buggenhout. — Emile van Heurck : *Voyage autour de ma Bibliothèque*, Anvers, chez l'auteur. — Emile van Heurck : *Les Images de Dévotion anversoises du XVIe au XIXe siècle*, Anvers, E. de Cocker. — Ph. de Las-Cases : *L'art rustique en France, Dauphiné et Savoie*, Albin Michel. — J. Désaymard : *Entretien sur l'art populaire en Auvergne*, Au Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. — Editions des Horizons de France : *Gascogne*, par Raymond Escholier, ill. par Clément Serveau; *Bretagne*, par Pierre Guéguen, ill. par Mathurin Méheut; *Ceux de Normandie*, par Joseph l'Hôpital, ill. par Gérard Cochet; *Le Pays des Basques*, par Gaëtan Bernoville, ill. par Iñigo Bernoville. — Mémento. — **15 Juin** : Max von Boehn : *Puppen*, in-18, 266 fig. et 15 pl. coul.; du même : *Puppen-Spiele*, in-18, 200 fig. et 15 pl. coul., Munich, F. Bruckmann. — Robert Hertz : *Mélange de sociologie religieuse et folklore*, 8°, Alcan (Travaux de l'Année sociologique). — Eugène Sol : *Le vieux Quercy*, 2e *édition*, 8°, ill., Aurillac, Poirier-Bottreau. — A. Mabille de Poncheville : *Fêtes carillonnées*, in-18, Paris, Perrin. — Alexandre Goichon : *La Bretagne des Druides, des Bardes et des Légendes*, in-18, Saint-Brieuc, O.-L. Aubert. — **15 Septembre** : F. Coirault : *Recherches sur notre ancienne chanson populaire traditionnelle, Exposé IV*, 8°, Institut général psychologique (Mémoire n° 5). — Albert Udry : *Les Vieilles Chansons patoises de tous les Pays de France*, avec musique, 8°, Fasquelle. — Emile Barbillat et Laurian Touraine : *Chansons populaires dans le Bas-Berri*, avec musique, 4°, ill. d'artistes berrichons; Châteauroux, éditions du Gargaillou, et Paris, Eugène Rey, 4 volumes parus. — Victor Coridun : *Folklore Martiniquais; Le Carnaval de Saint-Pierre*, 8°, Fort-de-France, Imp. R. Illemay.

GASTRONOMIE

1er Mars : Gaston Derys : *Où déjeunerons-nous?* Albin Michel. — Robert-Robert et Gaston Derys : *Dictionnaire de Gastronomie Joviale*,

Edition des Portiques. — Edouard de Pomiane : *La Cuisine en dix minutes*, Editions Paul Martial.

GEOGRAPHIE

1er Février : René Lespès, *Alger, étude de géographie et d'histoire urbaines*, 1 vol. in-8° (Collection du centenaire de l'Algérie), Paris, Félix Alcan, 1930. — Maurice Rondet-Saint, *Un Voyage en A. O. F. (Guinée, Soudan, Haute Volta, Côte d'Ivoire)*, 1 vol. in-12, Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1930. — Emm. de Margerie, *La Société géologique de France de* 1880 *à* 1929 (Extrait du livre jubilaire publié à l'occasion du centenaire de la Société géologique de France, 1830-1930), in-4°, Paris, 1930. — Mémento. — **1er Mars** : La *bathysphère* de William Beebe et les explorations sous-marines aux Bermudes. — M. A. Hérubel : *Les origines des ports de la Seine maritime*, 1 vol. in-8°, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1930. — **1er Juin** : Institut océanographique de Monaco, *Carte générale bathymétrique des Océans*, 2e édition, revisée par MM. Bourée, E. de Margerie et G. Schott. 24 feuilles en couleurs, au 1/10.000.000 à l'équateur. Monaco, 1930. Prix : 500 fr. — P. Privat-Deschanel et M. Zimmermann, *Océanie et régions polaires australes* (tome X de la *Géographie universelle*, 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1930. — Mémento. — **1er Septembre** : Emm. de Martonne, *Europe centrale*, première partie, *Généralités, Allemagne* (tome IV de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1930. — Société de Biogéographie (publication III), *Contribution à l'étude du peuplement des Iles Britanniques*, 1 vol. in-8°, Paris, Paul Lechevalier, 1930. — Mémento. — **15 Septembre** : Augustin Bernard : *L'Algérie*, choix de textes précédés d'une étude, 1 vol. in-8°, 128 gravures et une carte, Paris, H. Laurens, 1931. — Jean Célérier : *Le Maroc*, 1 vol. in-18 de la Collection Armand Colin, Paris, A. Colin, 1931. — Robert Perret : *L'évolution morphologique du Faucigny*, 1 vol. in-8°, cartes, coupes et photographies, Paris, Pierre-Henry Barrère, 1931. — **1er Novembre** : Capitaine de vaisseau F. Marguet : *Histoire générale de la navigation du XVe au XXe siècle*. 1 vol. in-8° de 307 p. croquis et figures. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1931.

HISTOIRE

15 Janvier : Fustel de Coulanges : *Leçons à l'Impératrice sur les origines de la civilisation française;* Hachette. — Emile Gabory : *L'Angleterre et la Vendée*. I : *Granville, Quiberon, L'Ile d'Yeu*, Perrin. — Jean Benoist d'Anthenay : *Le Premier Administrateur de l'Alsace Française : Jacques de La Grange, Intendant d'Alsace de 1673 à 1598*. Préface de M. le Dr Oberkirch, Député du Bas-Rhin. Librairie Istra. — Georges Champenois : *Le Sabotage officiel de l'Histoire de France;* Editions Bossard. — Mémento. — **15 Mai** : Georges Weill : *L'Eveil des Nationalités et le Mouvement libéral* (1815-1848), Félix Alcan. — Henri Hauser : *La Modernité du XVIe siècle*, Félix Alcan. — Ferdinand Bac : *L'Anti-Latin*. L'Allemagne et la Réforme, 1517-1546; Louis Conard. — M. N. Pokrovski : *Pages d'Histoire*. La Méthode du Matérialisme historique appliquée à quelques problèmes historiques concrets; Editions sociales internationales. — Mémento. — **15 Juillet** : L. Halphen et Ph. Sagnac : « Peuples et Civilisations ». VII : *La Fin du Moyen Age* (1285-1453), par H. Pirenne, A. Renaudet, E. Perroy, M. Handelsman, L. Halphen. Librairie Félix Alcan. — H. Nowé : *Les Baillis comtaux de Flandre*. Des origines à la fin du XIVe siècle. Bruxelles, Maurice Lamertin. — Georges Grosjean : *La Politique extérieure de la Restauration et l'Allemagne*. Editions Victor Attinger. — Mémento. — **15 Septembre** : J.-M. Tourneur-Aumont : *Fustel de Coulanges*. Préface de Charles Seignobos. — Boivin et Cie.

HISTOIRE DES RELIGIONS

1er Juillet : Raffaele Pettazzoni : *La Confessione dei Peccati*, t. I,

Primitivi; America antica, Giappone, Cina, Brahmanismo, Giainismo, Buddhismo; in-18, Bologna, Zanichelli. — L. Aujas : *Les rites du sacrifice à Madagascar*, 4°, Mémoires de l'Académie Malgache, Tananarive. — Pierre Bogatyrev : *Actes magiques, rites et croyances en Russie subcarpathique*, 8°, Paris, Champion (Travaux de l'Institut d'études slaves, t. XI).

INDIANISME

1er Janvier : Marcel Lallemand : *Métaphysique et mystique chrétiennes et hindoues comparées.* Extrait de la Nouvelle Equipe, I, 1930, Bruxelles. — C. Formichi : *La pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha.* Trad. de F. Hayward. Payot, 1930. — René Grousset : *Sur les traces du Bouddha*, Plon, 1929. — **15 Avril :** André Philip, *L'Inde moderne*, Alcan, 1930. — Cecil Walsh, *Mœurs criminelles de l'Inde*, trad. M. Gérin, Payot, 1930.

LES JOURNAUX

15 Février : Réception du Maréchal Pétain (*Le Temps*, 23 janvier). — **1er Mars :** Vespertina (*Je suis partout*, 14 février). — Le Cas Romain Rolland (*Je suis partout*, 14 février). — Critique de néant (*Action Française*, 14 février).

LETTRES ALLEMANDES

1er Janvier : Thomas Mann : *Mario und der Zauberer* (Mario et le magicien), chez S. Fischer, Berlin. — Hofmannsthal : *Loris, Die Prosa des jungen Hofmannsthal* (Loris, proses de jeunesse de Hofmannsthal), chez S. Fischer, Berlin. — *La Sagesse de Gœthe*, Introduction, traduction et notes par Henri Lichtenberger, dans « les Cent chefs-d'œuvre étrangers », Paris, la Renaissance du Livre. — J.-P. Eckermann : *Conversations avec Gœthe*, première traduction intégrale, suivie de notes et d'un appendice par Jean Chuzeville. Aux éditions Henri Jonquières, Paris. — **1er Mars :** Ernst Glaeser : *Frieden* (Paix), chez Gustav Kiepenheuer, Berlin. — Weigund von Miltenberg : *Adolf Hitler. Wilhelm III*, chez Ernst Rowohlt, Berlin. — Ernst Jünger : *Der Kampf als inneres Erlebnis* (le combat comme expérience intérieure), chez Mittler u. Sohn, Berlin. — Ernst von Salomon : *Die Geächteten* (Les Réprouvés), chez Ernst Rowohlt, Berlin. — Thomas Mann : *Deutsche Ansprache. Ein Appel an die Vernunft* (Exhortation allemande. Un appel à la Raison), chez S. Fischer, Berlin. — **1er Mai :** Le théâtre politique en Allemagne. — Hermann Kesser : *Rotation, Schauspiel in Szenen* (Rotation, spectacle présenté sous forme de tableaux), chez Zsolnay, Berlin, Wien, Leipzig). — Franz Werfel : *Das Reich Gottes in Böhmen, Tragödie eines Führers* (Le Royaume de Dieu en Bohême, La tragédie d'un chef politique), chez Zsolnay, Berlin, Wien, Leipzig. — Mémento. — **1er Juillet :** Richard von Schaukal : *Gedanken* (Pensées), chez Georg Müller, München). — Matzke : *Jugend bekennt : So sind wir.* (Jeunesse déclare : voilà comme nous sommes), chez Reclam jun., Leipzig. — Leopold Dingraeve : *Wo steht die junge Generation? (Où en est la nouvelle génération?)*, chez Eugen Dietrichs, Iéna. — Hippolyte Loiseau : *Gœthe en France; ce qu'il en a connu, pensé et dit.* Editions Victor Attinger, Paris. — **1er Septembre :** Pierre Viénot : *Incertitudes allemandes*, Librairie Valois, Paris. — Ernst von Aster : *Die Krise der bürgerlichen Ideologie* (la crise de l'idéologie allemande) dans *Die Neue Rundschau* (numéro de juillet 1931). — **1er Novembre :** Charles Andler : *La dernière philosophie de Nietzsche*, éditions Bossard, Paris. — Hellmut Walter Brann : *Nietzsche und die Frauen* (Nietzsche et les Femmes), Félix Meiner Verlag, Leipzig. — Otto Forst de Battaglia : *Der Kampf mit dem Drachen* (Le combat avec le Dragon), Verlag für Zeit Kritik, Berlin.

LETTRES ANGLAISES

15 Mars : Geoffrey West : *H. G. Wells, a Sketch for a Portrait*, Gerald Howe. — Christopher Morley : *Rudolph and Aminta, or The Black Crook*,

Faber and Faber. — **15 Avril** : L'importance de la traduction. — Maxime Koessler et Jules Derocquigny : *Les Faux Amis ou les Trahisons du Vocabulaire anglais*, Vuibert. — Félix Boillot : *Le Vrai Ami du Traducteur Anglais-Français et Français-Anglais*, Presses Universitaires. — Mme Camerlynck-Guernier : *Deux Heures d'Anglais*, Kra. — Edward Fraser et John Gibbons : *Soldier and Sailor Words and Phrases*, Routledge. — John Brophy et Eric Partridge : *Songs and Slang of the British Soldier*, Nonesuch Press. — H. T. R. : *Brighter French for Bright Young People* et *The Brighter French Word Book*, Geoffrey Bles. — **1er Juin** : Le goût de la lecture et notre mémoire. — Sir William Rothenstein : *Men and Memories, Recollections*, 1872-1900, Faber. — Jules Derocquigny : *Autres Mots anglais perfides*, Vuibert. — H. W. Fowler : *Concise Oxford Dictionary of Current English*, Frowde. — *The Criterion*, revue trimestrielle dirigée par T. S. Eliot. — **15 Juin** : Edward B. Powley : *A hundred Years of English Poetry*, Cambridge University Press. — Harold Monro : *Twentieth Century Poetry*, Chatto and Windus. — H. Veslot et J. Banchet : *L'Art de traduire, Les Traquenards de la Version anglaise*, Hachette. — H. Veslot : *L'Art de traduire, Les Epines du thème anglais*, Hachette. — G. A. Johnston : *Berkeley's Commonplace Book*, avec introduction, notes et index, Faber. — **1er Août** : Albert Kinross : *An unconventional Cricketer*, Shaylor. — Mémento. — **15 Novembre** : Le caractère national. — Philip Guedalla : *The Duke*, Hodder and Stoughton. — Clennell Wilkinson : *Nelson*, Harrap. — *Ariel Poems*, Nos 32 à 38, Faber. — *Anthology of Modern English Poetry*, compilée par L. L. Schucking, Tauchnitz. — Douze nouveaux volumes dans la Collection Tauchnitz. — Mémento.

LETTRES ANGLO-AMERICAINES

1er Janvier : Stephen Crane : *Collected Poems*, A. Knopf. — Hart Crane : *The Bridge*, H. Liveright, New-York. — Josefine Pollitt : *Emily Dickinson, the human background of her poetry*, Harper and Brothers. — Carl Sandburg : *Potato Face*, Harcourt Brace and Co. — Mémento. — **15 Juin**: Conrad Aiken : *Selected Poems*, Scribners. — Yvor Winters : *The Proof*, Corvard-McCan. — *The Poems of Emily Dickinson*, edited by Martha Dickinson Bianchi and Alfred Leete Hampson, Little Brown. — Cameron Rogers : *La Vie de Walt Whitman*, N. R. F. — Walt Whitman : *Œuvres choisies*, N. R. F. — Georges Duhamel : *Scènes de la vie future*, Mercure de France. — **1er Novembre** : Edna St Vincent Millay : *Fatal interview*, Harper and Bros. — Edgar Lee Masters : *Lichee Nuts*, H. Liveright. — *Le Forum*. — Ella Wood Dean : *Kay Wood's Chicago*, Le Moil et Pascaly, 88, cours de Vincennes, Paris. — Firmin Roz : *L'Evolution des idées et des mœurs américaines*, Flammarion. — Mémento.

LETTRES ANTIQUES

15 Mars : J. Bidez : *La vie de l'empereur Julien*, Les Belles-Lettres. — Marie Delcourt : *La vie d'Euripide*, Vies des Hommes illustres, Gallimard. — Gustave Loisel : *La vie de Marc-Aurèle*, Presses universitaires. — **1er Septembre** : Victor Magnien : *Les Mystères d'Eleusis, leurs origines, le rituel de leurs initiations*, Paris, Payot. — Charles Picard : *La vie privée dans la Grèce classique*, Bibliothèque générale illustrée, Paris, Rieder. — Paul Cloche : *Les classes, les métiers, le trafic.* « *Collection de la vie publique et privée des anciens Grecs* », Les Belles-Lettres, Paris. — **15 Décembre** : Emile Cahen : *Callimaque et son œuvre poétique*, Paris, de Boccard. — Le même : *Les Hymnes de Callimaque, commentaire explicatif et critique*, Paris, de Boccard. — Georges Radet : *Alexandre le Grand*, Paris, L'Artisan du Livre. — Mémento.

LETTRES CANADIENNES

15 Octobre : Considérations générales.

LETTRES CATALANES

1er Mai : Carles Soldevila : *Fanny* (Llib. Catalonia). — D. Guansé : *Com vaig assassinar Georgina* (Llib. Catalonia). — F. Mas-Abril : *De cara al mar* (s. éd.). — T. Catatsus : *Robins de Mangrana* (la Revista). — Josep Lleonart : *Odes i Ciutats de Visio* (la Revista). — Mémento. — **15 Août** : Santiago Rusiñol. — Thomas Garcès : *Paradis*, éd. La Branca. — J. Agelet i Garriga : *Hostal de Nuvols*, éd. La Branca. — J. Verdaguer : *Obres Completes*, tome X, lib. Catalonia. — Joan Maragall : *Obres Completes*, tome VII (trad. de Gœthe) et tome IX (Correspondance), Sala Parés, llibrería.

LETTRES CHINOISES

1er Février : *Sinica*, China Institut, Frankfurt am Main. — Alexandra David-Neel : *Initiations Lamaïques*, Editions Adyar. — René Grousset : *Les Civilisations de l'Orient, la Chine*, Editions Crès et Cie. — **15 Mars** : Le Militarisme contre la Mystique démocratique. — Finances et Protestantisme. — **15 Juillet** : Vincenz Hundhausen : *Die Laute;* Pekinger Verlag, Peking. — *Sinica*, Frankfurt-a.-M. — Prince d'Altora Colonna de Stigliano : *Les Soviets en Chine;* Desclée de Brouwer et Cie. — A. Duboscq : *La Chine et le Pacifique;* A. Fayard et Cie. — **15 Décembre** : La presse chinoise et le conflit sino-japonais.

LETTRES DANO-NORVEGIENNES

1er Février : *Björnstjerne Björnsons breve til Alexander Kjelland*, Gyldendal norsk forlag, 1930. — P. G. La Chesnais : *Johan Boger et ses œuvres.* Collection nouvelle, Calmann-Lévy, éditeurs, 1930. — Mémento.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Mai : Luisa Carnès : *Natacha* (Editorial Mundo Latino). — Les traductions de l'Editorial Cenit. — Jose Maria de Cossio : *Sous les cendres de l'ennui* (Consultor Bibliografico). — J. Sanchez Moreno : *Distinction sociale et Etiquette mondaine* (Ed. Lux). — Cesar Arconada : *La turbine* (Ulises). — Sofia Casanova : *Le péché* (Rivadeneyra). — Artemio Precioso : *Les Espagnols en exil* (Ed. Vulcano). — Vicente Làmperez : *Histoire de l'Architecture chrétienne espagnole.* Tome II (Calpe). — Augusto L. Mayer : *Le style gothique en Espagne* (Calpe). — Españolito : *L'homme de notre temps* (C. I. A. P.). — **1er Décembre** : *La Revista de Occidente* (Calpe). — Articles de Miguel de Unamuno dans *El Sol.* — H. Van Loon : *Historia de la Humanidad*, Luis Miracle. — Enrique Estevez Ortega : *El Teatro, Enciclopedia* Grafica Cervantès. — José Amoros : *La Moneda*, id. — Juan Dominguez Berrueta : *Salamanca*, id. — José M. Benitez Toledo : *Canarias*, id. — Angel Dotor : *La Mancha y el Quijote*, id. — J. Garcia Mercadal : *Zaragoza*, id. — Macario Golferichs et Luis G. Manegat : *La Alhambra*, id. — P. Marfany : *La Seo de Urgel y Andorra*, id. — José Maria de Acosta : *Amor loco y Amor Cuerdo*, C. I. A. P. — Mémento.

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

15 Janvier : VINGT ANS DE CES CHRONIQUES. — Le peu de diffusion des lettres hispano-américaines en France en 1911. — La besogne qui s'imposait et ce qui a été fait. — Ma manière critique. — Difficultés, inconvénients et ennuis. — Résultats. — Le mérite en revient au *Mercure de France.* — Souvenirs de 1911. — **15 Mai** : ÉCRIVAINS D'IDÉES. — B. Sanin Cano : *La Civilizacion manual y otros ensayos*, « Babel », Buenos-Ayres. — Francisco Donoso : *Desde lejos*, Imprimerie de San José, Santiago (Chili). — Mémento. — **1er Août** : UN POÈTE FOLKLORISTE. — J. Vicuña Cifuentes : *Estudios de Metrica española, He dicho*, Nascimento, Santiago (Chili). — Mémento. — **15 Octobre** : CRITIQUES. — Roberto Giusti : *Critica y Polemica* (quatrième série), « Nosotros », Buenos-Ayres. — Alone (Hernan Diaz Arrieta) : *Portales intimo*, Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili). — Mémento.

LETTRES HONGROISES

15 Mars : Le roman hongrois. — Les romanciers fin de siècle. — Le renouveau du roman naturaliste. — Quelques tendances nouvelles. — A propos de quelques traductions et du *Panorama de la littérature hongroise*. — **15 Octobre** : Quelques traductions récentes. — *Voyage en Capillarie*, par Frédéric Karinthy. — *Le fils de Virgile Timar*, par Michel Babits. — *Les Révoltés*, par Alexandre Maraï.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : A propos de *Sudore e Sangue*. — Fabio Tombari : *La Vita*, Mondadori, Milan. — Achille Campanile : *Agosto. Moglie mia, non ti conosco*, Trèves, Milan. — Fernando Agnoletti : *Il Bordone della Poesia*, Vallecchi, Florence. — Antonio Beltramelli : *Le Strade Verdi*, Trèves, Milan. — Bonaventura Tecchi : *Il nome sulla Sabbia*, Trèves, Milan. — Bonaventura Tecchi : *Wackenroder*, Solaria, Florence. — Bonaventura Tecchi : *Il Vento tra le Case*, Ribet, Turin. — Bianca De Mai : *La Casa Venduta*, Trèves, Milan. — Flavia Steno : *Sua Moglie*, Trèves, Milan. — Maria Luisa Fiumi : *Il Sentiero nel Bosco*, Littorio, Roma. — Mario Rapisardi : *Raccolta di Poesie Scelte*, Sandron, Palerme. — Nunzio Vaccalluzzo : *Fra donne e poeti nel tramonto della Serenissima*, Giannotta, Catania. — Nunzio Vaccalluzzo : *Massimo D'Azeglio*, A. R. E., Rome. — Giovanni Mariotti : *Gabriel Faure*, Vallecchi, Florence. — Mémento. — **15 Mars** : Giovanni Papini : *Gog*, Vallecchi, Florence. — Ardengo Soffici : *Ricordi di Vita artistica e Letteraria*, Vallecchi, Florence. — Ferdinando Martini : *Fra un Sigaro e l'altro*, Trèves, Milan. — Vincenzo Cardarelli : *Parliamo dell'Italia*, Vallecchi, Florence. — Mémento. — **15 Mai** : Prix littéraires. — Gino Rocca : *Gli Ultimi furono i Primi*, Trèves, Milan. — Corrado Alvaro : *Gente in Aspromonte*, Trèves, Milan; *Vent'anni*, Trèves, Milan; *La Signora dell'Isola*, G. Carabba, Lanciano. — Giovanni Comisso : *Giorni di Guerra*, Mondadori, Milan. — Angelo Sodini : *Ariel Armato* (*Gabriele d'Annunzio*), Mondadori, Milan. — Ada Negri : *Vespertina*, Mondadori, Milan. — Sibilla Aleramo : *Gioie d'Occasione*, Mondadori, Milan. — Francesco Pastonchi : *I Versetti*, Mondadori, Milan. — Lionello Fiumi : *Sopravvivenze*, Alpes, Milan. — Mémento. — **15 Juillet** : Giovanni Gentile : *La Filosofia dell'Arte*, Trèves, Milan. — G. A. Borgese : *Il senso della Letteratura italiana*, Trèves, Milan. — Umberto Cosmo : *Vita di Dante*, Laterza, Bari. — Paolo Trèves : *La Filosofia Politica di Tommaso Campanella*, Laterza, Bari. — **15 Septembre** : Paolo Buzzi :*Echi del Labirinto*, Alpes, Milan. — Paolo Buzzi : *Avventure dei Meridiani e dei Paralleli*, Morreale, Milan. — Bruno Corra : *Irene, primo Premio di Bellezza*, Trèves, Milan. — Fernando Palazzi : *La Storia amorosa di Rosetta e del Cavalier di Nérac*, Mondadori, Milan. — Angelo Gatti : *Ilia ed Alberto*, Mondadori, Milan. — Giulio Caprin : *Quirina e Floriana*, Mondadori, Milan. — Nicola Moscardelli : *Il Sole nell' Abisso*, Carabba, Lanciano. — Enrico Piceni : *Ghirlanda per Charlot*, Scheiwiller, Milan. — Onello Onelli : *Ma che sciocco questo Pubblico*, Cosmopoli, Roma. — Alberto Viviani : *Ofelia tra i Pastori*, Cappelli, Bologne. — Alberto Viviani : *Ala Ferita*, Cosmopoli, Roma. — Arnaldo Fraccaroli : *Ecco Parigi*, Trèves, Milan. — Concetto Pettinato : *A Parigi coi Francesi*, Trèves, Milan. — Fiorenza Perticucci de' Giudici : *Amore all'Italiana*, Bemporad, Florence. — Mémento. — **15 Novembre** : Quelques écrivains religieux : Gino Novelli : *La Nuova Poesia religiosa italiana*, La Tradizione, Palerme. — Giosuè Borsi : *Lettere Scelte*, Trèves, Milan. — Angelo Conti : *San Francesco*, Vallecchi, Florence. — Dina Ferri : *Quaderno del Nulla*, Trèves, Milan. — Pietro Mignosi : *La Poesia Italiana di questo Secolo*, Ciclope, Palerme. — **1er Décembre** : Pietro Mignosi : *Polemica Cattolica*, La Tradizione, Palerme. — Pietro Mignosi : *L'Azzalora*, Studio editoriale moderno, Catane. — Pietro Mignosi : *Perfetta Letizia*, Grazzini, Pistoia. — Arrigo Levasti : *Sant'Anselmo*, Laterza, Bari. — Ugo Betti : *Caino*, Corbaccio, Milan. —

Auro d'Alba : *Nostra Famiglia*, Littorio, Rome. —Paolo Arcari : *Palanche*, Treves, Milan. — Luigi Tonelli : *Felicità Perdute*, Carabba, Lanciano. — Luigi Fallarca : *I Giorni Incantati*, Grazzini, Pistoria. — Salvator Gotta : *Tu, la mia Ricchezza*, Baldini e Castoldi, Milan. — Salvator Gotta : *L'Amica dell'Ombra*, Baldini e Castoldi, Milan. — Mémento.

LETTRES JAPONAISES

1er Novembre : Vulgarisation. — Romans pour tous. — L'esprit subversif en littérature. — Antireligion et communisme. — La Société Kodan-Sha. — Un parti fasciste. — La France au Japon. — Kuni Matsuo : *Paris intellectuel*, Tokio. — Steinilber-Oberlin et Kuni Matsuo : *Le Livre des Nô*, Paris, Piazza; *Les Sectes Bouddhiques Japonaises*, Paris, Crès. — Okamoto Kido : *Drames d'Amour*, traduits par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, Paris, Stock. — Kikou Yamata : *La Trame au Milan d'Or*, Paris, Stock; *La Vie du Général Nogi*, Paris, Gallimard. — M. Hakoutchô : *Les Larmes froides*, traduit par S. Asada et Charles Jacob, Paris, Rieder. — Mémento.

LETTRES NEO-GRECQUES

15 Avril : John Marshall : *Three Cretan Plays;* University Press, London. — Nicolas J. Lascaris : *Le Théâtre Néo-Grec* (Résumé de l'histoire du théâtre), Acropolis, Athènes. — M. Valsa : *Le Meurtre des Enfants de Médée chez Néophron et chez Euripide;* Imp. « La Haute-Loire », Le Puy. — André Carcavitsas : *L'Excommunié*, trad. Eug. Clément; « Les Œuvres libres », N° 111, Fayard, Paris. — Mémento. — **15 Août** : Le Dodécanèse. — Alex. Casdagli : *Anacréon;* Grammata, Alexandrie. — N. P. Eleftheriadou : *Pelasgiki Hellas, I Prohellines;* Imp. Papadoyannis, Athènes. — Jean Psichari : *Quelques travaux de Linguistique, de Philologie et de Littérature Helléniques;* Ed. Belles-Lettres, Paris. — D. Vezani : *O Palamas philosophos;* Ed. Rallis, Athènes. — Mémento. — **15 Décembre** : Byzance. — Costis Palamas : *Les Douze Paroles du Tzigane*, trad. Eug. Clément, préface de Henry Bidou; Stock, Paris. — K. Palamas : *Perasmata kai Khairetismi;* Kollaros, Athènes. — K. Phrilingos : *Iôb;* Taroussopoulos, Athènes. — D. Voutyras : *Epanastassi tôn Zôôn;* Dimitrakos, Athènes. — M. Kanellis : *Sarka;* Papazoglou, Athènes. — A. Argis : *J. Lyki;* A. N. Mavridis, Athènes. — D. Kouretas : *Ai Psykhoseis eis tin Logotekhnian;* Papanikolaos, Athènes. — Mémento.

LETTRES POLONAISES

15 Septembre : Zdzislas Debicki, poète et critique littéraire. — W. Feldman et St. Kolaczkowski : *Wspolczesna Literatura Polska* (La littérature polonaise contemporaine), Cracovie, 1930. — Mémento.

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : Raul Brandão. — Camara Reys : *Aspectos da Literatura portuguesa;* « Seara Nova », Lisbonne. — H. de Campos Ferreira Lima : *Traços biograficos do Marquês de Faria;* G. Pinto de Souza, V. N. de Famalicão. — Antonio Padula : *Un Portoghese, grande amico dell'Italia;* Societa L. Camoens, Naples. — Julio Brandão : *Bustos e Medalhas;* Emprêsa do Primeiro de Janeiro, Porto. — Mémento. — **15 Juin** : L'Intégralisme. — Carlos Rates : *Teatro novo;* Funchal, 1930. — Antonio Sergio : *Antigona*, drame en trois actes; Ed. da « Republica », Porto. — Les Modernistes. — Alberto d'Oliveira : *Coimbra amada* (*ultimos versos*); Ed. « Maranus », Porto. — Antonio Ferreira Monteiro : *Misteriosa Graça*, poèmes d'amour; Lisbonne. — *Mar das Tormentas;* Seara Nova, Lisbonne. — *Vergel sombrio;* Aillaud e Bertrand, Paris-Lisbonne. — Teixeira de Pascoaes : *O Pobre Tolo* (*Elegia satirica* ; Aillaud e Bertrand, Lisbonne. — Mémento. — **15 Novembre** : *L'Art portugais de l'époque des Grandes Découvertes au XXe siècle;* Gauthier-Villars, Paris. — João de Barros : *Os Lusiadas* de Luis de Camoens, *contados as creanças et*

lembrados ao Povo; Livraria Sà da Costa, Lisbonne. — João de Castro Osorio : *Descobrimento;* Parceria Antonio Maria Pereira, Lisbonne. — Aquilino Ribeiro : *O Homem que matou o Diabo,* roman; Aillaud e Bertrand, Lisbonne. — Mémento.

LETTRES ROUMAINES

15 Janvier : Vasile V. Hanes : *Formarea opiniunii franceze asupra Romàniei in secolul al XIX-lea,* 2 vol. Scrisul-Romanesc, Craiova-Bucarest. — Alex. Rally et Getta Hélène Rally : *Bibliographie franco-roumaine,* 2 vol. chez Ernest Leroux, à Paris. — Mémento. — **1er Août** : La ville de Braïla, d'après des travaux récents. — Mémento.

LETTRES RUSSES

15 Janvier : *Les salons et les cercles littéraires de la première moitié du XIXe siècle,* sous la rédaction de N. L. Brodsky, Ed. Acadœmia, 1930. — *Les Feuilletons des Années 40,* sous la rédaction de M. Oxmann, Ed. Acadœmia. — V. I. Lénine : *Lettres à ses parents,* 1894-1917, Ed. Gosisdat. — *Novy-Mir,* n° 6, 1930. — **15 Février** : P.-A. Karatyguine : *Mémoires,* Editions Acadœmia, Moscou. — N. Volkoff : *Meyerhold,* 2 vol., Ed. Acadœmia. — *Les acteurs et les régisseurs,* Ed. Sovremennyë Problemy. — Le théâtre soviétique. Bulletin du Théâtre Kamerny, numéros 1 et 2. — Leonid Gresmann : *Alice Coonen,* Edt. Acadœmia. — **1er Juin** : A.-J. Delvig : *Un demi-siècle de la vie russe,* 1820-1870, 2 volumes, Ed. Acadœmia, 1930. — Mme Toutchkov-Ogarev : *Mémoires,* Ed. Acadœmia. — V. P. Botkine et J. Tourguenev : *Correspondance inédite,* 1851-1869, éd. Acadœmia. — Mme Ozarosky : *Souvenirs sur Mendeleev,* Gosisdat. — **1er Juillet** : L.-N. Tolstoï et N.-N. Gay : *Correspondance;* Ed. Acadœmia. — A. Evlakhov : *Les particularités physiologiques et psychiques de Tolstoï,* préface de Lounatcharsky; Ed. d'Etat, 1930. — **1er Septembre** : *Les Archives Rouges,* tome 44. — *Les contes populaires russes ; « Le prêtre et le paysan »,* Edition Acadœmia, 1931. — Michel Koltzov : *Je veux voler,* Editions militaires d'Etat, Moscou, 1931. — *La lutte pour la Science dans la Russie tzariste,* Editions économiques d'Etat, Moscou, 1931. — *Notre caricature politique,* Edition de la Société anonyme A.X.R. — Elie Erenbourg : *La Fabrique de rêves,* Edition Petropolis, Berlin. — **15 Novembre** : *Les Archives Rouges,* n° 45. — *Novy Mir,* août 1931. — Les Archives de F. Dostoievski : Matériaux inédits : 1° *Crime et Châtiment;* 2° *L'Idiot;* Editions d'Etat de Littérature artistique. — V. Korolenko : *Lettres à Mme P.-S. Ivanovskaia,* Edition de la Société des anciens forçats politiques. — **15 Décembre** : Kouznik-Vetrov : *A. V. Korvin-Kroukovskaia,* Moscou, 1931. Edition de la Société des anciens forçats politiques.

LITTERATURE

1er Janvier : Francisco Contreras : *Valery Larbaud, son œuvre,* la Nouvelle Revue Critique. — Ernest Raynaud : *La Bohème sous le second Empire, Charles Cros et Nina,* L'Artisan du Livre. — *Henri Mazel,* hommage de la *Nervie.* — *Lettres du R. P. Didon à Madame Caroline Commanville,* 2 vol., Libr. Plon. — Yves-Gérard Le Dantec : *Renée Vivien, femme damnée, femme sauvée,* Aux Editions du Feu, Aix-en-Provence. — Mémento. — **15 Janvier** : *Les Plaisirs et les Fêtes.* Tome I, *Les Fêtes en Orient et dans l'Antiquité,* par Maurice Magre et Henry Lyonnet. Vingt-quatre planches hors-texte en couleurs et en noir, dont quatre au pochoir. Compositions originales d'Edith Follet, Lagaye, G. Pastié, Auguste Rouquet, Gustave Violet; Tome II, *Les Fêtes en Europe au XVIIe siècle,* par Emile Magne. Vingt-quatre planches hors-texte en couleurs et en noir, dont quatre au pochoir, d'après des documents anciens et des tableaux de grands maîtres, et plus de 400 gravures dans le texte, Martin-Dupuis. — *La Chanson de Roland,* publiée dans l'original et

transcrite en vers par Fagus, Cité des Livres. — *Journal d'un Bourgeois de Paris sous Charles VI et Charles VII.* Préface et notes d'André Mary, Henri Jonquières. — Richard T. Holbrook : *Guillaume Alecis et Pathelin,* Uni ersity of California. — Jean Morienval : *De Pathelin à Ubu. Bilan des types littéraires,* Bloud et Gay. — André Boulanger : *L'Art poétique de Jacques Peletier du Mans* (1555), publié d'après l'édition unique, Les Belles-Lettres. — **1er Février** : André Billy : *Les écrivains de combat,* Les Œuvres représentatives. — Albéric Cahuet : *Moussia et ses amis,* Fasquelle. — Christian Sénéchal : *L'Abbaye de Créteil,* Librairie André Peuch. — Léon Bocquet : *Léon Deubel, roi de Chimérie,* Grasset. — *Lettres de Léon Deubel, Introduction et notes par Eugène Chatot,* Le Rouge et le Noir. — **15 Février** : *Œuvres complètes de Voltaire. Contes et Romans.* Texte établi et présenté par Philippe van Tieghem (Collection : *Les Textes Français*). Edit. Fernand Roches. — André Maurel : *La Marquise du Châtelet, amie de Voltaire,* Libr. Hachètte. — Denis Diderot : *Lettres à Sophie Volland.* Texte en grande partie inédit, publié pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec une introduction, des variantes et des notes par André Babelon. 3 vol., Libr. Gallimard. — **1er Mars** : Pierre Mille : *Le Roman français,* Firmin-Didot. — Alfred Mortier : *Esquisses italiennes,* Messein. — Maurice Magre : *Confessions sur les femmes, l'opium, l'amour, l'idéal, etc.,* Fasquelle. — Raoul Stéphan : *Isabelle Eberhardt ou la Révélation du Sahara,* Ernest Flammarion. — Bernard Lecache : *Séverine,* Librairie Gallimard. — Noël Bureau : *Marché aux puces,* Marcel Seheur. — **15 Mars** : Marquis de Sade : *Les Infortunes de la Vertu,* Editions Fourcade. — *Correspondance inédite du Marquis de Sade, de ses proches et de ses familiers,* publiée avec une introduction, des annales et des notes par Paul Bourdin, Librairie de France. — L. Dumont-Wilden : *La Vie de Benjamin Constant,* Librairie Gallimard. — Paul-L. Léon : *Benjamin Constant,* avec soixante planches hors-texte en héliogravure, Editions Rieder. — **1er Avril** : Marcel Arland : *Une époque,* Roberto A. Corréa. — Léon Lemonnier : *Manifeste du roman populiste,* Jacques Bernard, La Centaine. — André Breton : *Second manifeste du surréalisme,* Editions Kra. — Eugène Marsan : *Signes de notre temps,* Librairie de France. — Gérard de Catalogne : *Une Génération,* Le Rouge et le Noir. — Pierre Lagarde : *La Faillite du Cœur,* Editions de la Jeune Académie. — Mérimée : *Carmen, Arsène Guillot, l'Abbé Aubain,* texte établi et présenté par Maurice Parturier, Editions Fernand Roches. — Gustave Flaubert : *Trois Contes,* introduction d'Edmond Pilon, Editions Piazza. — **15 Avril** : Henry Bérenger : *Figures du Passé, Chateaubriand, Héros de l'Aventure romantique,* Librairie Hachette. — H. Le Savoureux : *Chateaubriand,* avec soixante planches hors-texte en héliogravure, Editions Rieder. — *Société Chateaubriand.* Bulletin, 1re année, 1930, n° 1. Siège social : La Vallée-aux-Loups, Chatenay-Malabry. — Prisse d'Avennes : *Petits Mémoires secrets sur la Cour d'Egypte,* Jacques Bernard, La Centaine. — Mémento. — **1er Mai** : Georges Duhamel : *Géographie cordiale de l'Europe,* Mercure de France. — John Charpentier : *L'évolution de la poésie lyrique. De Joseph Delorme à Paul Claudel,* Les Œuvres représentatives. — Raymond Clauzel : *Une saison en Enfer et Arthur Rimbaud,* Edgar Malfère. — Jean de Cours : *Francis Vielé-Griffin, préface de Charles Cousin,* Honoré Champion. — René Boylesve et Marcel Proust : *Quelques Echanges et Témoignages,* Le Divan. — Louis Le Sidaner : *Gustave Flaubert, son œuvre,* Nouvelle Revue critique. — **15 Mai** : G. Lenôtre : *Le château de Rambouillet. Six siècles d'histoire,* Calmann-Lévy. — Chevalier de Méré : *Œuvres complètes.* Textes établis et présentés par Charles H. Boudhors, Editions Fernand Roches, 3 vol. — Jehanne d'Orliac : *Le Cœur humain, inhumain, surhumain de Blaise Pascal,* Editions Baudinière. — Ernest Jovy : *Etudes pascaliennes.* VII, *La « Sphère infinie » de Pascal. L'Almanach spirituel de Pascal. La « Lettre d'un avocat » et « l'Abrégé de l'Illusion théologique ». Pascal commenté par le fils du gendre de Montaigne.*

Pascal et le protestantisme, Libr. philosophique J. Vrin. — **1er Juin :** Marcel Batilliat : *Emile Zola* (Les Maîtres des littératures), Rieder. — Denise Le Blond-Zola : *Emile Zola raconté par sa fille*, Fasquelle. — Denise Le Blond-Zola : *Œuvres choisies d'Emile Zola*, Delagrave. — Bertrand de Jouvenel : *Vie de Zola*, Valois. — Jean Ajalbert : *Clemenceau*, Librairie Gallimard. — Jean Pommarès : *Déclaration de guerre, 1930.* — **15 Juillet :** *Œuvres de François Villon.* Edition du cinquième centenaire. Illustrées par John Delisle Parker, Jacques Bernard, La Centaine. — Gabriel Brunet : *Evocations littéraires.* « Madame de Sévigné, Bossuet, Paul-Louis Courier, Sainte-Beuve, Renan. Lettre sur la Critique. » Préface d'André Bellessort, Editions Prométhée. — Théophile Gautier : *Le Capitaine Fracasse.* Texte complet, 1863. Introduction et notes par Adolphe Boschot, 2 vol., Garnier frères. — Théophile Gautier : *Fortunio et autres nouvelles.* Textes complets, 1833-1849. Introduction et notes par Adolphe Boschot, Garnier frères. — Mémento. — **1er Août :** Henri de Régnier : *Nos Rencontres*, Mercure de France. — Charles Maurras : *Principes*, A la Cité des Livres. — Charles Maurras : *Au signe de Flore*, les Œuvres représentatives. — Hector Talvart : *Maurras religieux et suscitateur de foi*, Editions Rupella, La Rochelle. — François Bidet : *Etapes intellectuelles du Temps présent*, La Douce France. — Julien Benda : *Appositions*, Librairie Gallimard. — Constant Bourquin : *Itinéraire de Sirius à Jérusalem ou La Trahison de Julien Benda*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Emile Henriot : *Epistoliers et mémorialistes*, Nouvelle Revue Critique. — Barrès : *Cahiers*, tome III, Librairie Plon. — Francisco Contreras : *L'Esprit de l'Amérique espagnole*, Nouvelle Revue Critique. — **15 Août :** *Alcionée*, tragédie de Pierre du Ryer (1637). Edition critique par Henry Carrington Lancaster, The John Hopkins Press, Baltimore et Les Presses Universitaires de France, Paris. — H. Ashton : *Molière*, Georges Routledge and Sons, Londres et E. P. Dutton, New-York. — Antoine Albalat : *L'Art poétique de Boileau*, Edgar Malfère. — Guy de La Batut : *L'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre par Bossuet*, Edgar Malfère. — Cécile Gazier : *Les belles Amies de Port-Royal.* Ouvrage orné de huit gravures, Perrin. — *Mémoires de Fléchier sur les Grands Jours d'Auvergne en 1665.* Préface et notes de Fernand Dauphin, Henri Jonquières. — Saint-Amant : *Œuvres poétiques*, texte choisi et établi par Léon Vérane. Avec une introduction, des notes et une bibliographie, Garnier frères. — **1er Septembre :** Edmond Jaloux : *Perspectives et personnages*, Plon. — André Thérive : *Galerie de ce temps*, Nouvelle Revue Critique. — Auguste Bailly : *Maeterlinck*, Firmin-Didot. — **15 Septembre :** Albert Mousset : *Les Francine, Créateurs des Eaux de Versailles, Intendants des eaux et fontaines de France de 1623 à 1784*, Editions Auguste Picard. — Jacques Arnavon : *L'Interprétation de la comédie classique. Le Misanthrope de Molière.* Avec trois dessins hors-texte, Libr. Plon. — Abbé de Choisy : *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686.* Précédé d'une étude par Maurice Garçon sur le Siam et Choisy, l'un des hommes les plus singuliers de son temps, Editions Duchartre et Van Buggenhoudt. — J. Lemoine et H. Bourde de La Rogerie : *Madame de Sévigné aux Rochers. Le livre de comptes de l'abbé Rahuel*, 1669-1676, Rennes, Libr. J. Plihon. — **15 Octobre :** Gustave Cohen : *Un grand romancier d'amour et d'aventure au XIIe siècle. Chrétien de Troyes et son œuvre*, Boivin. — Pierre Jourda : *Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, Reine de Navarre (1492-1549).* Etude biographique et littéraire, Libr. Honoré Champion, 2 vol. in-8°. — E. Rodocanachi : *Histoire de Rome. Le Pontificat de Léon X*, 1513-1521, Libr. Hachette. — **1er Novembre :** Benjamin Crémieux : *Inquiétude et reconstruction. Essai sur la littérature d'après-guerre*, Editions Corrêa. — Edouard Maynial : *L'Epoque réaliste*, Les Œuvres représentatives. — Jean Larnac : *Comtesse de Noailles, sa vie, son œuvre*, Editions du Sagittaire. — Léon Deffoux : *La publication de « l'Assommoir »*, Société Française d'Editions littéraires et techniques. — Lugné-Poe : *Le Sot du Tremplin, souvenirs et impressions de théâtre*,

Gallimard. — **15 Novembre** : *Correspondance de J.-J. Rousseau* collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome quinzième, Libr. Armand Colin. — John Charpentier : *Jean-Jacques Rousseau ou le démocrate par dépit*, Perrin. — Rétif de La Bretonne : *Le Paysan et la Paysanne pervertis.* Florilège précédé d'une étude de Maurice Talmeyr. Dessins de Jean Hée, Les Œuvres représentatives. — *L'Œuvre de Restif de La Bretonne*, Textes, bibliographies et notes établis par Henri Bachelin; I, *Les Nuits de Paris.* Cuivres originaux de Gérard Cochet; II, *Les Contemporaines*, suivies de *Les Françaises, les Parisiennes, le Palais Royal, l'Année des Dames nationales.* Cuivres originaux de Gaston Goor; III, *Le Pornographe* suivi de *Le Mimographe, les Gynographes, le Thesmographe, le Nouvel Abeilard, le Nouvel Emile, Philosophie de M. Nicolas, les Posthumes.* Cuivres originaux de Georges Ripart; IV, *La Vie de mon père*, suivie de *Lucile, le Pied de Fanchette, la Fille naturelle, Adèle de C***.* Cuivres originaux de Gaston Nick, Editions du Trianon. — **1er Décembre** : André Gide : *Divers*, Editions Gallimard. — Ramon Fernandez : *André Gide*, Editions R.-A. Corréa. — Edouard Martinet : *André Gide. L'Amour et la Divinité*, Editions Victor Attinger. — **15 Décembre** : Gabriel Mourey : *Le Livre des Fêtes françaises*, Librairie de France. — Fernand Delzangles : *Danses et Chansons de danses d'Auvergne.* Airs notés par Mme Fernand Delzangles. Musique de sept chansons par J. Prulière, Aurillac, Imp. Poirier-Bottreau.

LITTERATURE COMPAREE

15 Avril : Ernest Seillière : *Le Néoromantisme en Allemagne*, vol. III. — *De la Déesse Nature à la Déesse Vie : Naturalisme et Vitalisme mystiques* (*Baeumler, Bachofen; Klages; Prinzhorn; récents écrits de Ziegler*, etc.), Librairie Félix Alcan, Paris. — *La Religion Romantique et ses conquêtes. Un examen de conscience*, Librairie H. Champion. — *Les Origines de la Morale et de la Politique romantiques*, Renaissance du Livre. — *Schopenhauer*, Librairie Didier. — *Morales et Religions nouvelles en Allemagne*, Payot. — *Le Péril Mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*, Renaissance du Livre. — *Les origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques* (d°). — Mémento. — **15 Août** : Alfred Jolivet : *Le théâtre de Strinberg*, Boivin. — Hippolyte Loiseau : *Gœthe et la France*, éd. Victor Attinger. — Paul Dottin : *Samuel Richardson;* Perrin.

LITTERATURE DRAMATIQUE

15 Juin : Paul Claudel : *Le soulier de satin* (N. R. F.). — Fagus : *Le mystère royal de Philippe-Auguste* (Sté Franç. d'Edit. libres et techn.).

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Conférences d'Etienne Rabaud à l'Union rationaliste : *le Transformisme*, novembre 1930. — Une polémique dans la Presse médicale (juillet-novembre 1930) : *Le Procès du transformisme*, à propos du livre de Louis Vialleton « l'Origine des êtres vivants : l'Illusion transformiste », par J.-L. Faure; *le Sens de la vie et de l'évolution*, par L. Cuénot; suivi d'une réponse du professeur J.-L. Faure. — Maurice Caullery : *Génétique et évolution;* Revue générale des sciences, octobre 1930. — E. Guyénot : *L'Evolution*, Revue générale des Sciences, octobre 1930. — E. Guyénot : *l'Evolution;* Encyclopédie scientifique, Doin. — **15 Janvier** : Joseph Pérès : *Les sciences exactes*, E. de Boccard. — Hélène Metzger : *La chimie*, E. de Boccard. — **1er Février** : Controverses transformistes. — *Théories psychologiques et théories chimiques de l'évolution.* — A. Vandel : *La Parthénogénèse géographique*, IXe Congrès international de Zoologie. — E. Guyénot : *L'Evolution;* Encyclopédie scientifique, Doin. — **15 Février** : Karl K. Darrow : *La synthèse des ondes et des corpuscules* (exposé élémentaire publié avec une introduction et des notes par Marcel Boll), Hermann. — Georges Déjardin : *Les quanta*, Armand Colin. — **1er Mars** : *La bibliothèque de Biologie géné-*

rale de l'Encyclopédie scientifique, chez Doin. — La mort d'Auguste Brachet. — A. Brachet : *L'Œuf et les facteurs de l'Ontogénèse*, 2e édition. — Guyénot : *L'Hérédité*, 2e édition. — A. Vandel : *La Parthénogénèse*, Encyclopédie scientifique, Doin. — **15 Mars** : Jean-Louis Berruyer : *Les rayons et les ondes* (Collection « La science pour tous »), Bernardin-Béchet. — J. Vin : *La réception radiophonique*, J. Lebègue, Bruxelles. — Pierre David : *Manuel de réception radioélectrique*, Masson. — Pierre Hémardinquer : *Le phonographe et ses merveilleux progrès*, Masson. — **1er Avril** : Maurice d'Ocagne : *Hommes et Choses de Science; Propos familiers*, Vuibert. — Georges Urbain : *Achille Le Bel;* Comptes rendus de l'Académie des Sciences, août 1930. — Maurice Renaud : *Sur la Cancérologie*, Revue critique de Pathologie et de Thérapeutique, 1930. — **15 Avril** : Arthur Haas : *La mécanique ondulatoire et les nouvelles théories quantiques* (traduction A. Bogros et F. Esclangon), préface d'Emile Borel, Gauthier-Villars. — Gaetano Castelfranchi : *Physique moderne*, exposé synthétique et méthodique de la physique d'aujourd'hui et des travaux théoriques et expérimentaux des plus grands physiciens contemporains; Albert Blanchard. — **15 Mai** : Léon Brillouin : *Les statistiques quantiques et leur application aux électrons libres dans les métaux*, Hermann. — Deux mises au point de physique théorique, par Philipp Frank (*Scientia*, p. 74-84, mars 1931) et par Paolo Straneo (*Scientia*, p. 109-122, avril 1931). — Mémento. — **1er Juin** : Docteur Goulay : *Bric-à-Brac;* préface de M. le Professeur Cadiot, Editions de la revue « Nos animaux ». — Docteur Jean Lhermitte : *Le Sommeil*, Collection Armand Colin. — L'opinion de M. Lapicque sur la vivisection. — **15 Juin** : L. Gay : *Cours de chimie-physique*, préface de Georges Urbain, tome Ier, Hermann. — Jean Lamirand et Charles Brunold : *Cours de chimie*, préface de Jean Perrin, 2e édition, Masson. — Eugène Darmois : *Les ions électrolytiques* (*La Nature*, 15 mars, 1er avril et 1er mai 1931). — Paul Bary : *Où en est l'électrochimie*, Gauthier-Villars, Mémento. — **1er Juillet** : Marcel Roland : *Les Musiciens de l'Eté* ou Essai sur les Insectes chanteurs; Avant-Propos de Mario Roustan; collection de « la Grande Revue », éditions Rieder. — S. Metalnikov : *Rôle du système nerveux et des réflexes conditionnels dans l'immunité*, Annales de l'Institut Pasteur, 1931. — **15 Juillet** : Fred Wolfers : *Deux heures de physique* (II), *Structure de l'électricité*, Collection Fontenelle, Kra. — **1er Août** : G.-H. Roger, Léon Binet et de nombreux collaborateurs : *Traité de Physiologie normale et pathologique;* 11 volumes d'environ 500 pages; Masson. — L. Ambard : *La Biologie;* Histoire du Monde publiée sous la direction de M. E. Cavaignac; t. XIII, la Civilisation européenne moderne, Ve partie; E. de Boccard, éditeur. — L. Genevois : *Métabolisme et fonctions des cellules;* esquisse d'une physiologie des réactions productives d'énergie dans la cellule vivante; Masson. — Sir Jagadis Chunder Bose : *Le Mécanisme nerveux des plantes*; traduit par Ed. Monod-Herzen; Gauthier-Villars. — **15 Août** : Arthur Haas : *Quanta et chimie* (traduction Jeanne Perrenot et F. Esclangon), Gauthier-Villars. — Mémento. — **1er Septembre** : J. Perrin, P. Langevin, G. Urbain, L. Lapicque, Ch. Pérez et L. Plantefol : *L'Orientation actuelle des Sciences*, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. — **15 Septembre** : Georges Bruhat : *Cours d'optique*, Masson. — François Croze : *La structure électronique des atomes*, Masson. — **1er Octobre** : Major R. W. G. Hingston : *Problèmes de l'instinct et de l'intelligence chez les Insectes (Insectes des tropiques)*; traduction du Dr. S. Jankélévitch, préface de M. E.-L. Bouvier; 37 figures; Payot. — Mémento. — **15 Octobre** : Emile Meyerson : *Du cheminement de la Pensée*, trois tomes, Alcan. — **1er Novembre** : Edouard Lamy : *Les Cabinets d'Histoire naturelle en France au XVIIIe siècle et le Cabinet du Roi* (1635-1793), chez l'auteur. — Louis Roule : *Bernardin de Saint-Pierre et l'harmonie de la nature;* l'Histoire de la nature vivante d'après l'Œuvre des grands naturalistes français; E. Flammarion. — **15 Novembre** : André Job : *Formes chimiques de transition* (œuvres recueillies par Jean Perrin et Georges Ur-

bain), Société d'éditions scientifiques. — René Wurmser : *Oxydations et réductions* (collection : « Les problèmes biologiques »), Les Presses Universitaires. — Mémento. — **1er Décembre** : Maurice Caullery : *Le Problème de l'Evolution*, 88 figures, Bibliothèque scientifique, Payot. — Jean Rostand : *Etat présent du transformisme*, Stock. — Etienne Rabaud : *Le Transformisme*, Bibliothèque rationaliste, Les Presses Universitaires. — Amand Moreau : *Les Dents et le Régime alimentaire chez les Mammifères*, Thèse d'Université, Faculté des Sciences de Paris. — **15 Décembre** : Edition française de trois ouvrages de James Jeans : *L'Univers*, trad. Georges Cros, Payot; *Le mystérieux Univers*, trad. M. Billaudel et J. Rossignol, Hermann; *Les étoiles dans leurs courses*, trad. M. Sallin, Hermann.

MUSEES ET COLLECTIONS

1er Janvier : Au Musée du Louvre : une nouvelle fresque de Chassériau provenant de la Cour des Comptes; deux tableaux de Manet et de Berthe Morisot. — Au Musée de l'Orangerie : exposition des donations de Mme la princesse de Croy et du sculpteur Devillez. — A la Bibliothèque Nationale : exposition de gravures et de médailles italiennes contemporaines. — Au Musée des Arts décoratifs : exposition de l'Aéronautique. — La collection Edward Tuck au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris. — Le pillage des musées russes. — Mémento. — **1er Mars** : Nouveaux enrichissements du département des peintures du Musée du Louvre. — La restauration des peintures de Delacroix au Palais-Bourbon. — Exposition Corot et future Exposition des Colonies à la Bibliothèque Nationale. — Exposition de la Dentelle moderne au Musée Galliera. — Exposition polonaise au Musée du Jeu de Paume. — Nécrologie : Gaston Migeon. — Mémento. — **15 Avril** : Au Musée de sculpture comparée du Trocadéro : inauguration d'une salle de l'art des Croisades; bas-reliefs de l'ancien jubé du Bourget. — Exposition de « Paris et la Révolution » au Musée Carnavalet .— Exposition de la Société des Peintres-Graveurs français et rétrospective Hervier à la Bibliothèque Nationale. — La prochaine exposition, au Musée de l'Orangerie, des chefs-d'œuvre des musées de province. — Mémento. — **15 Juin** : L'exposition des chefs-d'œuvre des musées de province à l'Orangerie des Tuileries. — Exposition de dessins de Fragonard à l'hôtel de Sagan. — Exposition de maîtres français du XIXe siècle à la galerie Paul Rosenberg. — L'exposition d'art byzantin au Musée des Arts décoratifs. — Le Salon international du Livre d'art et les reliures de la collection Dutuit au Petit Palais. — Exposition de la mission Paul Coze au Musée d'ethnographie du Trocadéro. — La vente de la galerie Stroganoff. — Mémento. — **1er Août** : L'exposition du quatrième centenaire du Collège de France à la Bibliothèque Nationale. — Exposition d'art portugais au Jeu de Paume. — Exposition de tapisserie Louis XIV du Mobilier national au Musée des Gobelins. — Erratum. — **1er Septembre** : Au Musée du Louvre : trois nouvelles toiles; remaniement de la Salle des Etats. — La réorganisation du Musée du Luxembourg. — A l'Exposition Coloniale : le Musée permanent. — Exposition des colonies françaises et des vélins du Muséum au Musée d'ethnographie. — Exposition de dessins de Le Brun et de Mignard au château de Maisons-Laffitte. — Le produit des droits perçus dans les musées et monuments nationaux en 1929 et le résultat des expositions organisées dans ces musées en 1930. — Mémento. — **15 Novembre** : Au Musée du Louvre : nouvelles salles de sculptures antiques; enrichissements du département des sculptures du Moyen Age, de la Renaissance et des temps modernes. — La donation de Mme Deutsch de la Meurthe à Malmaison; acquisitions nouvelles du musée.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er Février : Le tombeau des Ravalet. — **15 Juin** : Les Villiers de l'Isle-Adam de Russie. — **15 Novembre** : La Science d'Israël. — **15 Décembre** : Les fonds secrets du quai d'Orsay en 1841.

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

1er Janvier : Etienne Dupont, Le Héricher et Barbey d'Aurevilly. — **15 Janvier** : Rimbaud : ses lettres; sa sœur, son beau-frère. — **1er Février** : L'Affaire Verlaine. — **1er Avril** : Fontanarès? — **1er Mai** : La maison habitée par Guy de Maupassant, rue Clauzel. — **15 Mai** : 17, rue Clauzel(documents nouveaux). — **1er Juin** : Un document sur la maison de Marceline. — **15 Juin** : Les premières traductions françaises de Gœthe. — **1er Juillet** : La source d'un chapitre de « Madame Bovary ». L'opération du pied-bot. — **1er Août** : Une lettre inédite de Stendhal. — **15 Septembre** : De l'« Escholier Limosin » à l'Académie Goncourt. — **1er Octobre** : Du nouveau sur « A rebours ». — **1er Novembre** : Alfred Jarry à Bruxelles.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

1er Février : Zdislas Jachimecki : *Frédéric Chopin et son œuvre*, Delagrave. — **1er Mars** : José Bruyr : *L'Ecran des musiciens*, Cahiers de France. — **15 Août** : Charles Tournemire : *César Franck* (Delagrave). « Les Grands Musiciens par les Maîtres d'Aujourd'hui ». — **15 Septembre** : Georges Migot : *Jean-Philippe Rameau*, Delagrave. — Paul-Marie Masson : *L'opéra de Rameau*, Laurens.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Mars : P. Tirard : *La France sur le Rhin. Douze années d'occupation rhénane*, Plon. — G. H. Colin : *La Division de fer*. Payot. — Colonel Campagne : *Le Chemin des Croix*. Tallandier. — W. Sérieyx : *Souvenirs des Grands Chefs*, Tallandier. — G. Arthur Boucher : *L'Infanterie sacrifiée*. Berger-Levrault. — **1er Avril** : Tarassoff-Rodionoff : *La Révolution de Février 1917* (Fevral). Traduit du russe par Marc Semenoff, Librairie Gallimard, NRF. — **15 Avril** : Commandant Muller : *Joffre et la Marne*, Crès. — Colonel Valarché : *Le Combat du Petit-Morin*, Berger-Levrault. — Général G. Rouquerol : *La Bataille de Guise*, Berger-Levrault. — Lieutenant-colonel Mayer : *Nos chefs en 1914*, Stock. — **1er Mai** : Comte Etienne Tisza : *Lettres de guerre* (1914-1916), note biographique et traduction de Victor Régnier, préface de Jérôme et Jean Tharaud, Les Œuvres représentatives. — Louis Lefebvre : *Histoire de ma guerre pour mon fils*, Les Etincelles. — Mémento. — **15 Mai** : Gaston Delvaux : *L'Invasion de la Belgique devant la science allemande du droit des gens*, *Liége*, imp. Demarteau. — Chpilevski : *Copains!* (Bratva!), Les Revues. — Pierre Lœvenbruck : *Ceux de la Réserve*, J. Tallandier. — Pina de Moraes : *Au Créneau*, Valois. — **1er Juin** : R. Poincaré : *Au service de la France*. VI, *Les Tranchées;* VII, *La Guerre de siège;* Plon. — Winston Churchill : *La Crise*, tome III (1916-1918); Payot. — **15 Juin** : *Mémoires du Maréchal Foch*, 2 vol., Plon. — Général *** : *La Crise du Commandement unique. Le conflit Clemenceau, Foch, Haig, Pétain;* Edit. Bonnard. — Général Palat : *La Part de Foch dans la Victoire*, Lavauzelle. — Général Weygand : *Le Maréchal Foch*, Firmin-Didot. — **1er Juillet** : N. N. Golovine : *Iz istorii kampanii 1914 goda na rousskom fronté : Galitsiïskaïa Bitva, do 1. sentiabria*, Rodnik, 106, rue de la Tour, 1 vol. de texte et 1 atlas de cartes. — *Œsterreich-Ungarns letzter Krieg 1914-1918*, herausgegeben vom öst. Bundesministerium für Heereswesen. — **15 Juillet** : P.-M. Bikov : *Les Derniers Jours des Romanov*, Payot. — **15 Août** : Jean de Pierrefeu : *Nouveaux Mensonges de Plutarque*, Rieder. — **1er Septembre** : Alexandra Stolypine : *L'Homme du dernier tsar* (Stolypine), souvenirs, A. Redier. — **15 Septembre** : S. B. Fay : *Les Origines de la Guerre mondiale*, tome I, Rieder. — Ashmead-Bartlett : *La vérité sur les Dardanelles*, Payot. — Ed. Delage : *La tragédie des Dardanelles*, Grasset. — Commandant Larcher : *La Grande Guerre dans les Balkans*, Payot. — *Le « Gœben » et le*

« *Breslau* », d'après le service historique de la marine allemande, trad. par le cap. de corv. R. Jouan, Payot. — Colonel Bujac : *Les Campagnes de l'armée hellénique* (1918-1922), Lavauzelle. — Laurent Moreau : *A bord du cuirassé gaulois* (1915-16), Payot. — Paul Coblentz : *Le silence de Sarrail*. Querelle. — Général Cordonnier : *Ai-je trahi Sarrail?*, Les Etincelles. — **15 Octobre** : Com. A. Laurens : *Histoire de la Guerre sous-marine allemande* (1914-1918), Soc. d'édit. Géo.-Mar. et Col. — Lowell Thomas : *Les Corsaires sous-marins*, Payot. — Com. Herbert Sauer : *L'Enfer sous l'eau. Le sous-marin U. G. 55*, Payot. — Ch. Vidil : *Les Mutineries de la Marine allemande* (1917-1918), Payot. — *Le Bombardement de Scarborough et le Combat du Dogger Bank*, d'après le serv. historiq. de la Marine allemande, trad. par le cap. de corv. R. Jouan, Payot. — **1er Novembre** : Ch. Seymour : *Papiers intimes du colonel House*, t. IV, Payot. — **15 Décembre** : H. J. P. A. Kiersch : *Le Kaiser et les responsabilités de la guerre*, Argo. — Helen Zenna Smith : *Pas si calme...* (*not so quiet*), Gallimard.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : ESTHÉTIQUE. — Janjol : *L'Epitinikaire, ou introduction humanisée à la jouissance intégrale*. Povolosky, 1928. — Léon Arnoult : *L'œuvre d'art, son infini et son parfait*. La Salamandre, 1930. — Ch. Baudouin : *Psychanalyse de l'art*. Alcan, 1929. — Mémento. — **1er Février** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Maïmonide, *le Guide des égarés*, Rieder, 1930. — Nicolas de Cusa, *De la docte ignorance*. Trad. L. Moulinier. Alcan, 1930. — Césalpin, *Questions péripatéticiennes*. Trad. M. Dorolle, *Ibid.*, 1929. — Giordano Bruno, *Cause, principe et unité*. Trad. E. Namer, *Ibid.*, 1930. — **15 Février** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Perceval Frutiger, *Les mythes de Platon*. Alcan, 1930. — W. D. Ross, *Aristote*, Payot, 1930. — Albert Bayet, *La morale des Gaulois*. Alcan, 1930. — **15 Mars** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Maxime Leroy : *Descartes, le philosophe au masque*, Rieder, 1929. — Henri Petit : *Images : Descartes et Pascal*, Ibid., 1930. — **1er Avril** : PSYCHOLOGIE. — Maurice Simart : *Interprétation du monde moderne*, Flammarion, 1930. — Désiré Roustan : *La Culture au cours de la vie*, Institut Pelman, 1930. — *La Psychologie et la Vie*, 1930-31. — **1er Mai** : Camille Spiess : *Le sexe androgyne ou divin*. Le Monde moderne, 1928; — *Mémoire sur la genèse des sexes et leur synthèse occulte*. Colombes, Athanor, 1930. — Paul Sauvage-Jousse : *Le métaverbe*, Alcan, 1928. — Louis Lavelle : *De l'être*, Alcan, 1928. — **15 Juin** : MÉTAPSYCHIE. — L. Bardonnet : *L'Univers-organisme (néo-monisme)*, V : *Parapsychologie*. Vrin, 1930. — Edgard-Emmanuel Bonnet : *Jacques-Jacqueline*, Ed. P. Bonnet, 1930. — Dr P. Thomas Bret : *Précis de métapsychique*. I, *Subconscient et métapsychisme*; II, *La Parapsychique*. J.-B. Baillière, 1927 et 1930. — **15 Août** : LOGIQUE. — Jacques Picard : *Essai sur les conditions positives de l'invention dans les sciences*, Alcan, 1928. — Louis Le Leu : *La Logique*, Editions Vallot, 1930. — André Lalande : *Les théories de l'induction et de l'expérimentation*, Boivin, 1929. — **15 Septembre** : Ch. Serrus : *L'Esthétique transcendantale et la Science moderne*, Alcan, 1930. — M. Guéroult : *La philosophie transcendentale de Salomon Maïmon*, ibid., 1929. — J. Wahl : *Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, Rieder, 1929. — G. Bianquis : *Nietzsche en France*, Alcan, 1929. — Mémento. — **1er Octobre** : Cahiers de Foi et Vie. — *Pour un humanisme nouveau*. Enquête dirigée par P. Arbousse-Bastide, agrégé de philosophie. Paris, 139, boulevard du Montparnasse, 1930. — **15 Octobre** : Lucien Léon-Bruhl : *Le Surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*, Alcan, 1931. — **15 Novembre** : SYMBOLIQUE. — Georges Lanoë-Villène, *Le Livre des Symboles*, Dictionnaire de Symbolique et de Mythologie. (Lettres A à C), Bossard, 1927-1930, 4 vol. — René Guénon : *Le Symbolisme de la Croix*, Editions Véga, 1931. — **15 Décembre** : Roger Bastide : *Les Problèmes de la Vie mystique*, A. Colin, 1931. — « Etudes carmélitaines » : *Mystiques et Missionnaires*, 16e année, 1er avril 1931, De Brouwer et Cie.

LES POEMES

1er Janvier : *Les Poésies* de Gérard d'Houville, « Société d'Edition *Le Livre* ». — **15 Janvier :** Liang-Tsong Taï : *Les Poèmes de T'ao Ts'ien*, « Editions Lemarget ». — Amélie Murat : *Solitude*, « le Pigeonnier ». — Philéas Lebesgue : *Triptolème ébloui*, « la Revue des Poètes ». — Léon Riotor : *La Main de Gloire*, « La Caravelle ». — **1er Février :** Jeanne Perdriel-Vaissière : *Feuillages*, suivis de *Italia-Bella*, Messein. — Alexandre Embiricos : *Les Paysages vivants*, Messein. — Armand Godoy : *Les Litanies de la Vierge*, Messein. — Loys Labèque : *Au Chef des Chantres*, « Editions Saint-Michel ». — Georges Vidal : *Aventure*, « Les Humbles ». — **15 Février :** Francis Vielé-Griffin : *Œuvres*, IV. *La Lumière de Grèce*, Mercure de France. — **1er Mars :** Rose Malhamé : *Au Dieu inconnu*, « La Caravelle ». — Marcel Caruel : *Des Chansons dans la Brume*, « Editions de la Grive ». — Claude-Maurice Robert : *Moi sans Toi*, Soubiron, Alger. — Robert Rochefort : *Enthousiasmes*, « Editions du Trianon ». — Robert-Edward Hart : *Poèmes Choisis*, Gaud, Port-Louis. — **15 Mars :** Fernand Marc : *Quatre poèmes*, Editions Sagesse. — Charles Tillac : *Côte de Jade*, La Renaissance du Livre. — Joseph Dulac : *Le Val d'amour*, La Caravelle. — Pierre Grosclaude : *Au fil du Fleuve*, le Rouge et le Noir. — Adolphe Vautier : *Vers et Cristaux de Bohême*, Figuière. — **1er Avril :** Louis-M. Poullain : *La Source Claire*, Lemerre. — Gaston Charbonnier : *Clartés sur le Chemin*, « la Jeune Académie ». — Gina Sandri : *Chant Neptunien*, « Les Œuvres représentatives. — Paul Denys : *Tendresses*, Nicolas Renault, Poitiers. — Prosper Gien : *Poussières*, « le Rouge et le Noir ». — A.-M. Gossez : *Jouets en bois peint*, Collection « la Primevère ». — A.-M. Gossez : *L'Eloge des Sept Péchés*, A. Delpeuch. — Alfred-Paul Vausselle : *Poèmes de Touraine*, « Au Jardin de la France », Blois. — Pierre Marfaing : *Poèmes d'Ariège*, Pomès, Foix. — Emile Vinchon : *Des Sonnets*, « Les Feuilles du Bas-Berry », Le Blanc. — **15 Avril :** Marc Brimont : *Le Mal du Ciel*, « le Rouge et le Noir ». — Georges Garampon : *Poèmes des Sept Jours*, « Editions du Trianon ». — Georges Ville : *La Chèvre à la Haie*, Aubanel père, Avignon. — Albert Willemet : *Le premier amour de Gringor*, Picart. — Arsène Yergath : *Les Cyprès embrasés*, « La Caravelle ». — Marie-Antoinette Boyer : *Les Roses de Sable*, Félix Carbonnel. — antonine coullet-tessier : *un visage à la fenêtre*, la renaissance du livre [sans majuscules]. — Suzanne Malard : *Essors*, « la Revue des Poètes ». — Colette Schmoll-Daugny : *Eveil*, « Au Sans-Pareil ». — **1er Mai :** Paul Valéry : *Poésies*, Nouvelle Revue Française. — Marcel Ormoy : *La Vie est à ce prix*, Garnier. — André Fontainas : *Vers l'Azur*, Société des Bibliophiles et Iconophiles. — **15 Mai :** Louis Brauquier : *Eau douce pour navires*, « Nouvelle Revue Française ». — Henri Vandeputte : *Poème du Poète*, « Les Humbles ». — Raymond Datheil : *Etape*, « Le Rouge et le Noir ». — **1er Juin :** Victor-Emile Michelet : *La Descente de Vénus aux Enfers*, Albert Messein. — Victor-Emile Michelet : *Introduction à la Vie ardente*, Albert Messein. — Marie-Louise Dromart : *L'Allée aux Fantômes*, « La Revue des Poètes ». — Gérardot de Sermoise : *La Voile errante*, « Librairie de France ». — Georges-Louis Garnier : *Le Songe dépouillé*, « Le Divan ». — Louis-Carle Bonnard : *Corps Féminin*, « Librairie de France ». — Louis-Carle Bonnard : *Notre Seigneur*, « Librairie de France ». — **15 Juin :** François-Paul Alibert : *La Plainte de Calypso suivie de la Complainte du Cyprès blessé*, Garnier. — Yves-Gérard Le Dantec : *Ouranos*, « aux Editions du Feu ». — René Patris : *La mort de Sappho*, « Editions de la Belle Page ». — Eugène Lapeyre : *Le Voyage intérieur*, « Editions Bételgeuse ». — **1er Juillet :** Tristan Tzara : *L'Homme Approximatif*, Fourcade. — Gonzague de Reynold : *Conquête du Nord*, « Nouvelle Revue Française ». — Raphaël Barquissau : *Poèmes d'Asie et des Iles*, Em. Larose. — Gonzalve Desaulniers : *Les Bois qui chantent*, Montréal, Librairie Beauche-

min. — **15 Juillet** : Fernand Mazade : *Printemps d'automne*, « Aux Iles de Lérins ». — Xavier de Magallon : *Les Amitiés, Odelettes et Dédicaces*, « Librairie de France ». — Henri de Lescoët : *L'Aube Secrète*, « Aux Iles de Lérins ». — André Berry : *La Rose de Macé*, « Le Rouge et le Noir ». — Pierre Auradon : *Double Almanach*, « La Caravelle ». — **1er Août** : Rubin Khouvine : *Strophes*, Editions du Loup. — Charles Forot : *Instants Vivarois*, Au Pigeonnier. — Louis Cappatti : *Le Livre d'Heures du Pays Niçois*, Sous le signe de l'Olivier. — **15 Août** : Joseph-Emile Poirier : *Notre Secret*, « Revue des Poètes ». — Albert Desbranches : *Cloches et Grelots*, J. Peyronnet. — Madeleine Desroseaux : *Les Heures Bretonnes*, « Revue des Poètes ». — Pierre Belleau : *Lumière de Loire*, Imp. Cloix, Nevers. — René Lacôte : *Les Volets entr'ouverts*, chez l'auteur, Cercoux (Ch.-Inférieure). — Raoul Lefèvre : *Les Cendres de l'Eté*, « Revue des Poètes ». — Henri Leconte : *Les Fleurs de Lune*, M. Ferroud. — Raoul Lecomte : *Mobilités*, Jouve. — Jean de Laplane : *Les Vestales Blanches*, « la Jeune Académie ». — **1er Septembre** : Jean Royère : *Denise*, Marcel Seheur. — Marc-George Mallet : *Cette Nymphe imprévue attentive à la fuite...*, Mercure de Flandre. — Armand Got : *Alphabet d'Amour*, Les Editions Provinciales. — Jean Tortel : *Cheveux bleus*, Albert Messein. — **15 Septembre** : Philippe Chabaneix : *Méditerranée*, « A la Rose des Vents ». — Noël Vesper : *Figures de la Voie sacrée*, « Librairie de France ». — René Silvy : *Le Jazz et la Rose*, « Le Divan ». — Jean Ville-Albert : *Les Lianes de tendresse*, « Editions Hébé ». — Albert Tronchet : *La Flûte de Roseau*, « Société des Ecrivains de l'Afrique du Nord ». — Marcel Mompezat : *Onciales*, « Le Rouge et le Noir ». — Jacques Nielloux : *Miroirs sensibles*, Lucien Golzio. — **1er Octobre** : L. Gautier-Vignal : *Argonautiques*, « Au Sans-Pareil ». — Emile Clément : *Tableaux et Paysages*, Messein. — J.-L. Aubrun : *Visions d'Italie*, « Editions Pythagore ». — René Caillet : *Flâneries Italiennes*, « La Feuille en 4 ». — René Rougerie : *Sous les Figuiers aux mains pâlies*, « La Primevère ». — Amédée Bizot : *La Poésie de la Montagne*, Snell. — Louis-Charles Baudouin : *Cimes*, « A la Jeune Parque ». — Jean Moscatelli : *Quatorze feuilles au vent*, « La Semaine Egyptienne ». — Louise Perrenot : *Madinina*, « Aux Presses Universitaires de France ». — **15 Octobre** : Yvonne Ferrand-Weyher : *Huit Poèmes en forme de Chant Royal*, « Au Pigeonnier ». — Marie Doyen : *Lueurs*, Albert Messein. — Lucienne Gaumont : *Réflexes*, Didier et Richard. — Lilian Doire : *Pâture de Vent*, J. Snell. — Geneviève-Armande Roche : *L'Idole*, « Editions Départs ». — Jane Hugard : *Poussières d'Heures*, « La Presse à Bras ». — Charle-Auvrey : *Tourbillons*, « La Caravelle ». — **1er Novembre** : Edmond Brua : *Faubourg de l'Espérance*, « Le Bouquet d'Œillets ». — André Bourgue : *La Vie Pure*, « Mercure de Flandre ». — Louis Chaigne : *La Couronne d'Ariane*, « éditions du Pélican ». — Pierre Maillaud : *Onyx*, Figuière. — Adrien Copperie : *Marges des Jours*, « Edit. Sagesse ». — Joseph Joset : *Fruits Verts*, « La Jeune Académie ». — André Flament : *La rage au cœur*, « La Courte Paille ». — Maurice Picot : *Le Violon d'Ingres*, Lemerre. — Marcel Béliard : *Des Lueurs sur la Vitre*, Lemerre. — Wsevolod Gebrovsky : *Désordres et Révélations*, Messein. — **15 Novembre** : Charles Le Goffic : *Poésies complètes : I. Amour Breton. Le Bois Dormant. Le Pardon de la Reine Anne* (1889-1903), Plon. — Alfred de Bengoechea : *D'Ombre et d'Azur*, « L'Edition française universelle ». — Yvonne Lenoir : *Avec une Ombre*, Maurice Darantière. — Francis de Miomandre : *Samsara*, « Editions Fourcade ». — **1er Décembre** : Louis Pize : *Les Feux de Septembre*; La Muse Française. — Jean Pourtal de Ladevèze : *...Musicienne du Silence*; Editions Bételgeuse. — Gaspard-Michel : *Divinités du Styx*, Librairie de France. — **15 Décembre** : Pierre Frayssinet : *Poèmes*, « Le Divan ». — Raoul Racinet : *Reliquiae*, « La Primevère ». — Carlos Larronde : *Cristaux*, Messein. — André Chardine : *Disparition*, « La Feuille en 4 ». — Henri Bernet : *Les Epîtres*, « Au Pigeonnier ». — Edgar Vales : *Les Tours de Chartres*, « Aux Editions du Grand Pin ». — Cha-

noine Gaston Colombet : *Fleurs de Provence offertes à Mistral à l'occasion de son centenaire*, Aubanel père.

POETIQUE

15 Février : Marcel Jousse : *Le Style oral, rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs*, 1925, Gab. Beauchesne, éd. — Marcel Jousse : Etudes sur la psychologie du geste. Les Rabbis d'Israël. *Les Récitatifs rythmiques parallèles*. I, Genre de la Maxime, 1930, Spes, éd. (*suite*). — P. Coculesco : *Essai sur les Rythmes toniques du français*, 1925, Les Presses Universitaires, éd. — Pius Servien : *Les Rythmes, comme Introduction physique à l'esthétique*, 1930, Boivin et Cie, éd. — Pius Servien : *Lyrisme et structure sonores*, Nouvelles méthodes d'analyse des rythmes appliquées à *Atala* de *Chateaubriand*, 1930, Boivin et Cie, éd. — **1er Octobre** : Marcel Jousse : *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs*, 1925, Gab. Beauchesne (*fin*). — Marcel Jousse : Etudes sur la psychologie du geste. Les Rabbis d'Israël. *Les Récitatifs rythmiques parallèles*. I. Genre de la Maxime, 1930, Spes. — Frédéric-Lefèvre : *Marcel Jousse, Une nouvelle psychologie du langage*, Librairie de France, Les Cahiers d'Occident (nº 10), 1927. — Henriette Lasbordes : *La création poétique*, 1929, Honoré Champion. — A. Le Dû : *Le Rythme dans la prose de Victor Hugo* (de 1818 à 1831). — A. Le Dû : *Les Rythmes dans l'alexandrin de Victor Hugo* (de 1815 à 1856), 1929, Hachette.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

1er Avril : Charles Péchard : *Figures et choses de mon temps*. — *Les Scélératesse licites* (Jean Fort, édit.). — **15 Juin** : Louis-Charles Royer : *L'Amour en Allemagne* (Editions de France). — **1er Septembre** : Edward D. Sullivan : *Chicago, ville du crime*, traduit de l'anglais par André Vialis (Nouvelle Société d'Edition). — Fred Pasley : *Al Capone, le balafré, tsar des bandits de Chicago*, biographie présentée par Blaise Cendrars, avec préface de Géo London (Au Sans-Pareil). — **1er Octobre**: Maryse Choisy : *L'Amour dans les prisons* (Editions Montaigne). — Robert Boucard : *Les dessous des prisons de femmes* (Editions documentaires). — Francis Carco : *Prisons de femmes* (Editions de France). — **15 Novembre** : Maurice Privat : *L'énigme Philippe Daudet* (Les Documents secrets).

PUBLICATIONS D'ART

15 Février : George Auriol et Jacques Dyssord : *Steinlen*, Eugène Rey. — Albert Sarraut : *Variations sur la peinture contemporaine*, « Les Quatre Chemins ». — Jérôme et Jean Tharaud : *Le Gentil Douanier et un Artiste Maudit*, « Cahiers Libres ». — **1er Mai** : Emil Szittya : *Le Paysage français*, éditions « Ars ». — Emile Waldmann : *La Peinture allemande contemporaine*, Crès. — Emil Szittya : *Tendances modernes dans la peinture suisse*, éditions « Ars ». — L. Bachelin : *Stoïca*, « Cartea romanesca », Bucarest. — Jacques Daurelle : *Essai sur le meuble provençal*, éditions de la « Vieille Provence », Vence. — Joseph Desaymard : *Entretien sur l'art populaire en Auvergne*. « Au Pigeonnier », Saint-Félicien-en-Vivarais. — Daniel Marquis-Sébie : *Une leçon d'Antoine Bourdelle à la Grande Chaumière*, « Artisan du Livre ». — Léon Arnoult : *L'Œuvre d'art, son infini et son parfait*, « La Salamandre ». — Pierre Guastalla : *L'Esthétique et l'Art*, Vrin. — Valentin-Bresle : *Charles Lemant*, « Mercure de Flandre », Lille. — Baron Desazars de Montgailhard : *Les Artistes toulousains au XIXe siècle*, Marqueste. — Mémento. **15 Juillet** : Louis Réau : *Histoire Universelle des Arts*. I. *L'Art Antique*, par G. Contenau et V. Chapot, Colin. — Louis Hourticq : *Le Problème de Giorgione*, Hachette. — Louis Hourticq : *Delacroix*, Hachette. — Pierre de Crisenoy : *Fra Angelico*, Bloud et Gay. — G. G. Hoogewerff : *Benozzo Gozzoli*, Alcan. — Lord Derwent : *Goya, an impression of Spain*, Me-

thuen, Londres. — **1er Octobre** : Jacques-Emile Blanche : *Les Arts Plastiques*, Editions de France. — Vanderpyl : *Peintres de mon époque*, Stock. — Marcel et André Boll : *L'Art contemporain, sa raison d'être, ses manifestations*, Delagrave. — André Fage : *Le Collectionneur de Peintures modernes*, Editions Pittoresques. — Mémento. — **15 Décembre** : Jacques Fouquet : *La Vie d'Ingres*, Gallimard. — Cardona : *Vie de Jean Boldini*, Figuière. — Léandre Vaillat : *En écoutant Forain*, Flammarion. — Léon Deshairs : *Jules Migonney*, éditions Albert Lévy. — Camille Mallarmé : *Un drame ignoré de Michel-Ange*, Firmin-Didot.

QUESTIONS COLONIALES

15 Avril : *Législation et Finances coloniales*, préface d'Octave Homberg. Librairie du Recueil Sirey. — J. Saintoyant : *La Colonisation française pendant la Révolution*, tome II; Renaissance du Livre. — Maurice Besson : *Vieux papiers du temps des Isles* (2e série), Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — G. Petit : *L'Industrie des Pêches à Madagascar*, même éditeur. — Léon Isnard : *La Gastronomie africaine*, Albin Michel. — Paul Raynal : *L'Expédition d'Alger*, Soc. d'Ed. Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Maxime Rasteil : *Le Calvaire des Colons*, E. Figuière. — *Une œuvre française : l'Algérie* (Conférences de l'Ecole Libre des Sciences Politiques), Félix Alcan. — René Vanlande : *Chez les Pères Blancs*, Peyronnet. — Docteur René Cruchet : *La Conquête pacifique du Maroc*, préface de Théodore Steeg, Berger-Levrault. — André Colliez : *Notre Protectorat marocain*, préface de J.-J. Tharaud, M. Rivière. — Jacques Ladreit de Lacharrière : *La Création marocaine*, Peyronnet. — Léon Bègue : *Le secret d'une conquête*, J. Tallandier. — Marc Le Guillerme : *Le « Bora », torpilleur d'escadre*, Fasquelle. — René Chavagnes : *Le Feu d'artifice marocain*, André Delpeuch. — Robert de Beauplan : *Où va la Syrie?* J. Tallandier. — G. Angoulvant : *Etapes asiatiques*, Monde moderne. — Corlieu-Fieschi : *Lénine chez Confucius*, J. Tallandier. — Louis Roubaud : *Viet-Nam*, Librairie Valois. — René Vanlande : *L'Indochine sous la menace communiste*, Peyronnet. — Georges Grandjean : *L'Epopée jaune*, Malfère. — **1er Novembre** : LES OUVRAGES EXOTIQUES. — Maurice Besson : *Histoire des Colonies Françaises*, Bonin et Cie. — R. Séguy : *L'Héritage d'Alexandre*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Léon Berthaut : *Chevaliers de la Mer*, La Renaissance du Livre. — Annette Godin : *La dernière Atlante*, Lemerre. — Paul Le Cour : *A la recherche d'un Monde perdu* (L'Atlantide et ses traditions), éditions Leymarie). — Maurice Rondet-Saint : *Des Antilles à Panama et à Costa-Rica*, Société d'Editions Géographiques. — Claude Jonquière : *Une femme dans la pampa*, éditions du Fauconnier. — J.-E. Poirier : *La tempête sur le fleuve*, J. Tallandier. — Henry Cauvain : *Montcalm au Canada*, Hachette. — Abel Moreau : *La nuit syrienne*, Nouvelle Revue Critique. — Jean Damase : *La femme de Pilate*, les Editions de France. — Paul Nizan : *Aden Arabie*, Editions Rieder. — Elian J. Finbert : *Hussein*, Bernard Grasset. — Charles Nicolle : *Les deux larrons*, Calmann-Lévy. — Maurice Violette : *L'Algérie vivra-t-elle?*, Alcan. — Docteur Béliard : *Au long du Nil*, J. Peyronnet. — G. Delater : *Bled*, Editions du Tambourin. — Coissac de Chavrebière : *Histoire du Maroc*, Payot. — Musette (Auguste Robinet) : *Cagayous*, Nouvelle Revue Française. — Blanche Bendahan : *Mazaltob*, Editions du Tambourin. — Ferdinand Duchène : *Mouna, Cachir et Couscouss*, Albin Michel. — Léon Adoue : *Un poète chez les colons*, E. Figuière. — Madeleine Poulaine : *Une Blanche chez les Noirs*, J. Tallandier. — Guillaume Grandidier : *Gallieni*, Plon. — André Maurois : *Lyautey*, Plon. — M. Chazelas et Bruneau de Laborie : *Guide de la Chasse et du Tourisme en Afrique Centrale, Cameroun*, Société d'Editions Géographiques et Coloniales. — Jean Ajalbert : *L'Indochine par les Français*, Nouvelle Revue Française. — Jean Dorsenne : *La Noire Idole*, Nouvelle Revue Critique. — J.-J. Neuville : *Trois dans un Typhon*, Fasquelle. — Gilbert d'Alem : *L'une des*

Sept, Albin Michel. — Pierre Frédérix : *Conquête*, Calmann-Lévy. — R. Théry : *L'Indochine Française*, Les Editions Pittoresques. — Albert Sarraut : *Grandeur et Servitude Coloniales*, Editions du Sagittaire.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Février : L'Affaire Dreyfus : A propos des « Carnets de Schwartzkoppen ». — **1er Mars** : L'Affaire Dreyfus : La paternité du Bordereau. — **1er Avril** : L'Affaire Dreyfus : l'Expertise de Bertillon. — **1er Mai** : L'Affaire Dreyfus : L'Idée de la forgerie du Bordereau. — **15 Juillet** : Adoption : Mineurs. Consentement du conseil de famille. Droits du tribunal. — L'Affaire Fualdès. — La Psychanalyse et la Notion de justice. — Mémento. — **1er Octobre** : L'Affaire Fualdès et le témoignage de Mme Manson. — **15 Décembre** : La Cour de Cassation et la Loi écrite. — Rôle législatif du Magistrat. — Le Droit devant la Sociologie et la Science modernes. — Responsabilité civile. — Devoirs des Fédérations sportives. — Matches de boxe. — Homicide par imprudence. — Licences délivrées aux boxeurs. — Nécessité d'un examen médical.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Septembre : Maurice R. Davie : *La Guerre dans les sociétés primitives*, Payot. — Général Héroys et L. Thévenin : *L'Armée Rouge et la Guerre Sociale*, Perrin. — Paul Brière : *Le Vice-Amiral E. Fournier*, Floch, Mayenne. — Paul Chack : *L'Homme d'Ouessant, Du Chaffault*, Redier. — Candace, député : *La Marine marchande et son importance dans la vie nationale*, Payot. — Haffner : *Cent ans de marine de guerre*, Payot. — Terestchenko : *La Guerre navale russo-japonaise*, Payot. — Marcel Dupont : *La Garde meurt*, 1815, Hachette. — G. Camon, *Génie et métier chez Napoléon*, Berger-Levrault. — G. Saumade : *Le Camp de Launac en 1794*, Montpellier, Impr. coop. — Mémento. — **15 Décembre** : J.-M. Bourget : *Gouvernement et commandement*, in-8°, Payot. — G. Piarron de Mondésir : *Souvenirs et Pages de route*, in-8°, Berger-Levrault. — Dr Sternbeck : *L'Histoire des Flibustiers et des Boucaniers*, in-8°, Payot. — Gaston Martin : *L'Ere des Négriers* (1714-1774), in-8°, Alcan. — Marcel Le Braz : *Autour du monde à bord du croiseur Tourville*, in-8° ill. (Société d'éditions mar. et col.). — Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

15 Janvier : Boyer d'Agen : *Monsignor Joachim Pecci* (d'après sa correspondance de famille, 1838-1846), R. Haton, L. Klotz, boulevard Raspail. — Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours : *Ecrits spirituels et historiques*, et une biographie nouvelle, Desclée, de Brouwers et Cie, 70 bis, rue des Saints-Pères.

LES REVUES

1er Janvier : *Les Cahiers bleus* : Lénine garant de M. Georges Valois; Mme Trouhanova traductrice de M. Staline; l'U. R. S. S. et les Etats-Unis; explication de la crise économique universelle. — *La Revue nouvelle* : poème de M. Jean Wahl. — *Le Grand Jeu* : Imprécations de M. G. Ribemont-Dessaignes. — *Revue de l'Amérique latine* : prison de femmes en Uruguay. — Mémento. — **15 Janvier** : *L'Etudiant catholique* : Pierre Termier et Léon Bloy. — *La bouteille à la mer* : collaborateurs payants; poèmes de MM. Henri Sales et Hugues Fouras. — *Le Correspondant* : témoignage du duc de Mortemart contre Charles X. — *La Revue de Paris* : La grosse erreur du traité de Versailles qui a confirmé l'unité allemande sous l'hégémonie prussienne. — Mémento. — **1er Février** : *La Revue hebdomadaire* : sur une heureuse coquille d'imprimerie et sur le financier Oustric. — *La Muse française* : hommage à M. Paul Valéry; un texte du poète; passages d'une étude de M. Ernest

Reynaud. — *La Nouvelle Revue Française :* « Laure », par M. Paul Valéry. — *La Revue européenne :* fragments d'un poème de Mme Mathilde Pomès. — *La Tramontane :* hommage à M. Henry Muchart; vers de ce poète. — Naissance : *La Vie littéraire.* — Rectifications demandées par M. Georges Valois. — Mémento. — **15 Février :** *Revue des Deux Mondes :* Notes de Barrès sur Hugo, Michelet et sur l'argent. — *Revue des Indépendants :* un sonnet humoristique. — *La Grande Revue :* Mort de Bruneau de Laborie. — *L'Idée libre :* Lettre de l' « Association américaine pour l'avancement de l'athéisme » au Président des Etats-Unis. — Naissance : *Nouvel âge;* un poème de M. Tristan Rémy. — Mémento. **1er Mars :** *Ma Revue :* les lauriers scolaires de Rimbaud. — *La Revue Universelle :* d'une lettre inédite de Berlioz. — *Les Cahiers mensuels :* les ménétriers d'il y a 30 ans. — *La Revue des Vivants :* la ligue des anciens combattants pacifistes présentés par M. Pierre Scize. — Naissances : *Plans* et *Latinitas.* — Mémento. — **15 Mars :** *Le Correspondant :* Les Japonais actuels. — *Nouvel âge :* un poème d'Albert Thierry. — *L'Esprit français :* la poésie chez les fous. — *La Revue européenne :* la poésie chez les autres. — La *Nouvelle Revue :* Hitler vu et ouï par un Français. — Mémento. — **1er Avril :** *La Revue de Paris :* l'impératrice Eugénie; causes de l'expédition du Mexique et de la guerre d'Italie; le chanoine Chiocca, inventeur de la bombe d'Orsini et qui proposa de l'expérimenter contre Pie IX; le drapeau mis sur le cercueil de l'ex-souveraine. — *Jeunesse-Club :* présentation et textes d'un « grand philosophe méconnu ». — *La Revue de France :* un mot de Joffre en 1912. — *La Nouvelle Revue française :* deux images de Paris, de M. Marcel Jouhandeau. — Mémento. — **15 Avril :** *Mercure de Flandre :* Pierre Loti jugé par Anatole France; un témoignage de M. Gaston Chérau : Loti, mousquetaire. — *La Revue Universelle :* Boylesve à ses derniers jours. — *Le Mail :* un poème de Holderlin. — Mémento. — **1er Mai :** *La Grande Revue :* en Allemagne : éducation sexuelle des adolescents; le sentiment public sur la guerre; pacifisme et bellicisme. — *Le Divan :* souvenirs d'une famille à propos de Mme de Rénal. — *La Bourgogne d'or :* le souvenir d'Emile Despax; son père, magistrat, chansonnier et poète. — *L'Archer :* poèmes de M. Michel de Bellomayre. — Mémento. — **15 Mai :** *Commerce :* M. Paul Valéry : la musique et la poésie; Charles Lamoureux; Mallarmé; les jeunes poètes de naguère. — *La Revue de France :* quelques propos du peintre Degas. — *La Rose+Croix :* action des phases lunaires sur les microbes et des astres, peut-être, sur nous. — Naissance : *La Critique sociale :* but de la publication exposé par M. Boris Souvarine. — Mémento. — **1er Juin :** *La Nouvelle Revue Française :* Charlot et Deburau, par M. Albert Thibaudet. — *Nouvel âge :* le Premier Mai chanté par Maïakowsky, MM. Henri Guilbeaux, Tristan Rémy et Norman Macleod. — *La Revue de Paris :* Mérimée et le collège Stanislas. — Naissance : *Rupture :* appel; nouvel appel; sentiments haineux; poème d'un enfant de 10 ans. — Mémento. — **15 Juin :** *Les Livrets du mandarin :* les différences entre l'homme et la femme, d'après Cnarles Henry. — *La Revue des Poètes :* « Le Soir », poème de M. Louis Mercier. — *La Revue des Vivants :* les généraux Berenguer et Silvestre; Abd el Krim. — *La Revue européenne :* « Enfances », poèmes de M. Georges Hugnet. — Naissance : *Documents franco-roumains.* — Mémento. — **1er Juillet :** *La Revue de Paris :* le prince de Bulow, Gambetta, les possibilités de paix dès 1915, le soldat inconnu glorifié partout, sauf en Allemagne. — *Le Crapouillot :* Les mystères de la guerre; les fusillés par erreur. — *La Nouvelle Revue Française :* « Chants », de M. Maurice Chevrier. — *Etudes :* Léon Bloy et l'opinion catholique. — Mémento. — **15 Juillet :** *Revue des Deux Mondes :* Delcassé et Rouvier en 1905-1906, d'après les notes de M. Paléologue, où l'on voit un peu tard ce qui devait arriver en 1914. — *Notre Temps :* « Girls », poème de M. Pierre-Alain Dorly. — *Cahiers Léon Bloy :* l'auteur du « Désespéré » n'est pas né à Périgueux. — *La Feuille en Quatre :* « Adieu à Laforgue », poème de M. André Chardine. — Mémento. —

1er Août : *La Revue de Paris :* Marcel Proust à 12 et 14 ans, vu par Mme Gyp. — *Revue bleue :* quelques pensées authentiques de Talleyrand. — *La Proue :* d'un poème de M. André Romane. — *La Nouvelle Revue Française :* propos écrits de M. Paul Léautaud. — Mémento. — **15 Août:** *Latinité, Notre Temps, La Revue hebdomadaire, La Revue européenne :* articles sur Paul Adam. — *Nouvel Age :* Mme Rose Combe, chef de halte au P.-L.-M. et romancier; témoignages d'un écrivain tué à la guerre : Jules Leroux. — Naissance : *L'Europe du Sud-Est.* — Mémento. — **1er Septembre** : *La Nouvelle Revue :* deux sonnets de Léon Cladel. — *La Revue Universelle :* la marche sur Varsovie ou comment, tandis que la Pologne priait, Weygand a battu l'armée rouge de *Trotski.* — *Afrique :* Isabelle Eberhardt commémorée à Colomb-Béchar. — *U Lariciu :* pour l'autonomie de la Corse. — *Amitiés :* un poème de Mme Jane Sandelion. — Mémento. — **15 Septembre** : *La Revue de Paris :* Jean-Louis Forain, critique et souvenirs de M. Pol Neveux. — *L'Archer :* le temps présent vu par Mme Lucie Delarue-Mardrus. — *Les Primaires* et *les Cahiers mensuels* d'accord pour prédire la guerre ou la révolution. — *Latinité :* un poème en prose de M. Alphonse Germain. — Mémento. — **1er Octobre** : *Notre Temps :* nécessité d'une union intime, d'une symbiose franco-allemande pour empêcher la guerre et construire l'unité européenne. — *Revue de l'Amérique latine :* Louis Pasteur et don Pedro II, empereur du Brésil, à propos de l'emploi des criminels dans les expériences scientifiques. — *Nouvelle Revue française :* « Maman Bonheur », par M. Pierre Herbart. — Mémento. — **15 Octobre** : *Revue des Indépendants :* poème d'un combattant algérien indigène sur la guerre. — *Bulletin des « Amis d'Emile Zola »* : lettres à Zola, de Maurice Barrès et de François Coppée. — *La Bourgogne d'Or :* le souvenir de Léon Dierx. — Mémento. — **1er Novembre** *: Les Cahiers du Sud* et *Revue de l'Amérique latine :* poèmes d'auteurs brésiliens, qui emploient la langue française. — *Le Divan :* deux poèmes de M. Claude Fourcade. — *Le Cahier :* souvenirs sur Victor Hugo en Belgique. — *Nouvel Age :* chants de noirs d'Amérique, pour revendiquer un sort meilleur. — Mémento. — **1er Décembre** : *Revue des Deux Mondes :* Guizot, écrivain galant. — *La Revue Mondiale :* Une figure de légionnaire. — *La Nouvelle Revue Française :* Lettres d'étudiants allemands tués à la guerre; un commentaire de M. Paul Desjardins. — *La Feuille en 4 :* Adieu de la revue. — Mémento. — **15 Décembre** : *Les petits imprimeurs parisiens :* les enfants des écoles primaires de Paris contre la guerre. — *Le Mois :* condition et devoirs actuels de l'écrivain, d'après M. Heinrich Mann. — *Les Primaires :* M. Paul Claudel pastiché. — *Revue des Vivants :* détresse de Liverpool. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Rachilde et Jean-Joë Lauzach : *Le val sans retour,* Editions G. Crès et Cie. — François Robichon de La Guérinière : *La sérénade masquée,* Librairie Henri Dauthon. — Louis Lecoq : *Caïn,* Editions Denoël et Steele. — Yves Pascal : *La place déserte,* A. Fayard et Cie. — Anna Kachina : *Je veux concevoir,* Les Editions de France. — Gilbert de Voisins : *Les grands voiliers,* Bernard Grasset. — Charles Le Goffic : *La double confession,* Librairie Plon. — Pierre Léon-Gauthier : *Mange-Femmes,* Alexis Redier. — **15 Janvier** : Simone : *Le désordre,* Librairie Plon. — Henri Fauconnier : *Malaisie,* Librairie Stock. — Henri de Régnier : *Le voyage d'amour ou l'initiation vénitienne,* Mercure de France. — Constantin : *Don Juan les Pins,* Librairie Plon. — Maurice Bedel : *Philippine,* Editions de la Nouvelle Revue française. — Georges David : *Cure-Bissac,* Editions Rieder. — Lucien Descaves : *Regarde autour de toi,* Editions Spes. — Alain Berthier : *Notre lâcheté,* Editions « Au Sans Pareil ». — **1er Février** : J.-H. Rosny aîné : *L'initiation de Diane,* E. Flammarion. — Rabette-Divoire : *La bourgeoise empoisonnée,* Editions des Portiques. — André Billy : *Route de la solitude,* E. Flammarion. — Jean Giono : *Regain,* Bernard Grasset. — Marc

Stéphane : *Contes ingénus*, Cabinet du Pamphlétaire. — Harlor : *Arielle, fille des champs*, Le Rouge et le Noir. — Nicolas Ségur : *L'anneau sensuel*, Albin Michel. — Mémento. — **15 Février** : André Thérive : *Noir et or*, Bernard Grasset. — Pierre Mille : *Mes trônes et mes dominations*, Editions des Portiques. — Lucienne Favre : *Orientale, 1930*, Bernard Grasset. — Jean Martet : *La mort du Tigre*, Albin Michel. — Maurice Courtois-Suffit : *La Savetière*, Au Sans Pareil. — Blaise Cendrars : *Rhum*, Bernard Grasset. — Franz Toussaint : *Moi, la mort...* Albin Michel. — André Sécheret : *Fin de chevauchée*, Les Etincelles. — Eugène Dabit : *Petit-Louis*, Librairie Gallimard. — **1er Mars** : André Malvil : *La grande Ourse*, Librairie Gallimard. — Luc Durtain : *Lignes de vie*, E. Flammarion. — Henri Barbusse : *Elévation*, E. Flammarion. — André Dominique : *Le baiser froid*, Les Editions des Portiques. — Suzanne de Callias : *Saturne en dixième maison*, La Nouvelle Société d'Edition. — Michel Yell : *Le Déserteur*, Librairie Gallimard. — **15 Mars** : Marcelle Tinayre : *L'ennemie intime*, E. Flammarion. — André de Richaud : *La douleur*, B. Grasset. — Auguste Bailly : *Le figuier maudit*, A. Fayard et Cie. — Henry Bordeaux : *Murder-Party*, Libr. Plon. — Florian-Parmentier : *La mort casquée*, Eugène Fasquelle. — Léon Riotor : *Taches d'encre*, Librairie Lemerre. — **1er Avril** : Henri Duvernois : *Les sœurs Hortensias*, Bernard Grasset. — Jean Cassou : *Comme une grande image*, Emile-Paul. — Ventura Garcia Calderon : *Couleur de sang*, Editions Excelsior. — Albert Flament : *L'homme aimé*, E. Flammarion. — Marguerite Jouve : *Nocturne*, Editions du Tambourin. — Suzanne Normand : *L'Exigeant*, Editions du Tambourin. — Alice de Payer : *Le Roi sans royaume*, La Renaissance du Livre. — Jean Dorsenne : *Le sang de l'amour*, Librairie Lemerre. — **15 Avril** : Charles-Henry Hirsch : *L'Homme aux sangliers*, Editions des Portiques. — Claude Le Marguet : *Myrelingues la brumeuse*, Boivin et Cie. — Henriette Waltz : *Ceux de ma rue*, Albin Michel. — Jean Cordelier : *Tu honoreras ton père*, Bernard Grasset. — René Benjamin : *La Dernière Nuit*, E. Flammarion. — Maurice Constantin-Weyer : *Napoléon*, Editions Rieder. — Gabriel d'Aubarède : *Le plus humble amour*, Librairie Plon. — Marcel Millet : *Pilalugue*, Editions Trémois. — **1er Mai** : Paul Wenz : *L'Echarde*, Editions de la Vraie France. — Jean Pallu : *L'Usine*, Editions Rieder. — Pierre Hubermont : *Treize hommes dans la mine*, Librairie Valois. — A. t'Serstevens : *Gens de Provence*, Editions du Cadran. — Jean d'Esme : *Tornade*, L'Edition d'Art H. Piazza. — Louis et René Gerriet : *La maladie au village*, Denoël et Steele. — Pierre Humbourg : *Aux mains des innocents*, Au Sans Pareil. — Georges Normandy : *Le train fantôme*, Editions Baudinière. — Han Ryner : *Prenez-moi tous*, Editions du Tambourin. — Georges Simenon : *M. Gallet décédé; Le pendu de Saint-Pholien*, A. Fayard et Cie. — **15 Mai** : André Wurmser : *Courrier de la solitude*, Librairie Gallimard. — Robert Poulet : *Handji*, Denoël et Steele. — André Maurois : *Le peseur d'âmes*, Librairie Gallimard. — André Demaison : *La comédie animale*, Bernard Grasset. — Pierre Frondaie : *Le voleur de femmes*, Librairie Emile-Paul. — Robert Bourget-Pailleron : *Champsecret*, Librairie Gallimard. — Marcelle Capy : *Des hommes passèrent*, Editions du Tambourin. — Denise Fontaine : *Geneviève Savigné*, Editions Rieder. — **1er Juin** : Jean Sarment : *Lord Arthur Morrow Cowley*, E. Fasquelle. — Charles Maurras : *Quatre nuits de Provence*, E. Flammarion. — Henri Bachelin : *Le sergent Valentin*, Nouvelle Revue Critique. — Raymond de Rigné : *Mariage nul; Encyclique de S. S. Innocent XIV sur la morale conjugale*, La Renaissance Universelle. — Claude Chauvière : *On m'a volé mon amour*, E. Flammarion. — Gaston Chérau : *Le flambeau des Riffault*, E. Fasquelle. — Marguerite Grépon : *Maxence, vierge faible*, J. Férenczi et fils. — Marmouset : *Mal Loti*, Librairie Gallimard. — **15 Juin** : Edmond Heuzé : *Monsieur Victor*, Editions de France. — Daniel Rops : *Deux hommes en moi*, Librairie Plon. — Henri Lemonnier : *Les destins sont solidaires*, E. Flammarion. — Jacques de Lacretelle : *Luce*, Editions Trémois. — Paul Bourget : *La rechute*, Librairie Plon. — Henry Bataille : *L'enfance*

éternelle, E. Flammarion. — L. Gautier-Vignal : *Le chant d'Isle*, Calmann-Lévy. — Germaine Beaumont : *Piège*, Librairie Lemerre. — Renée Dunan : *Casino*, Louis Querelle. — Mémento. — **1er Juillet** : Jean Variot : *Liberté, liberté chérie*, librairie Gallimard. — René-Albert Guzman : *Jalousie*, E. Flammarion. — Joseph Delteil : *Le Vert-Galant*, Editions des Portiques. — Raymond de Rienzi : *Tremblante et nue*, Nouvelle Société d'Edition. — Binet-Valmer : *Le jardin de l'impure*, E. Flammarion. — Gabriel Trarieux : *L'étreinte*, E. Flammarion. — Joseph Jolinon : *Képi-Pompon ou la petite châtelaine*, Editions Rieder. — Charles Oulmont : *Monsieur Jourdain 31*, Editions des Portiques. — **15 Juillet** : Drieu La Rochelle : *Feu follet*, Librairie Gallimard. — Charles Le Goffic : *Les Pierres vertes*, Lemerre. — Marcel Aymé : *Le Vaurien*, Librairie Gallimard. — Claude Morgan : *L'Ivresse du risque*, E. Flammarion. — Marcel Arnac : *L'Amour au miroir*, Editions des Portiques. — Gaston-Ch. Richard : *La Nuit andalouse*, Lemerre. — Philippe Hériat : *L'Innocent*, Denoël et Steele. — **1er Août** : Ignace Legrand : *Renaissance*, Emile-Paul. — Paul Haurigot : *Adultère*, Emile-Paul. — Luc Durtain : *Captain O. K.*, Flammarion. — Louis Guilloux : *Compagnons*, Grasset. — Jean Giono : *Naissance de l'Odyssée*, Kra. — Herbert Wild : *Sous le clair regard d'Apollon*, Albin Michel. — Marie-Paule Salonne : *L'âge de perle*, Editions du Tambourin. — Henri Duvernois : *Jeanne*, Flammarion. — **15 Août** : Emile Henriot : *Les occasions perdues*, Librairie Plon. — Pierre Bost : *Le scandale*, Librairie Gallimard. — Jacques-Emile Blanche : *Aymeris*, Librairie Plon. — Marcel Berger : *Sybil aux serpents*, E. Flammarion. — Pierre Varillon : *Jérémie*, Emile-Paul. — Louis et René Gerriet : *Le puits de la Core*, Denoël et Steele. — **1er Septembre** : Rachilde : *Les voluptés imprévues*, J. Ferenczi et fils. — Alphonse Daudet : *La doulou*, E. Fasquelle. — Maurice Genevoix : *Rroû*, E. Flammarion. — Helen Mackay : *Le manteau de toile d'araignée*, Edition des Portiques. — Maxime Formont : *Les Amants modernes*, Lemerre. — Adrien Le Corbeau : *Le couple nu*, E. Fasquelle. — Suzanne Martinon : *L'heureuse imprudence*, Librairie Plon. — Marcel Arnac : *Les mémoires de M. Coupandouille*, Editions Montaigne. — Roubé-Jansky : *J'ai quatorze ans*, Editions Fayard. — **15 Septembre** : Roger Martin du Gard : *Confidence africaine*, librairie Gallimard. — Raymond Escholier : *L'herbe d'amour*, Albin Michel. — Jean-Louis Vaudoyer : *Laure et Laurence*, Plon. — Nicolas Ségur : *Marie-Madeleine*, Albin Michel. — Thomas Baudouin : *D'un trottoir à l'autre*, Les Nouvelles Editions Latines. — Gaston Chérau : *Les cercles du printemps*, J. Ferenczi et fils. — Camille Cé et Jean Gaument : *Echec au roi*, Grasset. — Mémento. — **1er Octobre** : Alexandre Arnoux : *Merlin l'enchanteur*, Plon; *Carnet de route du Juif errant*, Grasset. — Jean Prévost : *Nous marchons sur la mer*, Librairie Gallimard. — Emmanuel Bove : *Journal écrit en hiver*, Emile-Paul frères. — Maurice Betz : *Plaisir d'amour*, Emile-Paul frères. — Mémento. — **15 Octobre** : Henri Duvernois : *La poule*, Bernard Grasset. — Louis de Robert : *La Rose et le Cyprès*, E. Flammarion. — Marie-Anne Commène : *Violette Marinier*, Nouvelle Revue Française. — Henri Pourrat : *La tour du Levant*, Albin Michel. — J. Jacquin : *Ariste ou l'apprenti intellectuel*, Le Mercure de Flandre. — Jean Vignaud : *Le huitième péché*, Albin Michel. — Mémento. — **1er Novembre** : Guy Villeroy : *A l'immortelle*, Librairie Gallimard. — Binet-Valmer : *Aujourd'hui, un homme*, E. Flammarion. — George Soulié de Morant : *Saine jeunesse*, E. Flammarion. — Paul Achard : *Mes bonnes*, Les Editions de France. — Camille Marbo : *A bord de « La Croix-du-Sud »*, Albin Michel. — Mémento. — **15 Novembre** : Jean Rostand : *Journal d'un caractère*, E. Fasquelle. — Lucien Fabre : *Le Paradis des amants*, Librairie Gallimard. — Maurice Magre : *Le sang de Toulouse*, Librairie Fasquelle. — René Maran : *Le cœur serré*, Albin Michel. — Mémento. — **1er Décembre** : Jacques Chardonne : *Claire*, Bernard Grasset. — Jean Schlumberger : *Saint-Saturnin*, Librairie Gallimard. — Yourcenar : *La Nouvelle Eurydice*, Bernard Grasset. — Marc Stéphane : *Sirènes de Cambrouse et Margots des Bois*, Editions de la Nouvelle Revue

fort », salle de l'Ecole Normale de Musique. — *Aglavaine et Sélysette*, de M. Maurice Maeterlinck. — **15 Juin** : Regards sur *La Mère coupable*, 5 actes en prose de Beaumarchais représentés en 1792 à propos de *la Conversion de Figaro;* 3 actes, un épilogue de MM. J.-J. Brousson et Raymond Escholier, à l'Odéon. — **1er Juillet** : *Le sang de Danton*, pièce en 3 actes et 25 tableaux, de M. Saint-Georges de Bouhélier, à la Comédie-Française. — **15 Juillet** : Miettes inédites d'Anatole France, auteur dramatique. — **1er Novembre** : *Le Général Boulanger*, pièce en deux actes de M. Maurice Rostand, à la Porte Saint-Martin. — **15 Novembre** : *La Belle Hôtesse* de Goldoni, version française de Benjamin Crémieux, Théâtre Tristan Bernard. — *La Tragédie d'Alexandre*, pièce en dix tableaux de M. Paul Demasy, Comédie-Française. — **1er Décembre** : *Un Taciturne*, pièce en trois actes de M. Roger Martin du Gard, à la Comédie des Champs-Elysées. — *Tsar Lénine*, trois actes et un épilogue, de M. François Porché, à l'Atelier. — **15 Décembre** : *Judith*, pièce en 3 actes de M. Jean Giraudoux, Théâtre Pigalle. — *La Mauvaise Conduite*, trois actes de Jean Variot, d'après Plaute; Théâtre du Vieux-Colombier.

VARIETES

1er Février : Edmond de Goncourt et la conquête de l'air. — **15 Juillet** : Prix de français en Alsace. — **1er Septembre** : Dix minutes en Potez 36 au-dessus du plateau de Longboyau. — **1er Décembre** : En Corse, Colomba 1930.

VOYAGES

1er Janvier : Emile Henriot : *Promenades italiennes;* H. Piazza. — Marguerite Labernadie : *Notre voyage dans l'Inde du Nord*, Pondichéry et Calcutta. — **15 Février** : P. Dollinger : *Les Provinces françaises : L'Alsace*, H. Laurens. — Pierre Mac Orlan : *Villes* (*Rouen, Montmartre, Brest, Londres, Villes rhénanes, Rome*). — **15 Mars** : Sainte-Croix de la Roncière : *Dans le sillage des caravelles de Colomb*, à « Le Caravelle », 6, rue Bezout, Paris. — Walt Voigt : *Tableaux de voyage, Belle-Ile-en-Mer*, Les Humbles, 4, rue Descartes, Paris. — **1er Avril** : A. Clément-Grandcourt : *Un Raid en Palestine*, « La Cause », 69, rue Perronet, Neuilly. — Princesse Bibesco : *Jour d'Egypte*, Flammarion. — **15 Mai** : Myriam Harry : *La Jérusalem retrouvée*, Flammarion. — André Armandy : *La Désagréable Partie de campagne*, Lemerre. — **15 Juin** : Edouard Herriot : *Sous l'Olivier*, Hachette. — Gaëtan Bernoville : *Lourdes*, Ernest Flammarion. — **15 Juillet** : J. Kessel : *Vent de sable*, Editions de France. — Henriette Célarié : *Le Paradis sur terre*, Hachette. — **1er Septembre** : Marie-Thérèse Gadala : *Egypte-Palestine*, B. Arthaud, à Grenoble. — Marcelle Tinayre : *Terres étrangères*, Flammarion. — **1er Octobre** : Docteur Henry Aurenche : *Vers Jérusalem*, Perrin et Cie. — Louis Bertrand : *Les Grands Aspects du Paysage français*, André Delpeuch. — **1er Novembre** : Marc de Saint-Félix : *A travers l'Orient* (1930), Figuière. — Guy de Pourtalès : *Nous à qui rien n'appartient*, Flammarion. — **15 Novembre** : André Lafond : *New-York 28* (*Impressions d'Amérique*). Préface de Lucien Romier. Editions du Journal de Rouen. — Franck L. Schoell : *U. S. A. Du côté des Blancs et du côté des Noirs*. Honoré Champion. — **1er Décembre** : Mme Gina Lombroso : *La Rançon du Machinisme*, Payot. — Georges Lakhovsky : *L'Etatisme mort des nations*, Editions S. A. C. L., 25, rue des Marronniers, Paris. — Mémento. — **15 Décembre** : Gabriel Faure : *Stendhal, compagnon d'Italie*, Charpentier. — Max L. Berny : *Vers le Pôle*, Pierre Bossuet, 47, rue de la Gaîté.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1931.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES D'ALBERT SAMAIN

POÉSIE

Au Jardin de l'Infante. Vol. in-16 . . . . **12**

Le Chariot d'Or. Vol. in-16 . . . . **12**

Aux Flancs du Vase, suivi de **Polyphème** et de **Poèmes inachevés.** Vol. in-16 . . . . **12**

Œuvres choisies, avec une Préface de Francis Jammes, un portrait, un appendice et une Bibliographie. Vol. in-16. . . **15**

Il reste de ce volume *Œuvres choisies*, quelques exemplaires de l'« Édition du Monument », in-8, sur beau papier, avec 3 portraits, au prix de **50**

ROMAN

Contes. Vol. in-16 . . . . **12**

THÉATRE

Polyphème, pièce en 2 actes, en vers. Vol. in-16 . . . . . **3**

A LA MÊME LIBRAIRIE

Léon BOCQUET. — **Albert Samain, sa vie, son œuvre,** avec un portrait et un autographe. Préface de Francis Jammes. Vol. in-16. . . . . **12**

Georges BONNEAU. — **Albert Samain,** *Poète symboliste.* Vol. in-16. . . . . **12**

MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine { *31.010* / *176.390* }

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

ortugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabie
ndes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice
Australie — Établissements Français de l'Océanie
Nouvelle-Zélande — Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : *Paris, 8, rue Vignon, — 9, rue de Sèze.*
AGENCE GÉNÉRALE : *Marseille, 3, place Sadi-Carnot.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

nte au Palais de Justice, le 30 décembre 1931 à 14 h. en trois lots.

IMMEUBLE A PARIS (7e Arrt) Av. ÉMILE-DESCHANEL

ntenance : 560 mètres environ. Revenu brut : .574 fr. 40. Mise à prix : 2.000.000 de francs.

Maison Paris 5e arrt) Rue des Écoles, N° 16

ntenance : 604 mètres environ. Revenu brut : .637 fr. 60. Mise à prix : 1.000.000 de francs.

PROPRIÉTÉ A PARIS (5e Arrt) ue Denfert-Rochereau, N° 22

ntenance : 480 mètres environ. Revenu brut : 117 fr. 40. Mise à prix : 500.000 francs. dresser à Me Étienne FRAUDIN, av. à Paris, 54, bd nt-Michel; DE LA FOURNIÈRE, Gustave FICHOT, Louis Y, avoués, Pierre ROBINEAU, notaire, à Paris.

---

nte au Palais, Paris, 23 décembre 1931, à 14 h

npt HOTEL PARTICULIER à RIS, 147, Av. VICTOR-HUGO

nprenant : sous-sol, rez-de-chaussée de 4 grandes ces et office; 1er étage de 5 grandes pièces et etites; 2e étage, même composition; 3e étage, èces et terrasse. Contenance : 558 m. 75. LIBRE LOCATION.
e à prix............ 1.000.000 de francs.
lresser à Me J. LAVERNE, avoué, 4, rue de Gra- nt. Mes CASTAIGNET, LEBOUCQ et GAUTIER, avoués, ris.

Vente Palais de Justice, Paris, 30 décembre, 2 h.

TERRAIN à VILLENEUVE-LA-GARENNE

boul. Galliéni, lieudit " La Noue ". Contenance : 7.637 m. Mise à prix : 458.220 francs. S'adresser à Me J. LAVERNE, avoué, 4, r. de Grammont. Me JACQUES-JOSEPH CHARTIER, Me LOUVET, Me LERMOYEZ, et Me BONNIN, avoués.

Vente au Palais, Paris, samedi, 9 janv. 1932, à 14 h.

TERRAIN A SURESNES,

60, av. Jean-Jaurès (anc. route de Rueil). Conten. 245 mq. 70 Libre de loc. Mise à prix : 30.000 francs. S'adr. à Jean LENOIR et SUREAU, av. à Paris; ROBITAILLÉ, not., à Neuilly-sur-Marne (S.-&-O.).

Vente au Palais, Paris, le 24 décembre 1931, à 2 h.

3 lots 1° PROPRté à MALAKOFF

(Seine), 29, boul. de Vanves (ancien 31). Conten. 188 m. env. Mise à prix : 50.000 francs

2° PROPRté

même commune et même rue N° 31. Conten. : 186 m. env. Mise à prix : 20.000 francs.

3° TERRAIN à CLAMART

(Seine), lieu dit « Les Feuillants ». Contenance : 1810 m. env. Mise à prix : 10.000 francs. S'adr. à Me PLAIGNAUD, av. à Paris, 14, r. des Pyramides.

EMPRUNT DE LA VILLE DE PARIS 4 % A LOTS

La Ville de Paris émet depuis le 10 décembre 1931 une première m
tié (série A) d'un emprunt de 2 milliards 1/2, en obligations 4% à lots
fertes au prix **de 980 francs** par obligation remboursable à 1.000 fran

Cette émission, qui fournira à la Ville de Paris les fonds nécessaire
l'exécution du vaste programme de travaux édilitaires actuellement en co
ainsi qu'au remboursement — dont l'annonce officielle sera sans doute f
incessamment — des obligations de l'emprunt 5% 1919, offrira aux so
cripteurs des avantages substantiels :

Intérêt annuel de 40 francs net d'impôt (sauf la taxe de transmiss
sur les titres au porteur); 7.500.000 francs de lots par an, également n
d'impôts (dont 2 lots de 1.000.000 de francs, 4 lots de 500.000 francs, etc.
soit 3.750.000 francs de lots nets pour chacune des 2 séries A et B, amor
sement au pair par tirage au sort en 48 ans 1/2.

Rendement réel net : 4,25 %.

Les porteurs de titres de 1919 auront la faculté, à capital nominal ég
d'échanger leurs titres, qui leur seront repris pour 502 fr. 50 chaque, con
des titres du nouvel emprunt, sans bénéficier pour cet échange d'un droit
priorité, leurs demandes n'étant servies que dans la limite des disponibil
de titres de chaque guichet de souscription.

On sait que les obligations 1919 doivent participer à un tirage le 22
cembre ; toutes les mesures ont été prises pour que les porteurs qui aurai
déposé leurs titres pour échange participent néanmoins à ce tirage.

On souscrit :

— aux caisses des comptables du Trésor et chez la plupart des perc
teurs et dans les Banques et Établissements de crédit.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

EMPRUNT 4 0/0 1931

Placement de 840.000 obligations de 1.000 francs
Décret du 16 novembre 1931

Le capital et les intérêts de ces obligations seront payables nets d'imp
présents et futurs.

Échéance des intérêts : 1er janvier et 1er juillet de chaque année.

Amortissement : en 30 ans, soit au pair par tirages au sort semestri
les 5 mai et 5 novembre, soit par rachats en Bourse au-dessous du pa
compte tenu de la portion de coupon courue et à concurrence de l'emp
total de l'annuité pour le service de l'emprunt.

Le gouvernement général se réserve le droit de procéder, à partir
1er janvier 1935, au remboursement anticipé de la totalité ou d'une par
des obligations non encore amorties à cette époque.

Prix : 960 francs par obligation de 1.000 francs, créée jouissance
1er janvier 1932.

Les demandes sont servies au fur et à mesure de leur arrivée jusq
concurrence du nombre de titres disponibles à chacun des guichets désign
pour le placement.

BULLETIN FINANCIER

La quinzaine qui vient de s'écouler aura été encore peu satisfaisante. La baisse a
vi à New-York et à Paris.

Le fléchissement du marché financier américain est dû surtout à des événements
ordre intérieur. Le budget fédéral est en déficit pour les cinq premiers mois de
xercice financier en cours. Le Trésor américain doit poursuivre sa politique d'em-
unts à court terme. D'autre part, la mise en liquidation judiciaire d'une importante
mpagnie de chemins de fer — le Wabash Railway — met en évidence toute l'acuité
la crise économique qui sévit aux Etats-Unis. De grands espoirs étaient fondés sur
conférence internationale des grands producteurs de cuivre du monde, tenue à New-
rk, mais elle a fait apparaître des divergences de vues au sujet des mesures de
striction à appliquer. Finalement, avec la moins bonne tenue du marché des blés de
icago et le recul de diverses matières premières, notamment du coton, les baissiers
t reparu. Ils ont exploité la suppression ou la réduction de dividendes trimestriels,
le ralentissement de l'activité des aciéries.

A Londres, le Stock Exchange s'est montré relativement ferme. Mais il y a lieu de
ter que le relèvement de divers titres à revenu variable constitue une « hausse de
sère »; il n'est en effet que l'expression de la baisse de la livre sterling, qui est
nbée à des niveaux sans précédent. Comme d'autre part, maints pays d'Europe
pprêtent à prendre des mesures de rétorsion pour répondre aux surtaxes douanières
50 % proposées par le gouvernement britannique, la situation est extrêmement
nfuse.

A Paris, les déclarations peu encourageantes faites en de récentes assemblées par
présidents de diverses sociétés charbonnières et métallurgiques, qui ont arrêté
rs comptes le 30 juin dernier, ont laissé une impression fâcheuse. En outre, les
idendes sont réduits et le chômage s'aggrave. Et il est presque superflu d'indiquer
le discours de M. Pierre Laval sur la priorité des dettes politiques du Reich a
défavorablement commenté en Angleterre et aux États-Unis, où l'on persiste à
ser que les crédits « gelés » des banques londoniennes et américaines doivent
réglés avant les réparations.

Toutes ces circonstances expliquent la baisse de certains groupes de valeurs, jus-
-là restés calmes. Nos rentes se sont notamment affaissées, alors qu'elles étaient
herchées à Londres comme des valeurs-refuges. Les cours de diverses actions de
grandes banques sont tombés à leurs plus bas niveaux de l'année. Les discussions
ertes à propos du déficit de nos réseaux ont naturellement influencé les actions
chemins de fer. Nos charbonnages ont reculé en raison de l'inefficacité des me-
es prises pour les protéger contre la concurrence étrangère. Les mines se ressen-
de la crise sidérurgique. Et les affaires de métallurgie sont réalisées parce que
rs perspectives sont peu brillantes. La situation de l'industrie pétrolière s'est
liorée aux États-Unis avec les restrictions imposées aux producteurs du Kansas,
Texas et de l'Oklahoma, mais les prix de l'essence ne se relèvent toujours pas.
les les mines d'or ont conservé des dispositions assez satisfaisantes, dans l'attente
dividendes semestriels intéressants.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.